Bibliothèque Francopolis, n° 2

Suivre nos auteurs en prose…

Sélection de nouvelles, récits, contes, fables, journaux… et autres proses parues dans Francopolis (2002-2022)

Mise en ligne : mai-juin 2021

La Bibliothèque Francopolis (2e série)
a été lancée au numéro de mars-avril 2021 (édition 166),
avec son numéro 1 en édition papier et en ligne.
Le présent numéro 2 est exclusivement en ligne.

Photo de couverture : Gertrude Millaire (Québec)

En guise de préface

Francopolis fêtera en mars 2022 ses 20 ans d'existence. Pour préparer cet anniversaire nous nous sommes dit qu'un seul numéro festif ne suffirait pas à rendre compte d'une histoire, d'une richesse, d'une diversité de genres, d'horizons et de styles, que nous nourrissons avec passion et conviction, depuis la création de la revue.

L'idée a germé alors de faire de la Bibliothèque Francopolis, qui reprend des tentatives plus anciennes, une série continue de publications qui auraient pour but de regrouper par thème ou par genre une bonne partie des contributions publiées dans nos rubriques, en mode « anthologie vivante » : chaque sortie pourra ainsi être mise à jour avec les nouvelles parutions, depuis mai-juin 2021 jusqu'à la fin de l'année anniversaire 2022, pour conclure un cycle. Aux futurs comités la tâche de recommencer un nouveau cycle de publications anthologiques, à la fin de la prochaine décennie de vie de Francopolis…

Nous commençons par une anthologie de la prose, pour montrer avant tout qu'elle n'est pas discriminée par rapport à la poésie – bien que cette dernière occupe quantitativement plus de place dans nos numéros – mais aussi, qu'elle est accueillie et aimée dans toutes ses formes : nouvelle (longue ou brève), journal intime, récit – autobiographique, onirique, fantastique, historique, petit roman épistolaire, fable ou conte pour petits et grands, fragment de roman, écriture poétique, polar, et même science-fiction ! La principale rubrique qui nourrit cette anthologie est Suivre un auteur, régulièrement alimentée par Eliette elle-même et des auteurs recherchés par elle, mais nous avons cueilli des proses publiées aussi dans les rubriques Contes & chansons, D'une langue à l'autre, Vue de francophonie. Merci à nos auteurs ! Et bonne lecture à tous.

Michel Baudry

Éphémères châteaux de sable !

(Suivre un auteur, sept. 2017 ; recherche Éliette Vialle)

En vacances avec ma femme à la Tranche sur mer, nous étions, un jour de grand soleil, sur la grande plage. Ma femme nageait, mais pas moi. Non, je préfère œuvrer à des constructions plus intelligentes que de perdre mon temps à patauger parmi les touristes graissés à la crème tels des grillées de pain que l'on trempe dans le café du matin. J'aurais eu l'impression de me sentir comme un vermicelle dans l'eau salée d'un bouillon de cube au bœuf. Prévoyant comme je le suis, j'avais emmené ma pelle, ma pioche et un sceau de vingt litres pour éviter toute concurrence dans mon projet architectural.

Effectivement, s'il est une chose que j'apprécie par-dessus tout, c'est que mes monuments de sable à faire pâlir le Taj Mahal et le château du roi-soleil soient les plus hauts et les plus beaux de la plage.

Je vérifiais encore les calculs géométriques du plan de mon nouveau palais lorsque tout à coup, mon regard fut attiré par une autre construction à une centaine de mètres. C'était vraisemblablement l'œuvrette d'un garçon d'une douzaine d'années.

Diantre, était-ce là une provocation ? Ce sale gosse qui, je soupçonnais être de mauvaise famille parce qu'il n'avait qu'à passer des vacances ailleurs que sur mon terrain de construction, mine de rien, avait édifié une véritable forteresse de la hauteur d'un homme, c'est-à-dire mon mètre soixante-dix-huit. Fichtre ! Cet enfant en avait-il une plus grande que la mienne ?

Comme j'étais à l'ouvrage depuis déjà une bonne heure, il fallait me hâter pour dépasser amplement la hauteur du châtelet du garnement. Malheureusement, le sable où j'avais établi les fondations étant de mauvaise qualité et le vent jouant contre moi, impossible de battre le record architectural. Hors de question pour autant d'abdiquer. Une idée, fort déloyale je l'avoue, me vint à l'esprit. Habité par celui du loup face aux trois petits cochons, j'imaginai que par le plus grand des hasards, un malheureux coup de vent aux allures de pelle comme celle que j'avais dans les mains, pouvait accidentellement diminuer de quelques bons centimètres, voire même des doubles centimètres, la construction de l'adversaire. Mieux, un ballon lancé vigoureusement avec la plus grande et hasardeuse précision aurait certainement raison de l'assemblage éphémère du gamin. Ni une ni deux, je retournai à notre véhicule pour prendre de la monnaie et courir chez le premier marchand d'articles de plage pour me fournir l'arme du crime en question.

Après avoir déboursé une trentaine d'euros dans un boulet de canon plutôt réservé au foot, je revins sur le champ de bataille. On allait bien voir qui allait être le plus fort, non mais des fois. Comprenez que je ne pouvais pas me laisser marcher dessus par un morveux. Il aurait suffi que le soir même, ma femme acceptant que je sorte avec comme excuse de me dégourdir les jambes, j'aurais rencontré sur cette même plage quelques jeunes femmes en manque de sensation en train d'admirer la tour de Babel du petit monstre apprenti de Viollet Leduc. De quoi aurais-je eu l'air, hein ?

Je m'approchai donc discrètement de la construction du gamin en mimant le drible d'un joueur émérite. Un premier shoot puissant fit malheureusement passer le ballon à un mètre de l'édifice. Incompréhensible pour mon esprit de grand sportif alors que je n'étais qu'à deux mètres du monument. Je courus

récupérer le ballon et recommençai avec la ferme intention cette fois-ci de commettre l'irréparable. J'allai shooter au moment où un grand bête type d'un mètre quatre-vingt-dix, les bras croisés, s'interposa. Le diamètre de ses bras et le relief de ses plaquettes abdominales que j'aurais préféré chocolatées afin qu'elles fondent au soleil, me firent comprendre… Que le père du gamin était simplement plus sportif que moi. Peut-être le pauvre bougre pensait-il que j'allais jouer avec lui. Eh bien non, hors de question d'accepter la moindre trêve. Je retournai avec mépris rejoindre mon château qui avait vraisemblablement subi des avaries. D'autres garnements, sans doute complices du premier, avaient souillé mon œuvre. Agenouillé, en pleurs je pestai contre tous les sales gosses des bacs à sable. De retour de sa baignade, ma femme me consola. Évidemment, j'avais évité les inutiles détails de la piètre œuvrette du gamin et de ma vaine et lâche tentative de démolition.

Comme ma femme me proposa de rentrer, j'insistai pour patienter jusqu'au départ du gamin concurrent et de son Goliath de père. Lorsque ceux-ci abandonnèrent enfin le terrain, je trouvai l'excuse de sillonner la plage pour me rapprocher de la cause de mon ressentiment. Au pied du châtelet de sable du sale vaurien, je regardai encore une fois l'éphémère avant de reculer de quelques pas pour m'élancer, puis je courus en donnant un grand coup de pied dans la construction maudite.

Ne tenant plus face à une soudaine douleur aux orteils, je m'évanouis. Plus tard je me réveillai à l'hôpital, on me plâtrait le pied. Ma femme expliquait à l'une des infirmières présentes qu'il m'arrivait parfois d'avoir d'étranges comportements et qu'elle ne comprenait pas pour quelle raison j'avais donné un violent coup de pied dans cet immense rocher recouvert de sable…

***

Michel Baudry est né en Vendée le 29 octobre 1966. Guitariste du groupe « Voleurs de Lunes », professeur de guitare en École de musique, il est auteur de quatre romans dont trois publiés aux éditions du Net (*Tout peut arriver même les meilleures choses*, 2013, *Le code de Pandore*, 2014, *Cristal de sang*, 2015), et le dernier à paraître prochainement.

Participation à divers salons littéraires : salon du livre de Grasla 2013, 2015, salon de Clisson 2014, 2015, Salon de Jard sur Mer 2016.

Le coût de la célébrité

(Suivre un auteur, décembre 2017 ; recherche Éliette Vialle)

Je couche ici ces quelques phrases de mon expérience pour vous prévenir de la dangerosité du prix de la gloire. J'ai toujours au fond de moi désiré être un écrivain célèbre. Très jeune, j'écrivais des poèmes que je faisais lire à ma mère et à ma sœur. J'en envoyais beaucoup à mes grands-parents et à mes oncles et tantes. Un jour, je surpris une conversation téléphonique entre ma mère et l'un d'entre eux. Une tante lui expliquait qu'elle ne supportait plus de recevoir mes poèmes. Elle les trouvait mauvais et avoua que c'était aussi le cas des autres membres de ma famille qui n'osaient me le dire. Je n'avais pourtant que douze ans et je ne pouvais posséder le talent, ni maîtriser toutes les règles qui font de belles poésies. Je n'ai à partir de ce jour, plus écrit aucun poème. J'avais déjà été fort blessé par les moqueries de quelques amis à qui j'avais montré mes rimes et mes vers. Le bégaiement dont j'étais atteint était ma plus grande frustration. C'était pour moi une véritable torture de lire en public et même pour un seul auditeur.

Cette souffrance issue de mon enfance, je voulais à tout prix la transcender à travers mes écrits. Je me suis alors lancé dans la rédaction de quelques nouvelles inspirées de mes auteurs préférés, Théophile Gauthier, Jules Verne, Victor Hugo, Guy de Maupassant etc.

Chaque fois que j'en terminais une, je la montrais à ma mère ou à mon père, mais au lieu de jouer les candides en se plongeant dans ma nouvelle, ils passaient leur temps à me faire remarquer quelques coquilles ou des erreurs de syntaxe et me réprimandaient. Lorsque je leur demandais après lecture s'ils avaient apprécié le contenu, ils me répondaient d'un oui très vague et hypocrite. Petit à petit, j'ai alors commencé à ne plus les aimer. Ma sœur quant à elle, m'a toujours encouragé. Elle m'affirmait adorer mes œuvres. Du moins c'est ce qu'elle me faisait croire. Je croisais parfois des groupes de filles de son âge à l'école. Chaque fois, ces petites garces pouffaient de rire dès qu'elles m'apercevaient, puis elles chuchotaient entre elles en me regardant du coin de l'œil. Naïf, je les croyais conquises. Plus tard en 3ème, une fille amoureuse de moi m'apprit que ma sœur lisait mes histoires à ses amies dans l'unique but de les faire rire, car toutes considéraient mes œuvres comme grotesques et sans queues ni têtes. Une fois encore, j'en fus très affecté et pleurai en silence.

Lorsqu'il fut pour moi le moment de trouver un travail, je dus me contenter de rentrer à l'usine d'assemblage de meubles de bureaux à quelques kilomètres des chez mes parents. Le BAC littéraire dans la poche des autres plutôt que dans la mienne, je n'avais pas beaucoup le choix. Pourtant, je poursuivis mon écriture. J'écrivis plusieurs romans que je proposai à des éditeurs. Tous m'expédièrent la lettre type de refus. J'eus beau me déplacer chez d'autres éditeurs de la région, ils refusèrent catégoriquement de me publier. Un seul m'avoua ouvertement que je n'avais aucun talent et par conséquent aucun avenir en

littérature. Qu'en savait-il, lui qui n'éditait que des romans de quatre sous justes bons pour les romantiques en mal d'amour ? Comme je voulais passer à la postérité, je devais absolument trouver un moyen efficace quitte à ce qu'il fût radical.

À force de me creuser les méninges et de lire les journaux, je finis par trouver. La solution était tout simplement de commettre l'irréparable. Un crime impardonnable comme celui proféré par David Chapman sur la personne de John Lennon en 1980. Il ne me restait plus qu'à choisir une victime que beaucoup aimaient. Approcher une célébrité n'est pas chose aisée et encore moins avec une arme à feu. Je me dis également que Chapman n'avait rien à vendre, alors que moi je désirais à tout prix que mes livres soient publiés et vendus. Je commençai à regarder autour de moi qui je pouvais bien tuer sans trop de regrets.

Il y avait un vieil asiatique qui travaillait à l'usine où j'étais. Pas de femme ni enfants, peu de gens le regretteraient. Juste un bon coup de pub pour moi dans les médias. Et ça me coûterait quoi ? Quinze ans de prison, peut-être dix avec un bon avocat. La belle affaire alors que le reste de ma vie, je serais couvert de gloire et de reconnaissance. En prison j'écrirais mes mémoires que je ferais parvenir à un journaliste. Je n'aurais par ailleurs que l'embarras du choix concernant le journaliste en question. Tous voudraient connaître la raison qui m'avait poussé à commettre un tel crime. Je me mis à épier mon faire valoir de plus près. Je le suivais après la débauche. Le weekend, je surveillais sa maison et je notais ses moindres faits et gestes. C'était l'automne et je pris froid à force de me cacher dans ce buisson près de chez lui. J'en vins à décréter que le meilleur endroit pour l'assassiner était sa maison. Ça tombait bien car je venais juste d'écrire la nouvelle de mon propre crime en y ajoutant quelques ingrédients sanguinolents allant jusqu'à laisser supposer à mon futur lectorat que j'étais allé jusqu'au

cannibalisme. Je me lisais et me relisais avec délectation. Je m'imprégnais de ce moi-même meurtrier. J'en vins parfois à me persuader que j'avais déjà commis le crime. J'avais attrapé un méchant rhume à force de veiller ma future victime. Peu importe, j'avais prévu d'accomplir ce qui allait m'ouvrir les portes de la consécration un mardi et rien ne pouvait plus m'arrêter. J'aime bien le mardi, c'est une journée où je me sens plus éveillé qu'en tout début de semaine. Je suivis discrètement pour la dernière fois le vieil Asiatique jusque chez lui. J'ignorais son nom. Quelle importance désormais, puisqu'il allait passer de vie à trépas.

J'attendis patiemment que le quartier fût plongé dans le noir et que la dernière lumière de sa maison sur deux niveaux fût éteinte. J'attendis une quinzaine de minutes qu'il se soit endormi. Je dus passer par l'arrière de l'habitation pour plus de précaution. Peu de portes anciennes résistent à un solide pied-de-biche, surtout celles des maisons vétustes comme la sienne. Ce fût un jeu d'enfant de la forcer. J'avais observé que la dernière lumière à s'être éteinte était à l'étage. Je trouvais bien que l'endroit dégageait une odeur étrange, mais je ne pouvais l'identifier à cause de mon rhume. Je remarquai aussi un étrange sifflement. La peur au ventre, je faillis un court instant remettre cette exécution à une date ultérieure, mais je me repris immédiatement avec la perspective de la célébrité et du succès à l'esprit. Peu importe, me dis-je, il est trop tard pour faire machine arrière. Je grimpai l'escalier en prenant garde à chacun de mes pas à n'émettre aucun bruit. Lorsque j'arrivai sur le palier, le sifflement était plus fort. J'avançai à pas de velours jusqu'à sa supposée chambre. C'était bien de là que venait cet étrange sifflement. J'ouvris la porte le plus doucement possible. Je suffoquai soudain sans en comprendre la raison. Il fallait que je sache à quoi m'attendre. Je décidai d'allumer la lampe de poche que j'avais pris soin d'emporter.

Au moment où je l'allumai, une lumière aveuglante et une chaleur intense envahit la pièce. Je pus à peine distinguer ce qui émettait ce sifflement. En une fraction de seconde, je compris. Malheureusement, il était bien tard pour moi comme pour lui. Une fantastique explosion souffla la maison. Le vieil homme avait décidé de mettre fin à ses jours en laissant une bouteille de gaz ouverte à son chevet. Une seule étincelle provoquée par l'allumage de ma lampe avait suffi à embraser le tout.

Pour le coup, je fus célèbre quelque temps, dans la rubrique des faits divers des journaux locaux. Dans le quartier également, jusqu'à ce que les débris calcinés fussent évacués et qu'une maison prenne lieu et place sur le terrain. Couverts de honte par les conclusions des enquêteurs, mes parents jetèrent mes écrits comme tout ce qui me concernait, sauf peut-être quelques photos.

Comme à la télé

(Suivre un auteur, nov.-déc. 2018 ; recherche Éliette Vialle)

La Chevrolet filait à vive allure en direction de Las Vegas. Sean était au volant et Mitch, son passager, somnolait. Du moins, il essayait de dormir car la musique country de l'autoradio l'en empêchait. Plusieurs fois il avait demandé à Sean de baisser le volume, mais celui-ci rétorquait qu'il entendait mal et que la musique lui évitait de s'endormir. Les gyrophares d'une voiture de shérif dans le rétroviseur inquiétèrent Sean qui commença à relâcher l'accélérateur.

– Pourquoi tu ralentis ? demanda Mitch. – Une voiture de shérif derrière nous. Sean coupa l'autoradio. Les deux passagers entendirent beaucoup plus nettement la sirène de police. Enfin, la Chevrolet stationna sur le bas-côté, suivie

juste derrière de la voiture du shérif. Sean ouvrit la boîte à gants pour en sortir un gros calibre. – Qu'est-ce que tu fais ? demanda Mitch le regard inquiet. – On ne sait jamais. Une fois j'ai vu dans un film à la télé qu'un détrousseur de voyageurs se faisait passer pour un shérif. – Oui, mais là on n'est pas dans un film, c'est la réalité. Et ils ne plaisantent pas dans cet État. Le shérif descendit de sa voiture et marcha lentement jusqu'à la hauteur du conducteur. Il fit un signe à Sean pour lui indiquer de baisser la vitre. Celui-ci fit lentement tourner la manivelle. – Vous ne pouvez pas aller plus vite ? grogna le shérif. – C'est pour faire croire que les vitres sont électriques, rétorqua Sean avec le sourire. Le shérif fit une grimace. – Je n'aime pas beaucoup qu'on se paye ma tête. Vous avez les papiers de la voiture ? – Oui, mais lesquels ? répondit Sean toujours aussi détendu. Les papiers, il y en a plein la boîte à gants. Soudain, le shérif aperçut l'arme à feu posée sur les cuisses de Sean. Le shérif sortit son colt de son holster en reculant, puis il mit en joue les deux passagers. – Descendez-moi immédiatement de cette voiture ! ordonna-t-il en hurlant. Sean tira sur le policier qui recula de trois pas avant de s'effondrer. – Mais... Mais, qu'est-ce que tu as fait ? Tu es complètement fou ! Tu viens de tuer un flic ! s'affola Mitch. – Ben c'est lui qui me l'a demandé. – Quoi ? Mais qu'est-ce que tu racontes ? Il ne t'a jamais demandé de tirer. – Il a dit, descendez-moi de cette voiture. Ça vaut bien dire ce que ça veut dire, non ? – Mais il voulait dire qu'il fallait qu'on descende de la voiture, pas qu'on le descende. – Bon ben désolé m'sieur l'agent, clama Sean en ouvrant la portière. Je croyais que vous m'aviez demandé de vous descendre.

En panique, Mitch sortit en trombe de la Chevrolet pour se précipiter sur le shérif. Il ne put que constater que le pauvre homme de loi était bel et bien mort. – C'est malin, tu l'as tué. Qu'allons-nous faire maintenant ? – Ben, je sais pas moi. En

général on fuit dans ce cas-là. – Fuir ? Mais tu n'y pense pas ! En moins de vingt-quatre heures nous aurons tous les flics de la région à nos trousses. Non, le mieux je crois, c'est d'aller s'expliquer au bureau du shérif le plus proche. – Comme tu veux. Chemin faisant, Mitch moralisait Sean qui n'avait aucunement conscience de l'acte qu'il venait de commettre. – Mais est-ce que tu te rends compte que tu viens de tuer un homme ? Et un shérif en plus! – Bah, ce sont des choses qui arrivent. On voit ça tous les jours à la télé. – Mais là on est dans la réalité, tu comprends ? RÉ-A-LI-TÉ ! – Ben oui, mais moi j'avais pas mon sonotone avec moi. Alors j'ai p't-être pas bien compris. En plus il avait un drôle d'accent le shérif – Ce n'est pas un accent qu'il avait, mais un problème d'allocution. Et puis c'est quoi cette histoire de sonotone ? – Ben tu sais, le truc qu'on se met dans l'oreille pour mieux entendre. – Ça s'appelle un appareil auditif. – Ah oui, c'est ça. Ben si j'avais eu mon appareil auditif, j'aurais peut-être pas confondu. – Eh bien moi je crois que notre vie est belle et bien fichue, désormais.

Plus tard, dans le bureau du shérif : – Alors messieurs. Vous êtes en train de me dire que vous avez tué l'un de mes adjoints parce qu'il l'avait demandé ? – Oui, tout à fait, monsieur. Vous allez rire... – Je ne crois pas, non. – Normalement, je porte un sonotone. Mais là, je l'ai oublié à la maison. Et c'est pour ça que je n'ai pas bien compris ce que disait votre collègue. – Et vous croyez que je vais avaler ça ? – Ben c'est pourtant la vérité, dit Mitch l'air dépité. Il ne faut pas en vouloir à Sean. Parfois, il ne se rend pas bien compte de ce qu'il fait. Il croit que tout se passe comme à la télé. – En attendant que l'on vous trouve un avocat, vous allez être incarcérés, gronda le shérif. – Tant mieux. Je commençais à avoir faim. On mange quoi ? demanda Sean, le sourire aux lèvres. D'un air méprisant, le

shérif ordonna à l'un de ses adjoints de conduire les deux hommes en cellule.

Le lendemain, un avocat désigné d'office rencontrait Sean et Mike. – J'ai de mauvaises nouvelles pour vous, messieurs. Les policiers ont fouillé votre voiture. Ils ont trouvé trois kilos de cocaïne. – Mince ! J'espère qu'on pourra la récupérer, grogna Sean. L'avocat le pointa de l'index. – N'y comptez pas ! De toute façon, avec le crime que vous venez de commettre vous risquez d'en prendre au moins pour trente ans. Et vous Mike, vous risquez entre quinze et vingt ans. Mike se mit à pleurer. Sean lui tapa l'épaule pour le réconforter. – T'en fais pas, Mike. Normalement, les gentils comme nous s'en sortent toujours à la télé. – Moi je crois au contraire que vous êtes bien mal partis, reprit l'avocat. Le juge veut que cette affaire soit réglée au plus vite. Et selon son humeur, vous pourriez bien vous retrouver condamnés à mort. – Oui, enfin on ne va pas chipoter pour trois kilos de cocaïne. On n'en prend pas, nous. On doit juste la livrer à Las Vegas et empocher le fric. C'est pour ça qu'on roulait à fond, rétorqua Sean. – Je ne pense pas que cela fasse de différence pour le juge. N'oubliez pas que vous avez tué un agent des forces de l'ordre et qui plus est, un père de trois enfants. – Mais puisque je le répète, je n'avais pas mon sonotone. – Appareil auditif, reprit Mike. – Oui, enfin bref. Moi je ne pouvais pas deviner qu'il nous demandait de descendre de la bagnole. Il me dit descendez-moi. Avais-je le choix ? – Mais enfin, Sean. Vous êtes sérieux ? Vous ne pouvez défendre une telle thèse devant le tribunal. Vous allez prendre le maximum. – Ben qu'est-ce que je dois dire, dans ce cas ? – Vous allez plaider coupable et vous direz que c'était un accident. Vous avez pris peur parce qu'un jour un détrousseur vous a arrêté en se faisant passer pour un policier. Vous direz que le coup est parti tout seul et c'est tout. – Je ne pense pas que ça tienne, monsieur l'avocat. Sean n'a pas tiré à travers la

portière, mais par l'ouverture de la vitre. – Eh bien dans ce cas, vous direz qu'il vous a demandé de lui donner votre arme et que le coup est parti à cet instant. – Et pour la cocaïne ? Demanda Mitch. – On s'est servi de vous comme mule et bien évidemment à votre insu. C'est la meilleure défense que vous puissiez plaider. Sean interrompit la conversation : – Bon, on a fini ? Parce que j'ai faim moi.

Trois jours plus tard, face au juge : – Je vois messieurs que dans cette triste affaire de meurtre dont vous êtes les auteurs, vous plaidez coupable. Vous, Sean, vous déclarez que le coup est parti tout seul ? – Ben moi je dis ce que l'avocat m'a dit de vous dire parce que sinon, je vous aurais pas dit ça. Le juge dont les cheveux blancs et les rides témoignaient à la fois de son âge et de sa sagesse joignit les mains et les posa face à lui. – Que voulez voulez-vous dire dans ce cas ? – Ben ce que je viens de vous dire. – Pouvez-vous s'il vous plaît être plus précis ? – Ben... le shérif nous a arrêtés. Et puis après il a demandé de baisser la vitre. Alors moi je l'ai baissé lentement pour faire croire que j'avais les vitres électriques. Mais ça a énervé le shérif. Et puis après il m'a dit texto, descendez-moi de cette voiture. Moi il m'a fait peur. J'avais un pistolet posé sur mes cuisses parce qu'au début je croyais que ça pouvait être un faux shérif comme j'avais vu dans un film. Alors moi il me donne un ordre, ben je l'exécute. Il me dit de le descendre, alors moi je le descends.

L'avocat des deux hommes avait le visage décomposé. Visage qui n'avait rien à envier à celui de Mike dont les yeux s'emplissaient de larmes. Le juge lui demanda : – Cette histoire semble vous attrister, Mike ? – Oui, c'est beau. On dirait un poème. Et puis c'est la triste vérité. Sean est un peu sourd depuis l'enfance alors il a un appareil auditif. Mais là, il l'avait oublié. Alors il n'a peut-être pas bien compris. – Mais vous, qu'avez-vous entendu ? – La même chose que ce que dit Sean,

monsieur le juge. En plus, le shérif avait un problème d'allocution. Le juge réfléchit un instant puis joua de son index sur sa lèvre inférieure avant de poursuivre : – Oui, enfin, ce n'était qu'un adjoint. Et c'est vrai que le connaissant, il avait un putain d'accent. Je comprends. Effectivement, la phrase prononcée par l'adjoint pouvait prêter à confusion. – Mais pour la cocaïne ! intervint le procureur. – Moi on m'a dit, tu la livres à Las Vegas et on te paiera, se défendit Sean. Comme j'ai pas de travail, faut bien en prendre quand il y en a. Et puis, j'en ai jamais consommé. Enfin normalement quand c'est comme ça, on n'est pas puni. Du moins, c'est ce que j'ai vu à la télé. – Encore une fois, cela se tient, reprit le juge. C'est vrai que la télé a souvent raison. Dans ce cas, je pense que ces deux hommes peuvent être libérés immédiatement. Le juge frappa un coup sec de son marteau le socle prévu à cet effet. – Peut-être qu'on pourrait aussi récupérer la cocaïne ? demanda Sean. – Ne poussez pas trop le bouchon, nous ne sommes pas dans une fiction ! conclut le juge en martelant encore son bureau.

Après quelques embrassades, Sean et Mike sortirent du palais de justice. Mike indiqua à Sean qu'il allait au distributeur de billets situé à côté. Sean lui indiqua de le rejoindre à la cafétéria de l'autre côté de la rue. Aussi, il ne vit pas la voiture qui venait de déboucher à vive allure et qui lui fonçait dessus. Le choc le projeta à une dizaine de mètres le tuant sur le coup. Ce n'était pas un accident, mais une exécution. La voiture était conduite par la veuve de l'adjoint accompagnée de ses trois enfants. Une fin comme à la télé...

Comme un venin de murène

(Suivre un auteur, mai-juin 2019 ; recherche Éliette Vialle

- I -

Ah, tiens, tu es là toi aussi ? Oui, c'est vrai que tu avais aussi de bons rapports avec notre oncle. Je me souviens encore de nos parties de cache-cache chez lui durant les veillées de Noël pendant que nos parents trinquaient et festoyaient. Qu'est-ce qu'on s'amusait à cette époque. Comme le temps a passé depuis. Aujourd'hui il tombe des cordes et on se retrouve pour la mise en terre de notre vieil oncle. Mais lorsque je t'observe, toi mon cher cousin, j'éprouve une profonde envie de vomir. Quand je repense à la connerie que nous avons faite de te céder ce terrain alors qu'aujourd'hui il doit valoir une fortune. Tu as pu y construire ton petit atelier et grâce à ta chance, tu as multiplié ton chiffre d'affaires. Oh oui, c'est vrai. Je me souviens également que tu avais toujours cette chance et de bonnes idées quand nous étions adolescents. Tu me conseillais sur mes devoirs et la motivation que j'aurais dû avoir. Mais je n'étais pas comme toi ! Moi je ne voulais pas bosser mes cours parce que ça me gonflait alors que toi tu baignais dans les études comme un poisson dans l'eau. Évidemment ! Cela semblait si facile pour toi. Tu lisais beaucoup et tu comprenais tout, alors que moi je ramais. En même temps, lire m'a toujours gonflé.

Je me souviens encore lorsque j'ai crevé les pneus de ta 50 cm3 à vitesses. La tête que tu faisais. Faisant semblant de compatir, je jouissais de ton désarroi. Tu n'as jamais su qui avait fait le coup. Pourquoi n'en n'ai-je pas eu une, moi aussi ? C'est vrai que mes parents estimaient qu'avec des résultats scolaires aussi médiocres, je ne la méritais pas. Je sais bien que si j'avais bossé un peu plus, j'y serais arrivé, mais mes parents ne m'aidaient pas beaucoup non plus. Il faut dire que je leur en faisais voir de toutes les couleurs entre les vélos et les pièces détachées des scooters que je volais pour revendre sur Internet. Quand je me suis fait gauler, j'ai dit que tu étais dans le coup

en pensant que ça passerait mieux. Tu n'as pas voulu te mouiller et tu m'en as voulu longtemps de t'avoir accusé alors que tu aurais pu me défendre espèce d'égoïste. C'est clair que toi tu étais fait pour les études, alors que moi je voulais gagner de l'argent rapidement et sans trop me fouler. Après une troisième catastrophique, je suis allé en apprentissage, mais ça ne m'a pas trop réussi. Je n'aimais pas l'autorité de mon formateur, pas plus que celle de mon patron par ailleurs. C'est vrai que je les trouvais tellement stupides.

Je n'y peux rien. L'autorité et les ordres m'ont toujours insupporté. Je dois avouer que j'ai toujours su que je valais mieux qu'eux et que j'étais beaucoup plus futé que ces larbins du système. Le patronat qui contrôle tout et qui en veut toujours plus, tous des exploiteurs ! Sans oublier toute cette racaille qui vient de l'étranger. C'est une main d'œuvre à pas cher. Rien que pour cette raison, quand je te regarde, toi mon cousin, juste en face, de l'autre côté de ce trou dans lequel on finit tous un jour ou l'autre quoi que l'on fasse, je te hais. Et cette pouffe que tu t'es trouvé ? C'est encore grâce à ton fric. Bon, c'est vrai que tu t'es fait larguer l'an dernier. Quand Béatrice m'a dit que Nathalie t'avait quitté en emmenant les gosses, j'ai jubilé comme jamais. J'ai aussitôt accouru pour soi-disant te réconforter. En fait, je voulais juste prendre mon pied en te voyant souffrir. Tu ne peux pas imaginer à quel point j'ai pris un malin plaisir à te voir pleurer comme un con. Enfin, pour une fois, je te voyais quasiment aussi démuni que moi. Ainsi, nous nous trouvions pratiquement d'égal à égal, sauf que toi tu possédais toujours ton pognon. Je pensais que tu aurais sombré dans l'alcool ou les médicaments. Je souhaitais même que tu en viennes à te suicider en te jetant d'une falaise, en fonçant contre un mur avec ta grosse bagnole ou alors avec un fusil comme celui que j'aurais mieux fait de t'offrir si j'avais su. Si tu savais combien de fois j'ai pu imaginer ce

genre de scène. Cette masturbation mentale était jouissive. Mais non, comme d'habitude, avec ta putain de pugnacité il a fallu que tu t'en sortes. Putain comme je t'envie sacré foutu connard. Je suis vert de rage rien qu'en y repensant.

Et cette gonzesse que tu as trouvée. Ouais, parlons-en. Il aura suffi que tu l'épates avec ta caisse et ton fric pour l'embarquer. Pourtant quand je la regarde, la vache, qu'est-ce qu'elle est canon. Limite si elle ne me fait pas bander. Paraît aussi que tu t'es fait construire une piscine. Je parie que c'est pour te faire des soirées partouze avec tes amis friqués. Tu as intérêt à nous inviter à un barbecue l'été prochain pour nous la montrer. Avec Béatrice, pas de risque de partouzer. La pauvre, elle vieillit comme nous tous, mais elle n'a jamais été canon comme Nathalie ou ta copine actuelle. Heureusement, elle n'est pas trop conne. Manquerait plus que ça. Au moins, elle se tient à carreau et elle sait entretenir une maison. De toute façon, avec mon salaire d'ouvrier, je ne vois pas comment j'aurais pu trouver mieux comme gonzesse. Il faut avouer que je n'ai jamais voulu trop me fouler au boulot. Trimer sept heures par jour, ça me suffit. Pas envie de passer mon temps dans la paperasse de bureau, déjà que je laisse Béatrice s'occuper de nos papiers. Remarque, ça ne m'étonne pas que Nathalie se soit barrée. Tu passais ton temps dans ton atelier à trimer et tu as loupé des spectacles de tes gosses quand ils étaient à l'école. Fais chier ! Avec tes absences répétées, je pensais bien qu'ils tourneraient mal. Mais d'après ce que Nathalie a confié à Béatrice, ils sont aussi doués que leur père, ça promet. Bon sang, si j'avais écouté Béatrice, on ne t'aurait pas vendu ce terrain. J'avais tellement besoin de ce prêt. Je dois reconnaître que tu as tout de suite accepté de m'aider pour l'achat de notre maison. En même temps, tu pouvais bien, tellement tu devais déjà posséder du fric. Quand tu avais vingt ans, tu avais déjà de l'ambition et tu voulais m'embarquer dans ton affaire. Je

n’ai jamais accepté parce que je refusais de devenir ton larbin. C’est dommage, on aurait pu devenir associés, si j’avais été moins buté. Après, tu m’as aussi proposé de m’embaucher comme responsable de ton atelier. M’ouais, et puis quoi encore ? Je tiens à dormir la nuit et puis l’heure de la débauche, c’est l’heure.

Je sais bien que tu vas encore chercher à me parler pour savoir ce que je deviens, mais je n’ai surtout pas envie de te le dire. D’ailleurs, qu’aurais-je d’intéressant à te raconter ? Ma vie est toujours la même. Peinard, j’attends la retraite en espérant qu’elle existera toujours quand j’aurai soixante-deux ans parce qu’avec ces politicards, il vaut mieux se méfier. Saleté de gouvernement ! De toute façon, je n’ai jamais voulu aller voter. Participer à leur mascarade, pouah ! Tiens, à ce propos, tu ne m’as jamais dit de quel bord politique tu étais. J’ai toujours pensé que tu étais de droite malgré nos discussions. Un mec dans ta position est forcément à droite, sauf toi, bien évidemment, monsieur l’intello et sa gauche caviar. Tu donnes des primes à tes employés parce que tu le peux, sinon tu ferais comme les autres. Oui, c’est ça, c’est pour te faire bien voir et éviter la grève, espèce d’enfoiré. Au fond, ce que je déteste en toi, ce n’est pas tant ta réussite, mais ma médiocrité, celle que je vois au travers de toi parce que je crève de jalousie.

- II -

Qu’est-ce qui a bien pu me persuader de venir ici, je me le demande bien ? C’était bien pour satisfaire la famille. Ah la famille, si on pouvait la choisir. Tiens ! Tu es là toi aussi ! Évidemment, c’est normal. Tu t'entendais si bien avec le tonton, mon cher cousin. Je me suis toujours demandé si tu l'avais appris. Oui, j’en suis sûr, tu savais et tu n’as jamais rien dit sauf peut-être à tes amis pour te moquer de moi. Les mêmes qui faisaient le gué pendant que tu crevais les pneus de ma 50. Tu as bien dû te marrer avec tes copains en leur racontant que

ce vieux lubrique de tonton m'obligeait à le sucer et le regarder se masturber. Il a bien failli me violer ce vieux gougeât. Y repenser me donne la nausée. Je suis certain que cette vieille peau t'a payé pour que tu te taises. C'est certainement pour cette raison qu'il t'avait donné le terrain.

Il faut dire que tu ne m'as pas fait cadeau de cette parcelle quand je t'ai proposé de l'acheter. Pourtant, c'est moi qui t'ai eu. Tu dois encore m'en vouloir malgré mes propositions d'arrangement pour compenser ton erreur. Pauvre abruti ! Si tu t'étais renseigné, tu aurais su que ce terrain allait devenir constructible. Moi, évidemment, je t'ai baratiné pour que tu ne saches pas que j'allais y bâtir mon atelier. Dans un an je revends tout le bazar et je pars à l'étranger. Au moins, je paierai moins d'impôts que dans ce pays où tout est taxé. La plus-value que je vais me faire ! Ça compensera les intérêts que tu aurais dû me verser sur la somme que je t'ai prêtée.

Avec Silvia on va bien s'éclater. Elle doit te faire saliver d'envie, mon pauvre cousin. Comme beaucoup, tu devais penser que je ne m'en serais pas sorti vu comment je désespérais. Toi tu es toujours avec ta Béatrice. D'ailleurs mon pauvre vieux, si tu savais. Elle m'a bien fait passer l'envie de Nathalie. Ta femme a su y faire. Au moins, ça compense ce qu'elle n'a pas. C'est vrai que physiquement elle n'est pas aidée. Je me demande encore parfois comment j'ai pu… Comme on dit, la faim justifie les moyens. Il fallait vraiment que je sois mal après le départ de Nathalie pour céder à ta femme.

Tiens, parlons-en de Nathalie. Elle a toujours cru que je me tapais des culs au boulot, cette paranoïaque. Que croyait-elle, bon sang ? Que l'argent tombe du ciel ? Il fallait bien que je me donne un maximum pour réussir mes projets. Bon, c'est vrai qu'avec Philippe, mon associé, on s'est fait des repas arrosés pour parfois terminer la soirée dans le lit d'une

inconnue quand on était en déplacement. Mais ce n’étaient que des aventures sans lendemain. Qu’est-ce que j’ai pu souffrir après son départ ! Et toi, comme un con, tu venais me voir pour me réconforter.

Si tu savais aussi que c’est moi qui ai balancé aux flics ton petit trafic sur Internet. Remarque, au prix où tu m’avais vendu les pneus pour remplacer ceux que tu m’avais crevés, c’était mérité. En plus tu as cherché à m’impliquer dans tes recels, espèce d’enfoiré. Tu croyais peut-être que ma complicité aurait atténué les circonstances. Ce que tu ignores en revanche, c’est que grâce aux relations de mes parents, tu es sorti de prison plus tôt que prévu. Tu as toujours agi comme si tout t’était dû et tu t’es toujours cru au-dessus des autres. Tu n’as pas beaucoup évolué depuis.

Quand je pense que je t’ai proposé une association pour compenser l'histoire du terrain. Je t’ai même proposé de devenir chef d’atelier par la suite. Mais heureusement, tu as refusé. Je crois de toute façon que tu serais devenu un véritable boulet car tu es incapable d’assumer des responsabilités. On voit bien que tu n’as aucune ambition.

Comme beaucoup d’autres, tu es bon à te faire baiser. Au fond, c’est peut-être toi qui as raison. Tu ne rends pas compte comment le monde fonctionne. Tu as le beau rôle. Pas de soucis de comptabilité à la fin du mois, pas de stress pour les commandes dont les prix augmentent sans cesse. Tu te fous de satisfaire le client, toi. Tu n’as pas à te soucier du lendemain.

Je ne vais pas non plus perdre mon temps à me lamenter, j’aurais trop peur de te ressembler. Après tout, j’ai fait ce choix. Je repense tout à coup à ce que tu me disais quand nous avions vingt ans. Pour toi la vie s’arrête au moment de la mort. C’est une pensée normale quand on n’a rien à perdre. D'ailleurs tu n'as pas d’enfant. Je me demande bien si tu voulais en avoir.

Ta peur de leur laisser ce monde que tu estimes perdu a dû l'emporter sur les désirs maternels de Béatrice. Pour moi, la vie du défunt se poursuit au travers des souvenirs et des actes accomplis. Mais aujourd'hui, en ce qui concerne notre oncle, je te donne raison. Ce vieux pervers a terminé à jamais son parcours terrestre. Aucun héritier direct et peu de souvenirs à partager si ce ne sont ces fêtes de fin d'année qu'on célébrait chez lui.

Alice Bernat

Comme un rêve de pierre

(Suivre un auteur, mai-juin 2021 ; recherche Eliette Vialle

« Cette petite est jolie comme un cœur ». Comme une antienne reprise par le chœur des grandes mères et de tout le voisinage, la phrase avait accompagné l'enfance de Chloé.

Elle était jolie comme un cœur. L'affirmation ne soulevait aucune contestation, l'affaire était entendue et, cent fois répétée, admise par tous. L'évidence allait de soi.

Chloé eut un jour l'occasion d'apercevoir, dans un livre d'anatomie, des planches représentant un cœur humain et l'image ne lui fut pas très agréable. L'ombre du doute se glissa ce jour-là, entre les deux ventricules. Mais Chloé se dit vite que bien peu de ses contemporains ne se souviennent de la précision des planches d'anatomie étudiées à l'école : les nervures sanguinolentes, la masse gélatineuse. Chacun oublie très vite ce cœur là au profit de celui, épuré, qui s'étale le jour de la Saint Valentin à la devanture des fleuristes. Cette pensée lui parut pertinente et elle referma avec soin le livre rempli de cœurs sanguinolents.

Lorsque Chloé eut quinze ans, les garçons arrivèrent vers elle en rangs serrés. Aucun ne lui dit qu'elle était jolie comme un cœur car bien peu d'entre eux ne parlaient, trop occupés à suivre le parcours de leurs mains et de leur bouche sur le corps de Chloé.

Chloé ne permettait alors que des effleurements. Elle avait de tout temps connu les gestes furtifs sur sa joue, ses cheveux, ses épaules…il n'y avait que le cousin Alfred dont la main s'était parfois égarée un peu plus bas. Chloé n'en avait guère été affectée : le geste n'avait fait qu'effleurer.

Quelques années plus tard, les garçons de l'adolescence s'essayaient avec plus ou moins de réussite à l'audace du cousin Alfred. Chloé eut dix-huit ans, elle était toujours jolie comme un cœur, parlait désormais plusieurs langues, chantait juste et dansait avec grâce.

On annonça bientôt son mariage avec un étudiant en architecture. Elle imaginait trois enfants blonds dans une grande maison que l'architecte sur le champ entreprit de dessiner. Ce fut par un après-midi ensoleillé, à la terrasse d'un bar, qu'un ami commun lui présenta Hugo :

« Vous ressemblez à…une icône…russe ».

Chloé avait toujours été accommodante : passer d'un cœur à une icône russe ne la dérangeait pas ; elle connaissait très vaguement l'histoire mouvementée de la Russie et de ses icones multicolores. Hugo ajouta qu'il était peintre et, avant de s'en aller, lui demanda si elle voulait bien poser pour lui.

Elle accepta tout de suite et, dés la première séance de pose, se déshabilla sans gêne ni difficulté. Chloé avait un corps lisse, chaque jour affiné par les regards et les gestes des autres. Ce fut alors au tour d'un pinceau de glisser sur les lignes de son corps.

Elle venait plusieurs fois par semaine à l'atelier, s'asseyait sur le tabouret, ne bougeait plus, ne parlait plus. Hugo s'arrêtait parfois de peindre pour la fixer puis recommençait à travailler – parfois avec nervosité – il ne pouvait alors s'empêcher de rejeter une couleur, un pinceau.

Un matin, alors que le soleil inondait l'atelier, Chloé l'entendit murmurer des phrases inachevées, d'où s'échappaient quelques mots : apparence…, décor … Chloé leva les yeux vers lui tout en gardant la pose.

« C’est du Baudelaire. Vous connaissez Baudelaire ? » lui lança Hugo.

« Non, qui est-ce ? »

Hugo marmonna :

« Je suis belle, o mortels, comme un rêve de pierre ».

Chloé lui répondit sur le même ton : « Moi, on me dit belle comme un cœur ».

Hugo la fixa un moment puis reprit ses pinceaux ; et ne dit plus un seul mot durant les séances suivantes.

Au bout d’un mois, il déclara que le tableau était terminé, mais qu’il préférait qu’elle le découvre plus tard, lors de l’inauguration dans la galerie où il allait l’exposer.

Chloé poursuivit avec son fiancé architecte, la vie sans heurt des amoureux raisonnables. Les jours étaient ordonnés et plaisants. Elle reçut le carton d’invitation de la galerie mais, trop occupée par les préparatifs de mariage, elle oublia bien vite au fond d’une corbeille la date, l’exposition, le tableau, et le peintre.

Ce fut l’architecte qui, en cherchant quelques vieux papiers, fit ressurgir le carton d’invitation le jour même de l’inauguration. Ils n’avaient, pour la soirée à venir, aucun projet et décidèrent alors de se rendre ensemble à la galerie.

À quelques mètres de l’entrée, ils croisèrent un groupe de personnes en train de sortir de l’exposition. L’échange entre eux était vif, et un homme d’un certain âge, hors de lui, lançait des phrases avec véhémence.

Chloé ne perçut que quelques mots de son courroux.

En face de la porte d’entrée - personne ne pouvait y échapper - le portrait de Chloé couvrait tout un pan de mur. Le corps élancé de Chloé, la lisse, encore plus épuré que le vrai.

Mais le regard du spectateur ne faisait qu'effleurer la silhouette pour mieux s'accrocher, captivé, aux mouvements des gouttes qui, l'une après l'autre, à intervalle régulier, tombait dans un récipient placé au sol, au pied même du tableau.

En un long suintement venu d'un cœur sanguinolent cloué en lieu et place du visage.

La statuette

(Suivre un auteur, mai-juin 2021 ; recherche Eliette Vialle)

Le regard de Laura effleura la vitrine, la dépassa puis y revint, entrainant avec quelques secondes de retard, la prise de conscience.

La sculpture était bien là, parmi d'autres objets. Les bruits, les mots qui parasitaient son esprit depuis la sortie de son bureau s'étaient tous évanouis pour laisser place à cette seule certitude : il s'agissait, bien que légèrement modifiée, de la sculpture d'autrefois.

La ville faisait tournoyer, entre les rafales de vent, de violentes lumières qui giflaient l'objet à intervalles réguliers, l'arrachant alors à la demi-obscurité pour tout aussitôt l'y replonger. Ce n'était pas un temps à mettre un chien dehors, encore moins à musarder le long des vitrines. Et elle était seule parmi les passants à se tenir ainsi immobile au milieu d'un trottoir.

Un homme distrait la bouscula, avant de se retourner pour marmonner quelques excuses vite effilochées par le brouhaha de la rue. Elle n'avait pas détourné les yeux de la vitrine, juste reculé d'un pas à cause de l'involontaire collision.

À l'intérieur, le vendeur était appuyé contre son bureau et alignait des chiffres sur une calculette. Il sentit peut-être la

présence de Laura, leva les yeux vers elle et replongea dans ses chiffres. Il se mordillait les lèvres en un geste nerveux.

Laura s'obligea à détailler les autres œuvres d'art exposées dans la vitrine, retardant ainsi le moment de revenir à celle-là. Juste le temps de maitriser la déroute qui l'avait envahie et qui la faisait trembler. Elle leva les yeux sur un tableau représentant une mamma brésilienne, elle essaya en vain de s'accrocher aux traits ronds du visage, aux couleurs agressives de l'arrière-plan ; elle se replia alors sur une assiette décorée de peintures naïves mais elle eut du mal à en suivre les contours.

La peinture, le vendeur, la rue, la réunion dont elle sortait, l'appartement où on l'attendait, se révélaient autant de barrages dérisoires à ce qui irradiait de l'objet qui l'avait arrêtée. Et elle ne pouvait qu'essayer de gagner quelques secondes, de reculer le moment où il faudrait bien décider. Non pas de l'ignorer, cela était depuis la première seconde où son regard l'avait croisé hors de sa portée, mais de le prendre dans sa main, de le toucher à nouveau.

Elle vit le vendeur toujours au téléphone hocher la tête à plusieurs reprises. Lorsqu'elle poussa la porte de la boutique, il la salua d'un geste rapide. En attendant la fin du coup de fil, elle fit le tour du magasin, s'arrêtant devant un objet puis un autre.

« Je peux vous aider ? »

Elle entendit la voix derrière son dos et se retourna. Le vendeur se tenait à quelques mètres d'elle et lui souriait.

« Oui… »

Elle tendit le bras en direction du tableau de la mamma brésilienne.

« Cette sculpture-là, combien ?

Le vendeur avait tourné la tête vers le tableau et essayait de saisir ce qu'il fallait comprendre des mots ou du geste de la main.

« Laquelle ? »

Laura tourna la tête en un geste qui ramena ses cheveux sur le visage.

« Celle-ci là dans la vitrine »

Elle s'appuyait contre un présentoir pour maitriser les vertiges que faisait naître cette statuette en bois, soudain projetée avec violence dans la laborieuse construction de sa nouvelle vie.

Le regard du vendeur allait de Laura à la vitrine. Elle s'efforça de faire quelques pas en alignant des phrases sur les courbes de la statuette, ses liens épurés, l'élégance du travail. Des phrases toutes faites sous pilotage automatique. Le vendeur la regardait avec attention, intrigué peut-être par sa pâleur ou quelque autre signe indiscret qui s'échappait d'elle, qui lui échappait. Si bien que c'était lui maintenant qui se trouvait en décalage, qui laissait s'établir un moment de silence après le monologue volubile de Laura. Il en prit conscience se pencha vers la vitrine.

« Cette statuette ? »

Il souleva l'objet en un geste de la main qui l'enveloppait tout entier. Laura avança ses doigts, effleura le bois : les lignes avaient été retravaillées encore plus épurées, plus lisses, tendues jusqu'à laisser transparaitre ce dont elles étaient pleines. Une déchirante vérité. Elle recula.

« D'où vient-elle ? »

« C'est l'œuvre d'Igor S. un sculpteur russe. Beaucoup de talent… » Il regardait la statuette comme s'il la découvrait.

« Comment l'avez-vous eu ? » insista t'elle, reposant la même question sous une autre forme.

Il leva les yeux vers elle, la fixa pendant un bref moment.

« Igor S. était un artiste suivi par la galerie où je travaillais auparavant. Le patron croyait beaucoup à ce qu'il faisait ».

« Était ? »

Il hésita. « Igor S. est mort il y a un an ».

Elle n'avait pas vu venir le coup, ouvrit la bouche pour reprendre un peu d'air.

« Vous connaissiez cette statuette… » Le vendeur avait parlé à mi-voix sur un ton qui était tout sauf interrogatif.

« Pas tout à fait sous cette forme… »

Elle enchaina sur le prix, remplit un chèque, et prit l'objet. Sur le pas de la porte, elle se retourna :

« Comment est-il mort ? »

« Je ne sais pas… »

Elle sentait sous ses doigts le ventre arrondi de la statuette, souvenir de l'enfant qu'elle n'aurait jamais et qu'Igor lui avait refusé. En sortant de la boutique, l'orage avait envahi la ville. Elle trébucha dans une flaque d'eau et, avant de tomber, eut le temps de penser qu'elle n'allait tout de même pas en perdre l'équilibre.

Ana Blandiana

<u>Le Tiroir aux applaudissements</u> (Sertarul cu aplauze)

(D'une langue à l'autre, mars 2013 ; traduction du roumain par Dana Shishmanian). Extraits du chapitre dernier (3ème édition, Editura Dacia, Cluj-Napoca, 2002, pp. 430… 443)

(…)
– Monsieur Alexandre, Monsieur Alexandre !

La voix de Frusinica semble venir maintenant de plus loin encore que la première fois. Alexandre ouvre la fenêtre et le brouillard pénètre comme un être vivant dans la maison, sans pour autant que la voix mystérieuse de la femme n'en devienne plus claire ou moins lointaine. (…)

– On vous demande, répète-t-elle, d'un ton conspiratif, comme si elle voulait que lui seul entende, tandis que derrière elle, comme de grandes ailes déformées, disproportionnées, se découpent du brouillard trois silhouettes.

En fait ce sont d'abord des halètements exagérément bruyants, dus à l'effort pour monter la pente, qui se font entendre, mêlés à une sorte de grognements, sanglots, et fragments indéchiffrables d'injures, tout ceci précédant, sur le registre sonore, les masses de chair dont l'apparition en elle-même semble finalement moins inquiétante que l'ouverture annonciatrice.

Lorsqu'ils ont fini de monter, et qu'Alexandre peut, pendant les quelques instants où ils passent par devant la fenêtre, les soupeser du regard, il découvre trois personnages insolites : un monticule de graisse roux, énorme et mou, transpiré et brûlant, un trapu au corps rond et aux traits angulaires que soulignaient une pipe et des verrues, et un troisième, basané et maigre, aux

lunettes noires et à la moustache peinte, sorte de personnage raté de série policière.

Alexandre les regarde une minute avec étonnement et curiosité, ensuite il quitte la fenêtre pour passer ouvrir la porte. Il arrive pourtant trop tard, le verrou a déjà sauté sous les secousses du colosse ou peut-être, tout simplement, il avait oublié de le mettre, car les trois individus sont déjà dans la véranda, se pressant joyeusement, secouant leurs bottes pleines de boue sur le plancher, promenant leurs regards sur les murs, touchant de leurs mains les cadres de la verrière. Le géant emplit ses poches de pommes et commence à en manger deux à la fois, les tenant dans le même poing et y mordant successivement.

– Est-ce que nous sommes les bienvenus ? demande-t-il d'un ton enjoué, la bouche pleine, tandis qu'il repousse Alexandre de toute sa masse, en l'écartant de son chemin, et s'avance dans la pièce sans attendre la réponse.

– Eh comment ! Là n'est pas la question – on ne le leur demande pas ! répond d'autorité l'homme à la pipe et aux verrues, en prenant la tête de la procession et en entrant dans la chambre, inhabitée, d'Irina, pendant que le basané soulève un par un les objets sur le bureau, les rapproche de ses yeux et les examine avec une minutie de myope, comme s'il se demandait s'ils n'allaient pas exploser la minute suivante, pour les reposer ensuite chacun à sa place.

Dans la véranda, Alexandre reste seul, les yeux tournés vers Frusinica, qui, immobile sur les marches de l'escalier, le fixe, entourée des lambeaux et des vapeurs du brouillard, comme saisie dans une posture désarmée, qui la rend méconnaissable, non semblable à elle-même.

– Tu ne rentres pas ? demande-t-il, avec une douceur qui voudrait contrecarrer la situation, et comme elle ne répond pas,

il fait deux pas, la prend par la main, la fait entrer et ferme la porte derrière elle.

– Tu les connais ? demande-t-elle plutôt des yeux que de la voix, et lui, il la regarde brusquement intéressé par la question.

– Si je les connais ? répète-t-il sans s'en rendre compte. Et il répond immédiatement, comme étonné de sa propre réponse : Je ne sais pas.

En fait, il ne peut pas répondre à cette question, parce que, malgré qu'il n'ait, de toute évidence, jamais rencontré les trois lascars, ils ne lui semblent pas complètement inconnus. Il les connaît de quelque part, sans pouvoir se rappeler d'où ni surtout comment. (…)

– Vous, vous me connaissez, moi ? s'entend-il dire, et il se rend tout de suite compte de la stupidité de sa question, mais cela n'a plus de sens de s'interrompre maintenant – parce que moi, je ne vous connais pas, vous…

– Chef, chef, est-ce que j'entends bien ce que j'entends ?... dit en minaudant le gros, tout en continuant de mâcher. Qu'en faisons-nous ?

– Garde ton sang-froid, Ilie, répond le patron, d'une voix pédante, tandis qu'il s'approche pour regarder plus attentivement un volume tombé par terre qu'il retourne distraitement avec le bout de sa chaussure, comme s'il hésitait pour ne pas se salir. Ne nous connaissons-nous pas, nous-mêmes, ne savons-nous pas de quoi nous sommes capables ? rajoute-t-il d'un air en quelque sorte mystérieux, et se retourne vers Alexandre, en lui souriant, ou plutôt en faisant glisser sa pipe de dent en dent vers l'extrémité de la bouche.

Alexandre le regarde n'en croyant pas ses yeux. Il est effrayé, sans doute, mais la peur n'est pas plus forte que la fascination.

Il le regarde comme s'il voyait un fantôme qu'il voudrait avant tout toucher, pour vérifier qu'il est bien réel.

– D'ailleurs, rajoute le patron qui le regarde à son tour, amusé, je crois que Monsieur Serban s'est enfin rendu compte de la situation.

– Vous êtes… vous êtes…. bégaie Alexandre, tournant la tête de l'un à l'autre. Ensuite, comme si cela était plus facile à articuler : Comment êtes-vous arrivés ici ? Et, comme s'il était curieux de savoir comment il allait se débrouiller ensuite, il fait un pas en avant et attrape par le bras le gros roux qui vient de casser bruyamment une autre noix. Mais à la seconde suivante il retire la main comme sous l'effet d'une brûlure :

– Comment êtes-vous arrivés ici ? crie-t-il beaucoup plus décidé tout à coup. Vous êtes mes personnages !

– Enfin, fit le basané, qui avait fini de ravager les manuscrits, de sorte que toute la chambre était couverte de papiers blancs, comme après une chute de neige. Enfin, répète-t-il, se mettant sur le ventre pour attraper quelque chose derrière un tas de livres. (…) Alexandre éclate de rire en le voyant retirer son bras, tenant victorieux entre les doigts non pas la queue de quelque souris, mais une poignée de minuscules microphones… Tout en riant il arrive à se demander comment il peut savoir qu'il y a des microphones dans la maison, mais il ne réussit pas à trouver la réponse (et pourtant il sait quelle est la profession du jeune homme aux lunettes, et ce, parce qu'il l'a écrit lui-même dans son livre…) (…)

– Vous êtes mes personnages ! Vous êtes des fictions, des compositions, des créations à moi ! Il semble de plus en plus sûr de lui et de son droit d'intervenir. Votre place est dans mon livre ! Qui vous a donné le droit d'en sortir ? Et il attrape, cette fois, avec détermination, le gros roux par le bras, tâchant de l'arracher, de le pousser vers la sortie. Mais il ne réussit même

pas à le bouger d'un millimètre, la chair est amorphe et lourde comme si elle était sans vie, et alors qu'Alexandre s'entête maintenant à vouloir le secouer de ses deux mains, le colosse rit légèrement, comme chatouillé, et laisse l'autre paume glisser sur son bras d'un geste apparemment mou comme pour se défendre, mais qui réussit à déprendre, en les détachant d'un seul coup, les mains entenaillées de l'écrivain. Alexandre se tourne vers Frusinica, éberlué, furieux, comme pour savoir ce qu'elle pense de tout cela.

– Ce sont mes personnages, lui dit-il. Et, comme il voit qu'elle ne le comprend pas : C'est moi qui les ai écrits. Ils n'existent que dans ma tête. Ils ne sont pas d'ici, de ce monde…

– C'est une impression ou il a cité la Bible ? demande d'un ton rhétorique le patron, en s'allongeant tout chaussé, avec ses bottes pleines de boue, sur le lit d'Irina. Réveillez-moi quand il revient à lui, dit-il encore et se retourne, le visage contre le mur.

Dans la chambre d'à côté, les deux autres piétinent de leurs bottes boueuses, comme s'ils s'appliquaient à maculer chaque page, les papiers éparpillés partout. Alexandre les regarde et sent la peur l'envahir. Ensuite il regarde Frusinica, restée près de la porte depuis qu'elle est entrée, avec une expression et dans une attitude qui ne lui ressemblent pas, réticente, prête à se retirer, sur la défensive. Elle paraît beaucoup plus jeune, mais étrangement, moins séduisante, moins mystérieuse.

– Tu comprends ce que je dis ? demande-t-il, et elle approuve du chef d'abord, ensuite, comme si elle s'était ravisé, nie, secouant la tête, plus déterminée que lorsqu'elle avait affirmé.

– Ils n'existent pas en réalité, murmure-t-il d'un ton encourageant. Ce sont mes personnages. C'est moi qui les ai créés.

– Pourquoi ? demande-t-elle, chuchotant à son tour, et il ne saisit pas au début. Pourquoi les as-tu créés ? Et comme il semble toujours ne pas comprendre, elle reprend : Pourquoi les as-tu créés ainsi ? Si méchants ?

Alexandre ne sait pas quoi répondre. Il y aurait trop à dire et surtout cela n'éclaircirait en rien les choses.

– Tâche de me croire, lui dit-il en suppliant, comme s'il s'adressait à quelqu'un d'autre, ils ne peuvent pas nous faire du mal. Ils n'existent que dans la mesure où nous les reconnaissons et les acceptons. En réalité, ils n'existent pas. Mais il sait qu'il ment et sa voix perd de sa consistance, devient poreuse et la femme perçoit son manque d'assurance.

– S'ils n'existaient pas dans la réalité, tu n'aurais pas d'où les sortir pour les mettre dans ton livre, dit-elle et s'assoit, fatiguée tout d'un coup, sur le seuil, comme font les paysannes. (…)

Lorsqu'Alexandre ouvre les yeux il se découvre par terre, le dos appuyé contre le mur. Ilie – il s'étonne de connaître son nom, qu'il n'a pas oublié, mais se rappelle tout de suite que c'est lui qui l'a baptisé ainsi, il n'y a donc pas de raison de s'étonner – Ilie, donc, a réussi enfin à mettre le feu au tas de manuscrits. La chambre semble maintenant remise en ordre, et les trois hommes se tiennent tranquilles autour du feu qui brûle vaillamment, à haute flamme, au-dessus d'un âtre brillant et rond qui s'enfonce dans le plancher. (…)

(Seigneur ! tout s'emmêle en effet. Comment ai-je pu laisser pénétrer ici, dans ce lieu destiné justement à les fuir, ces personnages de mon personnage, et comment puis-je rester regarder, sans intervenir et sans me révolter, toute cette folie, toute cette dissolution en humiliation et vulgarité ? C'est de moi seule que dépend d'arrêter la marche des choses et de la retourner, de mettre ces brutes à la merci d'Alexandre, et la femme, à ses pieds. C'est de moi seule que dépend de ne pas

permettre à l'incendie de s'étendre. Ou du moins, c'est ainsi que les choses devraient se passer, puisque je suis l'auteur du livre où tout cela se passe. Mais certes, pas de la réalité, il est vrai, devant laquelle je place, avec d'infinies précautions, mon miroir. C'est de moi que dépendent l'angle sous lequel les choses seront vues, comment elles devront être, et surtout, le sens qu'elles pourront avoir. De moi dépend que le miroir soit placé de telle manière, qu'il puisse mettre le feu à la réalité. C'est vrai, Archimède, le manipulateur de miroirs, ne pouvait pas en même temps refléter les navires dans le miroir avec lequel il les incendiait. On est toujours obligé de choisir entre détruire un monde, ou le décrire. Tu dois toujours décider tout seul de ce qui est le plus important : fixer dans la mémoire des gens l'image d'un crime, pour qu'elle ne se perde pas dans l'oubli qui permettrait en toute naïveté que ce crime se reproduise, ou employer toutes tes forces à l'empêcher de se produire ? Mais s'il s'est déjà produit ? J'oublie toujours que je ne suis que l'auteur de ce miroir…

Tout s'emmêle, effectivement. Je me tiens dans la chambre même où se trouvent, à cet instant précis, à la fois mon personnage Alexandre, et ses personnages à lui. Je regarde l'âtre de braises qui s'enfonce toujours plus profondément dans le plancher, tout comme le regarde Alexandre. Et je me demande s'il sait quelque chose à mon sujet ; par exemple, le fait que je sois ici…)

Alexandre perd son regard dans les braises qui augmentent leur diamètre au fur et à mesure qu'elles s'étendent sur le plancher. Il contemple la manière dont les deux hommes s'amusent en déposant les feuillets par-dessus, un par un. (…)

– Je peux en écrire d'autres, s'entend-il dire, comme s'il s'excusait tout seul pour la passivité avec laquelle il assiste à ce dénouement. Ensuite il rajoute plus fermement, presque comme un défi : Je peux les écrire encore une fois. Personne

ne lui répond, bien qu'il soit impossible qu'ils ne l'aient pas entendu. Ceci l'irrite : Vous vous donnez de la peine pour rien, vous dis-je, je peux à tout moment les refaire, je peux les reprendre au tout début, et encore avoir la chance de les écrire mieux, par exemple, en utilisant uniquement ce que je ressens en ce moment même.

Mais personne ne lui répond. Le colosse Ilie continue à casser et manger des noix, en jetant les coquilles dans les braises au milieu de la pièce. De l'autre, on entend le rire de Frusinica, montant comme sur une échelle les marches de la gamme, et la voix grossière, d'une manière par trop explicite pour être authentique, du mâle. En les écoutant, Alexandre a l'impression que, mécontent de la quantité de vulgarité que sa voix contient naturellement, le patron fait des efforts pour l'agrandir, l'enrichir, comme s'il se donnait la peine d'augmenter les dimensions du cloaque dans lequel il se vautre, pour le rendre encore plus confortable.

– C'est moi qui les ai inventés, se dit Alexandre avec une voix non dépourvue d'orgueil. C'est moi le père de ces monstres. Il se rappelle le début du livre et se fait la réflexion que celui-ci n'a pas encore été brûlé, puisque ses personnages continuent d'exister. (…)

Il sourit et se lève enfin, en se dirigeant vers la porte. Il a le sentiment qu'il s'enfuit et se souvient qu'en fait, c'est comme cela même que le livre débute. Il songe, avec ironie, qu'il est devenu entre-temps plus courageux, ou plutôt, ajoute-t-il avec gravité, seulement plus dépourvu d'espérance. Tandis qu'il sort, il entend Frusinica fredonner, comme si c'était une mélodie bien connue : « La vie est un livre, la vie est un livre »… ensuite, éclatant de son rire excitant, si spécifique :

– Si vous saviez ce qu'il peut avoir dans la tête ! Si vous saviez… Que vous n'existeriez pas en réalité… Que vous seriez seulement…

Et elle entoure de son bras le cou épais du colosse, et lui termine la phrase à l'oreille, parmi des cascades de rire. Avec cette image accrochée au coin du regard, Alexandre réussit enfin à fermer la porte derrière lui.

Doina Cernica

L'oiseau voyageur

(D'une langue à l'autre, décembre 2014 ; traduction du roumain par Dana Shishmanian)

Il faisait un temps de pluie, mais Fillette savait que tous les calendriers indiquaient l'hiver. On ne voyait même plus de feuilles mortes, toutes pulvérisées depuis longtemps par un vent froid.

Son amie Tortue rêvait, cachée qui sait en quel endroit. Elle était partie sans rien lui dire. Fillette était seule et veillait tous les jours devant la fenêtre, attendant la neige. Elle n'aimait pas l'hiver, mais après arrivait toujours l'été, et elle avait maintenant besoin de neige pour sentir s'approcher le temps du soleil. Peut-être aussi parce que c'était la saison où elle allait se balader en compagnie de Tortue. Celle-ci lui manquait, l'été lui manquait, et c'est pour cela qu'elle avait hâte de voir la danse éventée des flocons de neige.

Elle sortit dehors et le ciel assombri la fit frissonner. Elle voulut retourner dans sa chambre douillette et c'est là qu'elle le vit. Noir, mince, grand, sans crainte face au sifflement du vent, il se tenait sur une branche haute du châtaignier et la regardait de ses yeux rouges, attristés. C'était un oiseau bizarre, Fillette n'en avait jamais rencontré de pareil. Elle se rapprocha.

– Qui es-tu ?

– Oiseau Voyageur.

– Même s'il ne neige pas encore, c'est bien l'hiver et tu aurais dû être parti depuis longtemps. Tu ne peux pas voler ?

Oiseau Voyageur dressa fièrement sa tête et Fillette fut tellement frappée par sa beauté qu'elle trembla à l'idée que l'arrivée de la neige le tuerait.

– Pars, pars tout de suite ! Les nuages s'alourdissent dans le ciel et si tu restes, tu mourras.

L'oiseau la regarda tristement.

– Lorsque nous volons vers le Pays du Soleil et que l'un de nous tombe brisé dans l'océan, je pense qu'un jour viendra où moi non plus je n'arriverai pas au bout du chemin, là d'où, chaque année, nous revenons ici. Une fois, sur le sommet d'une montagne, un sapin m'a parlé du chant de la neige. Depuis, j'en rêve toujours. Peut-être mon tour serait venu, cette fois, de m'écrouler dans l'océan, et je n'ai pas voulu disparaître avant d'entendre le chant blanc, que vous seuls connaissez.
– Mais tu vas mourir, frissonna Fillette.

Oiseau Voyageur la regarda intensément, ses yeux brillaient en silence. Soudainement, Fillette tressaillit.

– Chez nous, il ne neige qu'après votre départ. Tu ne peux pas rencontrer la neige.

Oiseau Voyageur rit.

– Tu as raison. Je n'y ai pas pensé. M'aideras-tu à la tromper ?
– Qui, ça ?

– L'hiver. Viens chercher avec moi des plumes et des brindilles, de la boue et des aiguilles de sapin et des causses de châtaignes. Pour le nid.

Et quand le nid fut prêt, Oiseau Voyageur en sortit la tête et haussa ses regards vers le ciel. Les nuages bouillonnaient et le vent mugissait en rasant la terre. Fillette s'était réfugiée derrière la fenêtre de sa chambre ; recroquevillée sur le tapis, elle pleurait.

Lorsqu'elle leva ses regards embrumés, elle vit tout droit, dressé à côté du nid inutile, Oiseau Voyageur en train d'écouter, immobile, le chant terrible et immensément beau de la neige.

Doina Cernica

***

Sur l'auteure, voir aussi *La Fillette et la Tortue, les contes de Doina Cernica* (Contes & chansons, nov.-déc. 2019)

Le Merle noir

(D'une langue à l'autre, novembre-décembre 2019 ; traduction du roumain par Dana Shishmanian)

C'était quelque chose qu'on n'avait jamais entendu, ni chant, ni gazouillis, comme si deux feuillettes d'argent auraient glissé l'une sur l'autre. « Sais-tu qui fait ce doux tapage ? » La Tortue, qui, alors même que l'hiver s'enfonçait dans un sommeil profond, entendait la Fillette, lui répondit de loin : « Les merles ! » Elle ouvrit la fenêtre, tâchant de dénicher dans quel arbre du jardin ils avaient trouvé refuge, mais le bruit les effraya, ils s'élancèrent en volée vers le ciel, tellement nombreux qu'ils le cachèrent pendant un instant de la soie noire de leurs plumes, parsemée des pépites d'or de leurs becs et de leurs petits yeux, ensuite ils disparurent comme s'ils n'avaient jamais été. La Fillette soupira avec regret, lorsque soudain elle vit l'un d'eux sur la neige. Elle enfila rapidement ses bottines, sa doudoune, le bonnet et les gants et courut au jardin. Elle voulait mieux le voir. Souhaitait le connaître. Mais quand elle s'y rapprocha, le Merle noir entra dans la neige, laissant derrière lui un trou profond comme d'un puit. Elle se pencha dessus tâchant de regarder au plus bas, mais ne le vit pas. Quand elle voulut se relever, elle glissa, sans savoir de combien, mais en rouvrant les yeux elle se retrouva debout. Seulement, de quel côté qu'elle aurait regardé, elle ne voyait que du blanc et du blanc, de la neige et encore de la neige. Mais quand ses yeux s'habituèrent à l'éclat, elle commença à discerner les créatures autour d'elle.

Elles avaient un visage, elles avaient des ailes. Etaient-ce des étoiles ?

– Oui, oui ! répondirent-elles en chœur, dans un tintement prolongé. Nous sommes de Petites Etoiles de Neige, des Flocons Neigeux. Appelle-nous comme tu voudras !

Mais tous n'étaient pas des flocons de neige. Il y en avait d'autres, différents, qui la regardaient de sous leurs franges et coiffes transparentes.

– Nous sommes les Cristaux de Glace. Là-haut, on nous appelle Grêle.

À la forme allongée et pointue, sympathiques, malgré leur voix légèrement chuintante, se présentèrent aussi les Glaçons. Puis, inimaginablement frêle, aussi fin qu'un sourire, aux aiguilles de glace adossées l'une à l'autre, vint le Givre.

Et à la fin, graciles, l'air de reines de l'hiver, se rapprochèrent d'elle les Fleurs de Glace.

– Nous te connaissons et nous nous réjouissons de pouvoir mieux te voir. Plus d'une fois le matin nous a surpris à la fenêtre de ta chambre. Nous aimons regarder à l'intérieur des maisons des humains, mais nous n'arrivons pas à les explorer à notre aise. Leur chaleur et celle du soleil nous chassent rapidement.

– Que faites-vous là ?

– Nous t'attendions.

– Comment saviez-vous que j'allais venir ? s'étonna la Fillette.

– C'est notre ami le Merle Noir qui nous l'a dit. Il a des yeux d'or, car il a vu bien de belles choses et a su s'en réjouir.

– Nous aussi nous nous sommes réjouis de la vue des habitations et des forêts au-dessus desquelles nous avons volé, murmurèrent à mille voix les Flocons de Neige.

– Nous n'avons pas raison de nous plaindre, la rassurèrent aussi les Cristaux de Glace. Nous enveloppons les branches des arbres et de là-haut, nous n'avons pas de cesse d'admirer les étoiles la nuit dans le ciel, et le jour, les enfants qui se lugeant.

– Vous n'imaginez pas combien il est plaisant de rester suspendu à l'avant-toit des maisons, rirent les Glaçons, et de suivre l'envol des boules de neige dans l'air, lorsque les petits sortent de l'école, ou les chats qui se faufilent sur la crête des congères presque sans les toucher, ou le tintamarre des moineaux pour le morceau de pain jeté par quelque passant.

Le chat dans la neige… (photo Gertrude Millaire)

– De tout ce que nous avons vu, sifflèrent les aiguilles du Givre, nous avons aimé le plus la pomme non cueillie dans l'arbre, laissée par les hommes pour qu'elle appelle une riche récolte future. Le sapin de Noël, la lumière de la chandelle allumée aux portraits des anciens, les bougies sur le gâteau anniversaire…

– Il nous faudrait un hiver entier pour raconter toutes les beautés surgies sur notre route, tout ce que nous avons relevé en regardant à travers vos fenêtres, la regardèrent rêveuses les Fleurs de Glace. Mais personne parmi nous n'a jamais vu un rosier en fleur. Et el Merle Noir aux yeux d'or dit qu'elle n'a jamais rien rencontré de plus exquis qu'une rose.

– Alors nous nous sommes attristés, continua un Glaçon, et le Merle Noir aux yeux d'or avec nous. Mais lorsqu'il a vu que de dépit, les Flocons de Neige ont commencé à perdre leurs ailettes, il nous a promis une rose. Maintenant il nous attend, tu pourras aussi te réjouir de lui et de notre joie.

La Fillette crut qu'elle allait faire long chemin aux côtés des créatures de l'hiver, mais ils s'écartèrent tout simplement, ensuite, avec elle, ils se placèrent en cercle. Ainsi toutes purent voir, en un seul et même instant, au milieu d'eux, une petite tige sous une cloche de verre. Et collé à elle, la chauffant avec son corps, le Merle Noir.

– Tu voulais me voir…, sourit-il vers la Fillette.

– Je souhaitais te remercier pour votre chant extraordinaire et te demander comment vous êtes arrivés dans le jardin, quand votre maison c'est la forêt.

– Oui, la forêt est notre maison, sauf que, quand le gel s'y rend maître, nous voyageons vers des parcs, nous faisons halte dans des jardins, qui se réchauffent de la chaleur de vos maisons, sont plus riches en fruits secs et semences nourricières. Mais j'y vais parfois aussi en été. Surtout pour voir le rosier en fleur.

Depuis que je l'ai découvert, une flamme odorante dont la beauté ne peut se raconter, je ne me rassasie pas de le contempler. Mais c'est une merveille de l'été, car l'hiver, un pied seulement de sa tige hors des terres, abrité par une cloche de verre, il dort enseveli dans la neige.

– Et que fais-tu là, maintenant ?

– Je leur ai tant parlé, aux créatures de glace et de neige, de la splendeur du rosier en fleur, qu'elles en sont venues non seulement à rêver de lui, mais aussi à éprouver de la souffrance à l'idée de ne jamais le voir. Je me sens responsable de ce qui leur arrive.

– Et tu as décidé de donner au rosier la chaleur de ton corps, la ferveur de l'été, la fièvre de la vie, devina-t-elle, inquiète, pour que tes amies puissent le voir en fleur !

Le Merle lui répondit, mais la Fillette ne distingua pas ses mots, car ils furent couverts du vacarme ébloui des Fleurs de neige, Glaçons, Flocons, Aiguilles givreuses, Cristaux glacés. DU sommet fendu de la petite tige avait surgi un pédoncule d'un vert cru. Collé à la cloche de verre, le Merle Noir commença à tourner autour. Toujours plus vite, un cercle fin et noir, aux éclats d'or. Lorsqu'il s'arrêta, on vit la tige chargée de branches frêles et de jeunes feuilles. Le merle respira profondément et recommença à tourner autour de la cloche. Cette fois, un peu plus lentement : dans le silence accompli en lequel elles le suivaient, la Fillette et les créatures de l'hiver entendaient ses plumes grésiller contre les parois de la cloche comme sur les dents d'une scie. Lorsqu'il cessa, le Merle tenait à peine debout. Il semblait épuisé, mais il se redressa fièrement en entendant les cliquetis de joie des Glaçons et les battements d'aile des Flocons et des Etoiles de neige : un bouton surgi à l'instant répandait une lumière bleuâtre, et à travers la peau

fine on apercevait les veinules pourpres de la fleur qui allait éclore devant eux.

Maintenant tout dura bien plus longtemps. Le Merle faisait le tour de la cloche péniblement, comme si c'était la tranche d'un couteau, et il semblait faillir s'écrouler. Et il finit par s'écrouler pour de bon, mais la Fillette seule sentit l'épuisement, la froideur qui le gagnaient. Les autres éclatèrent en ovations, cris, clameurs, acclamations et musiques de joie à la vue du rosier en fleur. La rose éclose était petite, d'un rouge chaud, vif, et son parfum puissant traversait les parois de la cloche de verre. La Fillette pensa qu'en effet, c'était la plus belle rose qu'elle avait jamais vue et que seulement le petit cœur du Merle Noir pouvait l'égaler.

Après que les yeux des milliers de créatures de l'hiver la virent, pour ne plus jamais l'oublier, la rose retourna en bouton, et la branche le reprit avec elle, dans la profondeur protectrice de la tige. Les Flocons de Neige, Glaçons, Fleurs, Cristaux et Aiguilles de glace se rapprochèrent du Merle. Ils le regardèrent avec gratitude, admiration et angoisse. Ils ne savaient pas comment l'aider. Le Merle les regarda avec bienveillance et sourit à la Fillette en la rassurant :

– Amenez-moi en surface et laissez-moi sur la neige. Si mes frères et sœurs remarquent mon absence, ils retourneront me chercher et nous irons en forêt. Toi, se tourna-t-il vers la Fillette, en l'enveloppant avec bonneté dans la lumière de son œil d'or, ne reste pas près de moi pour les attendre. S'ils te voient, ils pourraient s'effrayer et ne plus descendre. Et je ne peux m'en aller que porté par leurs ailes. Peut-être…

La Fillette soupira toute tendue, mais n'osa pas articuler un seul mot.

Lorsqu'elle arriva essoufflée par la course dans la maison, elle grimpa immédiatement sur la margelle de la fenêtre, sans

même se déshabiller. La vitre était couverte de buée et pendant que la Fillette promenait ses mains gantées dessus pour l'essuyer, il lui sembla voir tantôt le Merle Noir sur la neige blanche, tantôt le Merle Noir et le petit cœur comme sang de la rose, tantôt une soie sombre aux éclats d'or couvrant le jardin. Mais quand la vitre s'éclaircit, la neige tombait si dense, qu'elle ne put plus rien y distinguer.

L'ours jaune

(Contes & chansons, nov.-déc. 2020 ; traduction du roumain par Valérie Maillard et Marius Roman)

Il était encore un hiver au ciel désert. Inquiète, la Petite Fille regardait la silhouette mince du Lilas et soupirait : il lui paraissait être de plus en plus seul et sans garde contre le vent et le froid. Elle éprouvait une tristesse amère, qui la mena inconsciemment sur les sentiers de la forêt.

La Petite Fille y pénétra sans apercevoir l'entrée noire. Quand la lumière disparut complètement, elle s'arrêta et crut un instant que ce chemin est tout différent. Mais c'était toujours un chemin et elle se mit en route. D'abord, la Petite Fille fut enveloppée par la chaleur, ensuite elle entendit le chant de l'eau. Et quand les ténèbres se dissipèrent, elle sentit deux yeux bruns qui la scrutaient. Devant elle, sur un fauteuil de mousse verte, se tenait un ours couleur de miel. La Petite Fille le regarda avec épouvante et avec joie. Plutôt avec joie.

– Qui es-tu ?

– Je suis l'Ours Jaune.

Un parfum se levait tout autour. Elle regarda et vit quelques fleurs dans l'herbe verte. Elle s'assombrit. L'Ours l'examinait. Il ne l'avait demandé qui était. Il devinait beaucoup de choses.

– Qu’est-ce que tu cherches ?

La Petite Fille tressaillit et c’est alors, en lui répondant, qu’elle sut :

– Le Soleil.

L’Ours Jaune eut un sourire. Il se leva, s’approcha d’elle et la caressa. Il était bon comme le pain. La Petite Fille enfuit son visage dans la fourrure dorée et commença à pleurer.

– Il languit. Il n’a plus de feuilles. Plus de fleurs. Le vent le heurte. Le froid le fait sécher. Quand le soleil brillait, c’était tout autre chose. Maintenant le Lilas est malade et seul.

L’Ours grogna tout bas :

– Non. Une petite fille a des larmes pour lui.

Il la prit dans ses bras et le fauteuil trembla, en ouvrant une porte. Ils pénétrèrent dans une contrée au ciel noir d’où poussaient des arbres, quelques-uns vigoureux, d’autres plutôt minces, mais qui tendaient tous une foule de branches, leurs cimes baignant dans une rivière jaune. Ils s’arrêtèrent sur sa rive. L’Ours s’assit et, en la tenant sur les genoux, attendait la question. Qui vint aussitôt :

– Pourquoi les arbres poussent-ils à l’envers ?

– Ce ne sont pas des arbres. Ce n’est que leurs racines. Nous nous trouvons sous la terre.

Elle le regarda de ses yeux limpides.

– Qui es-tu ?

– Je suis l’Ours Jaune.

– Qui es-tu, Ours Jaune ?

– Le Gardien du Soleil.

La Petite Fille se leva d’un bond. Elle aspira longuement de l’air et se laissa tomber à ses pieds.

– Maintenant, c'est l'hiver. Le ciel est désert. Où est le Soleil ?

– Ici même. Au cœur de la terre. C'est de là que vient la rivière. Les racines boivent son eau brûlante et vivante et la conduisent aux troncs des arbres, là où poussent les boutons qui attendent le printemps. Quand il vient, les boutons s'ouvrent et libèrent les fleurs, pour qu'elles réjouissent du Soleil hissé de nouveau sur le ciel. L'heure de mon repos est venue et alors je flâne à l'aise dans la forêt...

Le ciel était toujours désert, mais le froid avait commencé à s'en aller, et lorsque la Petite Fille colla sa joue au corps maigre du Lilas, elle entendit son cœur battre lentement et devina la naissance muette des fleurs. Elle le caressa légèrement, souriant au souvenir d'un ours bon comme le pain, à la fourrure couleur d'or, de miel et de soleil.

Doina Cernica : Extrait de son dernier livre de contes, *Mierlă neagră pe zăpada albă* (*Merle noir sur la neige blanche*), Suceava (Roumanie) 2020, illustré par Ana Constantinescu, préfacé par Dumitru Radu Popa.

Juliette Clochelune (†)

<u>Petite promenade en morceaux de miroirs</u>

(Contes & chansons, juin 2010)

Passage de rêve :

Je vais sur la lune. Je voyage dans un vaisseau spatial et une voix commentant notre vol dit : « 130 kilomètres avant l'alunissage ».
J'ouvre la fenêtre du vaisseau des étoiles pour voir le paysage du cosmos. Juste avant d'arriver sur la lune qui pointait son visage on a visité un coin d'univers, comme un recoin secret menant vers la lune, comme une rivière menant vers la mer. Sur la lune il y avait des hôtels mais aucune habitation. Je vois un pensionnat avec 50 enfants kidnappés dans cette lune. Je suis la seule à deviner cette séquestration. Je veux prévenir la Terre de l'existence de ces enfants abandonnés dans la lune.

J'appelle un ami mais impossible de joindre la terre depuis la lune. « PAS DE SEL » s'inscrit sur l'écran comme s'il manquait un élément à la lune.

Je trouve des pierres de lune, en forme de coquillage. Je veux en offrir à une amie mais impossible, ces pierres valent de l'or ! Je suis à nouveau sur terre, et je trouve trois pierres de lune dans ma poche et dedans se cachait du sable lunaire.

***

Court dialogue qui a suivi plus tard (merci à Ludovic Kaspar avec qui on entamait un jeu où l'on s'échangeait de petits dialogues qui détournaient les proverbes)

Pierre qui roule n'amasse pas mousse à Ludo.

Un jour de pleine lune, Heidi gambadait dans la prairie enneigée quand patatras, une pierre lui dégringola en pleine poire !

L'Heidi toute sonnée regarda the sky et quoi ? La lune était toute trouée ! Pour une pleine lune, ça le faisait pas ! En se grattant le haut de son crâne cabossé Heidi sentit un truc louche ! Pourtant, aucune mouche ne l'avait piquée... Non mais, oulala ! Elle sentit le grain d'un caillou sur sa tête moussue. Sa copine Nelly se la ramena avec ses couettes de midinette et l'Heidi ne put s'empêcher de jalouser leur longueur, leur légèreté.

Ouais, Heidi adorait et jalousait sa *girl friend*... Mais là, elle avait la surprise de voir une lueur d'intérêt briller dans les yeux de sa dulcinée.

- Heidi, t'as de l'or sur le crâne !

- Meuh non, c'est un caillou de la lune qu'a sauté sur ma mousse !

Nelly, levant les yeux aux cieux, vit la pauvre *moon* déconfite avec son trou de gruyère.

- Ouais, mais la lune a choisi ta tête. Pourquoi ? Moi je suis canon avec mes couettes, toi, Heidi, t'as que tes rêves qui te remplissent et te reflètent.

Donne-moi la pierre de lune !

- Non, c'est *my dream*. Ou alors, on fait un échange... On roule la lune en boule, dans tes couettes, on ramasse la mousse et on se couche dedans toutes deux, on s'enroule. Tes couettes et ma *moon* de *stone* voguant *in the same dream, the same stream*.

La pierre de lune qui roule est tombée dans la mousse des rêves, Heidi et Nelly ont trinqué, le vent a joué de l'ocarina et les rêves retournèrent dans la lune...

***

Écriture automatique :

Le mot me moque, il danse le rock. Ses pattes pétrissent la paroi, granulent le roc, percent les pores des naseaux insectivores.
Piétine leur écorce de ta main, avale leur chair. Quel goût ont les mots ? Quel goût a la mort ? Et l'amour. quel goût ? Le poil des mots pousse dans le pubis d'une statue sirène. Cravache-les. Cravache leurs rainures de sang. Croque, crache, grince les os de leur moelle.

Moule, module le mot statue, tend son chant, sa voix, brise son souffle pierreux, gratte ses recoins, ses orifices. Renifle le mot, ne le laisse pas en paix, pas figé dans sa fausse forme morte, le mot.
Brise le bruit. Ris à la lune, ris remplie de graine vivante. Caresse ce sac à mémoire morte, caresse le vide des tombeaux, caresse la pluie de plumes.

Plume, pluie, appelant quoi ? Quelle source de tendresse où se coucher, où cacher ce corps perdu sous le poids de l'amour ? Se cacher sous le mot qui montrerait quel morceau, plier l'ombre du ciel pour étendre son corps. Entendre quel martèlement de doigt ? Quel poing ligote la mer ? Bois la mer, bois la lèvre, bois l'espace jusque dans ton ventre. Crève ce poing, sale bête rongeur de bonheur. Craque des ailes, sois, crie contre la bouche de l'arbre, arrache ta joie, caresse ta sève, ton rêve.

La petite fille et la poésie

(Contes & chansons, mai 2011)

Il était une fois, dans un je ne sais où, une petite fille. Cette petite fille voulait découvrir la Poésie, ce je ne sais quoi qui

embellit la vie. Car tout était triste autour d'elle. Un voile d'ombres et de brumes l'entourait, un rideau de pluie et de larmes mêlés. Cette petite fille sans nom, ce je ne sais qui, avait dans le cœur une chanson, une mélodie qui l'accompagnait et la rendait plus gaie. Elle aurait voulu que tout fût gai autour d'elle, cela la rendait toute triste de voir un univers sans couleur, des ombres de vie. C'est pour ça qu'elle se disait : «je dois découvrir la Poésie, elle rendra l'univers plus beau, aussi beau que la chanson que j'ai dans le cœur.»

Elle errait dans un mystérieux manoir, happée par une sombre rêverie. Elle voulait partir au plus vite à la quête de ce trésor. Sa petite chanson si jolie l'aidait à vaincre la peur qui rôdait autour d'elle, cette monstrueuse bête qui voulait la retenir, déchirer ses ailes pour l'empêcher de voler. Car cette petite fille avait des ailes, des ailes invisibles mais la peur est un être maléfique qui voyait tout. La peur savait qui était cette petite fille et ce qu'elle recherchait, et à tout prix, elle devait la retenir. Mais elle ne pouvait rien contre la chanson qui émanait de la petite fille, cette chanson était magique et envoûtait la peur. Charmée, elle se dissipa et la petite fille put continuer son chemin, s'envola et transperça le manoir qui disparut à son tour, comme s'il n'avait jamais existé. A sa place une étoile était née. La petite fille la vit et la trouva si belle qu'elle l'embarqua sous ses ailes. Elle avait maintenant sa chanson et son étoile, une musique et une couleur qui éclairaient son parcours.

Après plusieurs jours de vol, elle vit un pays, un pays qu'elle ne comprenait pas, où tout était en ordre. Elle décida de s'y arrêter : «on ne sait jamais, je pourrai peut-être découvrir la Poésie dans cet endroit bizarre.» Ce royaume était gouverné par une méchante reine. Cette reine s'appelait Raison. Raison dirigeait tout, tous devaient lui obéir. Les êtres, les choses étaient modelés par raison. Tout semblait si froid, si ennuyeux, si gris. La petite fille chanta sa chanson, fit briller son étoile et

déploya ses ailes. La reine écouta la chanson et vit l'étoile, elle se mit à rire et à voler à l'envers, son rire valdingua à travers le royaume et se transforma en un immense éclat de rire et de folie. La petite fille repartie avec ce fou rire. Elle était plein d'espoir et pensait bientôt rencontrer la poésie. Elle avait déjà beaucoup d'amis : sa chanson, son étoile, son rire fou. Elle savait qu'ils l'aideraient à trouver la Poésie et peut-être qu'ils l'aideraient à découvrir son prénom, ce prénom perdu.

Un jour, elle se trouva dans une contrée bruyante, pleine de sons qui lui étaient inconnus. C'était le royaume du langage structuré, le royaume de la prose. Elle chanta sa chanson mais les habitants ne la comprirent pas. Pourtant, ils aimaient la chanson et à leur tour, ils se mirent à chanter dans un langage qu'elle ne comprenait pas. Elle vit un chat qui l'adopta aussitôt. Ils se comprenaient, parlaient un langage muet. Le chat reconnut cette petite fille mais ne pouvait lui dire qui elle était. Elle seule devait le découvrir. Elle repartit avec le chat vers de nouveaux horizons, laissant ce brouhaha inintelligible derrière elle.

Ce chat étrange ne ressemblait à rien. C'était le gardien de la poésie, son symbole. Il avait les sept couleurs de l'arc-en-ciel. Son regard, son sourire avaient ce quelque chose d'ineffable qui hypnotisait la petite fille. Elle aimait ce chat magique et aurait voulu que la Poésie ressemblât à ce chat, à cet arc-en-ciel de sensations qui ronronnait dans son cœur. Elle donna l'étoile au chat pour faire briller son cœur, elle lui donna aussi le fou rire pour faire éclater son sourire.

Une sorcière les avait aperçus et elle était dans une colère aussi noire qu'elle. C'était une sorcière colérique, mal lunée. Évidemment, elle n'avait pas un cœur étoilé. Cette sorcière incarnait le mal, elle ne savait pas chanter et la chanson de la petite fille la fit frémir, ses dents grincèrent, ses poils se hérissèrent. Elle comprit qui était cette petite fille, elle sut

immédiatement son prénom. La sorcière était cousine avec la Peur, elles étaient semblables. Elle voulut jeter un sort à la petite fille et au chat arc-en-ciel, mais elle ne put rien contre eux car la chanson toucha la sorcière et la métamorphosa en fée.

La petite fille demanda à la fée si elle savait où elle pourrait trouver la Poésie. La fée ne lui répondit pas mais lui offrit un miroir enchanté. La petite fille y aperçut un lac et un petit garçon triste. Elle remercia la fée et partit à la recherche de ce lac et de ce petit prince qui semblait si seul, qui semblait tout savoir.

Elle dût passer par le royaume des Adultes. Elle croyait voir la reine Raison et le roi Langage dans ce lieu de géants qui semblaient ne pas se rendre compte de sa présence. Ils virent le chat et le trouvèrent si bizarre qu'ils voulurent l'emprisonner pour l'examiner pour comprendre cet animal anormal. Tout devait être normal dans le royaume des Adultes, et s'ils ne comprenaient pas une chose mystérieuse, ils la disséquaient, l'étudiaient pour savoir à quoi ils avaient à faire. Mais le chat était rapide, et comme il ne ressemblait à rien, il se transformait à loisir. La petite fille n'avait même pas envie de chanter sa chanson pour des Adultes qui ne la remarquaient même pas, des Adultes qui voulaient faire du mal au chat arc-en-ciel. Elle repartit avec une infinie tristesse dans le cœur en pensant à ce monde d'apparences. Le chat lui offrit son plus beau fou rire, alors ils sourirent tous deux et partirent ensemble sur le dos d'un nuage, à la rencontre de la Poésie.

Le lac chanta en apercevant la petite fille et le chat. Ils descendirent de leur nuage. Le Petit Prince était là. Il pensait à son ami Antoine qui était reparti dans son avion. Il voulut jouer avec le chat. La petite fille regarda dans le lac, et là, elle découvrit la Poésie. Elle vit son image dans le miroir, le reflet dans le lac était le même. Elle comprit alors tout. Elle comprit

qu'elle était la poésie, elle sut pourquoi elle avait perdu son prénom, que c'était elle-même qu'elle avait cherché. Elle savait.

Elle sourit au Petit Prince qui la regarda, la prit par la main et se mit à rire. Le chat eût son plus beau fou rire et la poésie chanta. Le Petit Prince vit l'étoile dans le cœur du chat, il sut qu'il devait partir avec eux, c'était l'étoile de son ami Antoine. Le Petit Prince, la Poésie et le chat qui ne ressemblait à rien revinrent dans ce je ne sais où en noir et blanc pour embellir le monde avec leurs regards magiques, parfumer le monde de poésie avec leurs regards poétiques.

Ils redonnèrent du souffle au monde avec leur Poésie, leurs regards, suivis par tous les enfants. Ils partirent avec leur folie, leur amour, leur poésie à la conquête de la Raison, à la métamorphose de l'Adulte, en semant leur poème.

Juliette Clochelune, 1994 (écrit à 21 ans)

Voir sur elle, disparue trop tôt, trop jeune, *L'hommage à Juliette Clochelune* (septembre 2011).

Anne de Commines

Meurtre en inventaires

(Suivre un auteur, janvier-février 2019 ; recherche François Minod)

Elle écrit depuis longtemps, six heures peut-être, depuis toujours. Le temps s'est ralenti, s'est agrégé dans le corps du silence. Un tremblement l'espace, l'inquiète, l'attire comme une abstraction suprême. Elle s'approche du point de fuite, quelque chose l'appelle de plus loin encore. Elle a pourtant raturé, plongé dans les terres noires à l'affut du sort. Quelqu'un a dû mourir à l'intérieur du livre sans qu'elle le sache. À la surface pourtant tout est calme - elle guette la ligne de force, cet écrire qui la prolonge, la fait durée.

Une forme absente l'aspire, fusille le vide et troue sa mémoire. Un ange en manque de ciel a liquidé la scène - irreprésentable. Dans une longue et lente heure, Albane sent une résistance ouatée contre sa plume. C*omment exister, peut-être seulement insister,* se demande-t-elle tout bas, *la vérité n'est qu'un passage*. Puissante et solaire solitude, tatouée dans la vision. La parfaire en visitant chaque page comme ses propres âges, effeuiller le Mystère, cette prophétie intime. Du fond d'elle-même Albane remonte le récit, irrigue cette lucidité poreuse de la mémoire. Les souvenirs sont des augures, on les place au commencement, nous les sommes devenus, pense-t-elle.

Son livre s'ouvre dans toute son altitude, elle cherche le personnage, sa logique, sa densité. Oui, c'est cela - épouser la densité. Albane éprouve ses nuits si primitives qu’elle passait à écrire, mange à nouveau la langue des poètes, ces sourciers de l'inouï. Elle relit, reprend, fabrique du sens, fabule. Son histoire cogne à force de veiller. Elle gravit les contours de l'image cette consistance imaginaire. Peu à peu, ses

personnages empruntent la peau du réel. Une lecture attentive obéit à la pesanteur.

Elle n'est plus là, lui souffle la voix. Albane s'arrête dans l'image, se retourne, regarde à travers la fenêtre : y a-t-il quelqu'un ? Non, reflue juste ce mouvement du manque, cet espacement entre les mots. *Dans le livre que je n'ai pas encore écrit, il n'y a que toi,* répond-telle. Ce qu'elle prend pour une voix est pure réverbération de la douleur. Cet autre elle-même qui la traque, la croque sans qu'elle ne s'en aperçoive. Elle a tant raturé ce qui la met en lumière. Le romancier écrit sous la pression d'un personnage, une incantation minérale de noms imprononçables qu'il faut nommer.

Autour d'elle, la mer monte comme une nécessité, une incontournable constellation. Les événements nous excèdent souvent, infiniment et livrent leur étrange densité. Son personnage va-t-il être englouti comme l'ont été ses nuits démesurément creuses ? Le soleil, flux nerveux, sature l'air de sa question. Albane descend dans le livre, s'introduit en terres embryoniques, élusives, semées de légendes encore inaudibles. Tectoniques inachevées, coffrées sous la peau. Au bout de sa plume, un battement la mime pour toute transparence. Ligne après ligne, elle fouille la profondeur de l'autre, ange blessé dans un corps qu'il ne comprend pas encore, entre dans sa confidence, advient tout le long d'elle-même. Sous les mots, l'auteure caresse une vibration au ralenti. L'œuvre s'émet en ce point de solitude, sous éclairs mutiques, continus. Peu à peu, le livre se vide, la blancheur devient symbole. *Où sont ces archives protégées où déposer la mémoire ?* demande la voix. Après une longue nuit talismanique, son cœur répond comme un aimant - *le désir vient d'un rêve indocile, d'un étonnement très pur*.

Extrait de *L'Indire* (Jacques Flament Editons)

Anne de Commines

<u>Les yeux cernes</u>

(Suivre un auteur, janvier-février 2019 ; recherche François Minod)

La scène se passe dans le wagon compartiment d'un train.

Une femme en tailleur ivoire lit « L'Éternité et un jour »...

En face d'elle, vient de s'asseoir à l'instant un grand costumé, blond-châtain aux yeux réfléchis.

Il a l'air pressé, très pressé.

Il ouvre son porte-documents, trie d'un doigt éclair, s'inquiète, regarde sa montre, vérifie.

Un livre s'échappe – au dos elle aperçoit rapidement le dessin d'une épée.

Son portable sonne – il hésite… Couper.

Quelque chose semble le poursuivre. Le temps passe à travers la vitre.

Croisée de jambes. Un charme luit sous le talent aiguille… Jet d'œil…

Elle le regarde - pose « L'Éternité et un jour » et … se dit qu'il entrerait aisément dans un film … Un remix de Hitchcock, une sorte de *Mort aux trousses*.

Elle le regarde à nouveau – l'homme a quelque chose de Schindler dans *La liste de S.* Comme lui, Il habite l'envergure, un règne de la perspective, de la décision. Une espèce de vitesse de la solitude. Elle l'imagine aussi dans un travelling d'Otto Preminger… pris entre 2 hommes – l'un lui propose un contrat, l'autre est sa conscience…

Imperturbable, l'homme l'observe depuis quelques secondes – elle ne le savait pas. Petites *sueurs froides*, croisé de jambes, pellicule de regards. Chœur croisé de prétextes… Quelque chose vacille. Infime. Elle jette à nouveau un œil au dos du

livre à l'épée. Sa carte de visite en glisse doucement, reste un instant à la perpendiculaire du sol – elle aperçoit d'abord un N et se dit qu'un N ainsi forme un Z. Au sol, elle a le temps de décrypter … O Ryan. Le O du Héros de *Mort aux trousses,* ce vide entre les 2 noms, ce zéro de l'homme poursuivi par quelque chose qu'il ignore, qui ne sait pas qui il est et ce qu'on lui veut. Ce O d'un temps circulaire où une invisible et imperceptible lutte le mène dans un engrenage.

Une *machination* comme l'est par essence la mécanique du cinéma – un mouvement reptiligne où les scènes vous découpent, l'air de rien, écrivent votre histoire pendant que le temps vous enserre.

À la surface, tout est lisse.

- Voulez-vous une cigarette ? lui demande N. - J'apprécie les cigarettes avec un verre… Il sourit : - le *vers* dicte … Il doit être lettré… et doit lire Dante… se dit-elle…

Au bar, il effectue un mouvement de *prestige digitation* et ressort le livre de sa poche. Tout chez lui sinue en silence, à précision de tireur, d'expert joailler. Son geste a la grâce des moments concis et sans doute. Un fluide asiatique dans ce hiératisme germanisant. Elle sent le train défiler et prend N. à l'épée – vous œuvrez à … ? - Je jette des questions dans le sens du monde – il prend ou ne prend pas… répond-t-il. Vous lisez … ? - sur des images réversibles, là où l'on ne m'attend pas – what else ?!

Elle ne s'était pas trompée, il a bien l'assise de S. dans *La liste de S.* Elle échappe un bijou, il tombe au milieu du livre, à la page : *à toutes fuites dans spires du temps, la beauté rive le chaos, le contient et le trempe. De l'An mille à l'An vie, un Tarot de signes tisse l'ombilic du monde et s'enroule autour de toute épée – ceux qui la manient délovent un caducée, ce qui l'unit est dans la paume des libres.*

Aurore Delrieu et François Bonnard

Correspondance : Elle et Lui

(Suivre un auteur, en 3 parties : octobre, novembre, décembre 2011)

Aurore Delrieu et François Bonnard sont amis depuis longtemps et liés par le même amour des mots, des émotions, qu'elles soient exprimées avec force ou bien de façon beaucoup plus retenue. Une histoire fictive entre "Elle et Lui" qui raconte deux histoires, qui parle d'une autre vie, d'un nouvel avenir, avec espoir, fébrilité, crainte, angoisse, abattement parfois, mais toujours avec la conscience aiguë de ce vers quoi on tend, de ce à quoi on tient plus que tout !

Partie I

Lettre 1 – ELLE

Ça y est je suis arrivée ! Les lieux sont vides comme je m'y attendais. Une solitude extrême m'apparaît alors, où seul le silence pourrait me donner une réponse.

Les portes sont closes et à travers les fenêtres on peut distinguer les murs blancs, intacts, sans que la moindre trace d'un éventuel passage ait pu les abîmer.

Je pénètre dans cette maison en espérant y voir des objets familiers, sentir ne serait-ce que le soupçon d'une ancienne présence mais qui n'est plus. Il n'y a absolument rien. Et là, à cet instant précis, au moment même où je vous écris, je me sens vraiment perdue. C'est le noir absolu dans ces pièces nues, inanimées, esseulées elles aussi, enfin prêtes à être habitées, dans l’attente que je puisse librement prendre possession de leur monde mais je ne sais pas trop comment m'y prendre.

Prendre possession d'un espace, vierge de toutes images, heureuses ou malheureuses, telle une page blanche où l'on doit écrire un texte : le plus difficile est de trouver le premier mot.

Et puis des gens sont arrivés pour voir comment était ce nouvel endroit et c'était drôle à voir. Ils ont tous voulu m'aider en me disant où mettre un meuble, de quelle couleur les murs devraient être peints…

Je me suis alors retrouvée dans ce lieu inconnu, sans y avoir mis un peu de « moi ». Quelque chose qui devenait viable, mais impersonnel et froid tout comme mon cœur finalement. Je me souviens alors de jadis, de tout ce que j'ai parcouru, de tout ce que j'ai acquis et tout ce qui m'a été enlevé. Et devant cette maison, tout à coup, sans rien pouvoir y faire, je pleure, pleure, pleure...

Lettre 1 – LUI

J'ai longtemps pensé à tous ces mots que nous avions échangés. Votre lettre n'a fait que souligner à quel point ce que nous avions évoqué peut-être si fort, si juste, lorsqu'on se retrouve plongé dans une nouvelle existence, lorsque les ombres d'hier n'ont pas encore décidé de nous accompagner vers la lumière ou bien de nous aspirer sans cesse vers des fantômes lancinants !

Je me suis installé à mon tour depuis plusieurs jours. Pour ma part, j'ai préféré choisir l'hôtel, à la fois lieu d'accueil, de passage, de découverte, d'abandon, impersonnel et si familier pourtant…
J'aime me retrouver dans cet essaim d'humains où se côtoient les êtres de passage, en quête de renouveau, en perdition parfois aussi, en tangence entre deux mondes, à la recherche d'émotions partagées de manière fugace et tous ceux qui y vivent au quotidien, y travaillent et qui sont les témoins privilégiés de toutes ces vies en transit.

J’aime me poser sur un fauteuil, le soir, lorsque le soleil couchant vient enrober l’atmosphère du lieu d’une lumière surréaliste et intemporelle… ce moment si particulier où l’activité humaine bascule entre deux univers, où les attitudes se métamorphosent comme mues par des énergies invisibles et irrépressibles !

Je regarde les gens s’activer, passer devant moi ; je cherche à entendre des bribes de conversations, à humer leurs sensations enfouies au plus profond d’eux-mêmes, à ressentir un peu de leur quotidien, dépister leurs émotions, leurs préoccupations, leurs sentiments du moment...

Cet homme las assis près du comptoir, n’est-il fatigué que par sa journée de labeur ?

Cette belle femme assise l’air absente contre la baie vitrée, attend-t-elle quelqu’un ou bien est-elle en train de songer à ce qui n’est plus ?

LETTRE 2 – ELLE

Les hôtels me font peur.

Je suis toujours du côté des personnes que vous décrivez. Je me sens observée et je vois dans les yeux de certains des questions muettes : pourquoi est-elle là toute seule ? Va t’elle retrouver un amant dans une de ces chambres ? Y a t-il de la mélancolie dans ses gestes mesurés ? Ou bien est-ce tout simplement un moyen de contrôler un tant soi peu sa vie qui part à la dérive ?

Mais, hormis des suppositions mystérieuses quant à ma vie, au bout du compte, personne ne cherchera jamais à savoir ce que je pense véritablement et c'est bien triste.

Ce matin, en face de chez moi, mes nouveaux voisins se sont embrassés sur le pas de la porte. La veille au soir pourtant, on les entendait hurler de fureur. Je me suis demandé quelle

pouvait être la raison d'une telle haine foudroyante et passagère entre ces deux êtres si proches et si lointains à la fois.

Et je me dis que pour moi, le pire c'est de ne plus connaître cet équilibre que peut être l'amour. Le fait de ne pas se savoir aimée (ou haïe) hormis des amants de passage qui connaissent uniquement ce que je veux bien leur montrer. On décide alors de jouer le jeu en devenant une proie moins facile que certaines, avec l'excitation de savoir que l'on va quand même perdre. Être en face d'un prédateur qui se sent puissant et pourtant si dérisoirement pathétique.

Mais ce n'est pas ce jeu de joutes inextricables que l'on attend en fin de compte. On espère un feu qui dure plus longtemps ! Avoir de nouveau près de soi un homme au quotidien, qui peut rassurer rien que par son unique présence. Espérer un simple effleurement. S'enivrer d'une caresse aussi pâle et légère que le vent. Sentir un frisson impudique qui monte vers la nuque… lentement. Un moment, simple battement d'ailes qui se suspend alors... où lorsqu'au-dessus de moi, son regard me fixe. Un regard qui se durcit et se perd, il n'y a qu'à cet instant précis que je me sens inexplicablement invulnérable et vivante.

Au bout du compte, tout ce que l'on cherche c'est rencontrer quelqu'un qui nous regarde inlassablement, chaque matin, même au bout de quinze ans, avec une incroyable force et qui vous dit que vous êtes belle, juste pour que toujours nous nous sentions unique et insidieusement « dépendante » de cette phrase.

LETTRE 2 – LUI

Il m’est arrivé parfois de ressentir ce sentiment d’éternité qui nous envahit lorsque deux êtres s’étreignent jusqu’à oublier qui ils sont, où ils se trouvent, et à quel moment… pour ne former plus qu’un immense rayon de lumière intemporelle.

Fragile équilibre que celui de la vie, que cette course effrénée vers l'avant sans possibilité de l'arrêter ! Rien ne dure à jamais ! Et pourtant, exceptionnellement, il arrive que l'on se sente pénétré d'une certitude, d'une perception autre des choses, un peu comme si, durant un laps de temps indéfini, on parvenait à tutoyer l'immortalité !

J'ai marché longtemps au bord de la mer aujourd'hui, le long des vagues qui, inlassablement, allaient et revenaient, répétant à l'infini, le même mouvement, le même souffle. Et pourtant uniques à chaque fois.

L'Homme qui (re)commence une nouvelle vie a en lui force et douleur enchevêtrées jusqu'au plus profond de ses tripes. Cet attelage un peu surréaliste est pourtant source d'émotions parfois contrastées, mais toujours complémentaires, et qui poussent inexorablement vers un Après…

En quelques jours, j'ai déjà rencontré beaucoup de gens. A chaque fois, je ressens l'ivresse face à ces terres vierges. Quelle incroyable sensation que celle d'aborder de nouvelles personnes sans lien aucun avec hier, à peine avec maintenant ! À chaque poignée de main, à chaque nouveau bonjour, c'est Demain qui se profile avec la fougue d'un jeune étalon ! Oh, je n'irai, bien sûr, pas dire que les hommes sont meilleurs de ce côté-ci de la planète, qu'ils sont tous animés de sentiments philanthropiques et désintéressés. Je ne suis pas dupe. C'est sans doute mon regard qui est plus positif, plus compréhensif peut-être… plus indulgent !

Dans cette nouvelle contrée, je suis le seul vestige de mon passé.
Durant ma promenade sur la plage j'ai croisé une femme qui marchait dans l'eau ses chaussures aux pieds… elle s'est arrêtée à ma hauteur et a souri de mon regard que je pensais pourtant anodin !

Elle est alors sortie des flots et s’est assise sur le sable tout en continuant à me regarder en souriant ! Elle a ôté délicatement ses souliers, et les a pris à la main, elle s’est relevée, puis elle s’est mise à marcher sur le sable en riant aux éclats.

Je suis resté à la regarder s’éloigner… longtemps son rire a dansé autour de moi !

Lorsque je suis rentré à l’hôtel, la nuit était tombée. Je me suis laissé happer par l’atmosphère chaleureuse imprégnée de musique et remplie de paroles, de cris et de rires.

J’ai croisé alors le regard un peu hagard d’un homme seul qui semblait sortir de nulle part. C’était le mien dans le grand miroir au fond de la salle. Je lui ai souri…

LETTRE 3 – ELLE

Cette femme dont vous décrivez le sourire, me fait penser à une naïade perdue, condamnée entre folie et liberté. Irréelle peut-être, seulement perçue par vous, qui sait ? Et c'est là où doit résider l'équilibre : ne pas franchir l'espace du rêve, faire le tri entre les fantasmes et ce qui doit être vécu.

Équilibre fragile mais nécessaire où sombrer dans la noirceur éthérée de l'onirisme serait la plus regrettable erreur à faire. Je me dis qu'il en est de même pour nos émotions. Se sentir dans un moment important mais ne pas pouvoir ou ne plus savoir comment faire pour agir.

Quand pouvons-nous nous laisser aller et sentir un soupçon de sentiment ? Quand devons-nous passer à l'action ? Quel est le juste milieu pour ne pas trop s'exposer sans pour autant finir par tout perdre à force de vouloir tout contrôler ? Lorsqu'on est froid, absent, inerte ou bien encore inexistant, lorsque les émotions affluent comme la mer mais jamais ne restent.

J'occupe quant à moi mon nouveau lieu avec plus de douceur et de paix. Je prends le temps de regarder le jardin où tout doit

être réinventé. Je jette un œil à l'extérieur tout en essayant de ne pas craindre pour mon espace vital. Une intrusion qui me fait peur à chaque fois.

Mais ce matin il m'est arrivé une chose étrange. J'ai vu mon voisin qui était devant ma porte et il pleurait. Après une soirée difficile avec sa femme il a un peu flanché... Je me suis retrouvée alors à être le témoin de cette tristesse, de ce torrent de larmes qui roulait sur ses joues. Je me sens tellement désarmée et déstabilisée devant cet homme si mélancolique que je ne sais plus comment trouver les mots qu'il attend. Sensiblerie ? Faiblesse ? Ou bien au contraire, n'est-ce pas une incroyable pureté, une féminité assumée qui ne le rend que plus viril ?

Où se situe l'équilibre entre un homme trop doux et une femme tellement dure. Comment lui rendre une place plus légitime et de manière élégante ?

LETTRE 3 – LUI

« Lui rendre une place plus légitime…», auprès de qui ? D'elle ou bien de vous ?

Le lien qui en peu de temps vous a relié à cet homme semble prendre sa source dans une autre époque, un autre lieu peut-être ? Les émotions et les sentiments que vous lui prêtez sont-ils bien les siens ? Ne sont-ils pas ceux d'un autre ?

Il semblerait que vous et moi fussions confrontés à quelques fantômes, réels ou pas, là est bien la question ! J'ai recroisé « la naïade. »... Histoire de m'assurer qu'elle existait bel et bien.

La mer est en tout cas un domaine qu'elle affectionne. J'étais assis sur la plage déserte (moi aussi j'aime la mer…) à scruter l'horizon. Je suivais au loin le vol des mouettes qui tourbillonnaient autour des bateaux des pêcheurs rentrant au

port. Je percevais à peine le léger ronflement des moteurs qui venait se marier avec le ressac et le cri lointain des oiseaux.

J'ai senti soudain une présence derrière moi. Elle était là, assise elle aussi, à quelques mètres de moi. J'ai hésité… et puis elle m'a souri ! Alors je me suis levé et me suis approché d'elle. Elle s'est redressée d'un bond joyeux et m'a tendu la main d'un geste délicat, elle m'a remis un bout de papier plié plusieurs fois pour bien tenir dans le creux de sa main. J'avais à peine commencé à le déplier qu'elle avait déjà rejoint le chemin en riant toujours, de ce même rire qu'elle avait laissé résonner dans ma tête la dernière fois.

Du coup, j'ai remis le papier dans ma poche et je suis rentré. J'avais envie de garder un peu de mystère à ce présent quelques instants encore !

Je me suis laissé porter par mes pas jusqu'au port; les bateaux des pêcheurs arrivaient à leur tour, toujours accompagnés d'une bruyante nuée de mouettes. J'ai regardé les marins débarquer leurs caisses remplies de poissons encore frétillants, certains luisaient comme la mer avant un orage lorsque la lumière du ciel se confond avec celle des flots. Les hommes s'affairaient avec entrain, les mères tenaient leur enfant par le col pour qu'ils ne se penchent pas trop vers l'eau en regardant de plus près l'intérieur des caisses encore sur les bateaux !

Des images de mon enfance ont rejailli avec une douceur un peu mélancolique… on n'oublie jamais véritablement d'où l'on vient.

J'ai alors senti le papier dans ma poche. Je suis allé jusqu'au bout de la jetée, là où les vagues viennent mourir en se fracassant et je me suis assis sur un rocher pour le lire.

C'était une petite affiche annonçant un spectacle de cirque dans deux jours : la date et l'heure étaient entourées finement d'un trait rouge vif.

Partie 2 suite

LETTRE 4 – ELLE

Lorsque vous évoquez si bien la douce nostalgie de certains moments de votre enfance, je me retrouve moi-même par mégarde dans des recoins cachés de ma mémoire. On aimerait que certaines choses soient immuables. Que tout reste figé dans une bulle impénétrable empreinte de merveilles, de confiance, de pureté, où l'on peut alors être rassuré d'une vie sans surprise et sans heurts... Une paisible tiédeur linéaire.

Et vous avez raison. Je crois avoir fait un malheureux transfert entre cet homme et un autre que j'ai aimé. Mais quand vous faites tout pour effacer les choses d'hier, pour reconstruire ou ré-inventer aujourd'hui et que les douloureux archétypes du passé reviennent quand même à la surface, ce n'est pas vraiment étonnant ! Je l'ai aimé tellement fort, d'une manière tellement démesurée que malgré tous mes efforts, il m'est encore très difficile d'y penser sans avoir le cœur meurtri d'un manque inégalable de sa présence, jusqu'à ce jour.

Alors, même si je suis dans cette nouvelle maison, si ma vie reprend un semblant de chemin moins tortueux, si d'autres hommes ont pris « sa » place depuis plus de quinze ans, aucune situation ne pourra plus être aussi intensément passionnelle. Peut-être est-ce le désespoir ou la mélancolie qui me font parler ainsi mais il y a une certitude qui reste là, intacte. Il a fait de moi celle que je ne suis pas, réellement, tout au fond. Se perdre est tellement plus facile, j'ai choisi la voie la plus frustrante mais nécessaire pour survivre, pour que les affres de ma peur ne puissent jamais plus être exposées aux regards de tous.

LETTRE 4 -LUI

Il semble bien que vous et moi avons été la terre glaise que notre destin a façonnée, parfois même en dépit de nos aspirations profondes et ces formes animées (abîmées ?) que nous sommes devenues sont mues de façon incontrôlable en certaines circonstances ! Les déchirements de l'âme sont bien, au fond, l'expression douloureuse de cette permanente et vertigineuse lutte entre ce que nous sommes, ce que nous aurions voulu être, ce que nous faisons, ce que nous ne pouvons pas nous empêcher de faire, ce que nous n'arriverons jamais à faire.

A des milliers de kilomètres de ma vie d'avant, je me demande parfois s'il n'a pas été vain de partir si loin chercher ce qui finalement était déjà en moi. L'impression de liberté liée au départ, à la découverte de nouveaux espaces, n'est qu'illusoire si elle ne s'accompagne pas d'une profonde mutation intérieure. Partir pour se donner la force d'être.

J'ai longtemps hésité avant de me décider d'aller à la séance de cirque à laquelle ma mystérieuse rencontre m'avait convié, un peu comme si je pressentais que m'y rendre fermerait définitivement la porte sur tout ce que j'avais décidé de quitter en venant ici, sans savoir véritablement si c'était temporaire ou non. Un pressentiment… qu'est-ce que c'est au fond ? Une certitude ? Une envie ? Une crainte ? Ou bien quelque chose de bien plus irrationnel ?

J'ai fini par me décider et j'avoue que j'ai fait un peu attention à la façon dont je m'habillais. On ne sait jamais avec un pressentiment !

J'avais raison de m'attendre à tout ; elle n'était pas là quand je suis arrivé devant le joli chapiteau planté en bord de mer, à l'autre bout de la ville. J'ai attendu quelques minutes en me demandant si je ne ferais pas mieux de repartir rêver ma vie comme j'ai pris l'habitude de le faire dès que j'en ai le temps

depuis mon arrivée, dans ce lieu si propice aux divagations de l'Être.

Et puis je me suis dit que je n'avais pas entrepris tout ce périple après tant d'années pour me contenter de regarder passer mon existence sous mes yeux contemplatifs !

Je me suis retrouvé dans un espace irréel, chaleureux, rempli de couleurs, de lumières, de sons, de bruits, d'odeurs, parfois surprenantes. Je me suis assis tout en haut des gradins en bois pour mieux m'imprégner de cette atmosphère magique, hors du temps ! Je me suis laissé emporter dans l'univers fascinant des gens du cirque et j'ai un peu laissé de côté ma désillusion circonspecte face à ce rendez-vous que je pensais avorter.

Car elle était bien là, sous mes yeux ébahis et envoûtés, je l'ai soudain découverte en train de virevolter dans les airs au-dessus de nos têtes. Lumineuse, légère, insouciante en apparence face au danger, elle a enchaîné les numéros à la fois remplis de grâce et d'une maîtrise technique fascinante. Et lorsque je me suis retrouvé face à elle, à la fin du spectacle, devant un délicieux verre de vin chaud, j'avais encore la tête remplie de ses arabesques aériennes.

Et quand elle m'a dit qu'elle partait le lendemain pour trois jours un peu plus au Nord et qu'elle m'a demandé si je voulais et pouvais l'accompagner, j'ai dit oui… en une fraction de seconde !

Et ce soir, seul dans ma chambre, je fixe les étoiles de ma fenêtre en attendant que la nuit palisse. On a rendez-vous au petit matin…

LETTRE 5 – ELLE

Vous devez vous sentir plus fort après cette décision de prendre votre destin en main, de contrôler un tant soit peu certains événements, non ? Quel plaisir de pouvoir sentir

renaître ce libre-arbitre qui nous fait défaut parfois. Insouciant de l'avenir, aller vers un inconnu effrayant et attirant malgré tout.

Pour cette fin d'année j'ai décidé d'aller dans une autre ville me promener. Une ville où seuls les inconnus peuvent me voir sans vraiment me connaître. Je me suis retrouvée au hasard des rues devant une église, majestueuse de blancheur, intacte en apparence, froide au toucher et silencieuse. J'ai toujours aimé aller dans ces endroits pour ressentir toute l'émotion laissée par ces gens qui viennent remercier, prier, pleurer, invoquer un « quelque chose »

Cela faisait deux années que je n'avais pas pénétré dans un lieu aussi fort. Plein de touristes qui photographient des tombeaux, d'autres qui passent sans vraiment regarder ou encore ceux qui viennent allumer des cierges. Je me demande alors s'ils viennent réellement éclairer une âme ou seulement parce qu'ils trouvent ça joli à regarder !

Je me suis arrêtée devant une statue de Marie qui tend les mains vers les autres. Je n'ai pas prié, je l'ai trop fait il y a deux ans et cela n'a servi à rien, à part me fâcher avec ce qu'il se passe tout là-haut.

Pourquoi moi ? Pourquoi lui ? Pourquoi à ce moment-là ? Où est-il allé ? Que dois-je comprendre ? Tant de questions qui ne cessent de me tourmenter en vain.

J'ai pris un cierge, je l'ai allumé et je ne savais même pas pour qui. Je me suis assise au milieu de tous ces va-et-vient, dans une « bulle », indifférente au monde de ces chuchotements forcés, en espérant peut-être quelque chose de « divin »... une force qui me pénètre, une chaleur qui réchauffe un peu mon cœur. Et là, sans plus rien comprendre, les larmes sont arrivées, une douleur fulgurante m'a traversée et je n'ai plus rien contrôlé. Moi qui voulais être apaisée, le chaos était à nouveau en moi.

Et je n'ai pas non plus senti la présence de cet homme à mes côtés... mon voisin !

Il me regardait depuis un moment puis il m'a prit la main, m'a guidée vers la sortie et m'a dit que je ressemblais à une madone italienne et que ma tristesse l'avait ému d'une manière que j'étais vraiment loin d'imaginer. Il m'a embrassée comme un père embrasserait sa fille et m'a dit de rentrer chez moi car « tant que les larmes et les doutes étaient là, le temps n'était pas encore à la prière... »

LETTRE 5 - LUI

Comme ils sont forts ces moments où l'on se retrouve face à soi-même ! Que cela soit dans une église, face à la mer, perdu dans une forêt, au beau milieu d'une rue bondée de personnes, dans les yeux d'un(e) autre.

Il existe des secondes privilégiées où l'on cesse d'être en apparence, où l'on touche à son essence profonde, où l'on sent la plus infime des parties de son âme s'exprimer avec force, avec une intensité qui nous émeut jusqu'au bouleversement parfois !

Vous avez ressenti cette émotion dans un lieu dédié au recueillement, à la paix intérieure… je l'ai ressentie abandonnée dans les bras d'une étoile dans des paysages à couper le souffle !

Et me reviennent ces mots que je vous ai écrits au début de notre correspondance : « Il m'est arrivé parfois de ressentir ce sentiment d'éternité qui nous envahit lorsque deux êtres s'étreignent jusqu'à oublier qui ils sont, où ils se trouvent, ne formant plus qu'un immense rayon de lumière intemporelle…»

Trois jours durant, elle et moi avons, tout à la fois, arpenté des lieux majestueux, sauvages, presque vierges de toute humanité,

et dévoré nos corps fiévreux, brûlants, aimantés. Et dans ce bout du monde, j'en ai oublié que j'avais eu une vie avant ces heures incandescentes… elle m'a emporté au-delà de tout !

Sur le chemin du retour, elle m'a dit qu'elle partait avec son cirque jusqu'au printemps. Elle m'a donné un tout petit paquet en me demandant de ne l'ouvrir qu'une fois que je serais seul. Je l'ai accompagnée jusqu'à la petite place où ses compagnons de voyage avaient commencé à défaire le chapiteau. Nous avons encore vécu là des heures à se frôler, sans se parler, juste à respirer le souffle de l'autre à quelques centimètres.

J'ai partagé le repas de toute l'équipe du cirque avant son départ ; il y avait à la fois la joie d'aller découvrir d'autres espaces et la mélancolie de quitter un endroit où tant d'émotions avaient été vécues. Et dans la nuit tombante, la caravane s'est étirée sur la route le long de la mer… longtemps j'ai suivi des yeux la frêle guirlande des phares danser entre ciel et mer.

Je suis rentré lentement à l'hôtel, à la fois vide de cette chaleur qui ne collait plus à mon corps et rempli de toutes ces lumières qu'elle avait laissées en moi.

Arrivé dans ma chambre, j'ai ouvert le paquet. Il y avait une mèche de ses cheveux, une nouvelle petite affiche du cirque pliée en huit et sur cette affiche était entourée une date… celle de son retour !

Il y avait aussi quelques mots délicatement écrits : « On a toujours le choix… sauf pour la mort ! Et encore… »

LETTRE 6 – ELLE

Votre histoire me fait penser au titre d'un livre « Je voudrais que quelqu'un m'attende quelque part...». Avoir quelqu'un qui pense à vous, qui espère votre retour même si vous êtes à l'autre bout du monde, même si vous ne revenez que dans plusieurs

mois, il n'y a rien de plus délicat et intense que de voir ce que cette demoiselle vient de faire naître chez vous : l'espoir d'un retour, la patience du renouveau, le frisson de la frustration, sauf que cette fois c'est vous qui êtes dans l'attente !

Et vous avez en effet le choix de l'attendre ou pas !

Je suis en train de vous écrire dans un endroit insolite, un hôpital où je viens d'accompagner un ami, je l'attends dans une salle lumineuse, trop lumineuse, aseptisée, impersonnelle et je me souviens presque malgré moi d'une image que j'ai tenté d'oublier.

Une infirmière me dit d'entrer pour venir dire au revoir à mon époux.

Déjà dans le coma, nu sur une table trop dure j'en suis certaine, juste recouvert d'un drap, l'infirmière me dit que je peux lui parler, qu'il peut m'entendre, qu'il ne souffre pas. Mais qu'en sait-elle après tout ? Elle y est déjà allée là-bas ? Quel est le seuil exact de la perception de la douleur, de la vie ?

Je lui demande s'ils ont récupéré son alliance et d'un geste brusque elle s'approche de lui et lève le drap. Je le vois comme s'il dormait paisiblement quand parfois je restais à le regarder toute la nuit juste pour me convaincre qu'il était bien là près de moi. Je vois un corps chaud qui respire encore tout seul. Je vois un corps nu et je regarde cette infirmière qui elle ne le regarde déjà plus comme un homme. Elle se penche seulement pour vérifier si cette fichue bague est toujours là. J'ai envie de lui dire que merde, c'est mon mari, qu'elle n'a même pas la décence de le regarder comme un être humain en vie ! Et puis j'ai envie de la frapper et puis j'ai soudain envie de sortir de cette pièce.

Une pièce où il n'y a plus qu'une infirmière qui fait juste son travail avec détachement pour ne pas avoir à pleurer devant

chaque patient, un homme presque déjà mort et une femme qui ne pleure pas et qui est en train de mourir aussi d'une autre façon. Une scène bien triste me direz-vous !

Je dirais juste que l'on a peut-être le choix, parfois, d'oublier mais que bien souvent il y a des images, des personnes, des sensations qui reviennent vers vous malgré tout pour une bonne raison. Le tout est de comprendre pourquoi à un moment précis et pas à un autre. Pourquoi un passé que l'on disait « enterré » réapparaît sous une forme inattendue ? Enfin pourquoi l'on aimerait tant avancer, maladroitement et frénétiquement, pour un idéal un peu surréaliste ?

LETTRE 6 - LUI

La Mort s'invite en nous dès nos premières heures fœtales. Elle naît au monde avec nous et se nourrit de notre chair, de nos âmes, toute notre vie durant, elle partage nos émotions les plus insondables, accompagne nos craintes les plus intimes, et se répand dans chacun de nos pores sans mot dire, elle peut rester tapie des années durant et surgir soudainement.

Chez certain(e)s, la Mort se découvre plus tôt et prend un malin plaisir à souligner sa présence, soit en faisant de sombres clins d'œil au gré d'évènements tragiques, soit en venant s'immiscer dans les recoins les plus enfouis des êtres qu'elle a choisi de torturer.

L'amour génère des douleurs incommensurables lorsqu'il est confronté à la Mort, surtout lorsque celle-ci est brutale et pire, précoce… si tant est qu'il y ait un âge idéal pour disparaître !

La violence de ce que vous avez vécu a laissé en vous d'indélébiles cicatrices !

Une plaie, aussi béante soit-elle, ne devrait être « rien de plus » qu'un stigmate, plus ou moins important, d'un traumatisme

passé. Le handicap ne devrait être qu'apparent, à moins qu'il ne s'agisse d'une amputation auquel notre être ait été confronté, ce qui nécessite une reconstruction totale de tous les repères. Et ce d'autant plus que chez certains amputés, la conscience du membre disparu reste présente !

Vous avez bien fait de partir… Et je souhaite de tout cœur que, peu à peu, vous parveniez à appréhender l'horizon sans ressentir ces meurtrissures qui vous accablent et vous emprisonnent.

Pour ma part, j'ai appris à croire à nouveau en demain. Ou, plus précisément, j'ai appris à éprouver de nouvelles émotions, à ressentir autre chose que ce vide mélancolique, et parfois un peu aigri, qui accompagnait chacun de mes pas.

Je dois avouer que mon changement d'attitude a été immédiatement perçu par tous ceux que j'ai pris l'habitude de côtoyer depuis mon arrivée dans ces lieux. Certains m'ont même surnommé « le funambule » ! Moi qui pensais avoir été discret ! Mais, du coup, je ressens comme encore plus de chaleur de leur part. Un peu comme si tous me souhaitaient la bienvenue dans le monde des vivants.

Je vais très souvent au bord de la mer et je m'imprègne des embruns, qui depuis l'autre côté des flots, m'apportent la saveur des baisers de celle à qui désormais je pense sans cesse. Le reste du temps, je pars aider les pêcheurs au large ! J'aime ces heures d'humanité passées sur la mer, qu'elle soit d'huile ou bien déchaînée ! Chaque signe, chaque parole, prennent une signification essentielle ! Les gestes sont répétés et pourtant ce ne sont jamais tout à fait les mêmes.

Et lorsque l'on rentre, au petit matin, la fatigue qui envahit nos corps nous remplit d'une ivresse partagée, celle d'avoir vécu des moments forts, et pourtant si simples, ensemble… ensemble. Comme ce mot est beau !

Partie 3 suite et fin

LETTRE 7 – ELLE

J'aime votre façon de voir les choses : une certaine envie de vivre au jour le jour, une attente de lendemains meilleurs tout en essayant d'aller vers les autres. Tenter de « ressentir » toute une palette colorée d'émotions parmi certains, en aimer d'autres et puis passer sur un chemin plus calme, plus paisible. On sent chez vous une force intérieure incroyable, une solitude voulue qui doit rendre la vie agréable et rassurante lorsque l'on vous côtoie.

Car nous pouvons parfois être avec quelqu'un et nous sentir seul comme jamais. On peut ne pas vouloir se laisser aller, tout vouloir contrôler de ses émotions. Être certain de ne pas perdre pied, de se diriger là où l'on désire, que l'autre suive ou pas ! C'est ce que j'ai toujours ressenti avec mon époux. Je l'ai aimé d'une manière intense mais toujours avec recul.

J'ai revu, il y a une semaine, un homme que j'avais perdu de vue depuis plusieurs années. Cela faisait tellement longtemps que je ne lui avais pas parlé, c'était un peu étrange comme ambiance, un mélange à la fois de « déjà-vu » et d'inconnu.

Nous nous sommes promenés la nuit dans sa ville, vers de sombres ruelles et puis il m'a emmené au fond de l'une d'entre elles. Il faisait froid, il n'y avait presque pas de lumière à cause du brouillard. Il m'a plaqué contre un mur et m'a embrassé comme jamais. J'ai senti alors toute sa puissance masculine, intense et violente et je me suis « vue », femme fragile qui était en train de perdre le contrôle. Je me suis sentie submergée d'émotions et je me suis laissé couler avec stupeur, effroi et excitation. Ses lèvres avaient un parfum de menthe, elles se sont faites directives, pénétrantes, ses mains m'ont effleuré les seins et sont allées explorer encore plus bas. J'avais peur que

l'on nous découvre mais plus rien ne comptait à part lui, cet homme, grand, sexy comme ce n'était pas permis, où vouloir devenir sa « chose » l'espace de quelques instants prenait le pas sur tout. Je crois que cela faisait longtemps que je ne m'étais pas sentie aussi féminine et « vivante ».

J'avais le sentiment que quelque chose se jouait mais que nous étions impuissants, seulement des acteurs où tout nous dépassait.
Et puis la peur a pris le pas sur l'émotion, peur de perdre à nouveau quelqu'un, peur de souffrir de l'abandon, peur de ne pas vouloir qu'il « remplace » l'autre. La réalité se porte jusqu'à une certaine limite. Où distinguer le faux du vrai ? Personne ne comblera jamais une certaine partie de mon cœur mais lorsque cet homme est à mes côtés, je sens que le vide devient impalpable, moins flagrant. Je crois bien que je l'aime !

Je ne sais pas où je vais, ni pour combien de temps, mais il y a une seule chose dont je peux être certaine : je sens que je peux y aller avec lui et que tout le reste, comme disait mon mari, « c'est de la poésie... »

LETTRE 7 – LUI

La fièvre de la vie semble de nouveau parcourir vos veines ! Vous m’en voyez heureux !

Cette relation que vous évoquez, qui vous sort de votre froide solitude et bouleverse vos sens, est la première porte que vous ouvrez véritablement vers votre nouvelle vie. Il ne vous fallait pas que partir, il vous fallait aussi vibrer à nouveau à travers le regard, les mots et les gestes d’un homme, suffisamment charismatique pour trouver une place dans l’espace exigu que laissait à l’avenir votre existence antérieure, dans votre désert intérieur.

Nos parcours sont assez dissemblables mais nos réponses aux heurts de nos histoires sont assez comparables finalement : aller chercher la lumière auprès d'autres horizons, et à travers de nouvelles rencontres, même si, dans votre cas, il s'agit d'une personne que vous aviez déjà connue.

En ce qui me concerne, la lumière a failli s'éteindre !

La Mort a ouvert grand ses bras pour m'accueillir et je ne sais encore pas exactement pourquoi je ne l'ai pas enlacée pour l'éternité. Je suis tombé du bateau lors de la dernière sortie en mer avec les pêcheurs ! La mer était forte, le vent très puissant, avec une pluie violente et glacée qui rendait le sol glissant à chaque pas. Je me suis retrouvé à l'eau soudainement, après une embardée brusque du chalutier.

Immédiatement, l'eau froide a envahi ma bouche, ma gorge et mes yeux se sont mis à brûler et mon cœur a été saisi de douleurs suite au choc thermique ! En quelques secondes, je me suis vu perdu : j'étouffais, je tentais des gestes désespérés dans l'obscurité déchaînée et chaque mouvement que je faisais m'entraînait un peu plus vers le fond. J'ai été pris d'un affolement vertigineux, j'ai hurlé sous l'eau et ma mémoire résonne encore de ce cri d'effroi sorti de mes entrailles, puis se perdant dans les flots noirs et agités !

Et puis, tout à coup, une forme de résignation s'est emparée de moi et j'ai cessé de m'agiter, de bouger, d'essayer de respirer ; un calme immense m'a envahi… je me suis laissé aller, je me suis abandonné. Des visages se sont succédés en moi, le vôtre y a figuré je crois et j'ai revu des gens disparus, d'autres à qui j'avais tourné le dos, des êtres qui m'étaient restés chers malgré mon départ.

Alors, je l'ai vue, Elle… Gigantesque, drapée de noir, sereine mais livide, un pâle sourire accompagnant son regard sans vie… fascinante, attirante, envoûtante.

Au moment où j'allais me laisser couler dans ses bras, une pointe de chaleur est montée de mon ventre… le visage blafard vers lequel je me laissais aspirer a soudain pris des couleurs, il s'est rempli de lumière et j'ai vu ma funambule ! Le choc que j'ai ressenti a été incroyable ! J'ai senti brusquement mes muscles remplis d'une force phénoménale et je me suis mis à battre des bras et des jambes comme un forcené, avec une énergie hors du commun !

J'ai hurlé, je ne sais si c'était de terreur ou d'espoir, en sortant la tête de l'eau… mes poumons étaient en feu !

Et puis, une autre lumière est apparue, bien réelle celle-là, les pêcheurs avaient réagi à une vitesse hallucinante et avaient réussi à faire demi-tour très rapidement. Je me retrouvai bientôt agrippé à une bouée, puis hissé sur le pont du bateau où je m'écroulai sans connaissance !

L'alcool que nous avons bu à profusion à notre retour sur terre a fini de réchauffer mon être et les regards que nous avons échangés sans mot dire de longues minutes durant resteront à jamais ancrés en moi !

C'est à ce moment-là que je me suis décidé à partir la retrouver.

Je ne sais trop où elle et ses compagnons de route se trouvent actuellement mais son visage me guide… et les étoiles sont si belles dans le ciel !

LETTRE 8 – ELLE

C'est là où je me sens proche de vous, dans cette certaine dualité qui existe en vous. Une forte attirance vers l'inconnu et la liberté, mais où la mort est aussi de la partie.

On essaye tant bien que mal d'apprivoiser cette compagne d'infortune, mais il y a et il y aura toujours jusqu'au dernier moment une peur... la peur de se tromper de ce qu'il pourrait y avoir une fois passé la ligne, la peur que toutes les croyances

inculquées de manière malhabiles depuis notre enfance se retrouvent tellement désuètes face à ce qui nous attend, la peur de se retrouver seul et la peur enfin que tout ceci ait été vain. Une fuite éperdue vers un amour comme vous allez tenter de le faire, il n'y a que ça qui peut nous montrer que l'on est encore en vie malgré tout.

C'est ce que j'essaye aussi désespérément de faire en restant près de cet homme. Une envie de s'oublier de temps en temps, d'avoir le cœur un peu rempli d'autre chose que de douleur, quelque chose qui ressemble à s'y méprendre à du bonheur. Mais si on creuse un peu, je vois bien que mon cœur ne pourra jamais plus battre au même rythme que jadis. L'intensité de l'abandon de soi-même, la fougue des premiers moments ou bien encore le frisson de ne vivre qu'au présent : tout ça n'est plus qu'un ersatz pathétique. Car passés les émois de la chair, il faudrait avoir quelqu'un en face qui puisse deviner un peu ce que l'on ressent, et ce n'est pas le cas avec cet homme-là !

Votre « funambule » a-t-elle déjà perçue ce qui existait à l'intérieur de vous ? Est-elle votre « âme sœur » ? Est-ce qu'elle vous suffira pour longtemps ? N'est-elle pas le fruit de mirages et d'espoirs auxquels vous aimeriez tant vous accrocher ?

Je ne vous «juge» pas, je voudrais simplement comprendre pourquoi les autres (y compris vous) arrivent avec tant de facilité à se laisser bercer par les flots amoureux, sans avoir peur. Même s'ils s'échouent de temps en temps sur des rivages plus sombres, ils arrivent toujours à repartir.

J'ai bien peur de m'être échouée, toute seule, sur une plage solitaire, froide, loin de tout espoir.

LETTRE 8 – LUI

Je crois profondément qu’à partir d’un certain moment, il faut arrêter de se poser des questions. Il faut se laisser porter, sans chercher à savoir ce qu’il va advenir, sans se demander si on

va (encore) souffrir, sans vouloir maîtriser les évènements, ou si peu, sans hypothéquer irrémédiablement l'avenir proche et le plus lointain par des refus stériles et par trop liés à des évènements passés.

Au nom de quoi l'histoire se renouvellerait-elle ? D'une malédiction ? D'une malchance chronique ? D'un acharnement un peu destructeur que l'on met soi-même à provoquer la redite ?

Vous ne pouvez effectivement pas exclure que votre nouveau compagnon de route ne vous abandonnera pas à son tour en périssant subitement. Est-ce une raison suffisante pour refouler toute cette vie débordante qui s'est emparée de vous, presque malgré vous ?

En lisant vos lignes, je ressens combien vous êtes déjà enivrée par cette nouvelle histoire, même si vous mettez un soin tout particulier à laisser croire qu'il n'en est rien, à vous persuader que vous n'êtes pas, que vous ne serez plus dépendante d'un amour, et plus encore, de la peur de sa disparition.

Honnêtement, je ne sais pas si « ma funambule » est l'autre moitié de mon âme, si elle sera la lumière de mon cœur pour l'éternité qu'il me restera à vivre. Tout ce que je ressens, c'est qu'elle me transporte ! Et que depuis qu'elle est entrée dans ma vie, un souffle brûlant coule dans mes veines.

Peut-être n'est-elle, ou ne sera-t-elle, qu'un mirage … pour l'heure, elle m'habite ! Et je me sens libre ! Je me sens exister ! Je me sens maître de mes choix, je pose les yeux sur la route que j'ai envie de suivre ! Et cette route me conduit vers elle… si tout va bien !

Je m'y rends, par tous les moyens de locomotion possibles qui s'offrent à moi !

C'est souvent l'occasion de belles rencontres. J'ai voyagé à bord d'un camion qui transportait des moutons vers de nouveaux pâturages ; j'ai encore l'odeur des bêtes dans les narines et leurs bêlements dans la tête. Le conducteur était un homme incroyable, conduisant le camion le jour, écrivant des poèmes la nuit en buvant du whisky de sa propre fabrication.

Je me suis retrouvé dans une voiture conduite par un homme qui emmenait sa femme à la maternité : elle était sur le point d'accoucher et s'est agrippée de toutes ses forces à mon bras durant le trajet. Je sentais le regard inquiet de l'homme dans le rétroviseur, soulagé d'avoir quelqu'un pour le seconder ! Je répétais sans cesse « respirez… respirez… soufflez lentement… » en essayant d'avoir l'air le plus détendu possible !

J'ai gardé le bras endolori pendant trois jours.

Je suis aussi remonté sur un bateau et je vous avoue que j'ai longuement scruté le bulletin météo avant d'embarquer et que je n'ai pu empêcher quelques gouttes de sueur couler le long de mon front. Il y avait un vieil homme sur ce bateau, il fixait l'horizon de ses yeux ridés. Il m'a raconté que son fils était parti il y a quelques années, en claquant la porte à la suite d'une dispute stupide comme il y en a souvent dans les familles. Il avait pris ce même bateau sans se retourner ! Le vieil homme m'a dit que sa femme venait de mourir, emportée trop tôt, minée par le chagrin et les remords et lui s'était soudain décidé à partir à la recherche de son fils afin de ne pas mourir lui aussi sans avoir demandé pardon à son enfant, sans lui avoir dit qu'il l'aimait et qu'il respectait ses choix.

L'homme m'a demandé où j'allais. Je lui ai dit que je partais retrouver une femme ! Il a souri tristement et une larme a perlé

le long de sa joue… nous nous sommes longuement étreints avant de nous séparer. Il y avait encore tant de force en lui !

Chaque jour me rapproche d'Elle désormais… Je sais où son cirque va se produire la semaine prochaine !

LETTRE 9 – ELLE

Il me semble que plus vous vous rapprochez des personnes qui vous entourent pour un temps imparti, plus votre funambule devient palpable.

Un périple où les regrets, les remords ne sont plus de mise. Toutes les âmes que vous croisez vivent dans l'urgence, dans le moment présent tout en assumant leurs choix. Et vous êtes en train de leur ressembler. Elle peut être incroyablement fière de tout ce que vous entreprenez.

Je ne suis pas dans cette ouverture d'esprit pour le moment. Cela prend du temps de se reconstruire et d'essayer de ne plus avoir peur de l'autre. Tenter de laisser venir à moi la chaleur humaine, sans chercher à savoir pour combien de temps.

Mais j'essaye aussi de faire un peu comme vous. Le temps des pleurs n'est plus, il me reste maintenant une envie de me sentir vivre pleinement.

Depuis un petit moment, je me regarde dans le miroir et je ne me reconnais pas : une femme brune aux yeux sombres certes, j'ai toujours été comme ça. Mais si je regarde bien, si je sonde un petit peu plus mon âme, il y a une autre femme qui ne demande qu'à surgir. Je la sens de plus en plus sûre d'elle, inébranlable et certaine que le moment est arrivé. Elle a une telle confiance dans un avenir où la peur n'existerait plus que j'en suis effrayée. J'ai peur d'être dépassée.

Et puis peut-être que vous avez raison : j'ai peur d'une disparition, j'ai peur d'être dépendante d'un amour, de me sentir « piégée » malgré moi. Mais je sais aussi que l'homme qui

hante mes pensées depuis quelques temps n'est pas celui auquel vous pensez !

Une petite voix dans ma tête me susurre à l'oreille depuis de nombreux mois qu'il n'y en a qu'un seul. Je n'ai pas voulu l'entendre, mais il va bien falloir affronter la réalité pour devenir une autre. Il y a un homme qui prend une place dans mon cœur même si ce dernier est devenu un peu plus petit qu'avant. Quelqu'un qui m'a imprégné de sa douceur, son intelligence, sa compréhension. Quelqu'un qui est là, à mes côtés et qui l'air de rien a réussi à m'apprivoiser. Il m'a changé sans le vouloir, il m'a amené vers une lumière que je ne croyais plus jamais revoir !

Je suis en train de vous écrire assise sur une plage ensoleillée. Les vagues sont violentes à cause du vent et l'écume vient jusqu'à mes pieds. Plein de jolis cerfs-volants jouent dans le ciel et les enfants rient d'avoir peur de l'eau. Tant de bruit, d'agitation … Mais j'arrive à m’y sentir bien.

Il y a longtemps, l'homme que j'ai épousé m'a écrit une seule phrase après notre premier rendez-vous : « Et la mer, en marge de ses plages, recopie mille et une fois le verbe aimer... »

Je voudrais ne plus me préoccuper que de cela. Je voudrais ressentir à nouveau ce que c'est que d'être aimée. Je veux être celle que j'ai toujours attendue presque malgré moi... Je crois qu'elle est là devant moi, elle m'attend avec patience. Et il y a peut-être cet homme au bout du chemin...

LETTRE 9 – LUI

Vous avez raison ! Les choses se sont brutalement accélérées, et plus les jours passent plus les événements prennent une dimension aigüe, plus les sentiments s’affirment, plus nos êtres se révèlent !

Votre dernière lettre est empreinte d'une puissance intérieure inextinguible, on vous sent portée par toute votre âme profonde. On a la sensation enivrante que votre vie a définitivement basculée vers demain, vers celle que vous deviez être et que les déchirures de la vie ont brisé pendant de si longues, de trop longues années. Votre détermination porte en elle le souffle de l'aboutissement, de la réalisation, de la résurrection même !

Cet homme qui vous habite ou qui, à tout le moins, a entrouvert avec délicatesse votre porte, sans le savoir vraiment, il me semble, a su toucher ce qu'il y avait de plus pur et enfoui en vous : votre sensibilité, votre désir de partager des émotions et des sentiments, votre besoin d'aimer et d'être aimée, votre envie d'exister enfin, telle que vous êtes, ou telle que vous n'auriez jamais dû cesser d'être. Il a réussi à faire entrer un rai de lumière en vous, un peu plus intense chaque jour. Je vous souhaite que cette rencontre fasse de vous une femme enfin épanouie et emplie d'espoir !

J'ai retrouvé « ma funambule » !

Je suis arrivé dans la ville où son cirque allait se produire la veille de la représentation. Je n'ai eu aucun mal à repérer le petit chapiteau si familier ; il m'a suffi de me laisser porter par mon désir de La retrouver !

Je me suis rendu sur place à pied et les derniers mètres qui me séparaient de l'édifice de toile ont été d'une intensité hors norme. Je sentais mon sang couler dans tout mon corps, j'entendais mon cœur battre dans tout mon être, je n'entendais que ça… les bruits de la ville s'étaient totalement estompés, évaporés dans un univers cotonneux où ne résonnait que le tambour de mon émotion portée au paroxysme. C'était soudain moi, le funambule, en apesanteur au ras du sol, avec cette

impression à la fois envoûtante et un peu inquiétante que je flottais au-dessus du monde réel.

Tout le monde était affairé aux derniers préparatifs et on ne faisait pas attention à moi, cela m'arrangeait bien : j'aurais été incapable de m'adresser à qui que ce soit de façon cohérente. J'ai pénétré à l'intérieur du chapiteau par l'arrière, par cette petite ouverture qui sert aux artistes à quitter discrètement les lieux après leur numéro.

Il y avait, je crois, un brouhaha enfiévré sur et autour de la piste… plus j'approchais et plus mes tempes bourdonnaient, telles des ruches au cœur de l'été ! Je n'aurais jamais cru qu'un cœur pût battre aussi vite, aussi fort. Je n'aurais jamais pensé que ma cage thoracique fût à ce point près de céder sous les coups de boutoir d'un palpitant qui n'avait jamais autant si bien porté son nom !

Un claquement de fouet me sortit de ma torpeur enfiévrée ! Au centre de la piste, un cheval d'un noir luisant était debout sur ses pattes arrières ; j'eus à peine le temps de reconnaître l'homme qui faisait face à l'animal… je l'avais aperçue.

Elle était assise sur les gradins, en tenue de scène, sublime et irréelle, une adorable petite fille brune était assise sur ses genoux, un homme jeune et beau se tenait tout près d'elle et mon sang en ébullition se glaça soudain… elle avait sa tête tendrement appuyée sur l'épaule de cet homme.

Je restai une éternité, je pense, incapable de bouger et de quitter du regard cette scène à la fois si touchante et si douloureuse. Elle était là, à quelques mètres de moi, encore plus belle, encore plus attirante… et elle semblait si heureuse !

C'est à ce moment-là qu'elle me vit…

Son visage, si fin, si beau, se redressa et se figea brusquement, comme interloqué par cette vision inattendue, d'un homme

censé être à des centaines de kilomètres de là et tétanisé, incapable de faire autre chose que d'ouvrir des yeux ronds comme des balles de jonglage. Et puis, un sourire lumineux se dessina sur sa magnifique bouche, elle fit doucement descendre la petite fille de ses genoux et se précipita vers moi, en volant il me semble, sous le regard étonné de l'homme et de la petite fille !

Le baiser qu'elle échangea avec moi restera à jamais gravé dans le moindre de mes pores, dans la plus infime partie de mon être ! Après une étreinte, où le temps s'arrêta et durant laquelle mon corps tout entier se liquéfia, elle se recula délicatement… de fines larmes perlaient doucement le long de ses beaux yeux si délicatement maquillés.

Elle prit tendrement ma main et me dit, d'une voix douce et bouleversée : « Viens, je vais te présenter mon frère et sa fille ! Ils habitent ici... »

LETTRE 10 – ELLE

Comme quoi les rêves peuvent parfois se réaliser !

Quels beaux moments que toutes ces sensations que vous décrivez avec tellement de réalisme ! On pourrait presque toucher, effleurer du bout des doigts cette magie. Un arrêt sur image vibrant.

J'ai l'impression que vous touchez au but et que vous allez enfin réaliser votre rêve, que votre parcours du combattant n'a plus raison d'être, je me trompe ? Vous voilà réconcilié avec vous-même, en faisant habilement confiance à l'homme impénétrable que vous étiez, jadis. Je vous envie cette assurance !

J'essaye par tous les moyens de la retrouver moi aussi ! Je me retrouve à prendre du recul sur tout ce qui m'entoure. Je suis à nouveau dans ma maison, entourée de ces murs d'une

blancheur toujours aussi intense mais je ne parviens pas à les voir de la même façon. J'ai l'impression d'avoir progressé, de m'être recentrée pour parvenir à un semblant d'équilibre. Il y a quelque chose qui s'est déclenché dans mon âme, je le sens. Je m'avance à la fenêtre et je vois toujours ce voisin qui lui, n'arrive pas à changer : toujours aussi triste, aussi tourmenté, incapable de prendre une initiative qui pourrait changer la vie de plusieurs protagonistes.

Puis je ferme les yeux et j'ai toujours des images qui sont angoissantes, sombres et tourmentées. Mais j'arrive cependant à les voir avec pudeur. La colère n'est plus, le temps de prendre à bras le corps tout ce que je voudrais être et faire est venu. Je ferme à nouveau les yeux et le visage de l'homme que j'aime m'apparaît. Et je sais alors à cet instant précis que je ne peux plus attendre.

J'ai décidé de faire comme vous !

Je pars... Je prends un aller-simple pour une destination inconnue où cet homme ne m'attend certainement pas. Une peur intense traverse toutes les parties de mon corps qui devient tremblant depuis quelques temps. Mais je préfère avoir peur, me sentir vivre pleinement plutôt que de ne plus rien ressentir du tout !

Peut-être que je vais me perdre... ou bien me suis-je déjà perdue ? Peut-être que je reviendrai à la case départ et que rien n'aura changé en moi ? Mais si je ne le fais pas maintenant, les remords finiront par arriver. J'ai l'impression que ma sensation d'étouffement va s'éloigner en même temps que moi et mes valises.

J'espère vraiment que le hasard accompagnera ma lente progression et que je vous rencontrerai, vous et votre « funambule » et si ce jour-là arrive, j'espère vraiment vous y voir heureux.

Je ne sais pas si le bonheur, la joie, les fous rires reviendront un jour dans mon sillage. Mais je souhaite vraiment les rencontrer à nouveau, les apprivoiser et les partager.

Je continuerai de vous écrire, promis !

LETTRE 10 – LUI

Votre lettre m'a renvoyé à cet instant un peu particulier où nous nous étions quittés, après avoir longuement évoqué nos vies respectives, nos sentiments complexes au moment d'aborder une nouvelle partie de notre vie, tout en étant si fortement, voire lourdement, imprégnés de celle que nous laissions derrière nous et puis cette promesse que nous nous étions faites de faire l'un de l'autre, le confident, le témoin privilégié des heures nouvelles qui s'offraient à nous. J'ai l'impression que nous nous retrouvons un peu au même moment, des mois plus tard, avec la perspective d'une existence différente, fondamentalement empreinte de nos choix essentiels, avec, cette fois, la quasi-certitude que nous avancerons inexorablement vers le mieux et même, avec un peu de chance, vers le Bonheur !

Nous avons bouclé vous et moi, une première partie de notre Après, cet Après que nous appelions de toute l'énergie de nos âmes déchirées lorsque nous nous sommes rencontrés, cet Après qui devait, qui pouvait, nous extraire de la gangue douloureuse dans laquelle notre passé nous avait aspirés et enfermés !

Je ne vous l'avais jamais dit véritablement, mais cette correspondance avec vous a été un véritable phare dans mon quotidien et elle a largement contribué à accompagner mes pas vers ces lendemains que je pressens enfin radieux. Ces échanges, d'une sincérité et d'une confiance si fortes, m'ont porté, m'ont poussé, m'ont aidé et je sais que vous serez toujours présente en moi, que notre relation continuera avec

intensité au fil des mois, des années, que nous soyons à l'autre bout du monde, ou que nous parvenions à nous rencontrer à nouveau, avec, pourquoi pas, l'enthousiasmante opportunité de le faire avec nos compagnons respectifs.

Je vous sens à un tournant déterminant, toute votre énergie vitale semble s'être rassemblée pour vous emmener vers la vie à laquelle vous avez toujours aspiré, même dans les moments les plus sombres, les plus lourds. Que, même dans le doute quant à l'accueil qui sera réservé à votre démarche par cet homme que vous aimez, vous décidiez malgré tout de déployer vos ailes est un signe fort qui me touche profondément ! Vous avez enfin décidé de basculer vers la lumière.

Je vous écris ces lignes de bien loin à nouveau. J'ai repris la route avec le cirque et « ma funambule » et je vis un enchantement permanent. Je suis heureux, enfin heureux de vivre !

Comme un symbole, une métaphore évidente, je présente tous les soirs un numéro dans le spectacle !

Je suis enchaîné solidement et enfermé dans une caisse métallique plongée dans une grande cuve remplie d'eau bouillonnante. J'entends les cris effarés du public, et au moment précis où la caisse est immergée, je repense à ces secondes terrifiantes et fascinantes où j'ai failli périr noyé et puis, au bout de quelques minutes, alors que la caisse a été ressortie, vide, de l'eau, j'apparais dans un costume flamboyant au côté de ma princesse étincelante, là-haut sur son fil. La main dans la main, nous écoutons les hourras de la foule puis nous échangeons un long baiser, qui à chaque fois m'électrise et elle s'élance pour son numéro.

Et je reste là, l'air béat, les yeux rivés sur celle qui a rendu le sourire à ma vie. Les projecteurs qui l'accompagnent sont

autant d'étoiles qui luisent dans la nuit. Elle est belle comme un soleil… et je l'aime !

Paul Durand-Degranges (†)

<u>I belive I can fly</u>

(Suivre un auteur, septembre 2015 ; recherche Éliette Vialle)

Qu'est-ce qu'il fait beau aujourd'hui. Il fait doux, le temps idéal pour courir. Je me sens vraiment bien. J'étais parti pour faire dix kilomètres mais je pense que je vais courir vingt-et-un kilomètres, un semi-marathon. J'ai de l'eau avec moi, du gel énergétique pas de souci. En revanche, je ne vais pas forcer au début pour ne pas avoir mal aux jambes. Enfin… ne pas avoir mal aux jambes, c'est un peu raté déjà, je sens comme un fond de douleur.

Ce n'est pas vraiment une douleur, j'ai plutôt les jambes en coton. Il faut dire qu'en venant en voiture pour courir, j'ai cru que j'allais avoir un accident. Dans une ligne droite, une autre voiture qui arrivait en face a décidé de doubler même si c'était un peu juste. J'ai eu tellement la trouille que je n'arrivais presque plus à appuyer sur les pédales. J'avais comme des fourmis dans les jambes.

Dans un mois je participe au marathon de New-York, il faut que je sois prêt. Je dois avoir confiance en moi. Il faut que je pense à autre chose que je me décontracte pour que la douleur ne s'installe pas. Je connais cette route par cœur, sans regarder la distance sur ma montre, je sais précisément combien de kilomètres j'ai couru. En plus, en écoutant toujours la même liste de lecture, je sais si je cours vite ou non. Aujourd'hui je me sens vraiment en forme, je ne force pas et je cours vraiment plus vite que d'habitude. La sensation bizarre dans les jambes ne disparaît pas mais elle ne se transforme pas en douleur, ce qui est déjà bien. Mais il faudrait peut-être que je ralentisse un peu.

Pour ralentir, je dois penser à autre chose, en général, quand je commence à penser au travail, je me laisse entraîner dans mes pensées et mon rythme ralentit.

Les arbres de Judée sont en fleurs. J'aime bien ces fleurs roses cyclamen, surtout parce qu'elles sont parmi les premières à apparaître dans le paysage. Elles s'ouvrent sur les branches d'un arbre qui n'a pas encore de feuilles et qui semble mort. On dit que Juda s'est pendu à un arbre de Judée après avoir trahi le Christ. Les amandiers, eux, ont déjà leurs feuilles. Eux aussi fleurissent alors qu'ils ressemblent à des arbres morts. D'ailleurs il y a une histoire là-dessus, enfin, plusieurs versions. L'une d'elles dit que lorsque Démophon, fils de Thésée revint de la guerre de Troie, il fut reçu par Phyllis, la fille de Lycurce roi de Thrace, comme s'il avait été son mari. Démophon lui avait juré qu'après avoir réglé ses affaires domestiques, il l'épouserait. Mais comme Démophon ne revenait pas, retardé par ses affaires, Phyllis pensa qu'elle avait été abusée. Elle se pendit et fut transformée en amandier sans feuille. Lorsque Démophon revint, après avoir appris l'histoire, il embrassa l'amandier et celui-ci fleurit.

Bon, ce n'est pas très joyeux tout ça, Juda et Phyllis qui se pendent. Je pourrais essayer de penser à autre chose qu'à la mort. C'est le printemps, tout reverdit, la chaleur est douce et j'ai l'impression que rien ne peut m'arrêter aujourd'hui. Enfin, rien ou presque, j'ai toujours cette sensation bizarre dans les jambes, elle commence à se transformer en douleur. C'est une sensation étrange, je ne me souviens pas avoir déjà eu ce type de douleur. C'est comme si quelque chose me serrait les jambes, mais ça ne peut pas être le short, je n'ai pas un short de compression, il est flottant.

J'ai un mantra pour ça, parce qu'en fait, des douleurs, quand on court on en a toujours. Alors je me répète : *la douleur est inévitable, la réussite aussi*.

Je crois qu'il va falloir que je me le répète en permanence quand je serai à New-York pour le marathon. Je me demande bien à quoi ça ressemble. Je ne connais même pas la ville, j'ai regardé le parcours sur Internet mais ça ne me parle pas. Et puis, je vais être crevé du voyage en avion, je vais être perdu dans une ville que je ne connais pas avec des gens qui parlent une langue que je comprends à peine. Et avec le décalage horaire et la fatigue du voyage, dans quel état est-ce que je vais être le jour du marathon ? J'ai un doute soudain, je sais que je ne peux plus revenir en arrière, le voyage est payé, il n'est pas annulable mais je me demande si j'ai eu une bonne idée de participer à cette course. Il faut que je garde à l'esprit que je ne serai pas tout seul, on part à plusieurs, il y en a qui maîtrisent l'anglais et qui connaissent non seulement la ville mais qui ont déjà fait le marathon. Et puis comme on dit entre nous, on n'y va pas pour arriver les premiers on y va pour s'amuser.

Je me demande comment ça se passe le trajet en avion. Je n'ai jamais pris l'avion aussi longtemps. Rester assis dans l'avion pendant plus de huit heures, ça doit être difficile à supporter. Même en se relevant de temps en temps, on doit avoir les jambes qui gonflent. On m'a dit qu'on pouvait mettre des chaussettes de compression, celles qu'on utilise pour la récupération après les courses, afin d'avoir moins mal aux jambes. En parlant de ça, c'est quand même étrange, je ne ralentis toujours pas et la douleur aux jambes est là, présente, mais je la supporte. Il faudrait que je réduise un peu le rythme, je ne vais pas tenir les 21 km à cette allure !

La douleur est inévitable, la réussite aussi.

Et si l'avion s'écrase ? La plus grande partie du trajet se fait au-dessus de l'océan. Ça veut dire qu'on ne nous retrouvera jamais. Et s'il y a un problème mais que le pilote arrive à poser l'avion sur la mer, qui viendra nous chercher ? En plus, je ne

sais pas très bien nager. En fait c'est plus souvent au décollage ou à l'atterrissage que les avions s'écrasent. Voilà que maintenant j'imagine la scène. Les jambes écrasées par le siège avant, impossible de bouger et personne qui arrive pour me sortir de là. En parlant de jambes écrasées, la douleur refait un peu surface.

La douleur est inévitable, la réussite aussi.

Non il ne faut pas que je pense à une catastrophe aérienne, l'avion reste le moyen de transport le plus sûr. Ça sera un voyage agréable avec une bonne coupe de champagne. Quoi qu'en classe éco, il ne faut pas trop rêver je pense. Bon, un jus de tomate alors. Je ne sais pas pourquoi mais les quelques rares fois où j'ai pris l'avion j'ai bu du jus de tomate. Sans doute parce que j'ai vu d'autres personnes en boire. Jamais, en temps normal, je ne bois du jus de tomate.

La douleur est inévitable, la réussite aussi.

Parfois quand je cours, j'invente des histoires. Une fois j'avais imaginé l'histoire d'un type qui courait, un peu comme moi. Alors qu'il avait commencé sa séance sans problème, en pleine forme, petit à petit il avait commencé à avoir du mal à respirer. Puis il avait senti des douleurs qui ressemblaient à un problème cardiaque. Il s'était arrêté de courir, assis sur la piste ne sachant que faire. Il se souvenait qu'il fallait se forcer à tousser pour faire une sorte de massage cardiaque. Il avait attrapé son téléphone et averti les secours pour qu'on vienne le chercher. Il s'était dit que tout allait bien se passer parce qu'il était certain qu'il devait mourir le jour de ses quatre-vingt-dix ans, le jour même de son anniversaire, à la même heure que sa naissance. C'était une diseuse de bonne aventure qui le lui avait prédit quand il était jeune adulte. Il revoyait bien la scène. La vieille qui regardait sa main et lui disait, que c'était étrange, qu'il allait mourir le jour même de son anniversaire quand il

serait plus vieux. Mais finalement, est-ce qu'elle avait dit un âge ? Alors, il avait douté, et si c'était maintenant ? On était le jour de son anniversaire et l'heure de sa naissance approchait.

C'est marrant parce qu'aujourd'hui c'est mon anniversaire et si j'avais dû mourir à l'heure de ma naissance, je serais déjà mort depuis quelques minutes, avant que je n'arrive sur la piste cyclable pour courir.

La douleur est inévitable, la réussite aussi.

Ah, je me sens vraiment mieux, je ne sens plus du tout mes jambes. Je cours très vite, c'est extraordinaire à quel point je me sens bien aujourd'hui. J'ai même l'impression que je m'envole à chacune de mes foulées. Ça m'arrive de rêver que quand je cours à chacune de mes foulées je glisse en l'air sur quelques mètres et, là, c'est la même sensation, même si je ne glisse pas vraiment. Je me demande si en me concentrant un peu je ne pourrais pas m'envoler sur quelques mètres.

Non, il n'y a que dans un avion que je pourrais voler. Et puis tout se passera bien. On va nous servir à manger, je pourrai dormir un peu, sans doute que je ne serai pas très bien installé mais tant pis. Il faudra que je pense à garder ma ceinture de sécurité attachée surtout si je veux dormir. La dernière fois que j'ai pris l'avion, il y avait un type à côté de moi qui dormait profondément et on a traversé des turbulences. Le voyant de la ceinture s'est rallumé et une hôtesse a fait le tour pour vérifier que tout le monde était attaché. Lorsqu'elle est arrivée à la hauteur du type elle a été obligée de le réveiller.

- Monsieur, monsieur.

- …

- Monsieur, vous m'entendez ? Je ne comprends pas ce que vous voulez me dire.

- …

- Monsieur, essayez d'ouvrir les yeux et continuez d'essayer de me parler. Vous savez ce qui se passe ? Monsieur ? Vous avez eu un accident de voiture, vos jambes sont coincées sous le tableau de bord. Est-ce que vous sentez vos jambes ? Tenez bon monsieur, on va vous sortir de la voiture et vous conduire à l'hôpital.

La douleur est inévitable, la réussite aussi.

***

Paul Durand Degranges est originaire de Lyon. Il habite le sud de la France. Il a écrit de nombreux ouvrages dans le domaine informatique, en particulier dans la collection Pour Les Nuls. Il a également publié deux romans aux éditions Québec Livres (aussi disponibles en version numérique) : *Rhapsodie pour un Ange*, thriller, et *L'Ombre blanche*, thriller psychologique.

Étienne

(Suivre un auteur, en 2 parties : octobre 2015, novembre 2015 ; recherche Éliette Vialle)

Partie 1

15 heures, Étienne sort du collège. Il est content parce qu'on est mardi et que le mercredi il ne va pas en classe. Ce n'est pas qu'Étienne n'aime pas l'école, c'est plutôt l'école qui ne l'aime pas. Sa mère l'attend dans la voiture, elle est garée sur un parking à plusieurs centaines de mètres du portail, « c'est plus simple pour se garer et repartir. Ça permet de rentrer plus vite en évitant la cohue des voitures et des bus, à condition bien sûr qu'Étienne ne traîne pas trop avant d'arriver ». C'est vrai que parfois Étienne arrive en retard, comme s'il avait trouvé mieux à faire en chemin !

*

Étienne est en sixième, c'est sa première année dans ce collège, mais c'est aussi la première dans cette région. Avant, il habitait un grand appartement à Paris et il avait des amis. Il y avait toujours quelque chose à faire, dans la ville il ne s'ennuyait jamais. Ses parents n'étaient pas là très souvent à cause de leur travail mais il n'était jamais seul. Une jeune fille au pair s'occupait de lui et ses grands-parents maternels, qui n'habitaient pas très loin, étaient souvent là. Pour Étienne, la vie à Paris c'était ce qu'il y avait de mieux. Deux soirs par semaine, il allait jouer au basket. Ce n'était pas un futur champion mais les autres de l'équipe étaient des copains avec lesquels il s'amusait bien. Il y avait aussi les mercredis. C'était séance cinéma lorsque le programme était intéressant, ou, si le temps le permettait, c'était roller ou skate, toujours avec des amis. Il avait tout pour être heureux, ses parents avaient une situation professionnelle en or et la chance d'habiter un appartement dans la capitale, en plein centre-ville.

*

Et puis, il y a eu ces fameuses vacances d'été et plus particulièrement ce mois de juillet. Alors qu'Étienne venait de terminer son CM1, toute la famille est partie en Provence. Là, les parents ont découvert une maison pour laquelle ils ont eu un coup de foudre. Étienne ne comprenait pas vraiment ce soudain engouement pour une espèce de ferme sans aucun confort et dont les multiples corps de bâtiment étaient sérieusement délabrés. Ses parents parlaient de laisser tomber leur travail, de tout plaquer pour venir vivre dans la nature et enfin pouvoir passer du temps avec leur fils. Ils avaient déjà tout en tête : l'emplacement de la piscine, les chambres d'hôte, trois gîtes, le potager pour avoir des légumes frais. Il n'a pas fallu attendre longtemps pour mettre le plan à

exécution. Après avoir vendu l'appartement de Paris et puisé dans toutes les économies l'affaire était faite. Ils étaient propriétaires d'une ruine à remettre en état. Étienne avait eu quelques mois de répit, il avait été décidé qu'il resterait avec ses grands-parents à Paris pendant les travaux, ce qui lui permettrait de rester dans la même école jusqu'à la fin de son CM2.

Puis est arrivé le moment où Étienne a déménagé à son tour. Au mois de juillet de l'année suivante, il a découvert la maison, après travaux. Bon, on ne pouvait pas vraiment dire « après » travaux. Certes le plus gros était fait mais il restait encore tellement à faire ! Ses parents avaient tout de même réussi à ouvrir un gîte et deux chambres d'hôte.

Sa chambre était elle aussi finie, même si elle ne ressemblait pas totalement à ce qu'il avait imaginé, elle était décorée comme il l'avait voulue. Ses parents avaient passé les vacances de Noël avec lui à Paris et il avait choisi des meubles sur un catalogue. Il n'avait pas imaginé non plus que la piscine serait aussi grande. Il y avait beaucoup d'autres choses qu'il n'avait pas imaginées et qu'il allait découvrir.

La ferme se trouvait à quelques centaines de mètres à l'est d'une colline. Celle-ci avait une forme bizarre, sa pente assez douce était, en son centre, brutalement interrompue par un à-pic rocheux d'une trentaine de mètres de haut. Étienne se disait que c'était comme lorsque l'on donne un coup de cuillère dans une boule de glace. L'été, au lever du soleil, la roche changeait de couleur. Le soir, le soleil au nord-ouest arrivait aussi à donner quelques belles couleurs. Puis, Etienne s'aperçut qu'avec l'été qui avançait, le soleil redescendait au sud et la lumière disparaissait très vite sur la ferme en fin d'après-midi.

*

Étienne monte dans la voiture de sa mère. Depuis quelques minutes de petits flocons de neige tombent, ils fondent sur la route mais pas dans ses cheveux. Sa mère lui frictionne rapidement la tête pour faire tomber ces flocons avant de l'embrasser.

- Alors ta journée ?

- Comme d'hab.

La voiture roule, il y en a pour plus de vingt minutes de route. Il faut monter en altitude et la neige commence à tenir sur la route une fois sorti de la ville. Les flocons se font plus gros et s'accrochent maintenant au pare-brise.

- J'ai eu zéro en math.

- Comment ça se fait ? Je n'ai pas bien eu le temps de t'aider mais quand j'ai jeté un œil, ton travail me semblait bon.

- J'ai eu zéro parce que je n'avais pas mon devoir.

- Comment ça, tu n'avais pas ton devoir ? Hier soir quand tu as préparé ton cartable tu as tout bien vérifié, non ? De toute façon il est resté à la maison, tu peux le rapporter et le professeur enlèvera le zéro.

- Non, il n'enlèvera pas le zéro parce que ce n'est pas la première fois. J'ai aussi un mot dans le carnet, il faudrait que tu prennes rendez-vous avec mon professeur.

- Quoi ? J'aimerais que tu fasses un peu attention. Tu perds pas mal de choses en ce moment, surtout depuis la rentrée des vacances de Toussaint. Ça fait quinze jours que l'école a repris et tu as perdu ton blouson, ta trousse, un cahier et peut-être d'autres choses que je ne sais pas. Et maintenant tu commences à oublier tes devoirs ! Je sais que ce n'est pas facile pour toi, l'installation dans la nouvelle maison, notre nouveau travail et l'entrée au collège. Je te demande de mettre un peu du tien pour que ça se passe bien. De toute façon, on verra ça plus tard à la

maison. La neige tombe drue et je n'ai pas l'habitude de conduire là-dessus. Laisse-moi me concentrer et regarde comme c'est beau toute cette neige qui se pose sur le paysage !

- …

- Quand même de la neige début novembre, je ne m'attendais pas à ça dans cette région. L'année dernière, il en était tombé un peu mais plus tard dans la saison, en février je crois. Et puis pas plus tôt tombée au sol, elle fondait ! Là j'ai l'impression qu'elle va bien tenir. Si ça se trouve, on va rester bloqués à la maison, même avec le 4x4. L'essentiel c'est qu'on arrive à rentrer, après si on est bloqué quelques jours, ce n'est pas grave. Enfin pour nous, mais pour les clients ça va être un peu plus gênant.

*

La voiture roule en direction du gîte, la neige tient de plus en plus sur la route. Marie-Louise, la mère d'Étienne, se sent de moins en moins rassurée, mais la maison approche et malgré la neige, la voiture ne glisse pas. Arrivés au gîte, Marie-Louise dit à Étienne qu'elle doit voir avec son père comment gérer la neige, ce qu'il faut faire pour les clients qui attendus. Étienne se prépare un plateau pour le gouter puis il s'installe dans le salon, devant la télé. La chaine d'infos parle des fortes chutes de neige prévues sur la Provence et explique l'origine du phénomène : de l'air froid traverse la France du nord au sud alors que sur la Provence arrive de l'air humide de Méditerranée. La rencontre des deux phénomènes provoque de grosses chutes de neige et la situation devrait durer toute la nuit. Marie-Louise passe devant Étienne et lui demande de ne pas rester devant la télévision, d'aller dans sa chambre pour faire ses devoirs. Comme ça, il pourra profiter de son mercredi, surtout s'il y a de la neige pour jouer.

Dans sa chambre Étienne regarde les flocons tomber par la fenêtre. La nuit est tombée, tous les clients sont arrivés et ils s'affairent à décharger leur voiture. Étienne trouve ça beau de voir tomber la neige, il pense aux vacances qu'il avait l'habitude de passer au ski. Tous les ans en février il partait quinze jours avec ses parents. Mais l'année dernière, à cause de cette maudite ferme à retaper, ils ne sont pas partis. Ses skis et sa luge sont dans le garage, il se met à espérer pouvoir faire de la luge demain. En attendant le repas, il s'installe à son bureau et attrape un cahier. Il dessine la carte de France et reproduit le courant froid et le courant humide qui fait tomber la neige sur la Provence. Il imagine que son dessin va permettre de faire tomber énormément de neige et qu'il pourra ne plus aller à l'école pendant des jours. Il danse et tourne en rond dans sa chambre en faisant une sorte de « danse de la neige ».

Partie II (suite et fin)

Mercredi matin, la neige est tombée toute la nuit et il y en a une bonne dizaine de centimètres. Étienne se dépêche de déjeuner pour aller dehors. Impossible de trouver des vêtements de ski encore à la bonne taille, mais tant pis. La montagne enneigée ne semble attendre que lui et sa luge, en tout cas, Étienne n'a qu'une envie, aller glisser sur cette neige fraiche et penser à autre chose qu'à l'école. Le ciel est toujours gris, le fond de l'air est frais, quelques petits flocons tombent encore de temps en temps.

- Maman, tu crois que demain il n'y aura pas école à cause de la neige ?

- Je ne sais pas, je pense que les routes vont être dégagées. Peut-être que la neige va fondre d'ici demain, sur les routes en tout cas. Profites-en ce matin. Il sera toujours temps de penser

à l'école plus tard. Et puis il faudra que je m'occupe de ton carnet de correspondance et que je rencontre ton prof.

Etienne tire sa luge et monte sur la montagne pour aller le plus haut possible. Il pense à l'air froid qui vient du nord et à l'air humide qui vient du sud. Il adresse une prière à *il ne sait qui* pour que les conditions météo soient en place et que la neige tombe encore, pour qu'il n'aille plus à l'école. Étienne est arrivé suffisamment haut sur la montagne, il s'installe sur sa luge et se laisse glisser vers sa maison. L'air frais sur le visage lui fait du bien. Il se sent détendu. Il glisse, glisse et finit par arriver sur le plat à la hauteur de sa maison. Il est content parce qu'il ne s'est pas retourné une seule fois. Il grimpe encore sur la montagne et fait une nouvelle descente. L'air frais le grise. Arrivé en bas, il tire sa luge jusque devant la maison, enlève la neige collée à ses vêtements et rentre au chaud.

- Tu rentres déjà ?

- Non je viens boire et je vais chercher quelque chose dans ma chambre.

Une fois dans sa chambre, Étienne sort sa carte de France et regarde encore son dessin, avec le conflit de masses d'air. Il recommence ses incantations pour que la neige tombe encore. Puis il sort un cahier et écrit la date du jour et continue en écrivant, « Cher journal ». Étienne écrit pendant quelques minutes puis range son cahier et retourne jouer dehors.

Les flocons sont devenus plus gros et plus abondants, il pense que sa magie fonctionne. Il prend sa luge, monte haut sur la montagne. Par la fenêtre de la cuisine, sa mère l'aperçoit au loin mais, avec les flocons qui deviennent de plus en plus nombreux, la visibilité est réduite. Elle le voit redescendre sur sa luge, elle est rassurée, elle sait qu'il va faire attention et ne pas aller du côté de la falaise. La radio joue *Étienne* de Guesch Patti, Marie-Louise se dit que c'est étrange que cette chanson

soit revenue à la mode. Elle regarde encore par la fenêtre, son Étienne doit être en haut de la montagne avec sa luge, elle ne le voit pas. Elle va baisser le son de la radio, en repensant qu'à chaque fois qu'Étienne entendait cette chanson dans la voiture, il arrêtait l'autoradio en disant qu'il ne supportait pas d'entendre ça. Il est temps de passer à table, Marie-Louise demande à son mari d'aller chercher Étienne pendant qu'elle finit de préparer le repas et la table.

*

- Je veux comprendre. C'est simple non ? Je ne peux pas croire à un accident, je le voyais faire de la luge, il n'a jamais été du côté de la falaise. Je ne vois pas comment il aurait pu en tomber par accident.

- Et tu penses qu'il s'est jeté volontairement du haut de la falaise avec sa luge ?

- Je veux comprendre, je veux comprendre. De toute façon tout ça c'est de ta faute. Cette connerie de ferme à retaper c'était ton idée. On a tout passé dans cette merde, même la vie de notre enfant. C'est terminé tu comprends ? Tu vas te démerder tout seul. Une fois que les funérailles seront terminées, je repars à Paris, je vais chez mes parents et tout est fini. Mais maintenant, je veux comprendre.

*

Marie-Louise rentre dans la chambre d'Étienne. Sur le bureau, elle voit la carte de France pour faire tomber la neige. Elle attrape le carnet de correspondance et regarde le mot du professeur. Elle cherche dans les tiroirs, voit uniquement des cahiers d'école. Elle tourne dans la chambre, à la recherche d'une réponse, mais rien. Elle ne sait pas ce qu'elle cherche en fait, une lettre, un journal intime. Oui sans doute, un journal intime. Elle ouvre de nouveau les tiroirs et prend les cahiers de

classe. Là, caché parmi les cahiers, le journal qu'elle espérait trouver. La meilleure cachette qui soit. Un cahier d'école qui ressemble à tous les autres cahiers d'école. C'est pour ça qu'elle ne l'a jamais vu en faisant le ménage. Elle l'ouvre, le feuillette, lit des bouts de phrases, et alors, elle comprend.

Cher journal, premier jour dans ce collège et ça ne va pas être facile. Ils se connaissent tous depuis des années et ils forment des groupes. Non seulement je me sens seul mais, en plus, ils se moquent tous de moi. Ils me traitent de « Parigot ». Ils n'arrêtent pas de répéter « Oh, tiens-le bien ». En rentrant ce soir, j'ai compris que c'était à cause de cette chanson débile.

Cher journal, aujourd'hui, celui qui est à côté de moi en classe a copié sur moi pendant le devoir. J'essayais de cacher ma feuille mais il a menacé de me casser la gueule avec ses copains.

Cher journal, le prof a divisé la note en deux parce qu'il a compris qu'on avait triché.

Cher journal, ce matin quand je suis arrivé dans la cour, le gros con m'a demandé mon devoir de maths parce qu'il n'avait pas fait le sien et il voulait le recopier. Comme je ne voulais pas le lui donner il a pris mon cartable et l'a fouillé pour l'avoir.

Cher journal, aujourd'hui j'ai répondu n'importe quoi comme ça l'autre a copié de mauvaises réponses. Mon surnom c'est Tiens-le bien. Je déteste cette chanson.

Cher journal, comme on a eu zéro tous les deux, il s'est vengé dans la cour et il a pris mon blouson, l'a découpé en morceaux et l'a mis à la poubelle.

Cher journal, parfois je me dis que je devrais en parler à mes parents mais quand j'essaie d'avoir une conversation avec eux, ils ont toujours quelque chose d'autre à faire.

Cher journal, je n'ai pas fait ce que l'autre gros con voulait, avec ses potes ils m'ont frappé et m'ont piqué ma trousse. Souvent ils m'attendent à la sortie de l'école et comme j'arrive en retard à la voiture, ma mère me fait des reproches.

Cher journal, je crois que j'ai fait une connerie. Ce matin il voulait encore mon devoir de math, je l'ai déchiré en petit morceaux et je le lui ai envoyé dessus. Le prof voit que quelque chose ne va pas parce que je n'ai pas mon devoir, il veut voir mes parents. Pour l'instant, il neige et je crois que depuis que je suis ici, c'est la première fois que je trouve que quelque chose de bien se produit.

Cher journal, je ne sais pas si c'est moi qui fais tomber la neige ou pas mais c'est trop beau. Je sais que ça ne va pas durer et qu'il faudra retourner à l'école. Mais je n'irai plus jamais à l'école, je vais rester ici, allongé dans la neige.

Madame Raymonde

(Suivre un auteur, avril 2016 ; recherche Éliette Vialle)

Madame Raymonde est concierge d'un petit immeuble dans un quartier tranquille. Bien sûr, elle ne s'appelle pas Raymonde mais Raphaëlle, ce qu'elle trouve tout aussi moche. En fait, son surnom vient du prénom de son mari, Raymond – Raymond Lelièvre.

Quand elle a rencontré Raymond elle avait dix-huit ans. Elle habitait alors un petit village et elle l'a vu arriver sur sa moto au bal du 14 juillet. Immédiatement elle est tombée sous le charme de cet homme avec une peau bronzée, des muscles bien dessinés et quelque chose dans le visage qui laissait croire qu'il n'était encore qu'un adolescent alors qu'il avait quinze ans de plus qu'elle. Elle n'a pas attendu bien longtemps avant d'aller à sa rencontre et de se retrouver à danser avec lui. Elle a tourné

dans ses bras toute la nuit et a même fini la nuit dans ses bras. L'année suivante, Raphaëlle s'est mariée avec Raymond, malgré l'opposition de ses parents et de ses amis, personne ne trouvait raisonnable leur écart d'âge.

Elle avait quand même réussi son BAC Gestion mais celui-ci ne lui a pas permis de trouver du travail, enfin un travail en rapport avec ses diplômes. Elle est devenue caissière dans le supermarché du coin. Raymond, lui, n'avait pas fait d'études. À seize ans il avait arrêté l'école et il était rentré à l'usine, comme il aimait le dire, pour fabriquer des plaques de fibrociment. Il avait commencé tout en bas et petit à petit il avait gravi les échelons. Raphaëlle aimait lui répondre qu'il avait gravi les échelons d'un escabeau et que ça ne le faisait pas monter dans les hauteurs.

Elle a rapidement compris pourquoi tout le monde trouvait que ce mariage n'était pas raisonnable. Elle s'est vite aperçue que quinze ans d'écart c'était énorme. Même si elle n'avait pas un bac scientifique avec mention, elle n'avait pas grand-chose en commun avec son mari. Elle a aussi rapidement découvert que son mari avait du lièvre plus que le nom. Il sortait de l'usine pour aller trainer dans les bars avec ses amis et elle était certaine qu'il la trompait dès qu'il en avait l'occasion. Il y avait aussi les week-end avec les amis, à regarder le foot ou le rugby à la télé en ingurgitant des litres de bière et d'autres alcools, le tout dans un brouillard de fumée de cigarettes. Raphaëlle regardait souvent ces mal dégrossis, qui braillaient, affalés dans le canapé et les fauteuils, déjà à moitié bourrés en milieu d'après-midi. Elle se disait alors qu'elle aurait rêvé d'autre chose.

Très vite elle a pensé qu'un enfant serait une bonne chose dans son couple. Même pas dans son couple d'ailleurs, elle se disait qu'elle avait envie d'un enfant, tout simplement, quoi qu'en pense son mari. Mais impossible d'en avoir un. Après des mois

d'essai, ils ont, ou plus exactement, elle a décidé d'aller consulter. Après encore des mois d'examens, de tests et de nouvelles tentatives, rien n'a marché. Les médecins ont conclu qu'ils étaient incompatibles et qu'ils ne pourraient pas avoir d'enfants.
Parfois elle se disait qu'elle aurait dû comprendre le message et en profiter pour reprendre sa liberté, mais non. Elle était sans doute trop fière et ne voulait pas donner raison à tous ceux qui lui avaient annoncé que ce mariage ne marcherait pas. Et puis avec le temps qui passe, on finit par s'habituer, on finit par ne plus se rendre compte, on finit par trouver que tout est normal.

Ensuite, après six ans de mariage, Raymond est tombé malade. Il toussait tout le temps, à s'en décrocher les poumons. Tout le monde lui disait d'arrêter de fumer, « surtout que les Gitane papier maïs, c'est les pires Raymond ». Mais rien à faire, minimum trois paquets par jour avec ou sans toux. Les arrêts maladie s'enchainaient pour ses problèmes pulmonaires mais il n'avait pas de cancer, contrairement à ce que beaucoup pensaient. Le problème venait plutôt de l'amiante qu'il manipulait depuis vingt-trois ans. Il a dû arrêter de travailler à l'usine. Raphaëlle a alors eu la chance de trouver une place de concierge. Avec Raymond, ils allaient être logés, elle serait concierge et lui agent d'entretien du petit immeuble. À vingt-cinq ans elle devenait concierge et changeait de nom pour madame Raymonde. Sa vie ressemblait de moins en moins à ce dont elle avait rêvé. Raymond continuait de fumer comme un sapeur, il commençait à boire de bon matin et passait sa journée à râler après tout et n'importe quoi. Avec les années, Raphaëlle a vieilli plus vite que la normale. Elle ne faisait plus attention à la manière dont elle s'habillait, elle avait les traits tirés, le visage fatigué et à trente-quatre ans, elle en paraissait dix de plus. Il faut dire que Raymond était de plus en plus souvent malade et demandait de l'attention. Puis le cancer est

apparu. Régulièrement Raymond passait ses journées, branché à sa bouteille d'oxygène, devant la télé à insulter tout le monde et surtout les étrangers.

D'ailleurs, dans l'immeuble un jeune magrébin, Mehdi, venait de s'installer (il était le seul à dire « madame Lelièvre » au début, puis madame Raphaëlle). Raphaëlle le trouvait très beau, mais sans doute parce qu'il était jeune pensait-elle, alors qu'en réalité il avait deux ans de plus qu'elle. Elle aimait aussi son prénom dont elle avait trouvé la signification : « celui qui montre le chemin ». Il travaillait comme coach dans une salle de sport et il lui disait souvent qu'elle devrait venir se changer les idées en faisant du sport. Mais elle ne voulait pas rester à parler avec lui parce que Raymond surveillait tout et lui reprochait de parler avec un arabe.

Le 7 mai 2007, à vingt heures, Raymond a sauté de joie parce que Nicolas Sarkozy devenait président. Il a ouvert une bouteille de champagne pour fêter ça. Raphaëlle qui avait voté pour Sarkozy parce qu'elle n'avait pas d'avis sur le sujet, a commencé à se demander si tout cela valait bien le champagne. Quand Sarkozy a fêté sa victoire au Fouquet's, elle a eu la certitude de s'être trompée. Elle s'est tournée vers son mari, et l'a vu son tuyau d'oxygène dans les narines. Elle a alors décidé qu'elle allait commencer par se reprendre en main, en commençant par aller faire du fitness.

La maladie de Raymond gagnait de plus en plus de terrain, parfois, elle avait vraiment l'impression qu'il allait mourir à force de tousser. Il fallait de plus en plus souvent s'occuper de lui et il devenait de plus en plus méchant et insultait tout le monde, même les médecins et les infirmières qui venaient pour lui.

Puis un soir, la crise de toux est devenue plus intense et Raymond a été hospitalisé et en quelques heures il est décédé. Raphaëlle n'était ni triste, ni heureuse. Elle s'est sentie

soulagée, soulagée pour elle, soulagée pour Raymond qui souffrait.

Elle a repris son travail de concierge comme si de rien n'était. Petit à petit son visage est redevenu plus radieux, comme si la jeunesse revenait. Puis un jour, Medhi l'a invitée au restaurant. Après avoir longuement hésité, elle a accepté. Elle n'avait jamais passé une soirée aussi agréable que celle-là. Après le restaurant, elle a préféré aller chez Medhi plutôt que dans son propre appartement où elle sentait encore la présence de Raymond, même s'il était mort depuis plusieurs mois.

Au réveillon de la Saint Sylvestre, à minuit elle a embrassé Medhi en espérant que l'année 2012 qui commençait lui apporterait de grands changements. C'est alors qu'un air de valse s'est fait entendre. Habituellement, elle ne pouvait pas supporter cette chanson, « Madame Raymonde », mais là, elle avait envie de danser avec Mehdi, elle pensait qu'il était celui qui allait lui montrer le chemin d'une nouvelle vie. D'ailleurs, ils devaient partir en voyage. Alors heureuse, elle a dansé avec Mehdi.

*

Vous connaissez Madame Raymonde
Elle voudrait faire le tour du monde
Vérifier si la Terre est ronde
Mais hélas elle a les pieds plats

Elle s'est acheté un grand perroquet
À l'œil très rond, un peu court sur pattes
Comme elle a de l'imagination
A voulu l'appeler Jean-Pat'

Madame Raymonde rêve d'aventure
Là-bas dans les pays lointains
À la recherche de créatures
Qui sauraient lui faire du bien

Elle a jeté tous ses géraniums
Elle leur préfère de beaux caoutchoucs
Elle a viré le linoléum
Et pris des fauteuils en bambou

Et sur son mur un poster géant
Montre deux grosses noix de coco
Sur une plage de sable blanc
Portées par un fier hidalgo

Madame Raymonde rêve d'aventure
Là-bas dans les pays lointains
À la recherche de créatures
Qui sauraient lui faire du bien

Un jour c'est sûr elle nous quittera. Madame Raymonde s'en ira pour faire le tour du monde, guérir son âme vagabonde. Elle partira à la découverte des mille merveilles de la planète. Elle le sait bien, la vie peut être si courte, face aux étoiles, quelques secondes, une étincelle misérable. Alors son cœur se gonfle d'un désir si fort qu'il l'entraine vers de nouveaux rivages, vers de nouvelles images, comme un voilier qui ne rentrera plus jamais au port.

Madame Raymonde rêve d'horizons
Au-delà de son ordinaire
D'un paysage aux mille saisons
D'une éternelle croisière

Parfois la nuit elle rêve à la lune
Elle s'imagine qu'un jeune Sélénite
L'invite à s'allonger sur les dunes
Découvrir là où il habite

Elle voudrait bien avant d'être vieille
Ratatinée ou bien pire encore
Connaitr'une fois le chant des abeilles
Qui s'en vont butiner l'aurore

Madame Raymonde rêve d'horizons
Au-delà de son ordinaire
D'un paysag(e) aux mille saisons
D'une éternelle croisière

*

Raphaëlle a senti que 2012 allait être l'année d'un grand changement. Elle s'est demandé se demandait si c'était par rapport aux nouvelles élections présidentielles, peut-être qu'elle allait se marier avec Mehdi, il en était question. Pour l'instant, elle voulait profiter de l'instant présent. Là, avec Mehdi, un vendredi 13, jour de chance, à bord d'un paquebot de croisière qui passe à proximité de l'île du Giglio.

Lucia Eniu

Ces proses sont écrites en français ; l'auteure les a ensuite traduites en roumain pour les inclure dans un volume intitulé *Caleidoscop* (*Caléidoscope*), qui est en recherche d'éditeur.

Écrivaine francophone, Lucia Eniu vit et travaille en Roumanie. Elle est professeur de français-italien et docteur ès lettres, avec une thèse dont elle a publié des extraits dans des revues à l'étranger, portant sur l'œuvre de Michel Tournier. Elle écrit des poésies et de la prose en roumain et en français. Avec la nouvelle *Le goût du jeu* elle a gagné, en 2016, le 1er prix au concours de nouvelles « Plumes des Monts d'Or », section français langue étrangère.

Le goût du jeu

(Vue de francophonie, mai-juin 2021 ; recherche Dana Shishmanian)

Accroupie dans le vieux fauteuil râpé, tremblant de froid et d'inquiétude, Elle perçait de ses yeux cernés la feuille remplie de signes noirs. Ses signes. Ses mots. Son écriture. D'un geste furieux, incontrôlable, un peu ridicule et tragique, quand même, Elle rompit la feuille en petits morceaux, les jeta et les regarda s'envoler dans l'air crémeux de sa chambre n° 5, 1er étage, pension de Mme Gênier, 15, rue de la Paix, Paris. Quelques secondes plus tard, Elle laissa tomber son regard sur le lit en désordre, lieu commun de tous ses rêves et de toutes ses folies, de tous ses fantasmes et de tous ses désespoirs. Elle fit ce qu'Elle faisait chaque jour, presque à la même heure, après la lecture de la feuille écrite pendant la nuit. Mais, cette fois-ci, ses larmes furent moins piquantes que l'autre jour, signe que l'habitude et la monotonie y étaient déjà chez elles.

Cette écriture nocturne, si envoûtante et incitante, s'était emparée de son corps nu perdu dans l'immensité du lit, la nuit,

de son esprit perçant et de ses rêves les plus intimes et avait envahi les couches les plus profondes de sa conscience. C'était son orgasme spirituel, c'était le nec plus ultra de son existence, c'était, pourquoi pas, sa raison d'être là, vivante et malheureuse, couchée dans son fauteuil style obscur, cachée dans la chambre banale d'une pension modeste.

Lorsque, le 10 octobre 1997, Elle avait sonné à la porte de Mme Gênier, celle-ci (une dame en négligé noir à petites fleurs violettes, boucles d'or fausses et regard voilé) l'avait reçue dans son bureau carré et impersonnel, où les questions courtes et sèches, précises et indiscrètes avaient fini par ressembler aux bombardements des Alliés.

« Ah bon, une femme écrivain, donc ; ça va pour le paysage de ma pension. Au deuxième, c'est M. Label, artiste plastique d'origine assez obscure (voix basse, le même regard voilé). Au premier, à droite, Mlle Couchetard, artiste chanteuse, talent douteux et fesses révolutionnaires (toujours la même voix basse, le même regard voilé, plus un sourire énigmatique). Et, enfin, au troisième, le cher M. Criard, mime célèbre, musclé et charmant (plus de voix basse, plus de regard voilé, rien que des battements de cils. Et de cœur). Voilà. Avec vous, le tableau est complet. Une pension créatrice. »

« Hélas ! Une oasis de « spiritualité », quoi ! Et vous, en guise de « Mécène boucles d'or », avait-Elle pensé, un peu désespérée et malheureuse, à la vue des murs artistiquement rongés de moisissure. Sa voie ascensionnelle (quels mots ! c'était sa spécialité, d'ailleurs, les grands mots !) ne s'avérait pas très lisse et droite. Ce « parcours dédaléen » (encore un de ses grands mots !), tous ses doutes, son manque de confiance, sa peur d'échouer, de ne pas plaire aux autres, sa manière d'être compliquée, absurde, parfois, sa méchanceté envers elle-même, tout cela l'empêchait d'avancer. Ses petits pas

tordus, apeurés et chaotiques se retiraient devant son attitude meurtrière. Tout comme les vagues…

***

« Le pont de pierre s'est écroulé,

L'eau est venue et l'a emporté.

On va en faire un autre, sur-le-champ,

Bien plus beau et plus grand, mes enfants… »

J'ai toujours aimé le jeu. Le jeu à cache-cache, aux échecs ou à la marelle, n'importe. J'ai tellement aimé le jeu, simple ou complexe, à paroles magiques, tout à fait exquises, à refrains fantasques, le jeu qui vous entraîne et qui vous fascine, qui vous rend fou de joie ou qui vous fait pleurer, le jeu qui vous laisse tout épuisé, mais content, je l'ai tellement aimé, le jeu, que, même aujourd'hui, à mon âge, j'y pense avec nostalgie et regret. Et c'est avec un immense plaisir que je me rappelle ce refrain que, dans mon enfance, je chantais avec mes compagnons de jeu, heureux et insouciants, ignorant qu'à un certain âge, tous seuls en proie à la vie, devant le chemin sans retour, le jeu connaîtra de multiples facettes, le jeu deviendra sérieux, parfois tragique, le jeu nous rendra malheureux et tuera sans remords. Et que les ponts ne pourront pas être refaits à l'infini.

Enfants d'une petite éternité, on joue tous le jeu de la vie, chacun à sa manière, malheureux devant ses règles strictes, contents de pouvoir gagner, parfois, et de connaître, au moins, un instant de bonheur.

Dans cette vie qui est la mienne, intimement liée au jeu, chaque jour et n'importe où, j'ai joué à ma manière, intensément et avec ardeur, toujours prête à tout reprendre à zéro…

Fin. L'écriture s'arrêtait tout court, invitant à une reprise perdue à jamais dans la nuit qui venait de s'achever. Elle hésita.

C'était la première fois qu'Elle hésitait et ses mains sur la feuille tremblaient d'émotion et d'inquiétude. Ces lignes l'avaient fascinée. Mots simples, phrases banales, trop lourdes, trop longues, un brin de philosophie ordinaire. Et pourtant…

Elle reprit la lecture. L'autre soir, avant d'éteindre la veilleuse, Elle avait consciencieusement rangé les feuilles et le stylo-bille à côté du réveil et du verre d'eau. Et Elle avait pensé au jeu. Tout court. Et voilà que la nuit, à demi endormie, les yeux presque fermés, Elle avait écrit ces lignes gauchères, à peine lisibles. C'était un début. Son début. Elle, la femme-écrivain, qui n'avait jamais rien publié, qui avait toujours rêvé d'une œuvre faramineuse, qui puisse toucher les esprits les plus exigeants, Elle, qui avait constamment détruit ses pages mystérieusement écrites pendant la nuit, dictées par un dieu païen de l'inspiration, vêtues de doute et de désespoir, Elle, la mystérieuse locataire de la chambre no. 5 dont personne, ni même Mme Gênier, ne savait rien de précis, Elle, la malheureuse justicière de ses rêves dévoilés, Elle sourit, pour la première fois, devant cette fenêtre endormie, devant ce ciel pur de printemps parisien, impersonnel, mais, tout de même, bien sympathique.

***

Une volée de papillons blancs. Voilà ce que Mme Gênier vit, lorsqu'elle ouvrit la porte de la chambre no.5. C'était un de ces matins de mai, fabuleux, noyés de lumière et d'espoir. Les arbres s'étaient revêtus de fleurs et le soleil faisait si bien son travail, que la ville ressemblait à un océan doré. Un vent chaud soufflait qui emportait tout : fleurs, odeurs, rumeurs, pensées, beaucoup de poussière et… des papillons.

Mme Gênier poussa un cri aigu à la vue du corps inerte couché sur le lit en désordre. Mademoiselle admirait en silence le plafond d'où tombaient les derniers papillons (en papier…,

balbutia Mme Gênier). Les bras ouverts, Elle semblait embrasser l'univers entier, y compris la pauvre Mme Gênier, qui se rendit compte, tout à coup, que « Mademoiselle était morte, Monsieur, elle était morte ! »

Après son deuxième cri, cette fois-ci très personnel et trop aigu, elle ferma la fenêtre et fit une petite inspection de routine dans la chambre. Sur la petite table de nuit, une bouteille d'eau minérale trônait, à côté d'un verre vide et de quelques médicaments, d'un stylo-bille et d'un dossier sur lequel elle vit une feuille écrite. Rien que des signes, plus ou moins illisibles. La même écriture étrange gisait partout dans la chambre : sur le plancher, sur le lit et sur les autres meubles, signe que le courant d'air avait bien fait son métier. Mme Gênier prit quelques papillons dans ses mains, tâchant de les déchiffrer. Des bouts de mots à lettres difformes, presque illisibles, au moins pour elle, des points de suspension, des signes de question…c'était trop pour la pauvre Mme Gênier. Ici un « ille », là, un « on » ou un « ant » solitaire…Il y avait aussi, remarqua-t-elle, des phrases, mais elle n'y comprit rien. Dans les tiroirs de la table de chevet, d'autres feuilles et la même écriture désordonnée. Des centaines de feuilles et Mme Gênier au milieu de tout cela, regardant, tour à tour, sidérée et bien confuse, le corps sans paroles et les paroles sans corps…

***

Quelques mois plus tard, à l'aimable suggestion de Mme Gênier, M. Ledoux, éditeur et écrivain consacré, réussit à déchiffrer les manuscrits émiettés de Mademoiselle et, trouvant que son écriture « tout à fait magnifique » apportait un je-ne-sais-quoi de nouveau et d'insolite sur le marché littéraire, décida de les publier sous le nom d'Ella Mystère.

Quant au droit d'auteur, il revint, tout entier, à Mme Gênier, qui devint une véritable Mme de Rambouillet moderne.

« Le goût du jeu » eut un succès énorme. On parla bien longtemps de la géniale Mlle Mystère et il y eut même des critiques qui pensèrent à un autre Émile Ajar, féminin, cette fois-ci.

Lumia

Le soir étendait ses franges gris-noir dans le ciel crépusculaire. Un vent léger apportait une odeur de mousse et de champignon. La forêt qui étalait ses grands bouleaux jusqu'au pied de la montagne invitait à la flânerie. Mais, ce soir-là, las de tout désir, en proie à cette solitude vorace qui habitait ses pensées et détruisait systématiquement ses petits bonheurs, il fit semblant de ne rien sentir, voir, entendre, comprendre. Il tourna le dos, non sans regret, à cette chère forêt qui avait toujours été son refuge, sa caresse, son amie la plus intime et il choisit de se retirer dans sa chambre, dans cette maison qui était devenue, d'une certaine manière, son tombeau. Et pourtant, c'était la maison de son enfance. Ses yeux, habitués, à l'heure du coucher du soleil, à son clair-obscur fascinant, y redécouvraient, pêle-mêle, des espaces familiers, la tache bien connue sur la petite table ronde sculptée que sa mère avait tellement aimée, les égratignures dans la balustrade en bois, anciens signes des jeux un peu fous qu'il inventait avec Fabien, son frère jumeau, les…

La sonnerie du téléphone réussit à détruire cette petite joie qui s'était emparée de son esprit fragile.

- Allô ! fit-il, visiblement contrarié de cette interruption inattendue.

Une voix impersonnelle, enrouée lui annonça, sur un ton sec, implacable, que, malheureusement, Monsieur Larbreau, votre manuscrit n'a pas réussi à retenir l'attention de nos rédacteurs qui regrettent… mais… on apprécie… vous êtes, sans doute, un… votre fidélité… on est touchés par… on est sûrs que… on attend de vous… peut-être avec un petit… qui sait… un beau jour… vous pouvez compter sur… et notre gratitude… une bonne soirée et…

Il raccrocha vite, en proie à une terrible crise de nerfs. Ce dernier roman, il l'avait tellement ciselé ! Il l'avait relu mille fois, y avait travaillé dur chaque phrase, chaque expression… ses personnages, il les avait empreints de sa voix intérieure, de ses peurs et de ses illusions, de ses désirs les plus profonds, de ses goûts raffinés, de son esprit éclectique et de son humour et, d'un seul coup, une voix brutale y faisait irruption, déchirait ses illusions, égorgeait sa confiance, coupait tous ses ponts…

Dehors, la nuit faisait la fête. Une lune gigantesque s'était installée dans le peuplier argenté dont la couronne généreuse trônait devant la vieille terrasse donnant vers la cour intérieure. Et, dans l'air pur de cette fin d'été, le cri d'un oiseau solitaire coupa le silence de l'ancienne maison.

- 1 -

L'escalier grinça. Une porte se referma avec bruit. Un courant d'air. Un soupir et…un petit visage souriant. Une sorte de carte de la gaîté enfantine sur laquelle on avait dessiné une bouche assez grande, un nez aquilin et deux yeux d'écureuil. Un autre soupir, plus proche de son oreille droite, un petit rire cristallin et… Mais, écoute, enfin, ce n'est pas la fin du monde !

- Pardon ? s'est-il exclamé, en sursautant. La veilleuse renversée, les feuilles d'un manuscrit parsemées partout dans la grande chambre, une forte odeur de verveine et… dans le

fauteuil, devant la fenêtre ouverte, toute souriante, la même mine radieuse. Et la même voix.

- Est-ce un rictus génétique ?

- Pardon ? a-t-il balbutié, à nouveau. Pardon ? a-t-il répété, soupirant, comme une litanie.

- Pardon, pardon, pardon, a-t-elle repris, sur le même ton, et cette imitation, loin de lui sembler grossière et malveillante, le fit sourire.

- Et voilà ! fit-elle, en battant de ses petites mains qu'il trouva drôlement blanches. Et ben, voilà. Tu souris, enfin, Dieu merci ! cria la petite voix. Je reprends, donc. Est-ce un rictus génétique, ce clin d'œil ? Ton père l'affichait, lui aussi, n'en parlons plus de ton frère jumeau. Il paraît que ça se transmet par voie paternelle, c'est-à-dire de père en jumeaux.

- Com…comment ? Tu les as connus, mon père et mon frère ? balbutia-t-il, à nouveau.

- Personnellement ? Non. Mais j'ai entendu parler de ta famille.

- On… se connaît ?

- Moi, oui, vous, non. Mais on peut faire connaissance. Moi, je suis Lumia. Lumia tout court.

- Gérard Larbreau. Enchanté.

- Et ben, voilà, dit Lumia. Vous êtes enchanté de connaître quelqu'un. J'avoue, c'est un pas important.

- Vers quoi ? demanda Gérard, bien surpris.

- Vers… un état d'esprit plus sain ? demanda Lumia.

- Ah, bon ! s'exclama Gérard. J'ai compris. On vous a envoyé de l'hôpital ! Ils ne veulent pas me foutre la paix, ceux-là. Et pourtant, je ne suis pas malade, on l'a déjà constaté, mon état psychique…

- Blablabla ! fit Lumia, d'un ton moqueur.

- Blablabla ?! s'exclama Gérard, contrarié.

- Oui, blablabla. C'est-dire que vous divaguez. Je ne travaille pas à l'hôpital. Vous n'êtes pas fou. On ne vous surveille pas. Content ? fit-elle, en mordant, de ses dents fines, une pomme verte. Tenez, vous en voulez ?

- Non, merci, dit Gérard, tout confus. Alors, c'est l'agence, n'est-ce pas ? La Maison d'édition. Pour mon manuscrit…

- 2 -

- Si vous voulez. Ça va, pour moi.

- Et… que… vous y êtes pour…

- Mais pour vous aider, mon ami. Voyons, ce roman historique. Pensez-vous que…

La conversation prit un autre cours. Les phrases devinrent plus longues, plus entraînantes, les remarques, plus raffinées. Dans la nuit encore chaude, il y eut des rires, des larmes aux yeux, des soupirs.

Gérard se leva assez tard, vers les 10 heures du matin. Dehors, le soleil battait déjà son plein. Il sursauta. Lumia ? Où était-elle ? Il sortit dans le grand hall, la chercha. Descendit en courant les escaliers. Entra dans la cuisine. La chercha partout. Mais où s'était-elle cachée, cette petite demoiselle ? Il l'attendit toute la matinée. Vers l'après-midi, il se mit à travailler. Il relut le manuscrit de son dernier roman, y fit des corrections, il remplaça, récrit, retoucha, comme un sculpteur mécontent de son œuvre. Le roman changeait sous ses yeux émerveillés. Il le regardait, maintenant, d'un œil plus critique, y découvrait des anachronismes, des tournures superficielles, tamisait les mots, reconstruisait chaque ligne, refaisait chaque image, chaque personnage. Il redevenait, petit à petit, l'écrivain de jadis, celui qui, avant la terrible tragédie dans laquelle il avait perdu, non seulement ses parents, mais aussi

son frère jumeau, avait la force de recourir à l'auto-ironie, de se réinventer, chaque fois qu'il le fallait.

Il attendit toute la journée que Lumia revienne, mais la fille ne fit plus son apparition. Après une petite promenade aux environs, Gérard passa la soirée en compagnie de ses souvenirs. À dix heures trente, il se mit au lit. Dehors, la pluie avait commencé. De lourds nuages noirs l'avaient, d'ailleurs, annoncée, dès l'après-midi. Gérard n'aimait pas l'orage avec son cortège de coups de tonnerres et d'éclairs. Le sommeil, dans ce cas, était la meilleure alternative. Il mit, pourtant, du temps à s'endormir. Ce n'est qu'un peu avant le minuit qu'il se mit à ronfler ou, pour mieux dire, à ronronner comme un matou.

Dehors, l'orage avait cessé, mais le vent n'avait pas réussi à chasser complètement les nuages. Le décor, avec les quelques étoiles que l'on pouvait apercevoir parsemées ci et là, était étrange. Gérard entendit la porte. Lumia approcha doucement, lui prit la main.

- 3 -

- Mon cher ami ! soupira-t-elle.

- Lumia ! s'exclama Gérard à travers ses ronronnements.

Il lui raconta sa journée, lui montra le manuscrit refait, lui parla de ses projets. Il allait écrire un roman autobiographique, l'histoire de sa famille, ranimer ce jadis qui avait eu la couleur du bonheur, avec le visage délicat de sa mère, le rire robuste de son père, les yeux clairs de son frère jumeau, sa joie, la joie d'un enfant un peu gâté, qui avait toujours eu un miroir devant ses yeux, son double, son miracle. Il allait refaire le film catastrophique de ce matin-là, un matin d'octobre froid, la voiture roulant à grande vitesse, le brouillard, l'impact, le noir, le froid et lui, le petit Gérard, dans un décor blanc, le va-et-vient des visages inquiets, la douleur physique, les cauchemars,

puis, enfin, un jour, la vérité toute nue, odieuse comme une Gorgone. Elle l'avait pétri. Au fil des années, tout s'était estompé, les choses avaient commencé à reprendre consistance et couleur, mais la douleur, elle, s'était enfermée dans les entrailles de son âme. Et là, elle ne cessait de ronger.

- Et l'autre roman, celui que tu as repris…

- Je l'ai fini ! Je vais le renvoyer. Et j'espère que, cette fois-ci, ça ira.

- Mais je vous aime, mon petit Gérard ! s'écria-t-elle, en prenant dans ses bras fragiles ce colosse brun qui s'appelait Gérard et qui ronronnait de plus belle.

Et ils se mirent à danser en rythme de valse, un, deux, trois, un, deux, trois, dans la nuit silencieuse. Leurs voix joyeuses traversèrent la pelouse, se levèrent dans l'air frais et s'envolèrent vers la grande forêt de bouleaux. Dans la chambre solitaire, le ronronnement faisait des ravages.

Lumia revint chaque nuit, toujours souriante et ludique. L'été s'en alla un lundi matin, lorsque le froid, le vent et la pluie mirent fin aux flâneries. Il laissa le pays en proie à la désolation, à la décrépitude et à la rouille. L'automne transforma la forêt en candélabres pompeux et revêtit les alentours de tapisseries joyeuses en nuances de rouge et de jaune. Gérard avait beaucoup changé. Cette amitié, un peu étrange, quand même, l'avait beaucoup influencé. Malgré l'atmosphère morose qui gagnait du terrain, il était plein de joie. Il avait réussi à entrer sur le marché littéraire avec son roman historique, très favorablement reçu par la critique. Il avait esquissé son roman autobiographique, le travail était dur, les souvenirs faisaient irruption sur-le-champ, puis s'en allaient, revenaient, pour retomber dans l'oubli. Mais Gérard était optimiste. Il sentait, plus que jamais, une force nouvelle qui s'insinuait, ensorcelante, dans les couches les plus profondes de son être.

Et Lumia y était pour tout. Gérard se rendit compte qu'il aimait cette fille mignonne qui le faisait rire, le nourrissait avec sa joie et son courage de vivre pleinement. Oui, d'accord, son étrangeté était, elle aussi, exemplaire.

- 4 -

La nuit, elle était là, à côté de lui, caressait son orgueil, jouait à cache-cache avec ses remarques, couronnait ses exploits. À l'aube, il se retrouvait tout seul dans son grand lit, comme un amant abandonné. Il ne réussissait jamais à s'éveiller au moment du départ de Lumia. Des sentiments contradictoires habitaient son âme : il y avait, d'une part, ce sentiment de désolation lorsqu'il remarquait son absence ; d'autre part, il admirait le penchant de Lumia pour le jeu, pour le burlesque et pour l'étrange et l'exquis. L'arrivée de la nuit rimait avec l'ensorcellement. Un monde féerique naissait, s'épanouissant, explosant en microcosmes ludiques. La journée y empruntait un peu de tout cet éclat nocturne, car Gérard, qui travaillait dur jusqu'à cinq heures de l'après-midi, s'arrêtait, parfois, au milieu d'une phrase, mais oui, elle avait raison, cette drôle de Lumia, souriait de toutes ses dents, soupirait et reprenait le travail.

- Pourquoi pars-tu à l'aube ? Ou bien, pendant la nuit, quand je m'endors ?

- Sois sage, mon petit Gérard, lui répondait-elle invariablement et cette réponse, répétée à l'infini, avait gagné le statut d'un refrain d'enfance. « Sois sage, mon petit Gérard » avait pris place, à côté de « Fais dodo, Colas, mon petit frère » et de « Maman, les petits bateaux », dans son imaginaire enfantin. Parfois, Gérard se sentait lui-même comme un petit Poucet ou un Jacques grimpant vers un monde inconnu, mais incitant.

- Sois sage, mon petit Gérard, lui chuchota-t-elle à l'oreille au petit matin d'une journée d'hiver. Car l'hiver avait suivi au long automne pluvieux et il neigeait à petits flocons joyeux.

Gérard avait entendu le chuchotement, avait senti le frôlement de ses vêtements. Il a ouvert les yeux, a enlevé la grande couverture chaleureuse et, tout tremblant dans son pyjama, il l'a poursuivie. Mais, devant la maison, il n'a rien vu. Sur la surface étincelante de la neige, il n'y avait aucune trace.

- J'ai rêvé, a-t-il chuchoté, à son tour. Et, tremblant de plus belle, il est vite retourné dans son lit.

- J'ai rêvé, a-t-il répété. Oui, le chuchotement fait partie du rêve. Elle a dû partir plus tôt, sans doute. Mais elle reviendra cette nuit, se rassura-t-il, avant de s'endormir à nouveau.

L'hiver a eu son moment de gloire. Il a beaucoup neigé et les flocons de neige et les mots que Gérard a choisis pour ressusciter ses souvenirs se sont répandus sur le seuil de la porte, dans le jardin désert, sur les collines, dans le bois de bouleaux. Gérard a fini son roman autobiographique qu'il a appelé *Fage, tout court*. Il a reconstruit le passé, comme un petit enfant émerveillé devant un puzzle gigantesque et dédaléen. Mais il y a mis aussi une partie de sa souffrance qu'il a extraite de son âme à la manière d'une araignée qui fait naître d'elle-même son fil merveilleux. Sa toile, il l'offrira aux lecteurs, non pas pour les tuer, mais pour les ensorceler, dans le bon sens du mot.

- 5 -

Lumia a continué son périple nocturne. Elle a écouté sagement la lecture de *Fage, tout court*. Puis, lorsque Gérard s'est tu, elle a soupiré et éclaté en sanglots.

- Lumia, voyons, donc ! a-t-il balbutié.

- Qu'il est beau ! a-t-elle dit, en souriant derrière le rideau larmoyant. C'est comme un fruit doré. Le fruit de ton âme. Et de tes souvenirs.

- C'est aussi ton fruit, lui a répondu Gérard, tout ému. Tu m'as beaucoup aidé, tu sais, a-t-il ajouté.

Lumia a souri à nouveau.

Cette nuit-là, ils sont sortis dehors. Ils ont fait des anges dans la neige, ont dansé et ont joué à cache-cache dans le grand jardin. Un bonhomme de neige a fait son apparition derrière le rideau d'arbres. Il leur a fait signe de son balai et le charbon de ses yeux s'est paré d'étincelles.

Il y a eu, tout d'abord, un petit perce-neige qui a sorti ses pétales frêles à la lumière pâle du soleil. Il a dû trembler un peu, dans l'air froid du matin de mars. Deux jours plus tard, la neige avait disparu et Gérard essaya en vain de distinguer la silhouette de ce premier perce-neige dans la mer de pétales blanches qui avaient envahi le jardin. Il aurait aimé en cueillir un joli bouquet pour Lumia. Mais la fille n'avait plus fait son apparition. Deux mois s'étaient écoulés depuis sa dernière visite. Gérard s'était habitué à cette absence. Un jour, peut-être, elle reviendra, se disait-il, parfois. Puis, en proie aux idées qui ne cessaient de tourner dans sa tête, il renonçait à imaginer son retour, pour penser à de nouveaux exploits. Il avait à peine commencé un nouveau roman qu'il avait appelé *Lumia, mon…* Et là, il s'était arrêté. Mon quoi ?

Et puis, un beau jour de mars, il était descendu en ville. Il s'apprêtait à traverser la rue principale, lorsqu'il l'aperçut dans la foule. Il crut rêver, fit un pas en arrière, bouscula quelqu'un, tomba, à son tour, il y eut des cris, des mots durs à son adresse. Il se releva vite, tout malheureux. Il pensa l'avoir perdue, mais la retrouva dans la foule. Elle marchait assez péniblement, la tête haute, le regard figé. Il courut à sa rencontre, arriva devant

elle, cria son nom. Elle tressaillit, s'arrêta d'un coup, comme un automate. Il la regarda, tout ému. Et ce n'est qu'à ce moment-là qu'il comprit. Il remarqua le bâton qu'elle tenait à la main, vit ses yeux fermés. Mon Dieu, balbutia-t-il, elle est aveugle ! Lumia ! cria-t-il, en la prenant dans ses bras. Elle tressaillit, à nouveau.

- Gérard ? demanda-t-elle, de sa petite voix. Gérard ! reprit-elle, en caressant ses cheveux.

- Mon Dieu ! s'exclama Gérard. Tu me reconnais, donc !

- Mais, oui, je reconnais ta voix.

- 6 -

- Ça s'est passé quand, ton accident ? demanda-t-il ?

- Quel accident ? demanda-t-elle, à son tour.

- Mais… tes yeux…

- Ah ! sourit-elle, égayée. Mais je suis née aveugle, mon petit Gérard !

- Mais… tes visites… la nuit… chez moi… tous ces mois… nos jeux… ton aide…

Lumia sourit.

- Oui, c'était la nuit, mon petit Gérard. Ce n'était que la nuit, lorsque toute chose changeait sous l'effet spectaculaire des rêves. Je t'ai rencontré une nuit dans mon rêve. J'ai senti que tu avais besoin d'une présence, d'un ami. Tu sais, dans le rêve, je vois. Je t'ai vu, Gérard. Tes yeux ont la couleur des colchiques.

- Oui, c'est vrai, balbutia Gérard. Mais pourquoi…

- … je ne suis plus revenue ? compléta Lumia, toujours souriante. Parce que tu n'as plus besoin de moi. Tu as réussi à te retrouver. Tu n'es plus un fantoche. Tu es, à présent, un homme et un écrivain accompli. Et je sais, chuchota-t-elle, que

tu es en train d'écrire un nouveau roman que tu vas appeler *Lumia*. Lumia comme…

- … comme lumière ! s'écria Gérard, en gesticulant.

- Pardon !

Gérard leva les yeux vers cette voix sèche, dure, malveillante.

- Pardon, excusez-moi ! fit-il, à son tour. Il se retourna, chercha des yeux Lumia. Elle avait disparu dans la foule. Il aurait voulu la poursuivre. Mais il se rendit à l'évidence. Comment la retrouver ?

- Dans le rêve, balbutia-t-il.

J. Fleuret

Histoires étranges

(Suivre un auteur, juin 2017 ; recherche Michel Ostertag)

L'ARBRE

L'arbre a été déraciné par la tempête de cette nuit. Il gît au sol de tout son long.

À le voir couché ainsi tout le monde fut étonné de sa grandeur. Les jeunes enfants en profitèrent pour se faufiler entre les branches, exploit qu'ils ne pouvaient pas faire quand il était debout.

À la fin de la semaine, un des garçons fit remarquer à son père que l'arbre était tout en fleurs. C'était étonnant, d'autant que ce n'était pas la saison et que ses racines étaient à l'air libre !

On fit venir le jardinier du village qui ne comprit rien à ce qu'il voyait. Il en conclut, un peu bêtement, que cela devait venir du fait des racines qui respiraient le bon air de la campagne.

On hésita longtemps à faire venir l'équarrisseur, pensez donc, cet arbre était trop en vie pour le couper en morceaux !

Un gamin eut l'idée de planter une de ses racines à son ancienne place. Le mois n'était pas passé que cette pousse prit racine. Le plus étrange, c'est qu'ensuite l'arbre abattu perdit ses fleurs, se dessécha et voyant cela, on n'eut plus aucun scrupule à le découper en bûches pour le feu.

LE PORTRAIT

Ma mère, dans sa jeunesse, avait été l'amie d'un peintre. Ils étaient jeunes tous deux.

Un magnifique dessin au crayon qu'il lui avait offert avait été encadré par ses soins.

Ce dessin était un portrait de ma mère à l'âge qu'elle avait quand elle fréquentait ce peintre : c'est-à-dire vingt ans tout justes.

Ce portrait, une fois encadré, ma mère le plaça près de la tête de son lit dans sa chambre. Toute ma jeunesse je le vis à cette même place.

Je ne sais pas pourquoi, mais un jour, je ne vis plus ce tableau : ma mère l'avait remisé dans une malle, c'est ce qu'elle me répondit quand je lui posai la question.

À la mort de ma mère, je fus obligé de mettre de l'ordre dans toutes ses affaires.

Je triais, classais, jetais et en ouvrant une imposante malle, je retrouvai ce petit tableau, ce portrait de ses vingt ans et quelle ne fut pas ma surprise de constater que les traits de ma mère avaient vieilli, que la jeune femme avait laissé la place à une dame d'un âge certain. Le papier avait jauni et le visage avait suivi l'évolution des ans.

Comme j'étais fils unique, il ne me fut pas possible d'avoir le secours d'un frère ou d'une sœur.

Le mystère pour moi resta entier. Je replaçai le tableau dans la malle et celle-ci au grenier.

Les années ont passé. Un jour, cet été peut-être, je monterai au grenier et j'irai voir l'état du portrait, s'il a continué à vieillir ou, au contraire, s'est mis à rajeunir, qui sait !

CETTE ÉTRANGE MAISON

C'est une maison étrange à nul autre pareil enfouie dans la forêt livrée aux lianes et aux oiseaux et dont les volets battent en plein vent les jours d'orage.

Cette maison, je l'ai connue quand j'étais enfant.

Et depuis tant d'années rien n'a vraiment bougé. Malgré plusieurs changements de propriétaires pas un détail ne manque à l'appel de mes souvenirs.

Si, les chats, bien sûr, ne sont plus les mêmes, au fil des ans ils ont changé : de nouvelles portées de chatons ont remplacé les anciens maîtres des lieux, mais à la couleur de leur pelage on retrouve aisément le souvenir de ceux qui rôdaient, jadis, entre maisons et jardins.

L'étrangeté de cette demeure me poussa jusqu'à l'étude de Maître Couderc, notaire de la ville la plus proche. Je me fis passer pour un acheteur potentiel d'une vieille demeure de caractère.

Le notaire connaissait bien cette maison pour l'avoir visitée lui-même et l'avoir vendue de nombreuse fois. Il me dit : L'avant-dernier propriétaire s'était entiché de cette demeure au point de vouloir lancer de grands travaux de rénovation, déblaiement, reconstruction, mais certains entrepreneurs locaux le firent attendre, d'autres commencèrent les travaux, mais à peine les avaient-ils commencés qu'ils s'éclipsèrent pour ne pas revenir, au point, que lassé, le propriétaire abandonna tout et préféra revendre le bien. »

L'actuel propriétaire, c'étaient ses enfants qui trouvaient le lieu idéal pour jouer à Robinson et poussèrent le père à l'achat. N'étant pas très fortuné, il voulut mener les travaux lui-même. Il hissa un grand échafaudage pour atteindre la toiture, mais il ne sut pas l'arrimer solidement et un vent un peu plus fort que d'habitude les fit chuter lui et l'échafaudage : il se cassa le dos au point qu'il est actuellement paralysé. En procès avec son assurance, il cherche par tous les moyens à être indemnisé.

Ce qui fait que la maison est toujours dans l'état dans lequel les gens de la région l'ont connue au temps de leur jeunesse.

C'est étrange, répondis-je au notaire, comme si la maison se défendait et ne voulait en aucun cas que l'on toucha à ses pierres entremêlées de verdure…

Le notaire acquiesça de la tête.

Une ombre sur le visage

(Suivre un auteur, mars-avril 2020 ; recherche Michel Ostertag)

Un soir où je me trouvais assis sur la banquette d'une brasserie, à Paris, sur les Grands boulevards, à boire une bière, à me reposer d'une journée tendue, je remarquai, assis en face de moi, décalé de quatre chaises, un jeune homme, aux traits fins, aux cheveux un peu longs de qui émanait une allure romantique, allure accentuée par la tête qu'il avait légèrement penchée en avant, absorbé qu'il était à lire le journal du soir, journal qu'il avait replié en quatre, ce qui donnait une forte épaisseur de papier, comme un gros cahier, qu'il tenait fermement des deux mains de peur qu'un voleur le lui prenne. L'atmosphère autour de moi était baignée dans une sorte de quiétude enfumée, j'étais un peu retirée de la foule du bar où régnait une animation habituelle à cette heure de la journée : brouhaha et cliquetis des sous-coupes dans les mains des serveurs. J'aimais cet endroit, de plus, il était sur mon trajet de retour, à mi-chemin entre chez moi et le bureau. Et depuis quelque temps, était-ce le poids de la solitude de plus en plus lourde à supporter, j'avoue venir ici plus souvent que par le passé. Une chose, un détail m'intriguait sur la personne de ce jeune homme, un détail que je ne remarquai pas, dès l'abord : sa joue droite, celle que je ne pouvais voir directement, car me trouvant décalé par rapport à lui de telle sorte que ce n'était

que sa joue gauche qui m'était visible, cette joue, dis-je, que je ne voyais que par intermittence, seulement quand ce jeune homme bougeait légèrement la tête, il me semblait que cette joue n'avait pas été rasée depuis fort longtemps quand son autre joue était parfaitement lisse et rasée de près…

Était-ce possible qu'un jeune homme si bien de sa personne, vêtu avec cette sorte d'élégance raffinée que l'on ne trouve que dans une certaine classe sociale ait pu se laisser aller à ce point qu'il ait omis de se raser complètement et qu'il ait laissé en « friche » la moitié de son visage ? Cette curiosité ne fit qu'aiguiser l'intérêt que j'avais commencé à porter à ce garçon. Sa position sous la boule blanche qui faisait office de lampadaire dans ce décor de brasserie qui se voulait être des années vingt ne faisait qu'accentuer l'effet d'ombre et de lumière sur cette joue droite. C'était comme un théâtre d'ombres où il jouait le principal rôle, sans se rendre compte de rien, bien sûr, à chacun des plus petits déplacements de la tête l'ombre s'accentuait ou régressait en un instant. Pour ne pas paraître trop donner d'intérêt à mon voisin, je fis semblant d'écrire sur une feuille de papier, que moi aussi j'avais repliée en un petit carré, ce qui ne m'empêchait pas de jeter de temps en temps un regard oblique vers le jeune homme et de constater que le jeu de lumière variait si peu que l'énigme que je m'étais forgée restait tout entière. Quand il eut fini de lire le petit carré de son journal plié, il fut dans l'obligation d'ouvrir l'épais papier pour continuer sa lecture, je comptais sur ce moment pour que le mystère s'éclaircisse d'un coup, mais rien ne se passa, je vis qu'il avait une grande habitude de cette manière de lire et c'est avec un minimum de geste qu'il déplia le journal, le replia et continua sa lecture.

La situation semblait bloquée à jamais quand, surgissant du dos d'un serveur qui passait devant moi avec son plateau chargé de bière porté à bout de bras, une jeune femme vêtue

d'un large manteau aux plis grands ouverts, à l'écharpe en bataille comme si elle finissait devant nous une course rapide, se bloqua derrière le jeune homme en faisant une légère rotation sur elle-même, se pencha en avant vers lui pour lui passer un bras autour des épaules et lui murmurer quelques paroles que je ne pus entendre. Ce rebondissement me plut, car je pensais que cela m'aiderait à comprendre voire à résoudre mon énigme ! La jeune personne dans son élan sépara deux tables, se faufila entre elles, se laissa tomber sur la banquette tout en avançant ses lèvres vers celles du jeune homme tandis qu'elle jetait de la main droite son écharpe sur le siège en face d'elle. Ce mouvement long et gracieux se fit sans aucune pause, d'un seul élan, comme un mouvement de danse répété jusqu'à la perfection. J'en fus ébloui. Je cessai de faire semblant d'écrire, bu une petite gorgée de ma bière qui s'était réchauffée et me tournant légèrement sur ma gauche, je pris le parti de regarder au loin, mais dans leur direction, ainsi je ne perdrais rien de ce qui allait se passer…

Elle avait maintenant pris les deux mains du jeune homme et les embrassait du bout des lèvres, lui se contentait de fermer les yeux par moments. Le serveur vint se mettre devant elle, elle lui commanda un café crème. Le jeune homme s'était rapproché de la jeune femme tout en gardant la tête du même côté, ce qui ne m'aidait en rien. Un moment après, elle lui passa la main sur sa joue gauche, en caresse, et rien dans son mouvement de main ne laissait supposer qu'elle avait ressenti une quelconque répulsion au contact de sa peau, ce qui aurait été le cas, s'il ne s'était pas rasé. D'autant plus que maintenant c'est lui qui avait pris les mains de la jeune femme pour y rouler son visage. Le serveur revint apportant le café demandé. Elle le but d'un trait comme pour s'en débarrasser. Visiblement elle était pressée. Encore quelques caresses, puis elle voulut reprendre son écharpe qu'elle avait abandonnée sur

la chaise à côté de lui, devançant son mouvement il se tourna complètement pour la lui tendre et c'est à ce moment-là que je vis que sa joue était des plus lisses qui soient. L'ombre grise qui, jusqu'à maintenant l'avait teintée avait disparu ! La magie ne jouait plus. J'en restais médusé. Il se leva, tendit une main vers elle, l'aida à franchir le passage entre les deux tables, la prise par l'épaule et ils quittèrent l'allée. Je les suivis du regard jusqu'au moment où ils s'engagèrent dans le tourniquet de la porte et disparurent, absorbés par la nuit.

Je restais solitaire devant mon bock de bière, je rangeais mon petit bout de papier plié sur lequel je n'avais presque pas écrit. Je n'avais plus rien à faire ici, je pouvais maintenant repartir et rentrer chez moi. Aussitôt, je me critiquais d'avoir été si futile, qu'est-ce qui m'avait poussé à m'intéresser à ces gens-là, ce n'était pas sérieux, moment de désœuvrement, d'accord, mais tout de même, n'aurait-il pas été plus intelligent de lire les journaux du soir remplis d'événements graves, la guerre en Irak approchait…

Dans la soirée, une fois couché, je ne pus m'empêcher de penser à eux, qu'est-ce qu'ils avaient bien pu se dire à voix basse…

Delano Frere

Je me souviens

(Suivre un auteur, janvier-février 2021 ; recherche Éliette Vialle)

Je m'en souviens, comme si c'était hier. La porte d'entrée vient de claquer, les pas de mon père se font entendre sur le parquet impeccablement ciré.

Mon esprit se serre, la peur me recouvre les sens, l'enfant s'effraie en silence. Je sais que je n'échapperai pas au châtiment qui m'attend. Il va bien voir que le vase qui se trouvait sur le meuble bas qui orne le couloir, n'est plus là.

En début d'après-midi, l'envie de jouer comme un enfant joue à six ans, me prit. Je jonglais avec mon ballon de volley-ball, ressentant au plus profond de mon âme le plaisir de ce jeu.

Je jongle. Un, deux, trois jonglages réussis. Le quatrième est moins maitrisé. Le ballon s'envole, part vers la droite, redescend et heurte le grand vase d'ornement blanc et vert. Je ne saurais dire lequel des deux toucha en premier le sol. L'effroi me saisit de suite. Un vase d'ornement cassé, un si grand et beau vase. J'essayais de mettre dans l'ordre l'échelle des valeurs qui régissait les punitions. J'allais payer assez cher ce manque d'adresse.

Mon père avait cette capacité qu'ont les rapaces. Un sens aigu de l'observation, une reconnaissance immédiate des lieux.

– Où est passé mon vase ?

Maudit pronom possessif. Celui-ci allait, à n'en pas douter, alourdir la sentence. Car tout était à lui. Il y avait ses bonbons, puis les nôtres. Ses tablettes de chocolat, puis les nôtres. Ses pâtisseries, puis les nôtres. Et tout était ainsi. Je me souviens d'un fait particulièrement triste pour mon âme d'enfant.

J'adorais le lait concentré sucré qui était conditionné en ces années soixante, dans des petites boîtes métalliques. Mais c'était estampillé "interdit aux enfants ". Seul mon père s'enchantait de ce plaisir. Bravant l'interdit, je me levais en pleine nuit, me rendais sur la pointe des pieds dans la cuisine et, après avoir ouvert délicatement la porte du frigo, je gouttais à ce doux et sucré concentré de lait. Mon père s'en rendit compte, mais ne dit rien.

Une autre nuit, une autre tentation. Mais cette fois-ci il avait remplacé le lait concentré par de l'urine ! J'en avalais une partie, j'en recrachais une autre. Il ne releva rien, le matin venu. Il savait, il savait.

– Où est passé mon vase ? répéta-t-il...

Maman apparut alors, tentant une explication dans laquelle elle incluait une responsabilité qu'elle n'avait pas à endosser. De sa douceur naturelle, elle tenta de calmer l'ire du patriarche. Peine perdue ! Il alla s'asseoir sur l'une des chaises sises autour de la grande table du salon. Il m'interpelle alors par le surnom que l'on me donne depuis ma naissance.

– Zù, va chercher la brosse et viens ici tout de suite !

Mes larmes coulent, en silence. Mon cœur s'emballe, ma tristesse étouffe ma joie d'enfant ! Je dois aller chercher l'instrument qui va me faire mal, mal, mal. Il s'agit d'une brosse à lustrer les chaussures, dotée d'un socle en bois épais et dense. Je la lui donne et je tends mon bras gauche, paume de la main ouverte ; je baisse le regard. Le premier coup tombe. Un feu indescriptible s'empare de ma main. J'ouvre en grand la bouche, mes larmes coulent. Il en reste encore neuf, puis il faudra tendre l'autre bras, et offrir la main droite au supplice. Maman pleure aussi, et attend dans le couloir. Le martyr se termine, je dois regagner ma chambre. Maman me saisit au passage, me prend dans ses bras et va se poser avec moi sur

mon lit. Je n'ai plus de souffle, mes yeux sont brûlés par les larmes, je ne sens plus mes mains.

Ce rituel commença à mes cinq ans et perdura jusqu'à mes huit ans. La Vie se chargea de changer les choses, mais cela est un autre temps, une autre rive. Néanmoins, en voyant aujourd'hui mon père cloué dans son lit en gériatrie, je ne peux m'empêcher d'avoir un pincement au cœur. J'aime le coiffer, j'aime voir l'esquisse d'un sourire sur son visage quand il voit les sucreries que je lui offre avec tendresse. Et lorsque je referme la porte de sa chambre, en partant, un murmure s'échappe de ma bouche : « papa ».

***

« Mon nom est FRERE, et Delano est mon prénom. Je suis né en Angola en 1962. J'ai 58 ans. Je réside en Loire-Atlantique, à la Bernerie-en-Retz.

J'ai toujours aimé les mots, leur sens, et je les utilise comme un peintre utilise les couleurs. Je suis un contemplatif, j'observe, j'analyse, afin de mieux retranscrire mes émotions. J'ai appris cette merveilleuse langue en une année. Ses mélodies m'ont envouté, délicieusement. J'écris, donc je suis. »

Ses livres à découvrir sur Edilivre.

Patricia Laranco

Léna

(Suivre un auteur, en 2 parties : février 2012, mars 2012 ; recherche Éliette Vialle)

« *Le réel est irréductible à nos représentations et mots. Il possède sa propre aura, inaccessible à la capture. Cette faille, cet incomplet, ce retranchement qui nous en séparent, pour diffus qu'ils soient et qu'ils demeureront à jamais, nous hantent. Ils nous essoufflent. Tel un piège. Une distance impossible à combler, qui relance sans cesse notre vain désir. Peut-être est-ce cela, l'enfer*. » (Patricia Laranco, sur sa page Facebook, 18-01-2021)

Photo de l’auteure

Partie I

Il faisait froid. Le groupe de touristes s'était éparpillé. Léna s'était retrouvée aux basques d'une petite cohorte de gens qui zigzaguait le long des brasseries bouillonnantes d'animation et festonnées d'innombrables guirlandes aux lueurs nébuleuses, pointillistes et pulsatiles.

La marche allait bon train, et elle haletait, recrue de fatigue et les nerfs à vif, le cœur lacéré par l'angoisse. Un peu plus tôt, le groupe s'était arrêté très brièvement pour faire le point, juste avant de s'engager dans le couloir resserré de la rue :

- Nous sommes paumés ! avait jeté un homme qui se posait en leader.
- Où sont les autres ? avait renchéri une femme aux yeux de merlan frit et à la toute interdite mâchoire inférieure stupidement pendante.

L'homme avait haussé les épaules :

- Dieu seul le sait…En attendant, va falloir qu'on se débrouille tout seul !

Le reste de la troupe, qui faisait cercle autour du couple, avait acquiescé. Ils s'étaient donc tous engouffré dans cette populeuse rue étroite, alors même que commençaient à tomber les fléchettes dispersées d'une petite pluie mauve, piquante. Le trottoir n'était pas large. Les terrasses des brasseries et les nombreux étals d'huîtres mordaient dessus. Plus la colonne qu'ils formaient tous avançait, plus elle était contrainte de jouer des coudes et de slalomer dans la foule compacte et insouciante.
Comme la rue était droite, il suffisait de poursuivre droit devant ; cela aidait. Mais sous l'effet conjugué de la foule, du froid, du stress et de la marche rapide, Léna suffoquait presque. Bientôt, elle se trouva prise d'une sorte d'étourdissement.

Elle s'arrêta net. Tout tourbillonnait autour d'elle. Cela l'affola. Elle chercha des yeux, toujours droit dans le sens de la marche, les autres membres du groupe. Elle en identifia quelques-uns, qui pressaient le pas, déjà loin, à bonne distance de sa silhouette.
Et puis ceux-là même disparurent et la foule anonyme se referma sur son corps. En réaction, aiguillonnée par un brusque pic d'anxiété, elle serra les dents et, sans plus penser au malaise qu'elle venait de frôler, fendit vigoureusement la masse humaine. Le bruit, le pétillement de fièvre urbaine et le clinquant des néons l'étourdissaient comme un manège de foire.

Elle chargea presque l'obstacle vaguement pâteux de l'amas humain dont l'inertie s'était mise à l'exaspérer. Mais lorsqu'elle émergea enfin de la cohue, ce fut pour constater – à son grand dam – que ses compagnons de route n'étaient plus en vue. Les salauds, ils n'avaient même pas pris la peine de l'attendre ! De toute façon, quoi d'étonnant ? Il en allait tout le temps ainsi : elle passait toujours immanquablement, remarquablement inaperçue…

La petite pluie tombait plus que jamais. Le froid demeurait aigre, tangible. Ses muscles dorsaux, sous le poids du sac à dos, lui menaient la vie dure. Intérieurement, elle était la proie d'un mélange de détresse et de rage. Elle mesurait toute l'étendue de sa solitude, de son manque de liant et de charisme. Quand elle y pensait…que savait-elle de ses compagnons ?... A peu près rien ! Le sentiment de frustration, d'échec revient la frapper de plein fouet. Il s'agrégea au découragement, et ses épaules s'affaissèrent…

L'épuisement n'était pas loin. Elle le voyait se profiler. Mais elle eut un sursaut, qui décida qu'elle n'y cèderait point. Non, il fallait continuer à marcher, accélérer l'allure…Il n'y

avait pas d'autre solution, et pas non plus de temps à perdre… Peut-être était-il encore temps de rattraper le reste de la troupe…

Léna banda ses muscles et, avec bravoure, se remit en marche. À présent, les brasseries ouvertes aux quatre vents, leurs terrasses et la foule qui allait avec s'étaient effacées pour laisser place à un paysage nettement plus monotone, voire morne, ingrat : un long et haut mur gris de parpaings qui courait et où erraient des lignes de mousse, quelques passants plus ou moins clairsemés qui remontaient le trottoir blême, un maigre ruban de chaussée qui s'étirait…un coude, un peu plus haut dans la rue, dans la direction qu'elle suivait.

La poitrine alourdie par un énorme soupir qu'elle retenait à peine, elle grignota les mètres en ignorant totalement où ça la menait…

Elle se faisait l'effet d'un funambule sur une corde raide. Mais ce qui la décontenançait le plus, c'étaient les passants qu'elle croisait et qui la toisaient d'un regard manifestement chargé de dérision. À leurs yeux, c'était sûr, elle n'était qu'une femme plus très fraîche, trop ronde et de surcroît mal fagotée…une sorte de matrone qui ne déployait même pas l'effort d'entretenir le peu de *sex appeal* que ne lui avait pas encore ravi l'âge. Elle eut honte. Mais elle ravala sa honte au profit de la colère. De quel droit ces imbéciles, ces parfaits inconnus la jugeaient-ils ? En vertu de quoi récoltait-elle ces tombereaux de mépris ?

Une série de vitrines prit le relais du haut et long mur : Léna n'eut même pas le courage d'y jeter un œil à son reflet au passage. Non, même le coup d'œil le plus bref, le plus furtif l'aurait épouvantée… Elle voulait à toute force se fuir…ce qui n'empêchait qu'un court moment après, elle trouvait les ternes vêtements qu'elle arborait insupportables. Dans un regain de rage, elle résolut de s'en débarrasser au plus vite, dès qu'elle

en trouverait l'occasion, à la faveur d'un endroit tranquille. Cette idée un peu plus positive eut le mérite de lui redonner la pêche.

À force de marcher, de foncer, elle franchit deux ou trois tournants de rue et se retrouva face à une énorme trouée qui s'ouvrait de l'autre côté de la chaussée. Traversant, et s'avançant davantage encore, elle vit, en contrebas de cette dernière, une étendue si vaste qu'elle allait se perdre dans l'horizon même.

Tout un complexe ultra moderne, ultra bétonné de bâtiments cubiques étroitement tassés les uns contre les autres et d'immenses aires qui, quant à elles, faisaient penser à des tarmacs l'y attira tel un aimant. Elle fut, d'emblée, certaine que ses compagnons perdus de vue n'avaient pu que prendre la direction de cette plaine sans limites.

- Si je veux avoir une chance de retomber sur eux, il faut que j'aille par là !

Elle se mit donc à descendre l'interminable escalier de béton plutôt casse-gueule qui, prenant naissance au niveau de la chaussée, menait, au terme de nombreuses sinuosités et bifurcations tortueuses voire traîtresses, au niveau vertigineusement plus bas où se situait le complexe. Le terrain s'abaissait en pente assez abrupte, comme dans une carrière.

Lorsqu'elle atteignit le bas de la falaise, elle se trouva immergée, instantanément, dans un foisonnement de tournants, de rues piétonnières en pente et de boutiques bellement illuminées.

Autant aiguillonnée par la curiosité de la découverte que sur ses gardes de peur des surprises qui, sans doute, ne manqueraient pas de surgir, elle sinua parmi les enfilades d'espaces urbains inconnus.

Pourtant, au moment où, au détour d'une place, elle tombait nez à nez avec une pharmacie dont la vitrine, surmontée d'une enseigne d'un beau vert ruisselant, faisait saillie dans un pâté d'immeubles biscornu, elle éprouva une sensation de déjà vu qui ne lui échappa pas. De cette sensation, elle retira la certitude fortement intuitive qu'elle se trouvait exactement dans la direction appropriée. Mais, aussitôt après, elle fut piégée dans une sorte de labyrinthe de petites rues courbes, vicieuses et blêmes à force d'être bétonnées qui eut le don de l'embrouiller. Elle en fit six ou sept fois le tour, le temps de croire qu'elle allait devenir folle. Ce fut, grâce au ciel, à l'instant où elle se mettait à supplier le Seigneur de la sortir de cette ornière qu'elle déboucha, à nouveau, sur la pharmacie. Elle comprit alors : son sentiment de « déjà vu » avait été, en fait, une prémonition !

Une fois revenue un peu de ses émotions, la malheureuse poussa la prudence jusqu'à arrêter un groupe de gens du cru pour les appeler au secours. Elle leur demanda s'ils avaient vu passer un petit groupe de touristes. Comme un seul homme, ils hochèrent la tête, en signe dénégation :

- Non, ça ne nous dit rien…Mais, si vos touristes existent, je ne vois qu'un seul endroit où les trouver : tout là-bas, de l'autre côté de la plaine… dans le Maxicentre Commercial !

Quoique épuisée, Léna fonça tête baissée dans cette direction, en déployant tous les efforts du monde pour oublier le fait que la fatigue, désormais, modifiant comme de juste vilainement sa démarche, transformait celle-ci en une espèce de dandinement qui ne lui inspirait que de la honte. Immense et tout nickel, le Centre Commercial n'était que profusion d'escalators, de gracieux passages abondamment éclairés, de cafétérias au décor futuriste et de grandes surfaces. Certains espaces y donnaient l'illusion de se trouver dans une salle d'aéroport.

Léna échoua d'abord dans l'enceinte d'un grand magasin : tout était propre, étendu, baigné par une lumière jaune et unie. Le sol luisait, glissait, un peu à la manière d'une patinoire. Le plafond, bas, tamisait quelque peu la crudité de l'éclairage. À perte de vue s'étendaient des allées ponctuées de rayons qui semblaient de minuscules esquifs égaillés dans l'espace vide, exagérément impeccable. Il y avait peu de monde, et l'ambiance indifférente autant que démesurément lisse glaça Léna.

C'est alors que son impérieux besoin de changer de vêtements se rappela à elle. Profitant, précisément, de l'ambiance si savamment impersonnelle, elle se planta un peu à l'écart, en plein centre d'une large allée, et sans attendre, se défit de son vieux sweat-shirt froissé, farci de fripures. Ensuite, elle farfouilla dans son sac à dos qu'elle avait balancé à terre. Parmi le tas désordonné et emmêlé de vêtements sans grâce qu'elle se trimballait, elle parvint à dénicher un blazer orange à peine un tout petit peu moins naze que le reste. Aurait-elle l'air moins souillon sous ces oripeaux-là ?...Hum…pas sûr ! Cependant, elle voulait s'accrocher à cette mince, frêle lueur d'espérance. Elle revêtit donc le blazer orange…et se sentit plus légère !

Puis – elle ne sut pas trop comment cela se fit – elle traversa un long couloir nu et austère, privé de fenêtres, qui avait tout pour faire penser à une coursive de sous-sol d'hôpital. Un réseau ininterrompu de tuyauteries mahousses et musculeuses comme des anacondas, parfaitement parallèles les unes aux autres, l'escortait le long des murs concaves, tapissés de feuilles de métal suintantes, qui faisaient résonner le moindre écho. À un moment donné, du plafond de la coursive, se mirent à tomber de grosses gouttes d'une eau dont la teinte rouillée, presque noire n'apparaissait guère engageante, en sorte qu'elle se contraignit à hâter le pas.

Après, toujours sans savoir trop comment ni pour quelles raisons, elle aboutit dans un espace tout autre, bigrement plus policé, plus civilisé : une cafétéria cosy et moderne, à la déco aérée, fonctionnelle, aérodynamique où les couleurs dominantes affichaient un registre sombre, chaud : brun chocolat et rouge. Là également, des tuyaux couraient au-dessus de la tête des gens et tout autour du vaste périmètre, mais, plus minces, ils étaient, de façon manifeste, un élément de décoration. Le plafond, bas là encore, parachevait la sensation d'intimité profonde, pour ainsi dire caverneuse.

Un attroupement de clients à la mine réjouie s'alignait auprès du comptoir, surtout du côté de la caisse enregistreuse. Une suave odeur de café flottait…

Léna, se laissant d'autant plus prendre au charme de l'endroit qu'elle était à présent littéralement fourbue, décida de s'accorder un break. Elle se laissa tomber sur l'une des tables de toute sa masse et, ce faisant, ne put se défendre de la sensation, qui l'assaillit, de n'être plus qu'un bloc de gélatine en train de s'affaisser, de se liquéfier. Sur ce, à son corps défendant, la fatigue incommensurable se diffusa dans toutes ses veines et irrigua avec rapidité l'ensemble de son organisme, lequel lui fit, non moins rapidement, le fâcheux effet d'être un poids totalement mort, au point mort. Peu à peu, elle se sentit couler à l'intérieur d'un étang plein de vase. La résistance qu'elle essayait de déployer n'y faisait rien : elle devenait un polype, une manière d'organite informe et flasque semblable à ces pieuvres aux mille tentacules échoués sur la gadoue des grèves, au moment où la marée se retire.

Avait-elle sombré dans le sommeil ? Elle ne s'en souvenait plus. Peut-être, après tout…puisque quelqu'un était en train de la secouer. Une voix vive, sonore se fraya un passage jusqu'à sa conscience. On l'interpellait :

- Hé…madame ! Allez…finie la petite sieste !

Elle ouvrit à grand peine les yeux. Sur une vision très nébuleuse. Et puis elle sentit l'étreinte d'une main voracement refermée sur ses épaules. La voix, qui se fit encore plus pressante, lui scia les tympans :

- Madame… Ici, ce n'est pas un endroit pour venir dormir…faut commander !

- Qu…quoi ?

Une grêle de postillons déferla alors sur la chair de son oreille. La voix, à nouveau la maudite voix. Résonance de coup de canon :

- Madame ! Allez, réveillez-vous ! S'il vous plait ! Que voulez-vous prendre ?

Cette fois l'agression sonore la traversa comme une décharge. Elle tressaillit ; les derniers lambeaux de limbes, enfin, s'évanouirent.
Elle planta son regard encore très glauque dans celui, ferme, sévère même, du serveur. Quelques minutes plus tard, elle était devant une grande tasse de café noir fumant et elle enfournait les crêpes chaudes et moelleuses avec frénésie. On lui avait appris qu'elle avait bien dû somnoler une demi-heure. Sous l'effet de l'absorption de nourriture et de boisson chaude stimulante, elle perçut que le sang recommençait à se mettre en mouvement dans ses veines. Mais ce coup de fouet salvateur eut également pour résultat d'activer le cours de sa pensée et de la recentrer avec force sur les problèmes auxquels elle continuait d'être confrontée.

- Zut, se dit-elle, j'ai perdu du temps…un temps précieux ! Il faut que je file, vite !

Lorsqu'elle se leva, elle savait de nouveau qu'elle n'était pas au bout de ses peines…

Partie II (suite et fin)

Il lui semblait que les espaces traversés n'auraient jamais de fin. D'autant qu'elle y progressait en luttant contre de sourdes, d'opaques résistances.

Les galeries bondées, les énormes terrains vides où de féroces appels d'air s'engouffraient et chargeaient à même le béton plat se succédaient. Elle chemina à travers une immense aire grise et triste au fond de laquelle elle vit se découper sur le fond de ciel cendreux la silhouette caractéristique d'une fusée dressée, en attente, sur son pas de tir. Ladite fusée, assez bizarrement, ressemblait à s'y méprendre à celle de Tintin dans l'album « On a marché sur la Lune »…

Puis ce fut une enfilade de lieux caverneux pleins de brouhaha et de remue-ménage ; halls de bibliothèques étriqués, miteux, aux vagues allures de cul-de-sac où l'on venait buter contre la barrière d'un comptoir de réception surchargé d'une véritable barricade d'empilements de livres et curieusement creusé en son centre d'un minuscule aquarium rectangulaire dans lequel nageaient de globuleux têtards géants ; salles de restaurant toutes en longueur qui paraissaient creusées dans le roc et dont les murs charbonneux et sombrement scintillants, tout en se refermant sur une lumière plus que parcimonieuse et oppressante, n'en abritaient pas moins, là encore, comptoir, tables et foule dense, bruyante où il fallait jouer des coudes.

« Où cela me mène-t-il ? » commençait à penser Léna, non sans désespoir.

Et puis, cependant qu'elle longeait, en plein air, une sorte de rue piétonne brumeuse aux pavés ruisselants, comme aspergés d'une eau de lessive laiteuse, mousseuse, elle le vit et crut reconnaître en lui un de ses compagnons perdus. C'était un

grand homme mûr aux cheveux poivre et sel coiffés en brosse, dont l'ample carrure était prise dans un sobre, confortable et seyant pardessus.

Son visage, large et carré, affichait un teint rose et vif et l'ensemble de sa personne – tant allure que physionomie – trahissait une force tranquille alliée à une distinction toute bourgeoise ainsi qu'à une décontraction de bon aloi. L'air de flâner, il s'attardait sur les divers étals de bibelots, bimbeloteries et autres souvenirs qui s'alignaient tout au long de la pittoresque et populeuse ruelle léchée d'humidité…

Léna, qui s'était arrêtée net, sentait son cœur se remplir d'espoir et de soulagement, tandis qu'elle souriait. D'un sourire si heureux qu'il l'en faisait presque paraître simplette. Mais la foule était si dense, si enveloppante et si mobile qu'elle ne tarda pas à l'éclipser, le lui faisant perdre de vue. Elle pensa à la ritournelle d'Edith Piaf : « Emportée par la foule ».

Il ne fallait pas qu'elle le laisse disparaître ; elle avait besoin de lui. Cependant quelque chose, ce qui ressemblait à une force contraire, la bloquait. Elle reconnut cette force : c'était celle de sa timidité maladive…

Comment trouva-t-elle le courage d'aller vers lui ? Elle ne le sut. Toujours est-il que dès qu'il réapparut un peu plus loin, elle se précipita dans sa direction en fendant résolument la foule. Il n'avait rien perdu de son air flâneur, distingué, détendu… Tandis qu'il s'inclinait vers une représentation miniature de la Tour Eiffel en laiton vaguement doré pour s'en saisir, elle le rejoignit et lui tapota l'épaule timidement du bout de l'index.

- S'il… s'il vous plait !

D'abord, il ne réagit pas : l'avait-il seulement entendue ? Tenant délicatement l'objet en laiton entre le pouce et les

autres doigts, il l'avait levé à hauteur de ses yeux et il l'examinait sous toutes les coutures, de sorte qu'elle se trouva forcée de réitérer, à contrecœur, son interpellation.

- Monsieur…vous me reconnaissez ?

Enfin le regard de l'homme heurta le sien, qui, saturé d'espoir enfantin, se levait vers lui.

Elle répéta : « vous me reconnaissez ? Je suis une de vos compagnes de voyage ».

Fronçant les sourcils, il lâcha, sans grand enthousiasme :
- Non.

Là-dessus, il la toisa de la tête aux pieds, en une œillade-éclair qui la transperça, autant qu'elle la mortifia. Pour la nième fois, Léna eut honte de son air, de sa vêture.

Elle n'avait décidément rien pour susciter l'intérêt… Mais l'heure était trop grave. Quoique le cœur serré, elle s'entêta :

- Bon… peu importe… vous faites bien partie d'un groupe de touristes ?

Tout en reposant la mini Tout Eiffel sur son frêle étal de planche, il opina. Il n'en fallut pas davantage pour qu'elle reprenne de suite espoir :

- Super !... Eh bien, j'en fais aussi partie et j'ai été larguée. Savez-vous où se trouvent tous nos autres compagnons, et puis-je vous suivre ?

Il la considéra à nouveau ou - devrait-on dire plutôt – la survola du regard, sans que ce dernier trahisse plus d'enthousiasme. À l'évidence, l'idée de faire chemin en sa compagnie ne l'emballait pas outre mesure. Pour autant (était-ce l'effet du regard de chien battu qu'elle s'obstinait à darder vers lui ?) il fit tomber un « je vous en prie ! » qui sonnait étrangement faux.

Et il recommença à progresser, sans se presser, vers le haut de la rue.

Léna, de son côté, n'avait plus qu'une idée en tête : s'accrocher à ses basques. L'entreprise était toutefois malaisée car, très vite, il ne parut pas lui prêter plus d'attention que si elle n'était qu'un chien errant qui s'était mis à le suivre…

Ils cheminèrent, sans que l'on puisse soupçonner qu'ils étaient ensemble. La plupart du temps, affectant de ne pas prendre garde à sa présence (où, peut-être, ne prenant réellement pas garde à sa présence du tout ?), il gardait la tête tournée vers les murs et vers les étals qui s'y adossaient.

À tout moment, la foule lente et imprévisible menaçait de creuser une nouvelle fois la distance entre leurs deux corps…

Quelque temps après, le cours de la masse humaine se coagula en un remous qui donna lieu à une sorte de cohue. Cela tangua, cela alla, cela vint. Coulée de foule pâteuse, paresseuse… La brume se mit de la partie et tomba, en une manière de nappe. Finalement, l'on n'y vit plus goutte à un mètre ; ce fut affolant. Complètement, tragiquement prise de cours, Léna se mit à tourner sur elle-même.

Quand le brouillard blanchâtre et fantomal se dissipa enfin, ses yeux désorientés tombèrent une fois encore sur le désordre de la foule… Pourtant, il lui apparut que celle-ci était beaucoup plus clairsemée. Son étau s'était relâché et cela la soulagea presque… Reste que, lorsqu'elle chercha le grand homme mûr des yeux, elle ne l'aperçut pas. Brume et foule paraissaient s'être entendues pour le faire disparaître.

« Ah non, bon dieu, c'est pas vrai ! » siffla, entre ses dents, la malheureuse.

Elle se trouvait désormais face à une haute paroi rocheuse sur laquelle traînaient des écharpes d'ouate brumeuse, sous un ciel

bas et blanc. Le roc, stratifié, massif, polychrome, suintait et scintillait d'humidité. Sa partie basse était creusée par une série de cavernes béantes et noires qui, toutes, abritaient en leur sein des cascades bondissantes, vaporeuses. Le spectacle était de toute beauté, mais Léna n'était sûrement pas d'humeur à en jouir. La perspective de faire de nouveau chemin seule (vers où ?) l'étranglait d'une terreur désespérée.

Elle se mit à longer grottes et parois de roc ruisselant en automate. Humidité et fraîcheur montagnarde s'infiltraient en elle. Elle frissonna, juste avant de...

Elle se trouvait désormais face à une haute paroi rocheuse sur laquelle traînaient des écharpes d'ouate brumeuse, sous un ciel bas et blanc. Le roc, stratifié, massif, polychrome, suintait et scintillait d'humidité. Sa partie basse était creusée par une série de cavernes béantes et noires qui, toutes, abritaient en leur sein des cascades bondissantes, vaporeuses. Le spectacle était de toute beauté, mais Léna n'était sûrement pas d'humeur à en jouir. La perspective de faire de nouveau chemin seule (vers où ?) l'étranglait d'une terreur désespérée.

Elle se mit à longer grottes et parois de roc ruisselant en automate. Humidité et fraîcheur montagnarde s'infiltraient en elle. Elle frissonna, juste avant de sentir que son nez se mettait à couler. Plus que jamais, elle se fit l'effet d'être une ombre pitoyable. Comment allait-elle faire, qu'allait-elle devenir si elle ne retrouvait pas les autres ?

Elle continua droit devant elle : y avait-il une autre option ? La succession de cavernes embrumées ne semblait pas devoir finir. Accablée, elle marcha, désormais à petits pas rigides, mécaniques, sans plus faire attention à rien, nuque ployée, regard au sol. Triste cheminement habité de résignation vaincue.

Puis elle leva les yeux, au terme d'elle ne savait combien de kilomètres. Face à elle, à seulement quelques mètres, ce qui ressemblait à l'entrée d'un tunnel ; une espèce de bouche, irrégulière de contours, qui creusait une masse rocheuse. Nombre de gens affluaient par groupes compacts vers cette large béance. Elle s'y engouffra, cependant qu'un tout timide semblant d'espoir se reformait en elle. À l'intérieur, une chaleur dense, immédiate et bienvenue la cueillit, puis l'enveloppa.

Elle continua patiemment sa route à travers une succession de galeries taillées dans le roc luisant, de teinte très sombre. Il y avait là des lieux de plaisir, animés par de joyeuses cohues : grands magasins, musées, cinémas, salles de bal…quelle étrange surprise !

Au contact de la chaleur, ses tensions physiques refluèrent.

La lumière était également assez plaisante à regarder. Mais que dire de la foule, de sa gaieté qui lui demeuraient étrangères ? Elles ne dissipèrent certainement pas son sentiment d'affolement et d'incertitude insécure, pas plus que sa perception ravageuse de l'absurde de sa situation.

C'est alors qu'elle s'engagea, au hasard, dans une immense salle de restaurant toute en longueur, elle aussi creusée dans la roche. La pénombre, le plafond très bas et les pesantes parois obscures de minéral vitrifié aux formes quelquefois tourmentées eussent pu y paraître oppressantes, n'était le scintillement disséminé de myriades des points lumineux de toutes couleurs pulsant telles des lucioles et, surtout, l'alignement quasi surréaliste de plusieurs gigantesques aquariums rectangulaires et allongés qui, à quelques pas sur la gauche, en hauteur, derrière ce qui offrait l'allure d'un comptoir métallique, diffusaient une lueur d'un vert phosphorescent fort impressionnante.

Léna, portée par une coulée de foule, regarda autour d'elle. À sa droite, dans un grand lac d'ombre que seules trouaient les flammèches anémiques d'épaisses et rouges bougies, elle entrevit une foule de tables de bois robustes de forme carrée, entre lesquelles des silhouettes allaient et venaient, une flûte de champagne ou un verre de quelque autre alcool à la main. Ces gens s'interpellaient, se croisaient tout en entrechoquant leurs verres dans un tintement qui semblait souligner celui des éclats de rire. C'était sans doute l'heure de l'apéro, car aucune table n'était occupée.

Le comptoir, quant à lui, d'une longueur à défier le bon sens, était pour ainsi dire masqué par une haie de joyeux drilles…parmi lesquels – tressaut soudain de son cœur – Léna eut la surprise de reconnaître le grand homme mûr ! N'écoutant que la résurgence de son espoir, elle se faufila dans l'épaisseur du rassemblement de badauds, de façon à combler la distance qui l'en séparait.

Elle vit alors, tandis qu'elle s'approchait, que le touriste n'était plus seul. Il conversait avec animation (et évident plaisir) avec une jeune brunette frêle et de petite taille mais gracieuse en diable dans ses atours d'une élégance sans faille d'étudiante BCBG sans doute quelque peu anorexique. Une aigre pointe de dépit la frappa, lui pinça le cœur… qu'elle ravala tout aussitôt : son étonnement avait-il lieu d'être ?

Ce n'était, certes, pas le moment de s'attarder sur pareil détail…

Elle surgit comme un champignon qui sort de terre à la hauteur du couple.

- Coucou, vous vous souvenez de moi ? fit-elle simplement, à l'adresse de l'homme.

Le regard du quinquagénaire la survola distraitement. Il acquiesça. La donzelle aux airs timides l'effleura de ses yeux

de biche, qu'elle détourna sans tarder. De près, cela se confirma : elle respirait la féminité…

Quoique à tout prendre aussi embarrassée qu'un cheveu qui vient de tomber dans une assiette de soupe, Léna enchaîna :

- Avez-vous retrouvé la trace de nos amis ?

- Je crois que oui, lâcha l'homme mûr, en désignant de son index pointé un lointain rond de lumière blanche qui, à l'autre bout de la salle et dans le prolongement exact de la ligne que traçait le comptoir, semblait ouvrir vers l'extérieur. Il renchérit :

- Ils sont là-bas. De l'autre côté de la montagne. Il est temps que nous les rejoignions !

Ravie plus que de raison par ce « nous », Léna ne put que tomber d'accord.

Immédiatement après, le grand homme mûr et la péronnelle en tailleur Gucci, avec un bel ensemble, renversèrent les verres qu'ils tenaient, en basculèrent le fond d'alcool à l'intérieur de leur gorge et les reposèrent d'un geste décidé, presque brusque sur le long comptoir lisse aux reflets de cuivre. Léna interpréta cela comme le signe du départ ; elle ne se trompait guère.

Cette fois-ci, elle prit bien garde à ne pas les lâcher d'une semelle. Ils se dirigèrent tous les trois vers le rond de lumière qui, peu à peu, grandit.

Ce qui les attendait à l'extérieur valait le déplacement : outre l'énorme lumière blanche qui les assaillit brusquement, agressant sans ménagement leurs rétines, ils virent un paysage montagneux très abrupt, partagé entre la pente sèche, caillouteuse d'une falaise à peine inclinée et un précipice qui faisait l'effet d'être dénué de fond. Entre les deux zigzaguait le mince ruban d'une corniche rocheuse, que seule une corde de

chanvre lâchement tendue sur des piquets de métal qui se suivaient défendait de l'abîme.

Sans poser de questions (elle était prête à tout, à présent), Léna s'engagea à la suite de ses compagnons sur la précaire voie de passage. Une durée qu'elle ne fut absolument pas capable d'évaluer s'écoula, pendant laquelle ils naviguèrent au flanc des montagnes ocres et nues qui, dessinant un périple tout en dents de scie, tantôt les inclinait dangereusement vers le mugissement du précipice, tantôt, sans plus de transition, les élevait en direction des sommets et pics grignotés par le ciel laiteux.

Il fallait, bien entendu, surveiller ses mouvements, ses pas, et avancer, le plus qu'il était possible, collé à la haute pente sinueuse, mais, dans l'ensemble, le cheminement se fit avec une singulière aisance. Contre toute attente, loin de se laisser fléchir par le vertige ou par la peur, Léna ne fit que sentir s'accroître sa détermination farouche de franchir cette interminable série de cols, d'à-pic, de pitons et de ponts de lianes. Il va sans dire au demeurant que sa concentration était largement favorisée par le fait que le couple qui l'accompagnait, la paire assez mal assortie que formaient l'homme mûr et la jeune gazelle, poursuivait sa conversation mi-badine mi-séductrice en ignorant quasi totalement sa présence à ses côtés.

Patiemment, inexorablement, Léna bouffait du kilomètre, rassurée de ce que l'étroitesse et le caractère périlleux du chemin emprunté garantissent, en quelque sorte, que les fourmis humaines qui y progressaient soient condamnées à ne pas pouvoir se quitter d'un pas.

Pourtant, plus cela allait, plus l'ouate laiteuse qui descendait du ciel empiétait sur le dessin, sur la présence physique des montagnes et des gorges. De façon graduelle mais nette, bien

palpable, c'était comme si une étrange forme d'immatérialité était en train d'aspirer les contours. Les trois voyageurs finirent par plonger dans un immense *no man's land* tissé de pure ouate, à l'intérieur duquel ils eurent le sentiment de flotter, de ne plus toucher terre. On ne voyait plus rien. On n'entendait plus rien. Ne sentait plus rien…

L'air, toujours de couleur laiteuse et de texture totalement unie, ressemblait à la surface uniforme et lisse d'une page blanche.

Privée de sens, de sensations, Léna ne fut pas loin de croire qu'elle allait s'abolir. Elle voulut parler, interroger ses compagnons mais au même moment, elle vit apparaître, comme tatoués sur la surface polie et pâle de l'air, des tracés qui figuraient la ligne ample, courbe, en forme de croissant d'un rivage. Cette ligne paraissait constituée d'un trait d'encre de Chine mais, curieusement, nulle représentation de vagues ou d'écume ne l'accompagnait. Les seuls détails à se signaler au regard frappé de surprise étaient, en bordure de la ligne de rivage, des silhouettes parfaitement incolores de baigneurs allongés côté plage, en tenues de bain. Ces « baigneurs », minuscules, faisaient songer à des personnages en négatif. Certains d'entre eux – Léna le nota – tenaient leur main droite en visière, tandis qu'ils regardaient droit vers le large, vers la ligne d'horizon qui, pour sa part, n'était même pas figurée. A peine un peu plus haut, en flottaison dans ce qui devait être le ciel, d'autres silhouettes, disséminées à différents niveaux, de dimensions variables quoiqu'elles aussi très petites, qui lui évoquèrent des figurations de nuages nains et joufflus. Mais – à y regarder avec plus d'attention – Léna ne tarda pas à voir qu'il s'agissait en réalité de contours animaliers assez patauds, d'allure bulbeuse et, pour tout dire, mal dégrossie. Elle plissa les yeux, par souci de mieux discerner ces formes : si c'étaient bien des animaux, diantre, quels animaux au juste ? En fin de compte, à force d'aiguiser son regard et de se

concentrer, elle crut identifier les contours de phoques, ou, peut-être, de lamantins, suspendus en hauteur, dans le vide... Bizarre, autant que perturbant.

Elle n'eut toutefois pas le loisir d'approfondir plus avant ce mystère, car, entretemps, le trio, toujours déployé en file indienne, s'était extirpé de la masse d'ouate sans repères pour sauter sur l'étrange plage. « Il faut continuer ! » intima sur ce la belle voix mâle du grand homme mûr.

Et tous trois continuèrent, fidèles à la file indienne, sur la bande de sable qui, à vrai dire, plus que la consistance propre au sable, offrait celle, molle, informe et pâteuse, de la semoule bouillie qu'on aurait mélangée à du lait.

Léna supposait qu'il s'agissait pour eux de traverser la plage. Mais, cependant que cette dernière semblait s'étirer à l'infini, et un long temps après qu'ils se fussent engagés, leur guide, l'homme mûr, bifurqua de façon tout à fait inattendue vers une langue de mer qui venait de s'avancer, mordant sur la grève. Une entêtante odeur d'iode et de poisson s'éleva à la vitesse d'un mascaret, dans le même temps qu'ils se trouvèrent, non moins rapidement, enserrés d'eau jusqu'à la ceinture.

Déjà, une impression de suffocation investissait Léna. Restait que l'eau, elle aussi, tout autant que le « sable », était étrange : lisse et sans vagues ni même vaguelettes, de teinte beigeâtre, elle évoquait plutôt du lait et, graduellement, elle se mit à recouvrir tout, un peu à la manière d'une cataracte. Léna, plus ou moins confusément, sentit que la noyade la menaçait. Autour d'elle, la masse de matière fluide, lourde se refermait, omniprésente.

À peine eut-elle le temps d'entretenir le bref espoir qu'elle pourrait se tirer de ce fort mauvais pas en constatant que ses compagnons de route, eux, fendaient l'épaisseur liquide et réussissaient à se glisser de l'autre côté où, en un éclair, elle

eut l'occasion d'entrevoir de nouveau l'étendue de la plage qu'elle chuta dans un abîme de substance glaireuse qui l'étourdit, juste avant que de la sonner littéralement, de la submerger, de balayer en elle toute velléité de sensation. Elle était morte.

Changer de tête

(Suivre un auteur, juin 2016 ; recherche Éliette Vialle)

Deux femmes, hospitalisées parce qu'elles broyaient un peu trop de noir dans un établissement psychiatrique, se promenaient côte à côte dehors, le long d'une longue et étroite allée de terre. Autour d'elles, les innombrables, spacieuses et douces pelouses du vaste parc offraient à l'œil la rutilance de leur vert cru, magnifié par l'éclat aérien, pour ne pas dire presque vaporeux, de la lumière d'avril.

De tout côté se dressaient les larges troncs ravinés, noueux et tourmentés de puissants et majestueux arbres, qui devaient se trouver ancrés dans ce sol-là depuis quelques bons siècles.

- *Quelle beauté !* s'exclama l'une des deux promeneuses, Clarisse, en relevant brusquement la tête.

Elle souriait franchement, et ses yeux gris-vert luisaient de joie ; elle s'empressa d'ajouter, avec une inflexion quasi béate de contentement : « ça me remonte le moral ! ».

Son accompagnatrice qui, quant à elle, gardait la tête basse, le visage grisâtre, maussade et plus fripé qu'une vieille pomme, marmonna :

- *T'en as, de la chance !*

- *Oui…je crois qu'on peut dire ça… je vais mieux. Sortir, humer cet air, c'est bon ! J'ai même dit, ce matin, au psy que j'avais envie de changer de tête.*

Au moment où Clarisse formulait, d'une voix mélodieuse assez sonore, ces paroles, elles étaient en train de déambuler à proximité d'un des bancs verts situés en bordure de l'allée, tout contre la pelouse – et ledit banc n'était pas vide. Assis dessus, il y avait un jeune garçon vêtu d'un peignoir d'intérieur vert-bouteille un peu fripé, à la physionomie pensive et à la nuque penchée en avant. Dès qu'il perçut, dans son voisinage immédiat, la présence des deux promeneuses, il eut un très léger sursaut, et redressa le torse.

Il les avisa alors, mais ce fut Clarisse qui d'emblée, retint son attention, parce qu'il la trouva jolie. Son visage réverbérait une telle animation, un tel espoir qu'il le jugea radieux. Les mots qu'elle venait de prononcer frappèrent le tympan de Roger : « changer de tête » ?

Sans lui accorder le moindre regard, les deux femmes passèrent leur chemin, absorbées par leur discussion.

Clarisse poursuivit : « *…il a été enchanté. Donc, je crois que je vais me programmer un rendez-vous chez la coiffeuse…* ».

Roger continua à les suivre du regard, les yeux fixés sur le dos de Clarisse.

« *Pourquoi veut-elle changer de tête ? Moi, je la trouve très bien comme ça* ».

Roger, dans sa chambre et plus de deux heures après, continuait de penser à ce qu'avait proféré Clarisse. « Changer de tête… changer de tête », les mots lui revenaient en boucle, comme sur les sillons d'un vieux disque rayé. Il ne comprenait toujours pas les raisons qui motivaient la jeune femme, car, à présent, il l'aimait, il avait succombé à son charme. C'était un véritable coup de foudre qui l'avait transpercé sur ce banc et, du coup, il s'en trouvait « tout chose ».

Pourtant, Clarisse ne lui avait pas concédé, en passant près de lui, la moindre œillade. Mais il se souciait peu de ce qui, pour lui, n'était qu'un détail sans importance.

Déjà, il cogitait, ruminait : comment devait-il s'y prendre, pour attirer son attention ?

Dans son esprit, bientôt, s'imposa l'idée que lui et la demoiselle étaient « faits l'un pour l'autre ». Qu'elle était sans doute trop timide pour être en mesure de lui montrer combien, en fait, cette fragile jeune femme avait le besoin d'un soutien, d'une aide. LES SIENNES.

Bon. Si elle désirait à ce point « *changer de tête* », cela ne regardait qu'elle et lui, il allait l'y aider. Il fallait à tout prix qu'il lui prouve son dévouement, en lui facilitant la tâche. Ce serait son premier cadeau.

Le soir vint, et tous les pensionnaires qui y avaient droit furent dirigés vers le réfectoire.

Tout en traversant les interminables couloirs sans âme et les tristes volées d'escalier grises qui, sous le déferlement de la foule, rendaient les bruits de pas retentissants, voire torrentiels, Roger, la tête un peu basse et le regard fixe, ne pensait qu'à sa belle Clarisse.

- *Bonjour, Roger !*

La voix venait de se détacher, avec force, du vacarme ambiant, et elle eut le don de sortir le jeune malade, aussitôt, de ses rêvasseries tenaces. Quelqu'un qui montait s'était arrêté à son niveau, sur l'un des paliers. Il fut bien forcé de faire halte, docilement, à son tour.

Son regard identifia, près de lui, deux infirmiers balèzes qui l'avaient à la bonne.

- *Ça va ?* lança jovialement celui qui venait de le saluer.

Roger hocha affirmativement la tête en accompagnant ce geste d'un sourire timide, furtif. Après quoi il tendit la main droite vers l'homme, d'une façon nette et franche.

L'autre, qui arborait un large sourire, la saisit de suite et la serra dans la sienne, avec détermination, visiblement avec plaisir.

- *À la bonne heure ! Tu as faim ?*

La voix discrète, feutrée du jeune homme se fit entendre ; il émit un « *oui* » qu'il prit soin de souligner d'un nouveau sourire, cette fois nettement plus ouvert.

- *Haha…alors, bon appétit !*

- *Merci !* décocha le malade avec conviction, en inclinant le chef.

Les deux infirmiers et Roger se séparèrent dans l'allégresse. Le malade se perdit dans le magma bruyant de foule en pleine descente des marches. Les « blouses blanches », de leur côté, poursuivirent, en sens inverse, leur ascension vers les étages, tout sourires aux lèvres.

Celui qui avait si cordialement serré la main de Roger jeta, à l'adresse de son compère : « *il va mieux…ça fait vraiment plaisir à voir* ».

- *Oui, s'empressa d'acquiescer l'autre. Il réagit bien au traitement. Regarde, maintenant, comme il est calme, de bonne volonté, et tout ! Il fait penser à un agneau.*

- *Nous l'avons métamorphosé. Il est vraiment sur la bonne voie.*

Le réfectoire était réservé aux patients qui allaient mieux. C'était une vaste salle aux grandes fenêtres, organisée en self-service. Comme dans tous les selfs, les candidats au repas devaient se constituer en file et se succéder devant les présentoirs de vaisselle en plastique, de pain et de plats où ils

se servaient eux-mêmes ou tendaient leurs assiettes afin d'être servis. Ainsi, pensait-on, on rapprochait les patients en voie d'amélioration nette de la vie normale. En général, il était rare qu'il se produisît un incident ; cela se passait plutôt bien. Bien évidemment, des colosses aux muscles bombés sous les manches de leurs blouses blanches étaient aussi placés là, aux « points stratégiques ». Au cas où…

Dès qu'il fut entré dans la file, Roger cessa ses rêvasseries pour se mettre à promener son regard sur le reste de la salle. Quand il repéra celle qui, désormais, occupait tout, son cœur et ses pensées, déjà installée au milieu du large périmètre, à une table située juste sous l'une des hautes fenêtres au sommet arqué, il se figea. Elle mangeait, tout en discutant, toujours avec la même copine.

Il l'observa longuement, intensément, sans qu'elle s'en aperçoive. Puis il sourit. Mais, peu après, il ne tenta pas le moins du monde de chercher une place auprès d'elle.

Malgré son côté furtif, Roger, comme nous l'avons déjà vu, était fort bien vu du personnel. Une fois mis (grâce à un traitement médicamenteux prolongé) hors d'état de nuire ses états hallucinatoires et l'agitation potentiellement dangereuse qui les escortait à tout coup, il s'était transmuté en patient idéal, en pensionnaire de rêve : propre sur lui, discret, docile, coopératif et placide, souriant. Que demander de plus ?

Une semaine plus tôt – ce qui, là encore, était très bon signe – il avait demandé à donner un coup de main aux employés qui s'occupaient de l'entretien du parc, et, compte tenu de son comportement prometteur, avait obtenu gain de cause. On lui avait même confié la tonte de certains arpents de pelouse, et l'activité au grand air paraissait l'avoir encore détendu. Il adorait marcher, se dépenser, se trouver au contact des plantes. L'un des employés, qui le « supervisait », l'avait, du coup, pris

en sympathie, pour son ardeur à l'ouvrage et ses inclinaisons consciencieuses qui le rendaient très perfectionniste.

De plus en plus souvent, il tentait de l'entraîner dans des conversations, à la faveur des pauses. Ce n'était guère des plus faciles, car Roger demeurait un grand taiseux.

Cependant, le partage de cigarettes s'avéra décisif.

Donc, en produisant ensemble volutes et ronds de fumée, ils causaient. De choses on ne peut plus banales. La pluie, le beau temps et, bien sûr, les arcanes du jardinage.

Écoutant plus qu'il ne parlait (tout de même), Roger réagissait très bien. L'employé sentait qu'il comprenait ses explications et ses remarques, qu'il y était attentif. Manifestement, il « s'intéressait », ce qui –bonus – flattait le petit égo de son initiateur.

« *Ça te dirait, de travailler dans le jardinage, après ta sortie ?* »

- *Dans le cadre d'un programme de réinsertion ? Pourquoi pas…Bien sûr !*

En retour, Roger reçut, non sans une certaine surprise, une petite bourrade derrière l'épaule.

Rien ne pouvait faire plus plaisir au jardinier que ce que ce qu'il venait de répondre et, de ce fait, le sourire de celui-ci, largement ouvert, n'était pas loin d'étinceler. En traîné dans son élan, il s'empara du bras du jeune homme un peu au-dessus du coude et, avec fermeté, le serra :

- *Viens…suis-moi…je m'en vais te montrer quelques trucs.*

Après avoir écrasé son mégot sur la terre de l'allée, puis l'avoir ramassé et envoyé atterrir dans la corolle verte et métallique d'une proche poubelle de plein air, il se mit en marche sur le léger, moelleux vallonnement de la pelouse, qui exhalait à plein nez une odeur enivrante d'herbe fraîchement tondue.

A des hectares de là, dans l'un des coins les plus reculés du parc, adossée à l'un des angles de son interminable muraille d'enceinte et ceinturée de surcroit par un petit enclos de parpaings trapus qui paraissait très dissuasif et, de toutes façons, affichait un écriteau portant en lettre énormes la mention « INTERDIT AUX PENSIONNAIRES », se tenait une courte bâtisse carrée couronnée d'un toit plat, également en dur, mais d'aspect austère, dénuée de toute fenêtre. Avec un fin sourire qui s'apparentait à celui d'un conspirateur, le jardinier sortit le trousseau de clés qu'il gardait au fond de la poche de son pantalon de jogging sale et, l'une après l'autre, déverrouilla les portes d'entrée successives de l'enclos et de la maisonnette. Une fois entré dans cette dernière, il actionna un commutateur, juste à sa gauche, dans le même temps qu'il invitait Roger à se faufiler à sa suite.

À l'intérieur de la remise, sous l'éclairage plutôt cru, un espace ne comptant qu'une unique pièce d'environ treize mètres carrés laissait voir, sur toute la longueur de ses murs relativement propres un échantillonnage passablement impressionnant d'outils servant à l'entretien des espaces verts.

Il y avait là des râteaux, des pelles, des faux, des bêches, des tronçonneuses de tous gabarits, des serpes, serpettes, cisailles, émondeurs et autres sécateurs eux aussi de dimensions très variées, un assortiment de haches allant de la plus modeste à la plus volumineuse, des tourelles de pots en terre cuite de différents modèles imbriqués les uns dans les autres à la manière de poupées russes, des amoncellements de sacs de terre, de graines et d'engrais ventrus qui formaient de petites collines, etc. Le tout était rangé avec soin, et nombre d'instruments avaient été accrochés contre les parois, en rangs respirant l'ordre.

La voix de l'aimable jardinier résonna, enthousiaste :

- *Regarde ! Je te présente toute ma panoplie.*

Roger se contenta, selon son habitude, de hocher la tête en assortissant son mouvement d'un demi-sourire poli, timide.

Passionné par le métier qu'il exerçait, l'homme qui avait accès aux lieux se mit aussitôt en devoir de lui désigner chaque instrument, et de l'informer le plus complètement qu'il lui était possible, de son (ou de ses) divers usage(s).

Roger écouta bien sagement, bien docilement son discours.

L'employé termina son flot d'explications (dûment accompagné d'un bombement du torse) en claquant bruyamment des mains et en se les frottant de façon jubilatoire l'une autour de l'autre ; il conclut : « *voilà, mec… comme ça, tu auras déjà une petite idée, une idée plus précise de notre taf ! Moi, j'aime tous ces objets-là et, mieux encore, je les respecte… crois-moi, c'est très, TRES important !*

Roger lui souriait toujours en coin, la physionomie impénétrable.

- *Bon…et maintenant, je t'offre un bon petit caoua pour la peine ? D'ac ?*

Roger approuva d'un hochement de tête en lâchant un « *OK* ».

Après que la face de son « mentor » se fut illuminée telle une lampe, celui-ci pivota sur lui-même et lui tourna le dos pour prendre la direction d'une planchette de bois que l'on avait vissée tout contre une partie du mur de gauche et sur la surface de laquelle reposaient une bouilloire en plastic de taille moyenne, deux boites en carton, l'une de sucre en morceaux et la deuxième, nettement moins grande, de sachets de café en poudre, ainsi que quelques mugs colorés, renversés les uns contre les autres et flanqués d'un amoncellement de minuscules bâtonnets de bois tout plats et à bouts arrondis

semblables à ceux qui sont desservis par les distributeurs automatiques de boissons chaudes.

L'heure du déjeuner venue, Roger quitta le jardinier non sans avoir accepté au préalable sa poignée de main cordiale, après quoi il prit le chemin du grand bâtiment vieillot et massif, qui semblait l'attendre, d'un pas alerte, quasiment aérien, les poings blottis profondément dans les poches externes de sa parka pesante. L'odeur du printemps, fraîche et citronnée, lui chavirait la tête. Il serait jardinier, maintenant, ça ne faisait plus guère de doute !

Les choses prenaient forme. Ne restait plus qu'à faire la conquête de Clarisse. Mais il savait comment s'y prendre. A l'idée qu'il allait peut-être l'apercevoir au réfectoire, son cœur se mit à battre la chamade.

Quand il intégra la longue file d'attente qui longeait les présentoirs, il la vit, tout comme l'autre soir, déjà installée dans la salle de restauration, à une table, et, cette fois, seule. Concentrée sur son assiette et penchée gracieusement en avant, elle engouffrait son hors d'œuvre, sans porter attention au reste du monde, entre deux autres pensionnaires tout aussi indifférents, un homme et une femme.

Tandis qu'il versait une copieuse louchée de bœuf bourguignon agréablement fumant dans l'assiette que Roger lui tendait, l'employé de cantine chargé de cette tâche le salua, sourire aux lèvres, et lui fit, au passage, remarquer :

- *Dis donc, tu vas avoir trop chaud !*

Il faisait allusion à l'ample parka qui recouvrait toujours la carcasse dégingandée du malade et qu'il n'avait même pas entrouverte. Fourrée à l'intérieur d'une épaisse et confortable couche de laine grise qui cerclait aussi le col, les manches et le bas du vêtement, elle le faisait doubler de volume. Il aurait pu

l'accrocher à l'imposante patère qui jouxtait la porte de la salle…

Roger sourit à son tour et se borna à répondre à l'employé de cantine, de sa voix légère, feutrée, juvénile : « *non…je viens directement de dehors, j'ai bossé dans le parc. Et maintenant j'ai très très froid* ».

Le cantinier, tout à sa bienveillance, le comprit sans peine :

- *Ah ouais…y'a encore d'la fraîcheur. Surtout avant l'après-midi. Eh bien, une fois qu't'auras ça dans le cornet* (il désigna, d'un coup de menton, la platée qu'il venait de servir), *crois-moi, ça ira nettement mieux !*

Pas contrariant pour deux sous, le jeune garçon longiligne branla du chef, cependant que l'autre ne manquait pas de lui adresser un clin d'œil complice.

Après avoir pris son dessert, un yaourt, puis quelques tranches de pain un peu sec, il bifurqua bille en tête vers le côté salle à manger et repéra une table qui comptait une bonne moitié de places libres, vers l'avant du périmètre. Il y choisit un siège situé tout au bout, séparé de celui de son voisin le plus proche par rien moins que trois autres chaises vides. Cela ne l'empêcha pas de dire aimablement « *bonjour* » au reste de la tablée. Certains lui répondirent (avec plus ou moins de conviction); d'autres non. Mais cela lui était égal.

Il attaqua, d'entrée de jeu, son bourguignon brûlant, s'en régala. Une douce chaleur, du coup, se répandit au cœur de ses veines froides. An bout d'un moment, il se retourna, regardant par-dessus son épaule gauche. Quelques tables derrière lui, Clarisse, plus indifférente que jamais, avait entrepris de déguster son plat de résistance elle aussi.

D'un geste bizarrement lent, les yeux mi-clos et le corps brusquement statufié, il fit coulisser vers le bas la fermeture-

éclair de sa parka, laquelle s'ouvrit. Ceci accompli, il se leva de table sans se ressaisir de son plateau de déjeuner, mais lentement et posément, puis pivota et se mit à marcher droit dans la direction de la jeune femme. À mesure qu'il avançait, il hâtait de plus en plus le pas. Lorsqu'il se trouva à proximité de la table que Clarisse occupait, il introduisit sa main droite à l'intérieur de sa parka, entre la couche laineuse grise et ce qui devait être son abdomen. Cela lui permit de faire émerger, entre les doigts de ladite main, ce qui ressemblait à une hachette.

Là-dessus, en un éclair, il fonça, le manche de la petite cognée pointé vers l'avant et étroitement coincé entre les paumes moites de ses deux mains, les cinq doigts scrupuleusement refermés sur le bois lisse et courbe, un peu glissant, le serrant à mort, jusqu'à faire blanchir les jointures de ses phalanges. Jamais, dans son souvenir, il n'avait empoigné ni serré un objet –ou un être- avec une telle force nerveuse. Cependant, son visage demeurait souriant, nimbé d'un contentement étrange.

Sans que personne ne puisse avoir le temps de réagir tant il était preste, il rejoignit la table où se tenait Clarisse, sa « dulcinée » secrète et, dans un large geste semi-circulaire qui brandissait la hache, planta celle-ci dans le cou de la femme avec la dernière vigueur.

Le sang, instantanément, gicla dans tous les sens, en un puissant geyser. Mais ce ne fut pas tout : la tête se trouva rapidement sectionnée. L'acier incroyablement dur et surtout tranchant de la hachette la sépara de sa base. Elle se détacha, voltigea dans les airs tel un ballon de football.

Le réfectoire tout entier, à présent, retentissait de cris. Les voisins immédiats de la malheureuse, tous debout et tout gesticulants, étaient inondés, poissés par le jet continu

d'hémoglobine, et poussaient en conséquence des hurlements et des clameurs bestiales.

Sortis de leur relative tranquillité, les infirmiers balèzes affluèrent et trois d'entre eux se jetèrent sur le décapiteur, l'empoignèrent, lui arrachèrent violemment, furieusement des mains la hache, dans le même temps que leurs compères se chargeaient d'éloigner les voisins de table en train de se laisser aller à l'hystérie aigue, et de les maîtriser à leur tour.

La tête de la victime avait roulé à terre un peu plus loin, en plein milieu de l'allée centrale.

Ceinturé par les colosses qui n'étaient pas loin de l'étouffer, Roger se sentit soudain affreusement mou, totalement flasque. La suite ne se fit pas attendre : il s'affaissa derechef, car il venait de perdre connaissance.

Le plus vite que l'on put, on l'entortilla et on le sangla fermement dans une camisole de force et l'un des infirmiers se hâta d'amener un brancard sur roues. On y chargea l'homme, et direction la chambre d'isolement capitonnée – au pas de course !

Aussitôt que Roger, encore très largement dans les vapes, se trouva installé par terre, sur l'épais revêtement de mousse solidement fixé au sol et aussi moelleux que l'étaient les lourds capitons roses qui l'entouraient sur tous les murs de la minuscule cellule vouée à l'isolement des patient trop agités et/ou dangereux, un nouvel infirmier rejoignit son collègue, lequel actionnait déjà son brancard pour quitter la pièce et, s'accroupissant, lui déversa le contenu d'une seringue dans une des veines du cou.

- *Hé bé,* s'exclama le brancardier, qui suait à grosses goutte, à l'adresse de l'autre soignant.

Le deuxième « blouse blanche », qui venait de se relever, lui adressa un regard qui en disait long sur son émoi.

Puis, bouche-bée, il hocha tristement la tête :

- *Nom de dieu, qu'est-ce qui lui a pris ?*

Au moment où, très lentement, Roger se fraya un chemin hors des limbes de l'inconscience, la première chose qu'il ressentit fut une impression de pesanteur, d'ankylosement extrême, assortie des assauts pulsatiles d'une migraine tenace, qui cognait fort. Il remua le cou (la seule partie de son corps qu'il était en mesure de remuer) et constata qu'il avait la bouche sèche, pâteuse, comme encombrée de mastic. Ses yeux balayèrent à grande vitesse le plafond capitonné de rose, et il se demanda, bien évidemment, où il était. Il fallut du temps pour que son esprit, lui aussi réduit à une sorte de pâte informe, vague, se clarifie un tant soit peu. Le mal de tête et l'engourdissement cérébral avaient beaucoup de peine à se dissoudre. Il avait même la sensation bizarre, dérangeante que le temps n'existait plus. Et que son cerveau était devenu une simple masse spongieuse, une éponge saturée d'eau sale. Avec cela, il fallait lutter contre le poids de ses paupières qui, encore lourdes, menaçaient à intervalles régulier de se refermer brutalement sur ses globes oculaires douloureux.

Lorsque, pour la Xème fois, il força ces deux petites membranes rebelles et papillotantes à battre en retraite vers le haut, ses yeux avisèrent, penche juste au-dessus de lui, la présence d'un visage de forme allongée, olivâtre, ombré autour de la bouche ainsi que sur les côtés d'une barbe naissante, coiffé de cheveux plats et sombres et garni d'une paire de lunettes rectangulaires à monture noire épaisse.

- *Bonjour, Roger, est-ce que ça va ?...* Je suis le docteur Becker.

Le docteur Becker. Ce fut comme si, brusquement, un éclair déchirait sa masse spongieuse. Fiat lux. Il se souvint que le docteur Becker était son psychiatre attitré. Là-dessus, comme un éboulement ou une cascade brusque, foudroyante, tout lui revint en mémoire d'un coup. Tout se « débloqua », sous l'effet d'une espèce de réaction en chaine, dont le déclencheur avait été son identification du médecin. Le demi-sourire si particulier du jeune homme refit surface, et il souffla, d'une voix éraillée :

- *Bonjour, docteur*. [Ses yeux étincelèrent de confiance] Oui, ça va !

- *Comment vous sentez-vous ?* interrogea, dans un chuchotement, le praticien.

- *J'ai la gorge sèche, très pâteuse…et puis, j'suis un peu étourdi.*

- *Oui, c'est normal…ça va passer…Bon, vous me paraissez très calme, maintenant, a priori. On va vous enlever cette camisole, et puis vous apporter de quoi boire.*

Roger gratifia le médecin d'une œillade débordante de reconnaissance. Son sourire s'accentua.

- *Après ce qui s'est passé, on va vous maintenir en isolement, et vous administrer un traitement médicamenteux nettement plus fort. Nous verrons ce que cela donne…*

- *OK*, répondit simplement l'autre.

Après cela, la physionomie du jouvenceau, jusque-là remarquablement lisse, reposée, sereine depuis qu'il avait reconnu le docteur Becker, se chiffonna légèrement, comme si une ombre descendait dessus. Becker, qui le scrutait, ne manqua pas de remarquer les ridules soucieuses qui se mirent alors à danser sur la peau de son grand front livide.

- *Qu'y a-t-il ?* questionna le psychiatre. *Il y a quelque chose qui vous tracasse ?*

La bouche fine de Roger se plissa, se tordit, pour ainsi dire :

- *Non, mais dites-moi, docteur…vous avez des nouvelles de Clarisse ? Est-ce qu'elle a réussi à se trouver une autre tête ? C'était son rêve !*

Les corbeaux

(Suivre un auteur, en 2 parties : janvier 2017, février 2017 ; recherche Eliette Vialle)

Partie I

Perdu dans une grande ville inconnue et, de surcroit, en apparence, vidée de toute présence humaine où j'étais occupé à chercher en vain, désespérément (compte tenu que cela faisait déjà un notable paquet d'heures) un quelconque point de chute, je finis, les mâchoires serrées et à peu de choses près la tête la première, par m'engouffrer, tout ce qu'il y avait de bêtement, au hasard, dans une ouverture qui possédait, en fait, le seul mérite d'interrompre par sa béance (de porte coulissante automatique bloquée ?) une interminable et on ne peut plus monotone rangée de grands panneaux vitrés aux surfaces limpides, étincelantes, idéalement nettes, que je longeais depuis déjà un temps certain, et bien trop long à mon goût. Qui sait ? C'était peut-être une gare, qui me permettrait de prendre le large ?

Dès que j'eus franchi l'entrée, sans transition, je m'arrêtai net. Je me trouvais au seuil d'un hall aux gigantesques dimensions et à la forme circulaire, aussi démesurément haut de plafond qu'il était étendu en superficie. Il affichait, partout où les regards se tournaient, de longues surfaces si froides, si

rutilantes et si lisses qu'elles vous glaçaient presque instantanément le corps, un peu comme l'eussent fait des sols et des parois de marbre.

Pour le reste, nulle part je n'apercevais la moindre silhouette humaine. Pas de meubles non plus. Ni de statues. Pas davantage de colonnades. Non, rien, hors cette netteté roide, nue, totalement impersonnelle qui exhalait une étonnante haleine glaciale, quasi polaire…cet espace concave, profond, d'une propreté pour ainsi dire surnaturelle où rien ne saillait, ne venait troubler l'ordre stérilement géométrique, lequel, lui-même, ne semblait là que dans le but de se prolonger à l'infini, dans toutes les directions possibles ; sans la moindre restriction. Rien que ce parti-pris, à la fois dérangeant et fascinant – de vide, de décharnement creux, rigide, glacé qui était porté au summum…

Le premier sursaut de surprise passé, j'écarquillai les yeux. Quelle pouvait être la fonction d'un lieu pareil, bon sang de bonsoir ? Était-ce un temple ? Non, sûrement pas…il n'y avait pas l'ombre d'un autel, ou de quoi que ce soit d'autre s'en approchant.

Et comment expliquer la désertion de ce lieu par toute présence humaine ?... Comment, du reste, expliquer, aussi, le fait que je n'avais aperçu personne – rigoureusement personne ! - autour, dans les multiples rues de cette ville où j'avais auparavant tant tourné en rond, non sans angoisse, et qui affichait pourtant maints indéniables aspects futuristes ? Comment interpréter une pareille vacuité généralisée ?

Mais je n'étais certainement pas au bout de mes peines, tant s'en fallait : quelques instants plus tard, voilà-t-il pas – ô nouvelle surprise – que je remarquai, très haut, non loin du plafond de l'imposante salle où je me trouvais -lequel consistait en une vaste verrière de forme hémisphérique - une

extraordinaire concentration de volatiles tous de couleur noire et occupés à tournoyer avec constance, en un étrange ballet.

Du coup, ce fut plus fort que moi : mon regard se trouva scotché à l'immense coupole de verre (à moins que ce ne fût de plexiglas), seul endroit en ce lieu si vide, si désespérément désert et, comme je l'ai dit, si exagérément spacieux qu'il en suscitait une sorte d'anxiété agora-phobique, à receler une marque de mouvement, de présence, de vie.

Les minutes passèrent. Je demeurais là, toujours sur le seuil, cloué au sol dur, lustré, luisant qui, je le souligne encore, émanait une froidure totalement dénuée d'âme. Mon corps entier s'était tendu, comme s'il cherchait à le quitter, justement, ce sol ; exactement comme s'il tentait de s'allonger dans le sens vertical, pour – qui sait ? – décoller, rejoindre tous ces oiseaux, là, au plafond. Haut levé, mon regard ne quittait désormais plus l'inaccessible, le lointain sommet du grand hall.

Mon cou et ma nuque, renversés en arrière le plus qu'il m'était possible, commençaient à me faire souffrir. Cependant, je n'en avais cure. Le grouillant ballet de ces myriades d'oiseaux avait le don de me captiver.

J'ignore exactement combien de temps se prolongea cette sorte d'état de quasi « transe ». Ce que je sais, en revanche, c'est qu'il prit fin de manière passablement brutale. Sans crier gare, mon regard pourtant assez vigilant vit l'un des volatiles tournoyants se détacher des hauteurs lumineuses, courbes, d'aspect quelque peu translucide. Quittant la formation dense et harmonieuse de son vaste groupe en vol, il chuta en piqué, presque avec la fulgurance d'un petit météore, bec en avant, pointé vers le bas et ailes étroitement plaquées le long du fuselage de son corps sombre, disposé dans une position légèrement oblique. Croyant qu'il allait directement s'abattre sur moi, pris de panique, je tressaillis de toute ma carcasse et

eus, heureusement, le réflexe d'effectuer un saut de côté juste à temps. Mais il se posa sur le sol miroitant, non loin de ma personne, et alors là, je peux vous dire que j'eus un choc qui me retourna les viscères.

Vu de très près, le volatile avait toute l'apparence d'un corbeau géant. Comment le décrire ? Et à quel autre animal le comparer, du point de vue de la taille ? Des pattes au haut du crâne, il devait bien mesurer pas loin de quelques trois mètres. Son corps était aussi massif, aussi large que celui d'un rhinocéros. Je n'osais imaginer l'envergure de ses ailes, qu'il gardait repliées. Quant à son bec, il était long, mais surtout épais, d'un noir d'encre et, d'entrée de jeu, il faisait l'effet d'une arme plus que redoutable.

Après avoir remarqué tout cela, je fus frappé par ses petits yeux tout ronds, terriblement perçants, qui me scrutaient d'une façon avide. Ils étaient fixes, un peu dorés, mais dotés d'une dureté de pierre…des morceaux (ou des billes) de mica au scintillement sombre, âpre, aigu. Toujours planté à deux pas de moi, le « drôle d'oiseau » m'examinait. L'insistance qu'il mettait dans son regard me parut tellement insoutenable que je ne pus m'empêcher de réagir par un mouvement de recul. Mon étonnement et ma frayeur eussent dû, normalement, me dicter d'effectuer, sans plus attendre ni perdre de temps, une volte-face foudroyante qui m'aurait expédié plus vite que le vent, au pas de course accéléré, hors de ce hall.

Et pourtant les yeux ronds et d'une minérale dureté de la bête me retenaient ; c'était un peu comme s'ils me tétanisaient, en quelque sorte. À mesure que les minutes s'écoulaient, ils devenaient, me semblait-il, de plus en plus sévères, insistants et inquisiteurs. L'oiseau ne bougeait toujours pas d'un pouce, mais je redoutais intensément que, tout à coup, avec soudaineté, sans le moindre avertissement, il ne choisisse de me sauter dessus et de me mettre en pièce. Jamais, au cours de ma vie, je

ne m'étais moi-même ressenti comme aussi exposé, aussi dérisoirement vulnérable. Je retenais mon souffle.

Le gigavolatile finit tout de même par s'animer, d'une certaine façon : sans aucune brusquerie, il se mit à incliner la tête. Dans son regard, désormais lui aussi nettement moins fixe, je crus entre-deviner une certaine pointe, fulgurante, d'ironie moqueuse. On aurait dit qu'il m'évaluait, de manière plus approfondie, et qu'il était en train de cogiter afin d'en tirer ses conclusions. Une curiosité appuyée traversait aussi ses yeux, du moins fût-ce ce que je crus percevoir, non sans un accès de chair-de-poule.

Avec une prudence qui avait quelque chose de tâtonnant, mon regard descendit sur ses fortes pattes écailleuses, guère moins larges que l'eussent été de petits troncs d'arbres bien droits, et terminées par deux rangs de puissantes griffes qui m'arrachèrent, derechef, un hoquet. En réaction, incapable de contempler plus longtemps ces impressionnants membres, je déportai vite fait mon regard sur la noirceur lisse et lustrée de son plumage, laquelle semblait luire avec une certaine élégance dans la franche lumière.

Sa tête s'anima de nouveau : plus brusquement que la première fois, elle pivota vers le haut ; son terrifiant bec se darda dans la direction des hauteurs de la verrière circulaire où l'essaim ténébreux de ses congénères continuait de tourbillonner, si haut, si loin que ses éléments ailés paraissaient ridiculement minuscules. Je fus frappé, du coup, par l'évident et étrange contraste qui émanait de l'outrageuse dimension du corvidé qui me faisait face à terre, et celle, en comparaison microscopique, des autres oiseaux qui, au plafond, tout là-haut, formaient cette bizarre nuée.

L'oiseau géant qui se tenait devant moi entrouvrit son bec massif ; de ce fait, il libéra un croassement d'une telle

puissance qu'un bref instant, je crus que mes tympans étaient sur le point de se briser. L'acoustique de l'immense salle vide contribuait sans doute à amplifier le fort fâcheux phénomène.

Grimaçant, empoigné par la douleur puis investi tout aussitôt par une surdité totale, je levai à mon tour mes yeux mi-clos vers la très haute coupole.

En l'espace de quelques secondes, je vis alors, clairement, se détacher de l'immense groupe d'oiseaux en vol trois autres formes noires qui tombèrent obliquement, à la manière de flèches, exactement comme, un peu plus tôt, l'avait fait le premier corbeau. Devinant ce qui allait se produire, je fermai les yeux de terreur. Lorsque je les rouvris, mon cœur se trouva à deux doigts de cesser de battre. J'étais cerné par quatre corvidés, tous de la même colossale (et inimaginable) taille, qui s'étaient disposés, à intervalle régulier, en un bel arc de cercle.

Les quatre oiseaux en robe de deuil m'écrabouillaient de leur présence et, au milieu d'eux, ça va de soi, je me sentais de la taille d'un nain, ou même d'un simple moucheron.

Leurs paires d'yeux inquisiteurs convergeaient vers moi avec un bel ensemble, et tout ce que je trouvai à penser, stupidement, ce fut : « qu'est-ce qu'ils me veulent ? ». Plus que jamais cloué au sol, je n'osais pas bouger d'un pouce. Finalement, incapable de soutenir plus longtemps leurs regards dardés, je baissai les yeux. Mes lèvres, quoique discrètement, tremblaient, pareilles à celles d'un enfant pris en faute.

C'est alors que je fus, pour la seconde fois, assailli, presque repoussé en arrière par l'irruption d'un son gigantesque, qui emplit tout l'espace ambiant et tout mon crâne de sa vibration retentissante. Une immonde voix dissonante, horriblement caverneuse et en même temps nasillarde à souhait, s'échappa de l'un des becs qui me faisaient face, soudain grand ouvert :

– Qui t’a permis de pénétrer ici ? De violer notre sanctuaire ?

Partie II (suite et fin)

Je me mis à trembler de tout mon corps, de façon incontrôlable. Comment trouver la force, le cran de répondre à une pareille voix ? J’avais l’impression qu’elle venait de me balayer, à l’instar d’une bourrasque.

Je me taisais donc, la langue comme collée à mon palais par une sorte de bitume, de couche de glu épaisse qui lui interdisait le moindre mouvement. « Quelle idée ai-je eue d’entrer dans cette foutue baraque ? » pensai-je juste, au passage.

Et, avec une soudaineté effarante, jaillissante que j’eus à peine le temps de voir venir, une énorme patte s’abattit sur mon crâne et y referma ses doigts constellés d’écailles en exerçant une pression assez ferme. Suffisamment ferme, en tout cas, pour me contraindre à me baisser, à me ratatiner, un peu comme un accordéon que l’on replie.

Au final, je me retrouvai accroupi, tassé sur moi-même presque au niveau du sol, les paumes de mes deux mains plaquées contre la dure froidure de celui-ci. Mon corps tremblait, il vibrait tellement sous l’effet de la terreur et de l’inconfort physique que je me pris à souhaiter que ce foutu monstre m’écrase sur le champ, une bonne fois pour toutes, si telle était son intention.

Mais sa voix tonna de nouveau ; déluge, cyclone de son insoutenable : « Tu cherches sans doute des individus de ton espèce ? Tu n’en trouveras pas ! Cette ville est vide de tes congénères et, comme tu le constates, nous sommes les seuls à l’occuper. Dans notre dimension, le corbeau a muté, et il a supplanté l’Homme. Je vais te lâcher et, une fois cela fait, tu te prosterneras devant nous !!! Ensuite, tu resteras à quatre pattes

et tu feras presto demi-tour. Après quoi tu sortiras de cette salle que tu souilles. Le plus vite possible ! ».

Le corbeau transforma ses solennelles paroles en actes sur le champ : aussi vite qu'il les avait plaqués et resserrés autour de ma pauvre carcasse, il souleva ses doigts. D'abord, je restai accroupi, tétanisé, la tête basse, les paumes toujours appuyées, bloquées contre le « marbre » sans tâche. Mais très vite, juste après, je sentis ma boîte crânienne se faire pénétrer par une espèce d'onde acoustique linéaire, extrêmement aigüe, qui me vrilla de façon tout ce qu'il y a de désagréable.

Dans la seconde qui suivit, je changeai légèrement de position. Fléchissant les coudes et les collant à leur tour par terre, je fis le gros dos tandis que, de leur côté, mes deux genoux s'abaissaient et tombaient au contact de la surface lisse et froide. Toujours serré dans l'étau de l'onde sonore, mon crâne ne tarda guère, lui aussi, à plonger en avant et à toucher, du front, la dureté du sol.

Toute pensée, toute conscience de ce que j'étais en train d'accomplir m'avaient déserté. Je me prosternai, machinalement, ainsi que l'eut fait un automate. À un nombre de reprises dont je n'ai même pas su garder la mémoire.

Lorsque je m'en souvins, j'étais dehors, à nouveau à l'air libre, et j'en conçus un indéniable soulagement, qui surgit en une grande bouffée, de nature quasiment euphorique. L'acuité de l'air bleu et sec se répandait dans mes narines. Cependant, je ne tardai pas à m'apercevoir que je n'étais plus à la verticale, mais dans une position thoracique et abdominale à peu de choses près parallèle à celle du trottoir propre sur lequel j'étais en train de trottiner, à quatre pattes, jambes pliées. Un électrochoc me parcourut le cerveau, puis l'ensemble de l'épine dorsale.

Je m'arrêtai, avec brutalité ; complètement pris de cours. La panique, la pensée qu'il fallait tout de suite que je me redresse, que je recouvre ma position d'homme, se mit à me dominer, à me submerger. Bandant désespérément mes muscles, je m'efforçai de replacer la plante de mes pieds et mes talons bien à plat, de remettre mes jambes d'aplomb et d'arracher au ciment blanc mes paumes, afin de me relever. Mais il se trouvait que mon corps se livrait à une étrange résistance, qui rendait la lutte très rude.

Ce fut durant une fraction de temps pénible autant qu'interminable que je m'escrimai, en pure perte, et cela me vida de mon énergie. J'en ressortis hors d'haleine, inondé de sueur épaisse, poisseuse…et encore, toujours à quatre pattes !

Langue pendante, je me mis alors à tourner la tête en tous les sens. Ne fallait-il pas que je revienne sur mes pas, vers ces maudits corbeaux ? Où se trouvait la bâtisse où j'avais fait leur malencontreuse rencontre ? Quel tour m'avaient-ils joué ?

A m'en démettre les vertèbres de la nuque, à les tordre, je m'acharnai dans mon inspection ; je portai, partout où cela m'était possible, l'insigne angoisse de mes regards. Je ne repérai ni suite de panneaux vitrés, ni quoique ce soit qui y ressemblât. Sous la lumière trop nette, trop claire, toute en abruptes géométries, je ne vis que des pâtés d'immeubles et de larges escaliers de béton que, beaucoup plus haut, dominaient les silhouettes verticales, un peu diaphanes, de hautes tours de verre où se reflétait, divisé en petits carrés, le bleu cobalt du ciel, le tout enveloppé d'une épaisseur de silence si monumentale qu'il me sembla que, jamais de ma vie, je n'avais eu l'occasion d'en « entendre » de telles.

Lorsque je tentai d'expulser un cri de terreur, ce fut une série d'aboiements qui fusa.

Doutes

(Suivre un auteur, novembre 2017 ; recherche Éliette Vialle)

- Docteur, je ne suis jamais sûr de rien. Je doute de tout. C'est un enfer !

Le médecin fronce le sourcil :

- Ah bon ? Que voulez-vous dire par là ?

- Eh bien [la voix tremble]...vous êtes là...mais je crains que vous vous évaporiez...j'ai l'impression que ça pourrait survenir d'un instant à l'autre. Un peu comme dans les mirages...pouf ! On voit les choses, puis tout se dissipe. Ou alors, c'est comme dans les rêves : leurs contours se défont, fluctuent...et puis du tout au tout, ils changent : de cadre, de situation, d'acteurs !

Qu'est-ce qui me prouve qu'en ce moment même, je suis vraiment ici, assis en face de vous ? Et si tout ça [l'homme embrasse l'ensemble de la pièce d'un vaste geste semi circulaire du bras] n'était pas davantage qu'un décor...un décor de théâtre, par exemple...ce décor ne pourrait-il pas se voir remplacé à n'importe quel moment ?

Je ne vous verrais plus, ni ce bureau, ni cette fenêtre, mais je verrai une immense prairie... ou un hideux babouin tous crocs dehors, qui se mettrait à me foncer dessus...où un cul-de-basse-fosse au fond duquel je serais enfermé...ou quoique ce soit d'autre...les choses sont tellement imprévisibles !

Elles sont si fragiles que j'ai quelquefois l'impression de passer au travers...

- Vraiment ?

- Oui. Est-ce que je suis réel ? Ou est-ce ce que je vois, touche, entends, goûte qui me ment sans cesse ?

De temps en temps, je suis si perdu, perturbé que je me pince - jusqu'au sang !

Rien n'arrive à me convaincre de ma réalité, ni, d'ailleurs, de celle du monde. Tenez... parfois, je m'installe devant un miroir, je scrute... et je ne vois rien ! La glace reflète tout ce qui est censé m'entourer dans le moindre détail, mais pas moi-même. A d'autres moments, c'est le contraire : je me vois, et je me reconnais, même, mais la pièce qui m'entoure a complètement changé, de sorte que, légitimement, je me dis "qu'est-ce que je fous là ?". Et je sors brutalement de la pièce...

Lire et écrire... j'y ai renoncé. Cela devient insupportable. Dès que j'ai lu une phrase, je ne suis plus du tout sûr de l'avoir réellement lue. Alors, je recommence sans cesse ; je reviens en arrière ; je la relis ; je n'arrête pas de la relire. Mais rien n'y fait : je n'arrive jamais à me convaincre que j'en ai bien fini avec elle. Je me dis : "est-ce que, par hasard, tu n'aurais pas plutôt lu autre chose ?" Et, effectivement, j'ai l'impression que la phrase, entre temps, a bel et bien changé ; c'est la même chose... à chaque reprise; à chaque fois que je la relis !

Dans ces conditions, vous comprendrez bien que ma lecture se bloque : pas moyen de la faire progresser, de la faire avancer... je stagne, je fais du sur-place !

Et pour l'écriture... l'autre jour, j'ai écrit une lettre à ma mère, que j'adore et dont je suis très proche - du moins si mes souvenirs sont bons... J'ai couché la première ligne et j'étais, ce faisant, persuadé que j'écrivais "Maman chérie". Puis je me suis arrêté quelques deux secondes, juste pour chercher les mots suivants... mon regard est machinalement retombé, pendant ce temps-là, sur la petite ligne, et savez-vous ce que j'y ai lu ? « Espèce de vieille peau de vache » ! Ça m'a tellement paralysé d'horreur que, du coup, j'ai cessé d'écrire. Tout net.

Ne pensez-vous pas, cher docteur, qu'il y a de quoi devenir fou

Mais... mais... c'est étrange... la couleur de vos yeux n'est plus tout à fait la même. Et puis, vous ne dites plus rien... au fait,

êtes-vous vraiment un médecin ?... Heu... transformez-vous en ce que vous voulez, mais pas en bouledogue... ni en chat de Sheshire !

Pourquoi vous me souriez comme ça ? Pourquoi vos dents s'allongent ?

Le médecin réplique :

- Cher monsieur, je pourrais aussi bien vous retourner le compliment. Pourquoi votre chaise est-elle vide ? Je n'entends plus que votre voix !

- Ma voix... ma voix, vous êtes sûr ?

- Enfin, je suppose que c'est la vôtre...

- Pour vous l'avouer, je n'en sais rien. Je serais bien en peine de vous le dire.

... Et puis, d'abord, je vous dis quoi ?

- Vous me dites que j'existe. Mais j'en doute !

L'épreuve

(Suivre un auteur, janvier-février 2018 ; recherche Éliette Vialle)

Quand finalement, au terme de toutes ces incroyables et exténuantes tribulations au hasard des mille et une tortueuses et traîtresses circonvolutions de la ville, je parvins à atteindre le lieu où l'on m'avait convoquée, ce fut pour me heurter à un « accueil » qui, pour être, certes, prévisible, n'en était pas moins des plus déplaisants.

Je me trouvais à la lisière d'un assez vaste terrain au sol bétonné sur lequel on avait dressé un imposant hangar de tôle qui avait pour particularité d'être entièrement ouvert sur l'un de ses côtés, face à moi.

À l'intérieur de ce hangar, et non sans stupéfaction, je distinguais d'immenses alignements d'épais pupitres de bois sombre à l'ancienne mode sur lesquels se courbaient les dos des candidats en train de noircir leurs copies.

Mais très vite, une silhouette de femme sortit du hangar, fondit sur moi :

-Ah, la voilà ! Il fallait bien se douter qu'elle trouverait le moyen de se perdre en route !

Ses yeux flambaient. Ses postillons explosaient dans ma direction. Par pur réflexe, je me tassai…tout juste si je ne me mis pas en boule…je n'avais qu'une idée en tête en pareil moment : me faire toute petite…Je sentais l'œillade dure de la grande femme, qui traquait mon regard fuyant…et, perdant tous mes moyens, j'avais l'impression de me liquéfier sur place !

Sa voix gronda de nouveau, sonore, impitoyable, pénétrante. Sans les voir, j'imaginais ses lèvres atrocement pincées :

- Mais ma petite, c'est que l'épreuve est presque finie, figurez-vous !

Silence de mort. Qui me sembla durer des heures. Qu'il fallait rompre. Mobilisant les minces reliquats d'énergie qui me restaient, je trouvai tout de même le courage de lui bredouiller :

- Je…heu…je m'excuse, madame…ce n'est pas de ma faute, mais…mais je me suis perdue en ville.

- Oh, bien sûr…c'est bien ce que je pensais. Ce n'est même pas la peine de le dire ! Bon, eh bien, puisque vous êtes là, entrez tout de même…venez vous assoir !

La respiration à peine moins oppressée, je la suivis.

Dans le hangar, il faisait sombre. Peu de pupitres restaient vides. D'un geste sec et impérieux, la grande femme m'indiqua

du menton l'une des rares places libres à l'intérieur de l'*erzats* de salle. Gauchement, non sans me cogner les genoux tant et plus, je tâchai de glisser ma carcasse entre le banc grossier et le plateau incliné du très vieux pupitre.

-Vous avez de quoi écrire ?

Toujours en évitant soigneusement de croiser le terrible regard, je secouai la tête avec une rare énergie : « oui… oui, madame ! ».

Je lui exhibai presque fièrement le luisant et sombre stylo à plume que je venais d'extraire d'un geste brusque, nerveux, de la vaste poche de ma blouse de nylon.

- Et le papier ? m'assena sans perdre un instant la peau de vache, avec, dans la voix, un ton venimeux, grondant de triomphe mauvais.

Mon dieu ! Le papier ! Désemparée, je fus près de m'effondrer, de fondre en larmes. Tout s'écroulait. On m'avait volé mon cartable en ville, dans une de ces innombrables rues torves et pâles qui se ressemblaient toutes. J'avais eu le malheur de le déposer par terre, sur le pavé (il était si lourd !) cependant que je demandais bravement à un passant mon chemin.

Naturellement, j'étais si confuse que je ne savais quoi répondre.

Trop satisfaite de mon état patent de déconfiture, l'autre s'empressa de saisir la balle au bond, et aboya :

- Tant pis pour vous ! De toute façon, vous n'aurez qu'une demi-heure

…puis, sur une table voisine, demeurée vide, elle ramassa une unique feuille de papier format A4 semi transparente et rose, qu'elle jeta brutalement sur mon pupitre, comme elle m'aurait donné une gifle. Après quoi, de façon tout aussi abrupte, elle tourna les talons, en affichant une moue de dégoût.

Je reniflai ; l'angoisse enserrait maintenant tout mon thorax. Il fallait impérativement que je m'acquitte de cette épreuve. C'était l'épreuve numéro un, l'épreuve de dissertation.

Affolée, je sentis mon cœur tambouriner contre mes côtes. Levant les yeux pour la première fois depuis mon entrée dans le hangar froid et désagréablement humide, je les braquai droit devant moi, par-dessus la foule des dos ronds revêtus des sempiternelles blouses de nylon bleues ; très loin, à l'autre bout du périmètre, ils rencontrèrent un très long tableau noir sur lequel le sujet de dissertation se trouvait écrit à la craie blanche en lettres majuscules mais, ma foi, assez petites. Fort heureusement, ma vue était bonne et je fus en mesure de le déchiffrer. Mais une bouffée de panique ne m'en assaillit pas moins, sitôt après. Comment allais-je faire pour pondre une dissertation en une demi-heure ? Était-ce jouable ?

Je ne disposais que de ce fort court laps de temps et d'une seule feuille ! Un instant, je fus effleurée par l'idée de demander aux surveillants du papier de brouillon. Mais, à elle seule, ma terreur de voir revenir l'affreuse bonne femme m'en dissuada.

La mort dans l'âme, je décapuchonnai mon précieux stylo à plume : plus de temps à perdre…

Deux secondes à peine après, j'étais dans un état de concentration intense. Mon front touchait quasiment la surface de papier de ma feuille, sur laquelle courait en crissant la plume qui alignait les mots, puis les phrases. Plus rien n'existait, hormis le déferlement des idées et la rage de les traduire immédiatement en pattes de mouche. En un temps record, j'avais noirci le recto et la moitié du verso de ma page A4. Je mettais tant de cœur à l'ouvrage que je haletais, soufflais comme un phoque. Mon corps, quant à lui, était plié en deux dans une improbable position, mais je n'en avais cure.

Mais brusquement, mon attention fut distraite par un bruit de pluie. Dans le même moment que je constatais un net affaiblissement de la lumière, j'eus la sensation d'un énorme courant d'air obscur, humide, pesant, glacial. Des essaims de gouttes d'eau furent projetés tels des embruns à l'intérieur du vaste hangar dont, je le rappelle, tout un côté était ouvert et donc directement exposé aux éventuelles intempéries. Or on m'avait installée à peu de distance de l'ouverture béante.

Je frémis ; les gouttes d'eau importunes se précipitaient toujours vers moi. Baissant à nouveau les yeux, je me rendis compte avec horreur que nombre d'entre elles s'étaient abattues en plein sur ma fragile feuille de papier rosâtre. L'encre, qui était à peine sèche, s'était hâtée de baver. Mes pattes de mouche étaient toutes délavées et, désormais, à peu de choses près, illisibles. Quelle catastrophe !

Atterrée, je promenai autour de moi des regards hagards, circulaires. Nombre de candidats avaient déjà déserté les bancs de leurs pupitres. D'autres, non loin de ma personne, se levaient et remballaient leurs affaires. Ils ne se gênaient pas pour m'effleurer du regard, en ricanant.

Je ne savais que faire. Une fois de plus, l'envie de pleurer toutes les larmes de mon corps me saisit.

Là-dessus, une des surveillantes, qui arpentait lentement les rangées, se rapprocha de mon siège et s'arrêta à ma hauteur. Dieu merci, ce n'était pas la redoutable « peau de vache », qui m'avait « accueillie », mais une autre, une jeune femme au visage rond, ouvert, à première vue assez sympathique. Elle me dévisagea un court instant, puis parut de suite alarmée ; sur quoi, dans le même mouvement que le mien, son regard se reporta sur ma malheureuse feuille.

-Oh ! s'exclama-t-elle, d'une voix où perçait une désolation réelle.

De suite après, elle avança encore et vint se planter juste derrière mon dos courbé. Son regard tomba directement sur mes pattes de mouche décolorées.

Silence. Elle ne proférait plus rien. Moi, je n'osai bouger le petit doigt, et je retenais mon souffle. J'avais adopté la posture « roulée en boule sur moi-même » des petites bêtes tétanisées à l'ombre de leur prédateur. Si j'avais pu me muer en hérisson – ou en tortue – je l'aurais fait. Un ange passa. C'est à peine si je respirais encore. Je gardais le souffle court. Que faisait-elle ?

Je le sus lorsqu'elle laissa fuser un cri qui me fit sursauter : « mais c'est génial ! ». Elle ajouta, fébrile, en s'efforçant toutefois de baisser le ton : « il faut absolument que tu la termines ! ».

Sur le coup, j'eus l'impression d'être traversée par une décharge de foudre. Je fus tentée de me pincer. Ne nageait-on pas en plein délire ?

Mais la surveillante ne me donna pas le temps d'approfondir ma « réflexion ». Tandis que le hangar continuait à se vider consciencieusement et que s'engouffraient, en provenance d'un ciel de plus en plus assombri, les rafales, elle fit tomber, à côté de mon feuillet, un minuscule bloc-notes, du même genre que celui dont se servent les serveurs de restaurants pour noter leurs commandes. En même temps, elle me pressa, dans un souffle cette fois, de « continuer à écrire ».

J'hésitai durant un instant. Était-ce une plaisanterie ?

Mais non. Elle avait l'air d'y tenir. Elle réitéra sa prière :

-Voici du papier. Dépêche-toi ! Le temps presse. Je reste à côté…Préviens-moi dès que tu auras fini !

N'en revenant toujours pas, je me retournai pesamment, sans souplesse ; mon regard rencontra le sien. Dans ses yeux clairs, je lus une ferveur teintée de nervosité et de supplication.

Ce furent cette supplication, cette bienveillance et la foi qu'elles impliquaient qui me décidèrent, m'électrisèrent. Je me remis – je ne sais trop comment, du reste – en mode « concentration maximale ». Et le reste arriva tout seul. Je noircis, sur le champ, sans plus me poser de questions ni prêter attention à quoi que ce soit d'autre, le bas de la feuille format A4, puis j'attaquai les ridiculement minces feuillets du bloc-notes, avec le même vorace appétit. Tout juste me donnai-je le temps de noter, juste avant ma nouvelle immersion dans mon « réservoir d'idées », que l'aimable surveillante avait intercalé sa silhouette entre l'ouverture du hangar et le plateau incliné du pupitre où j'allais me remettre à écrire, pour me protéger de l'air et de la pluie.

Je mis les bouchées doubles ; en moins d'un quart d'heure, la dissertation fut bouclée.

N'ayant plus rien à penser ni à écrire, j'émergeais de ma bulle mentale et, immédiatement, je coulai vers la jeune femme une œillade incertaine. Son sourire s'épanouit et lui illumina le visage. Sur ce, d'un seul geste preste, elle rafla tout ensemble la feuille de papier et le calepin, lesquels étaient à présent dégoulinants d'encre luisante, de lettres malformées et de mots tassés que je jugeais illisibles.

Mais elle paraissait satisfaite.

Elle emporta le tout sans mot dire, sans même m'adresser le moindre signe.

Maintenant, j'étais seule avec mon incrédulité, mon affolement. Avais-je la moindre chance que ce torchon, cet informe brouillon indigne (puisque, bien sûr, je n'avais pas eu le temps, encore moins le papier adéquat, pour recopier correctement mon texte-fleuve) soient pris en considération par un jury d'examen et, d'une façon plus générale d'ailleurs, par qui que ce soit ?

Ma crainte redoubla lorsque me vint à l'esprit le fait que je n'avais même pas pensé à apposer mon nom au bas des pages.

Je me mis à trembler pire qu'une feuille ; j'avais soudain froid dans tout le corps. La pluie, qui avait encore forci, se jetait sur moi, me martelait, me piquait de ses mille et unes pointes aussi agressives, sauvages que de petites dents de fauve aiguisées. Peu à peu, tout autour, le sinistre hangar se désemplissait inexorablement de sa foule d'élèves, dans le même temps qu'il s'enrichissait de toujours plus de vide creux et d'ombre crépusculaire, flétrie, mouillée. Je me recroquevillai encore sur moi-même – comme si c'était possible…Comme si mon corps, en son centre le plus insondable, le plus intime, abritait une source de chaleur mystérieuse qu'il me fallait à tout prix chercher, et atteindre. C'était probablement vrai, mais, pour lors, j'avais un mal fou à le sentir. Mes mains lovées au creux de mon plexus ne percevaient, en fait, que le nylon glacial, trop lisse de ma blouse.

Là-dessus l'impression que la terre s'ouvrait sous mes pieds se précisa. La conscience d'avoir vécu quelque chose de « surréaliste » me poursuivait.

Lorsque l'intérieur du hangar, battu par vent et pluie visqueuse, se trouva presque vide, une escouade de surveillantes, menton bien en avant, me fit comprendre, de façon pour ainsi dire menaçante, que je n'avais plus rien à faire en ces lieux étranges.

J'appris, plus tard, que mon nom figurait sur la liste des recalés.

Beaucoup plus tard encore, je me promenais dans les rayons d'une librairie quand mon regard vigilant accrocha tout à coup la jaquette d'un ouvrage. Était-ce l'instinct qui m'avait de la sorte guidé vers lui ? Je n'en savais rien, toujours est-il que, de façon quasi machinale, je le saisis.

Peu épais, il arborait, juste au-dessous du titre, la mention « Essai philosophique » et, déjà sensiblement intriguée, je le retournai, histoire d'en savoir plus sur l'auteur.

C'est alors que je découvris, encadré dans une vignette photographique, un visage avenant qui me parut d'abord plus ou moins familier puis qu'assez vite, j'identifiai, sans nul doute possible mais non sans surprise teintée d'amusement, comme celui de ma « petite surveillante d'exam » de fin de scolarité secondaire.

Ma première réaction fut de me dire : « tiens, elle a écrit un livre ! » Mais ensuite, aiguillonnée par une bouffée de curiosité, j'allai plus loin : je m'enhardis jusqu'à ouvrir le volume à peu près en son milieu et à survoler quelques paragraphes. Au bout d'un assez bref moment, je crus que mon cœur allait s'arrêter de battre. Il eut un raté, et j'eus du mal à retrouver ma respiration. Les lignes, les mots que j'avais sous les yeux, que je parcourais de plus en plus fébrilement, étaient LES MIENS !

Tout me revint en mémoire : c'étaient ceux de ma fameuse dissertation…De ce « torchon » immonde, barbouillé d'eau de pluie que j'avais presque tout entier écrit sur un bloc-notes de garçon de restaurant au fond d'un hangar ! Comment aurais-je pu oublier vraiment, tout bien pesé, ce sacré jour ? Il constituait l'un des souvenirs les plus lamentables et les plus bizarres de ma courte vie. Il ne m'avait rien valu, sinon l'idée –non moins bizarre – que les pensées qui me venaient à l'esprit et les mots que je trouvais pour les exprimer pouvaient, non seulement présenter quelque intérêt aux yeux de quelqu'un d'autre mais encore se voir associés à ce concept énigmatique, magique de « génie ».

Fuite

(Suivre un auteur, mars-avril 2019 ; recherche Éliette Vialle)

Nous descendîmes des jardins en terrasses, laissant derrière nous leurs fontaines aux fins jets d'eaux étincelants dans la lumière, presque lourde, de l'après-midi – et nous nous engageâmes, de suite après, dans un lacis de rues et de ruelles vieilles, ternes et tristes où rien ne retenait authentiquement le regard.

Le crépuscule paraissait tomber sur leurs murs d'un bleu sale et pisseux, patiné, assez avare en fenêtres, sur leurs trottoirs à la surface cabossée, bosselée, par endroits traîtresse et sur leurs détours dans lesquels il nous arrivait fréquemment de devoir tourner en rond, perdus, de manière complètement inutile et non moins parfaitement épuisante.

Ensuite, nous approchâmes d'un long mur perpendiculaire aux autres voies, au demeurant tout aussi austère que le reste du paysage et cependant percé, juste devant nous, d'une unique ouverture très basse, ni trop large, ni trop étroite, qui offrait l'aspect d'un porche arqué donnant sur un passage obscur mais court. Cette voûte qu'aucune porte ne défendait nous laissait voir, par-delà la nudité d'un quai à demi pavé, dénué de parapet comme de rambarde, les eaux grisâtres de la rivière qui défilaient, toutes proches, dans un bruit bien caractéristique, aussi régulier que fluide.

- Bon, évalua le « guide » de notre groupe, voilà peut-être ce qu'il nous faut. Nous allons sauter sur un des bateaux qui circulent sur cette flotte, et le sens du courant aura vite fait de nous emporter loin d'ici !

Aussitôt dit, aussitôt fait : sans discuter, nous franchîmes la voûte sans grâce et avançâmes comme un seul homme dans le passage sombre, où notre odorat fut assailli d'un relent fort lourd de macération humide qui ne fut pas loin de nous paraître nauséabond et qui se doublait d'une fragrance, nettement plus subtile, médiévale, de vieilles pierres usées.

Nous débouchâmes sur le quai, baigné d'une lueur gris-argent qui nous sapa quelque peu le moral, bien qu'elle ne manquât pas de charme.

Le fleuve était moyennement large, mais on le devinait profond. Son ruban presque plat et d'une teinte grise, cette fois laiteuse, filait, de toute évidence à grande vitesse, vers la gauche où, dans l'imposante perspective ouverte, nous distinguions, à grande distance, le silhouettage de plusieurs ponts et, minuscule, étonnamment insignifiante, la découpe métallique si reconnaissable de la Tour Eiffel – qui semblait, nonobstant cela, vouloir piquer de sa pointe aigue la terne vastitude du ciel.

Nous nous entre-regardâmes en soupirant, car nous étions coincés, en même temps que recrus de lassitude, à la fois physique et mentale.

Le quai, long et triste à mourir, n'était ponctué en tout et pour tout que de bites d'amarrage trapues, semées à intervalles réguliers tout au bord de l'onde, laquelle, passablement haute, n'était pas très loin d'atteindre le niveau du quai.

Ne restait plus qu'à attendre la venue d'un bateau qui longerait celui-ci. « Restons groupés – et ouvrons l'œil ! » se hâta de nous intimer le « guide ».

Il en fut ainsi : malgré notre fatigue un peu haletante et un peu flageolante, nous gardâmes l'œil ouvert. De longues minutes s'écoulèrent, au cours desquelles nous mourûmes d'envie de nous assoir. Comme il n'y avait pas le moindre banc, nous lorgnions les bites d'amarrage, et même le sol, à l'endroit où celui-ci touchait le mur. Mais notre meneur nous avait aussi formellement interdit d'abandonner la position debout, de crainte que l'on ne s'endorme.

Groupés en cercle sur ces pavés graisseux, nous demeurions mutiques. Comme si le silence de ce lieu retiré et déserté par

les humains, où la lumière était en train de faiblir de minute en minute tout en conservant néanmoins sa singulière nuance argentée qui lui conférait une brillance un peu pareille à celle de la moire nous intimidait, nous transissait.

Au bout d'un moment, nous vîmes une embarcation, une sorte de péniche, glisser plein pot dans le sens du courant, mais, hélas, elle était bien plus proche du quai opposé que du « nôtre ». Une deuxième péniche ne tarda pas à se ruer à son tour, du même côté, dans la même direction, ce qui nous désappointa encore. Il y eut, par la suite, une flopée de bateaux, presque au coude à coude et toujours hors d'atteinte car plus près de l'autre quai, qui passèrent leur chemin, avec une rapidité identique : cela allait de la péniche au hors-bord, en passant par le remorqueur, la vedette, le bateau de plaisance tout blanc - jusqu'au bateau-mouche, plus illuminé qu'une fête. « Un de ces foutus rafiots va-t-il se décider à longer notre quai ? », pestions-nous, chacun dans sa tête.

Il fallut attendre encore un bien long moment pour que notre pressant vœu fût exaucé.

Notre « chef », qui gardait scrupuleusement l'œil aux aguets, finit par tressaillir au point de nous faire sursauter tous. Instantanément, son bras et son index droits se tendirent dans la direction d'où provenaient les bateaux, à notre droite : une spacieuse péniche plate et vierge de tout chargement venait d'apparaître, qui longeait quasiment notre quai ! Nous remarquâmes qu'elle approchait d'une manière un peu moins précipitée que les embarcations précédentes. « C'est le moment où jamais ! », nous souffla du coup notre meneur.

Nous nous rapprochâmes tous, d'un seul mouvement, de l'extrême bord du quai, où l'eau grisâtre produisait déjà des remous et des houles. C'est à ce moment que nous notâmes qu'une bonne partie du pont de la péniche qui nous était visible

se trouvait couvert de corps étendus sur le dos, en maillot de bain. Nous n'eûmes toutefois pas le loisir de nous en étonner plus longtemps : la péniche se faisait de plus en plus proche.

- A mon signal, vous sautez tous ! nous intima, d'un ton sans appel, le meneur.

La proue fut là en un rien de temps. Nous prîmes notre élan et bondîmes. Pour ma part, j'atterris à l'avant du long bateau, comme espéré. J'eus beaucoup de chance, car, malgré la montée d'adrénaline qui me focalisait tout entier sur mon action, j'entendis, dans les environs, une série de pesants « plouf ». A la façon d'un lourd paquet que l'on jette, je m'affalai sur le bois blanchâtre du pont, la joue écrasée contre les lattes. L'effort que je venais d'accomplir ayant fauché mes dernières forces, j'eus l'impression de me dégonfler telle une baudruche dont l'air s'enfuit. Mes paupières tombèrent. Je m'endormis. D'un endormissement de brute.

Lorsque je rouvris l'œil, je fus en butte au plus total étonnement : mon corps reposait de tout son long sur un pont de péniche bas, bien plat, qui filait sur l'eau grise, affalé sur le ventre, si étroitement plaqué contre la structure de planches qu'il en paraissait aussi aplati qu'une crêpe. Mes vertèbres cervicales soulevées étaient en train de grincer, de souffrir. Tout autour du mien, une multitude d'autres corps eux aussi allongés offraient le spectacle d'une immobilité absolue. Mais, pour ce que je pouvais en voir, je ne reconnaissais pas le moindre de mes compagnons d'avant. Le bateau à fond plat fonçait, passant pont après pont avec la célérité d'une flèche.

La plupart des gens en slip de bain qui m'environnaient m'avaient tout l'air de dormir.

En grimaçant sous l'effet de ma douleur, je tâchai de bouger mon cou. C'est alors que, tout près de moi, sur ma droite, je remarquai – car elle tranchait sensiblement – juchée sur une

structure de bois à l'allure de caisse allongée qui dominait d'une hauteur très modérée la surface du pont, la présence d'un jeune homme au physique d'acteur de cinéma qui se tenait en position accroupie, un genou posé sur le sommet de l'édifice. Cet individu n'était, lui aussi, vêtu que d'un simple slip de bain, et exhibait, donc, une perfection corporelle d'athlète antique tout ce qu'il y a de visible. Son visage était à l'avenant : profil ciselé de statue (dont l'expression ferme, à coup sûr énergique réussissait à corriger le côté bellâtre), couronné d'une crinière dorée qui donnait l'impression de lancer des rayons et des éclairs en ondulant dans l'air fouetté par la vitesse.

Au vu de son immobilité qui avait quelque chose de quasiment hiératique, on l'aurait, pour un peu, imaginé sculpté dans le marbre blanc. Il regardait droit devant, en fronçant le sourcil : était-ce le souci ?

Retrouvant (ce n'était pas trop tôt !) l'usage de la parole, je lui coassai :

- Qu'est-ce qu'on fait là ?

S'il ne bougea, pour ainsi dire, pas d'un pouce, il eut un très bref tressaillement, au terme duquel, dans son œil gauche légèrement plissé et d'un bleu translucide, son regard glissa en direction de ma personne. J'entendis alors sa voix un brin métallique, au ton maussade et aux frontières du marmonnement, former ces mots : « On essaie de sortir de cette foutue ville par le fleuve ! C'est notre seul espoir. Il faut que nous dépassions la Tour Eiffel et nous serons sauvés. ».

Vivement, son regard m'abandonna. Il retomba dans le silence.

Un brusque et impérieux désir de recouvrer la station debout s'empara de moi. Il était, je m'en aperçus, imputable à une forme de honte. Ce beau gosse était le seul à ne pas être affalé,

le corps inerte, sur les planches du pont. Comment cela se faisait-il ?

Je m'appuyai sur mes deux bras tendus, paumes au sol, repliai mes jambes, genoux sous l'abdomen, et me redressai, d'un mouvement sec, à n'en pas douter, trop brutal, puisqu'un instant, il m'étourdit, me faisant chanceler sur place sur mes semelles qui me semblaient tout à coup des points d'appui ridiculement étroits. Lorsque je pus enfin me stabiliser tant soit peu sur la surface des planches, je me mis à circuler, en me dandinant, parmi les corps couchés, pour constater que bon nombre de ceux que j'examinais ne respiraient plus guère, tandis que les autres restaient sans réaction quand je tentais de les secouer.

Affolé, je revins à grandes enjambées vers l'Apollon.

- Ils sont morts !... Ils sont morts !! me mis-je à lui hurler sous le nez, lui postillonnant au visage.

A peine cilla-t-il. Entre ses dents serrées, quelques paroles, tout juste audibles, perlèrent :

- Bien sûr. Ça n'a rien d'étonnant. C'est à cause de la maladie.

- La maladie ?... Quelle maladie ? rebondis-je, car je tombais des nues.

Il haussa les épaules abruptement :

- Rien…Trop long à raconter !

Il avait sifflé ça d'une voix basse, tranchante. Sans attendre que je réagisse, il détendit son bras droit et le pointa bien à l'horizontale, pile dans la direction du pont dont nous nous apprêtions à franchir la bouche noire, et martela, d'une voix plus forte :

- Je l'ai déjà dit : il faut que nous dépassions la Tour Eiffel !

Glissant sous l'arc du pont, la péniche le franchit à une allure sidérante, et le fleuve, devant nous, eut, sans crier gare, l'air de s'élargir. Sur la gauche, vers le fond, la Tour Eiffel donnait à voir une découpe toujours réduite, quoique pourtant notablement plus volumineuse. Autour d'elle, d'immenses espaces verdâtres, comme moutonnant d'écume cuivrée, allaient se perdre dans la jonction entre l'horizon scrupuleusement plat et le ciel délavé, gris-perle, entaillé par endroits, à l'horizontale, de longues et minces veinules lumineuses qui suintaient comme l'eut fait une veine de résine étincelante. Le spectacle était plutôt grandiose. Il avait quelque chose d'irréel.

Durant un instant en suspens qui me fit l'effet de patiner sur lui-même, je le contemplai, immobile, pour ne pas dire même interdit, oscillant entre vague d'espoir et profond scepticisme.

Pendant ledit laps de temps, la Tour me parut accentuer son mouvement de rapprochement, en affichant des dimensions de plus en plus conséquentes, une présence accrue. Je cillai, comme on le fait toujours communément : sans y penser, de manière machinale. Et, dès que le bref, l'infinitésimal et anodin battement de paupières prit fin, je constatai que le monument métallique avait radicalement changé de taille. À nouveau, il présentait un volume dérisoire, nain, planté à une distance qui représentait le triple, sinon le quadruple de celle qui m'était apparue à peine quelques petites secondes plus tôt. On aurait juré qu'il avait reculé vers le fin fond du paysage ! Venais-je d'avoir une hallucination en le localisant aussi près ?

Comme si de rien n'était, la péniche, quant à elle, poursuivait son démentiel périple. Tandis que je m'en assurais, je notais qu'elle suivait toujours le sens du courant. Plus vite que jamais. Le vent soulevait et ébouriffait mes cheveux ainsi que les

ondulations blondes qui ornaient le crâne du beau et sculptural jeune homme, en y mettant, semblait-il, un cœur à l'ouvrage redoublé. La Seine ressemblait à présent à un énorme entonnoir liquide, à un delta démesuré dont les deux rives avaient encore gagné en écart l'une par rapport à l'autre. De temps en temps, à la surface des eaux terriblement grasses et huileuses, il m'arrivait de surprendre la monstrueuse bouche ouverte et le dos massif, gluant d'un silure qui ne devait, à vue de nez, pas mesurer moins de sept bons mètres de long. Qu'attendaient ces poissons répugnants ? Les innombrables dépouilles qui jonchaient le pont de notre embarcation les attiraient-elles ?

À l'idée de finir moi-même dans leurs gueules béantes, j'eus un involontaire hoquet d'effroi.

Mais, de suite après, je pris sur moi : il fallait penser à autre chose. Donc, je me concentrai de nouveau sur notre objectif : la Tour Eiffel. Surprise : quand mon regard quitta les eaux troubles du fleuve pour se lever vers elle, je ne l'aperçus plus.

Cela, vous vous en doutez, me causa une émotion des plus cuisantes. Surmontant le violent tressautement de mon cœur dans ma poitrine, je me retournai sans attendre.

C'était peut-être bon signe peut-être l'avions- nous enfin dépassée et peut-être, maintenant, qui sait, se trouvait-elle derrière nous.

Là résidait mon espoir. Un espoir jailli du plus profond de mon être.

J'en fus pour mes frais : à l'arrière, je ne vis pas davantage de Tour Eiffel. Ne se trouvaient, de part et d'autre du fleuve devenu sans mesure, que des regroupements gris, serrés d'immeuble, qui rapetissaient à vue d'œil.

Fébrilement, je redirigeai ma nuque et ma tête vers la proue, geste qui me laissa, hélas, tout aussitôt franchement consterné. L'immensité qui s'étirait face à moi ne recelait qu'eaux et étendues vaguement vertes, au moutonnement brumeux, diffus. On aurait dit que la célèbre Tour avait été avalée par la ligne d'horizon. N'avait-elle pas basculé très, très loin, de l'autre côté du monde ? Une force défiant les lois de la physique ne l'y avait-elle pas entraînée ?

J'étais désormais la proie d'un affolement qui ne connaissait plus de bornes.

La fuyarde

(Suivre un auteur, janvier-février 2021 ; recherche Éliette Vialle)

Les rues de papier mâché. Bouchées et enfumées de camions. Flanquées de cul-de-sac tout gris aux pavés jonchés de formes humaines agglutinées en grappes sous des couvertures dégoûtantes ou, si ce n'était pas cela, de ruelles étroites, sombres, cabossées qui se terminaient volontiers par des escaliers montants et humides – parfois même dévalés par des cascatelles inattendues d'eau sale aux teintes de métal.

La ruée sauvage des camions fumants vers elle ; sa panique ; son esquive. Elle se voyait trop souvent obligée de se réfugier, presque d'un bond et de justesse, dans l'une ou l'autre de ces venelles puantes, suffoquées, en sus des monstrueux relents de fumée, de gaz toxiques et de rouille en provenance de l'artère principale, par les fumets d'humidité croupie, de chairs et de linges humains privés d'hygiène depuis des lustres.

Sous le coup de sa peur des vieux et dangereux tas de ferraille en furie, elle prit, pour finir, la fuite ; elle n'avait pas d'autre option que celle de s'enfoncer dans l'un de ces sordides boyaux. Tandis qu'elle foulait désormais le pavage irrégulier,

gluant, glissant et malodorant au possible d'une démarche plus qu' incertaine, des formes-ombres se redressaient vers elle, et elle voyait apparaitre, au milieu de montagnes de chiffons remués qui libéraient des nuages de poussière âcre, des faces qui n'avaient, à peu de choses près, plus grand-chose d'humain : immenses yeux jaunâtres, scintillants à l'expression rusée et méchante ; visages crouteux dont certains morceaux de peau pendaient sous des cratères pourpres ; bouches dénuées de lèvres ouvertes sur quelques rares chicots de guingois taillés en pointe. Voilà quel était le spectacle.

Mais cela ne s'arrêtait pas là : des bras, longs et maigres, se tendaient aussi, cependant que des mains toutes osseuses, cloutées de nœuds, tentaient de se refermer sur elle. Le contact de leur peau moite, abjectement poisseuse, la révulsait. L'impression d'être saisie par quelque tentacule d'animal s'imposait à elle.

Elle se dégageait ; d'un coup sec ; dans un brutal mouvement de recul.

Mais bientôt, l'impasse ne fut plus qu'une petite forêt de mains dressées, insistantes et agrippeuses qu'elle faisait tout pour esquiver, ou pour repousser en se démenant. Son cœur s'emballa dans le même temps que ses jambes accélérèrent l'allure. Sa marche se changea en course et, mue par l'instinct, elle se mit à foncer résolument en avant, l'échine soudain courbée, fort contente que l'accélération de son mouvement parvînt à repousser tous ces horribles bras et doigts gris, déformés qui se dardaient de plus belle vers sa silhouette comme l'eussent fait des oisillons voraces. Là encore sans autre alternative, elle précipitait à toute vitesse son corps vers le fond de l'impasse, où elle venait de repérer un escalier aux marches d'un blanc livide qui tranchaient par leur caractère désert, exempt de la moindre présence et en lequel elle avait donc vu son unique planche de salut. Dès qu'elle l'eut atteint,

ce fut au galop qu'elle l'escalada. Sa crainte majeure, à ce moment-là, était que les créatures vautrées dans l'impasse ne se lèvent et ne se mettent dans l'idée de la poursuivre.

L'escalier, pour étroit qu'il fût, était d'une hauteur respectable.

Souffle coupé, jambes flageolantes, elle en atteignit enfin le sommet, qui consistait, en fait, en un court palier de forme carrée à la gauche duquel l'attendait une nouvelle haute volée de marches ascendantes tandis que, du côté droit, les murs blancs se dressaient toujours, formant un angle abrupt. A ce moment-là, elle se retourna très vivement de trois quarts et, dans le même temps qu'elle reprenait son souffle, jeta un bref regard en contrebas afin d'examiner le cul-de-sac qu'elle avait laissé en bas, derrière elle. Ce qui lui permit de constater, non sans une indéniable satisfaction, que les répugnantes formes humaines ne s'étaient pas déplacées d'un pouce et qu'aucun bras, aucune main ne faisait plus saillie hors des misérables tas de haillons.

Toutefois, elle ne ressentait pas la moindre envie de redescendre, car c'eût été, bien évidemment, prendre le risque de s'exposer de nouveau au jaillissement de leurs bras et à leurs tentatives de préhension. « Pas question ! » se dit-elle à elle-même, dans un frisson involontaire. Voilà qui signifiait qu'elle ne disposait plus, en termes de choix, que de l'option seule et unique de se lancer à l'assaut des nouvelles marches.

Elle entra alors dans un monde étrange, baigné de lumière crayeuse : un labyrinthe à ciel ouvert de murs blancs, de minuscules ruelles, escaliers et passages couverts totalement nus et exempts de présences humaines qui se succédaient sans relâche. Parfois, la lumière frappait brusquement les parois de façon à les rendre quasi aveuglantes ; à d'autres moments, elle se voilait pour laisser place à un intermède plus ou moins

prolongé d'éclairage cendreux qui rappelait l'inquiétant crépuscule des éclipses de soleil.

Bientôt, elle se sentit désagréablement prisonnière de ce dédale. Une vague sensation d'oppression commença à filtrer en elle. Elle avait beau se déplacer d'un pas vif, grimper des marches et encore des marches, se hisser et encore se hisser, elle ne voyait toujours pas venir la fin de ces parois vides, lisses, trop proches, de ces serpentements complexes et tortueux de ce sol blafard, large de deux mètres à peine qui, quelquefois, s'étranglaient encore au point qu'elle se voyait contrainte de se placer de profil et de rentrer le ventre si elle voulait arriver à les franchir.

Au fur et à mesure que la fuyarde avançait, elle voyait de plus en plus fréquemment les murs présenter de très grosses bosses pareilles à des ventres de femmes enceintes de neuf mois bien poussés en avant, lesquelles contribuaient à ces goulets d'étranglement pour une part non négligeable. Mais il y en avait également d'autres qui affichaient des trous vaguement circulaires à peu près de la dimension de hublots de navires ou de sous-marins et au travers desquels, à la faveur d'une courte halte, ses yeux plongeaient. Ce qu'ils lui permettaient de distinguer ? C'était selon : soit de vastes contrebas de terrain incroyablement autant qu'hideusement éventrés, défoncés, délimités de pans de murs ébréchés, hérissés comme des épines, jonchés au surplus de tas de gravats épars au-dessus desquels stagnaient des nuées de poussière de la même teinte ocre, mêmement antipathique qu'eux ; soit encore ce qui ressemblait furieusement à des carrières creusant de vertigineux cratères blanchâtres dont elle ne discernait même pas le fond. Qu'est-ce que tout cela voulait dire ?

A force de marcher, de bifurquer, de suivre le mastic des murs, la fille, à son étonnement, se prit à éprouver l'envie de rebrousser chemin. Elle se l'avoua : elle regrettait, désormais,

le parti qu'elle avait pris voici quelques heures dans le but d'échapper aux épaves de l'impasse obscure.

Mais comment, à présent, pouvait-elle compter retrouver son chemin ? Contrairement au Petit Poucet, elle n'avait pas semé de gravillons.

De quelle manière se réengouffrer en sens inverse de façon précise, sûre dans un pareil fouillis serré de venelles désertes qui se ressemblaient toutes et (avec leurs coudes, leurs fourches, leurs vilains culs-de-sac sans issues, leurs méandres cauteleux, leurs murs sans signes distinctifs), recelaient une multitude de pièges, de sources possibles d'erreurs et de désorientation totale ?

Elle réalisait qu'hélas, elle s'était trompée de choix. Et que ce choix, au point où elle en était, était devenu irréversible.

Avec cela, et pour comble de malchance, elle réalisait aussi que ses jambes devenaient pesantes : la fatigue due à cette marche déjà bien trop longue leur faisait accuser le coup. Nonobstant ses angoisses, son puissant sentiment d'insécurité, elle dut admettre in petto qu'il fallait bien qu'elle se repose et qu'à cette fin, elle se contraigne à observer une petite halte, ne serait-ce qu'histoire de reprendre sa respiration.

Elle interrompit net sa marche, et voulut s'appuyer au mur. Pour ce faire, elle tendit son bras droit, paume largement ouverte. Ainsi qu'il paraissait logique, elle s'attendait à coup sûr à ce que celle-ci entre en contact avec une surface minérale consistante. Eh bien, non : elle fut fort surprise – pour ne pas dire estomaquée, de sentir, sous ladite paume et sous les doigts déployés, écartés au maximum les uns des autres qui la prolongeaient, reculer nettement la matière. Sa sensation était que sa main entière s'enfonçait dans une pâte molle, laquelle, au demeurant, sous sa pression, s'amollissait de plus en plus.

Lorsqu'elle retira sa main, la fille nota que cette dernière était toute gluante, souillée, recouverte par une sorte de mastic humide qui dégageait une odeur forte, à la limite nauséabonde.

Tandis que, les yeux écarquillés, incrédule, la fille examinait longuement sa main ramenée au niveau de ses yeux où elle se trouvait dressée, elle eut la (nouvelle) sensation que cette étrange pâte était en train de durcir.

Comme si elle avait une grosse boule fichée dans la gorge, elle déglutit, et se mit à secouer sa main de toute urgence. Elle s'y prit avec une telle véhémence que la presque totalité de la gangue de pâte fut projetée par terre. Seul s'accrocha un résidu qui enserrait une bonne partie de son auriculaire droit. Elle avait beau continuer de secouer avec une violence rageuse, ce résidu ne bougea pas d'un pouce. Le touchant avec sa main gauche, elle constata, à son grand désarroi, qu'il avait encore durci jusqu'à acquérir une consistance impressionnante et qu'il avait, au surplus, coulé jusqu'à emprisonner l'entièreté de son plus petit doigt.

Furieuse au dernier degré, folle de contrariété, elle serra mâchoires et dents. Comme elle ne se maîtrisait plus, elle envoya violemment promener sa main droite « récalcitrante » contre la paroi rébarbative et nue qui lui faisait face, dans l'espoir que ce choc briserait enfin la prison de son auriculaire. Elle avait bêtement oublié la nature réelle de celle-ci, tant et si bien qu'en quelques minutes, elle fut envahie par l'impression que le tranchant de sa main s'abattait dans une motte de beurre qu'on n'avait pas laissée au frigidaire ; une main s'enfonça là-dedans, puis, vite, ce furent le poignet, l'avant-bras qui suivirent. Voilà qu'elle se sentait happée, littéralement aspirée par cette paroi. Par bonheur pour elle, son instinct vint à la rescousse, et prit les commandes ; le reste de son bras droit commençait à son tour à s'engager, dans un très vilain bruit de

succion, comme vigoureusement tiré vers l'intérieur du mur par elle ne savait quelle force : il y avait lieu de se hâter !

Mobilisant la totalité de ses ressources physiques et mentales, elle se mit à bander son corps, qui s'arqua autant qu'il le put et tira à mort, dans le sens inverse.

Résultat ? Non sans mal, elle ressortit son membre dans un grand « smack » sonore assorti rapidement d'un « pop » de bouchon de champagne qui saute.

Ouf !

Elle fixa longuement son avant-bras copieusement gainé d'une épaisse couche de pâte molle et luisante d'humidité huileuse dont l'odeur lui montait au nez et lui communiquait une nausée qui ne fut pas loin de la faire rendre. Elle fut secouée de sales haut-le-cœur, mais se maîtrisa au plus vite, sans doute du fait qu'elle se souvenait de ce qui était arrivé à son doigt. Ses craintes étaient, hélas, fondées puisqu'elle sentait la pâte se solidifier de minute en minute.

Nouvelle séance de secouements, où elle n'y alla pas, non plus, de main morte.

De nombreuses croûtes et paquets churent. Les paquets mous formaient, au sol, autour d'elle, de grosses bouses répugnantes, dont la puanteur montait, vaseuse au point de lui arracher des hoquets, des spasmes et autres torsions gastriques. Pourtant, son bras ne se libéra pas entièrement de l'emprise de cette bizarre boue. La matière qui y restait, certes par tronçons, s'était durcie et, comble de malchance, elle avait, ce faisant, bloqué très fermement l'articulation de son coude.

En scrutant, épouvantée, l'œil hagard, son bras raide, elle haleta. Que se passait-il ? Un pareil phénomène était-il possible ?

Saisie d'une bouffée d'affolement à tous points de vue irraisonnée mais aussi forte qu'une déferlante, elle jeta une ultime œillade aussi vive que brève à la muraille qui avait bien failli l'engloutir et, oubliant pour le coup sa fatigue, prit ses jambes à son cou.

En prenant bien soin de se déplacer le plus à distance possible des deux parois de la ruelle de façon à ne même plus pouvoir les effleurer, elle courut, se rua en avant, tel un animal pris au piège. Elle ne pensait qu'à s'éloigner, probablement en proie à un traumatisme. Bouche et yeux béants jusqu'à en paraître déformés, son masque ne réverbérait plus que l'effroi ; son bras englué dans la croûte de mastic solidifié pendouillait le long de son corps, pesant et encombrant : un vrai poids inerte !

Toujours sans s'arrêter de galoper le long de la mince ruelle, la pauvre fille réussit à abattre je ne sais combien de kilomètres, sans même, presque, en avoir conscience. L'adrénaline, cette force aux pouvoirs souvent étonnants, insoupçonnables, la stimulait, la fouettait, elle-même commandée par la peur brute. De part et d'autre d'elle, cependant, le paysage ne changeait pas. Le sol nu de la venelle, flanqué de deux très hautes murailles interminables sur lesquelles tombait un soleil malsain, brutal, d'une blancheur de craie qui pouvait, à certains moments, se montrer insupportablement aveuglante. Aucune plante, même la plus menue touffe d'herbe, ne poussait sur le sol de l'étroit canyon, ni, nulle part, ne faisait saillie au fil des parois. On eût dit que le soleil poussiéreux n'admettait pas la moindre trace de vie. L'ombre était, elle aussi, pour ainsi dire bannie, ce qui était pour le moins insolite. Les deux murs, par endroits, se bosselaient, se boursoufflaient plus que jamais. Pour ne pas dire, même, qu'ils se gondolaient, décuplant la crainte de la fuyarde.

Un moment donné, à sa gauche, la paroi frappée de lumière crue sembla constituée de papier-journal ici humide, là encore

plus ou moins fripé, chiffonné, voire roulé en nœuds, en boules et, quelque fût le cas de figure, marqué d'énormes caractères d'imprimerie pleins de déformations, souvent disposés à l'envers dont l'encre très noire, à ce qu'elle en voyait allègrement dégoulinante, laissait descendre de sinistres pâtés et autres ruisseaux jusqu'au sol, où ils ne se privaient pas de venir déborder tout leur saoul.

Ce phénomène stoppa un temps la course effrénée de la fille, et il s'ensuivit, bien sûr, en elle, un renforcement du trouble.

Que devaient bien pouvoir signifier ces « lettres » exagérément grandes, sombres et baveuses à faire peur, aussi tortueuses que si elles étaient en train de grimacer ?

Tous comptes faits, la fuyarde n'avait pas le temps de s'attarder là-dessus. Son obsession de la fuite ne la quittait pas, qui lui nouait le ventre, la pressant de reprendre sa course et de, surtout, ne pas commettre la possible (si ce n'était pas même la probable) imprudence d'aller poser son doigt sur l'un ou l'autre de ces pâtés d'encre ou sur les lignes torsadées qui, pour leur part, épanouissaient, autour, des houles ridulées à peine moins mobiles que de turbulentes vagues, eut donc le dessus sur le degré de sa curiosité, pourtant assez fort. Imposant le silence à ses questions de façon brutale, elle reprit donc séance tenante sa ruée vers l'avant à l'intérieur de la venelle qui ne semblait pas vouloir finir.

Les débordements en creux sur fond aveuglant, eux, eurent bien une fin, et les murs recouvrèrent leur presque hallucinante nudité. Toutefois, cette nudité n'arborait plus, tant s'en fallait, la même luminosité corrosive. Dans le même temps que le passage se rétrécissait à vue d'œil, un léger voile d'ombre, peu à peu, se posait, tant sur le sol que sur les surfaces des murailles pâteuses. Vint un moment où la fuyarde fut stoppée net dans son élan, tant le rétrécissement de la ruelle s'était fait

extrême. Les deux parois en vis-à-vis s'avançaient maintenant l'une vers l'autre en bombant leurs parties qui se trouvait précisément à hauteur d'homme comme si, à cet endroit, ces dernières s'étaient transformées en deux imposantes panses de bons viveurs (ou encore deux colossales cloques dignes de femmes au terme de leur grossesse) qui se rapprochaient dans le but de se toucher et d'échanger quelques frottements.

Le temps de mettre à profit cette interruption forcée de sa course pour régulariser son souffle devenu trop court et trop sifflant, la fille, tablant sur la finesse de son jeune corps, s'engagea – se glissa, devrait-on plutôt dire – en dedans de l'ouverture très resserrée. Mais dès lors qu'elle se retrouva dans ce goulet d'étranglement, ce fut pour constater que son ventre, si plat qu'il fût, et le bas de ses reins touchaient sans aucun doute possible la part la plus avancée des deux protubérances qui se faisaient face. Contre toute attente de sa part, son jean et son T-shirt raclaient des surfaces qu'elle ressentait comme plutôt fermes, si ce n'était dures, granuleuses. Cependant, tandis qu'elle se faufilait tout doucement, on ne peut plus précautionneusement, en tâchant de se heurter le moins qu'elle le pouvait à cette matière qui, malgré ce qu'elle avait connu – et affronté – peu de temps avant, lui inspirait encore confiance, ladite matière changea comme par enchantement de consistance : elle s'amollit en un clin d'œil ; les deux proéminences saillantes, alors, formèrent des extensions qui, de manière tout à fait visible et à la même vitesse foudroyante, vinrent s'accoler et se fondre tout en se collant résolument à sa personne, au niveau de sa taille et de la saillie de sa hanche gauche. Immédiatement après, sans lui donner le moindre temps, la moindre chance de pouvoir trouver une parade, deux autres coulées d'épaisse pâte pâle, de même nature, en firent autant, au même niveau, sauf que là, elles fusionnèrent tout en adhérant au côté droit de son corps.

Après cela, les vides eurent tôt fait de se remplir : la drôle de mélasse proliféra en tous sens et se plaqua d'abord contre son dos ; à peine une nanoseconde plus tard, elle se pressait contre la totalité de son torse. Évidemment, elle durcit. Comme aurait durci du mortier.

Immobilisée. Prisonnière. Arrêtée net. Plus de fuyarde !

Elle ressentit une étreinte lourde, compacte, glaiseuse, qui, très rapidement, lui comprima le thorax avec de plus en plus d'insistance. Un étau qui se resserrait. S'écrasait, de minute en minute.

Elle eut beau paniquer, se débattre, pousser de tous côtés, hargneusement, en y engageant toute sa force, toute sa colère, toute sa terreur, la lutte était beaucoup, mille fois trop inégale. Elle gigota – ou essaya plutôt de gigoter – en vain. Elle ne fit que s'épuiser, que perdre ses vigueurs ultimes.

Peu à peu, ce fut la submersion, le broiement par cette sorte de glaise, qui continuait de s'affermir, comme pour la transmuter en crêpe. Cherchait-elle à se nourrir d'elle ? A la gober, comme fait la tourbe ?...

Instinctivement, elle hurla (s'imagina hurler ?) « au secours ! » ; seul lui répondit le silence, où son filet de voix se perdit, changé en misérable « couic ». Bien sûr, bien sûr… plus assez de souffle.

Et, comme s'il s'agissait de la dissuader de vouloir « crier » davantage, un énorme bâillon de mastic humide et collant à souhait trouva le moyen d'engouffrer son répugnant glissement de limace dans sa bouche encore grande ouverte. Et advint la suffocation.

Ambre Limousi

Le chant des possibles. I : L'hiver endure

(début littéraire ; Suivre un auteur, janvier-février 2021 ; recherche Dana Shishmanian)

J'ai besoin d'un carnet pour noter mes pensées. Je veux coucher cette déferlante d'idées sur le papier, les capturer pour qu'elles se figent à la pointe de mon crayon et s'en aillent tournoyer loin de ma boîte crânienne…. Les plus belles, mais aussi les moins belles. J'ai appris à aimer le moche, de toute façon le beau ne saurait exister sans lui. Quand j'étais petite, mon animal préféré était le cochon. La créature me semblait mal aimée, méjugée, et je devais réparer cette injustice. J'y mettais un point d'honneur.

Bref, j'ai besoin de renouer avec la créativité, l'état de nature. Libérer mon esprit. Mais sans y penser. Simplement me débarrasser de ce flot incessant de divagations et rêveries en tout genre… avant que mon cerveau ne devienne une Atlantide. Je m'égare. (Je suis d'ailleurs toujours fascinée par le fait que nous puissions penser à des choses qui semblent ne rien vouloir dire). Mais je veux retrouver mon inspiration, utiliser mon imagination… Et me voici assise là. Sans autre livre que mes pensées, à contempler la valse des canards sur le lac.

Et je pense, encore, à ce cahier qu'il me faut. Parce que oui, je ressens le besoin, au lieu des touches d'un clavier, de tenir entre mes mains un beau carnet. Prendre le temps de tracer ces mots à la main, sentir l'odeur du papier neuf, tourner les pages, les unes après les autres… Bien sûr, ceci n'est pas vraiment un journal. L'objet précité est bien ennuyeux, franchement. Tenir un journal est, selon moi, une nécessité, qui ne trouve pleinement sa justification que dans l'extraordinaire et le

palpitant. Quel intérêt de consigner quelques faits et déplacements d'ordre primaire du type : « *Aujourd'hui, j'ai fait les courses. Tout a commencé ce matin, quand j'ai réalisé que je n'avais plus de lait…* » ou même : « *Je n'ai rien fait de spécial aujourd'hui. La journée a été calme…* » ? Des pages et des pages de « métro, boulot, dodo ». Et encore, on pourrait même estimer que la Covid-19 a réduit cette trinité à un simple diptyque : « Boulot, Dodo ». Je trouve bien plus intéressant de faire simplement céder le barrage de mes pensées. Laisser couler ces torrents de mots indomptés au gré des quatre saisons. C'est le but de ce cahier que j'appelle de mes vœux. Un exutoire sauvage. Des réflexions brutes, jetées à la volée sur le papier, sans objectif. Fixées cependant dans une forme d'éternité.

Mes pensées s'envolent encore vers d'autres horizons. Je dois reconnaître que cela fait du bien d'écrire. Sans réfléchir, juste capturer tout ce qui me passe par la tête… et il m'en vient beaucoup et dans tous les sens. Mais plutôt qu'une cacophonie, je préfère y voir une valse, un tourbillon. Parfois même, plusieurs pensées me viennent en même temps, et même si elles semblent a priori éloignées les unes des autres, elles sont liées par un fil global - la toile de ma pensée : un truc, qui fait penser à un truc, qui fait penser à un truc…

Ça y est, je l'ai ! Tout droit sorti de la papeterie. Ultime rempart contre la technologie. Aaah, comme c'est bon d'écrire, enfin, dans un vrai carnet, à la reliure souple, qui sent bon le papier neuf et l'encre de mes mots. Bon pour les yeux, bon pour le cœur, bon pour la tête. Comme il me tarde de noircir ces pages. Telle une pieuvre, je m'apprête à jeter mon encre à la face du monde. Splash !

Ambre Limousi

Chant I : L’hiver endure

« La nuit descend

On y pressent

Un long destin de sang » [1]

J’ai toujours aimé l’hiver. La nuit descend dès 17h, et je me fonds en elle. Cela me « cache », me « libère ». J’aime déambuler aux heures crépusculaires. Alors que l’été nous révèle, avec ses longues journées chaudes et ensoleillées, l’hiver nous avale et nous dissimule. D’ailleurs, j’espère pouvoir m’exposer un peu le prochain été. En ville, à la piscine, ou même, pourquoi pas, à la mer. Mais pour l’instant l’hiver me convient. J’espère que nous aurons de la neige.

D’ordinaire, je suis excitée dès la fin du mois d’octobre par la perspective des fêtes à venir. Cette année pourtant, les étincelles tardent à se manifester. Mes pensées refusent de pétiller, rechignent à troquer l’écœurement contre une chatoyante euphorie. Repoussées dans les méandres de ma vie d’adulte, elles se dérobent à mon imagination, refusent de nourrir mon inspiration. Je me rends compte à quel point je traînais depuis longtemps une anxiété et un stress qui dévoraient mon espace vital et dont je ne parvenais plus à me délester. À quel point j’avais besoin d’un peu de temps pour moi, aussi. Pour penser à tout… et à rien. Il me faut réapprendre la patience. « Vivre le présent, en apprenant du passé pour construire l’avenir ! ».

En fait, j’ai beaucoup pensé à la mort ces derniers temps. La peur du vide, peut-être ? C’est étrange, je ne l’avais encore jamais vue comme ça. Je n’avais encore jamais vraiment eu peur de vieillir. Je n’ai que 28 ans. Ou déjà 28 ans. C’est peut-être l’hiver… les arbres nus, la nature en sommeil. La fin d’un cycle et l’annonce d’un renouveau à venir. Mais pour nous ?

Je me demande si je préfèrerais être enterrée ou incinérée. Je crois que j'ai peur de la terre. D'y pourrir lentement, sachant que mes ossements reposeront à jamais dans le noir humide (ou au moins tant que mes descendants penseront à renouveler la concession). Cette pensée me rend claustrophobe. Une urne, c'est laid, mais il me semble quand même préférable d'être réduite à un volume minimal. Pourquoi pas, même, dispersée aux quatre vents. Il n'y a aucun mal à disparaître complètement, physiquement. Le contraire pourrait presque me sembler orgueilleux. « *Il restera de toi ce que tu as semé. Que tu as partagé aux mendiants du bonheur.* »[(2)] En plus, l'objet pourrait faire penser à une lampe magique. Poussière de moi, réveilleras-tu ton génie ?

***

Janvier s'éveille à peine… Aujourd'hui, Sylvain m'a envoyé une photo du chalet. Il y pose seul, dans son manteau de neige immaculée que l'on devine épaisse et soyeuse. On croirait même entendre le silence, comme si l'appareil photo l'avait également enregistré. La nature se repose. En attendant la première pousse… Ce paysage enneigé me rappelle que j'aime le froid. J'aime avoir un peu froid, le genre qui vous hérisse une chair de poule très fine… un doux frisson qui me signale que je suis vivante et qui stimule mon esprit en même temps que mon corps. J'aime la lumière blanche des jours où, la température approchant le zéro, on ne s'étonnerait pas de voir tomber quelques flocons. Je sors. Mes joues rosissent déjà. En même temps, la morsure du froid imprime sur mon visage un picotement discret. Je retiens ma respiration quelques secondes, et j'expire des ronds de buée dans l'air glacé. En 2021, je penserai d'abord à moi.

Mes pensées se précisent au gré des pas incertains qui me conduisent au hasard à travers la ville-parc. Je crois que je sais pourquoi j'aime être seule. Je fuis le regard d'autrui car j'ai

peur d'être, enfin, percée à jour. Quelqu'un pourrait s'apercevoir que je ne suis ni brillante ni intéressante ou encore cultivée… Je suis une coquille vide qui s'échine à paraître. Un imposteur. Cette attitude de rejet me colle à la peau comme une moule sur un rocher et ma propre dureté m'afflige. Flirtant avec l'absurde, je ne parviens pas à être simplement moi-même, sans me tourmenter – quel que soit mon interlocuteur, qui manifestement n'y est pour rien. Ravagé par la honte, mon esprit est inconsolable.

***

Je suis fatiguée aujourd'hui, énervée par mon manque de patience. J'aimerais avoir d'autres sentiments, mais je ne ressens que du dégoût pour celui qui me ronge. L'impatience, peut-être même l'intolérance. Quelqu'un est venu gentiment nous aider à effectuer quelques travaux dans notre salle de bains. Quelqu'un de si gentil, drôle et généreux. Pas compliqué ni perturbateur, qui dort sur le canapé depuis trois jours, sans faire d'histoires. Mais je veux récupérer mon chez moi. C'est le quatrième jour. J'exècre ces pensées honteuses, phagocytrices de matière grise. J'essaie de faire bonne figure, sans y parvenir je crois. Leurs cruels tentacules m'arrachent à toute bonté. Glissant vers des abîmes trop connus, je m'interroge : y a-t-il encore du meilleur en moi ? Quelqu'un d'autre réagirait-il de la même façon ? Et si je n'étais, au fond, pas quelqu'un de gentil ? Même le chant des oiseaux, postés haut sur les cimes des arbres dégarnis, ne parvient pas à m'apaiser et je sens mon visage grave et fermé. Je tente de brouiller les pistes, fais semblant d'être concentrée. Puis je me raisonne, non sans peine : après tout, l'exagération n'est-elle pas parfois nécessaire pour évacuer ? D'autant que je sais, au fond, ce qui me tracasse véritablement.

Je veux être parfaite. En tous points. Parfaitement parfaite. Je ne saurais dire suffisamment à quel point cet énoncé a rythmé ma vie. Ma propre idée de la perfection - physique, morale et intellectuelle - autant que celle qui m'a été inculquée, imprégnant mon esprit jour après jour. Polypore mental bien démoralisant. Toujours est-il que j'ai longtemps appelé cette perfection de mes vœux, tout en tâchant d'accomplir les efforts que j'estimais nécessaires pour en toucher du doigt les plus glissants aspects. Je commence tout juste à lâcher du lest. J'imagine que c'est ce qu'il me fallait pour m'envoler enfin, telle une montgolfière délestée de ses lourds paquets. « *A chaque jour suffit sa peine* ». C'est ce qu'on dit. Mais il me semble qu'à chaque jour suffit aussi sa récompense. Nul besoin de réaliser l'extraordinaire dix fois par jour. Pourtant, j'ai encore, bien souvent, le sentiment que mon histoire ne mérite pas d'être racontée. Il m'arrive même de douter du simple fait d'avoir une histoire à raconter. Et parfois, je ne suis même plus certaine d'avoir les ressources pour me précipiter dans l'inconnu, relever de nouveaux défis. L'approbation est une chose fragile. Suspendue à la raison telle une soie d'araignée. « *Ah ! Ne puis-je savoir si j'aime ou si je hais* ». La mésestime triomphe et se rit de ma rage. Elle pense voir en pleurs dissiper cet orage ; Elle croit que, toujours faible et d'un cœur incertain, Je parerai d'un bras les coups de l'autre main… [(3)]

Sans doute devrais-je cesser de m'accrocher à mon « destin exceptionnel », concept dont j'ai finalement admis qu'il se bornait à un idéal naïf, tout en ne pouvant me résoudre à le laisser s'en aller complètement. Indécrottable lueur d'optimisme. Dans le fond, sait-on jamais… L'idée est trop belle. Certains y arrivent bien, après tout. Grattant sous la surface, je m'imagine révélant des trésors enfouis, refusant sobrement d'en rester à ce que je suis. Je me demande par

exemple si j'aurais eu le courage de rejoindre la résistance, pendant la seconde guerre mondiale. Être capable d'aider les autres, au prix peut-être de ma propre vie. J'espère férocement que j'aurais pu faire preuve d'autant de courage et d'abnégation. Mais comment savoir ? Il me semble que parfois, la bravoure se révèle dans l'urgence d'une situation. Le socle de nos valeurs pour seule boussole, nous nous surprenons alors, sans y penser, à faire des choses dont nous ne nous saurions jamais cru capables. Le monde est de toute façon plein de petits héros du quotidien, invisibles et tranquilles. Comme ils ne cherchent pas la reconnaissance à tout prix, il n'est pas rare de passer à côté d'eux sans les remarquer. Mais il me semble que le monde est tout aussi rempli de gens bien qui font parfois de mauvaises choses et même de gens pas bien du tout ! Nos choix s'érigent-ils en juges de notre nature ? Oh ! Puisse mon cœur peser autant que la plume.

***

Ô rage, ô désespoir ! En ce triste matin, deux gros boutons se livrent bataille pour remporter ma joue. Fort heureusement, le reste de mon visage demeure frais et pur. En plus, j'ai horreur du rouge, trop tranchant avec mon teint de rose blanche. J'espère que les vilains, rongés par le remords de leur odieux affront, auront le bon goût de s'en aller sans laisser de traces… Je me réjouis déjà de leur renoncement.

En attendant, je me glisse dans mon imperméable. Je rabats ma large capuche. J'enfile mes gants. Saute dans mes bottes. Rendue anonyme par cet accoutrement, qui sied aux jours pluvieux, je suis prête à braver les éléments. Point de foule à fendre, je sais que je serais seule, à la faveur des précipitations. Surtout avant la sortie d'école. Et même alors, les gens se hâteront de rentrer chez eux, fourmillement de parapluies et de capuches séduites par la promesse du sec. Mais moi, je veux

être dehors. Je suis même tentée de laisser l'eau ruisseler sur mon visage tandis que je poursuis mon chemin. Tant pis si je me retrouve trempée. Je n'aurais qu'à me faire couler un bain chaud en rentrant. Ah, le plaisir de lire dans un bain… Je pourrais même ouvrir la fenêtre, stratégiquement placée au-dessus de la baignoire. J'apercevrai les arbres bordant la copropriété. J'observerai la vapeur s'échapper, tel mon esprit s'évadant au gré des pages.

Lire. Ce mot de quatre lettres contient tous les possibles, toutes les promesses. Ouvre tous les horizons. Élève notre esprit vers l'infini. Nous fait réfléchir, parfois même nous bouleverse ou, pas de chance, nous ennuie… À chaque étape de la vie, la littérature que l'on peut apprécier change, évolue. Un bon livre peut être méjugé s'il tombe entre les mains d'un lecteur qui n'est pas prêt à l'accueillir. Après tout, le fruit mangé trop tôt n'est pas gorgé de sucre, mais dur, sec, acide… Déjà, quand j'étais petite, pas très populaire à l'école - non pas que je ne l'eusse d'ailleurs jamais cherché - je me réfugiais dans les livres. Eux, au moins, avaient le mérite extrême de stimuler mon intellect, réveiller mes aspirations, nourrir mon imagination. Eux me permettaient de me découvrir, trouver mon chemin comme tant de personnages avant moi. Et maintenant, je me surprends à écrire. L'exercice me force à me souvenir. Le français regorge de jolis mots dont je me fâche, souvent, de les avoir oubliés. Ils me viennent parfois dans une autre langue - surtout en anglais. À l'oral, il m'arrive d'ailleurs très souvent de me sentir plus à l'aise en anglais qu'en français, pourtant ma langue maternelle. La substituant au profit d'une autre, je me dérobe, d'une certaine façon, au jugement de mon interlocuteur. Je suis moi-même, sans devoir être tout à fait moi. Derrière ces mots étrangers, je m'exprime plus librement, me dévoile tout en restant cachée. Mais je n'aime pas tellement parler. Je préfère écrire. Personne ne me dit que j'écris trop vite

et je demeure seule détentrice des secrets de mon magma cérébral. La parole est traîtresse. Dans le secret de l'écriture, je suis un volcan, qui a cessé de contenir son éruption. La lave de mes idées se répand sur le papier.

Parfois, j'imagine même mes pensées comme de petits monstres tâches d'encre, grignotant les pages de mon beau carnet. Splish par ici ! Splosh par-là ! Gare au blanc ! Les tâches investissent l'espace… Il y a les grosses, celles qui s'en vont difficilement, celles aux formes rigolotes, les tests de Rorschach, les belles tâches bien propres… Se saisissant de mon stylo, elles écrivent leurs mots, les rayent, en essayent d'autres. Je ne cherche pas à les effacer. Ces mots, ce sont aussi les miens. Je suis responsable de ce qu'ils cherchent à dire. En y pensant, je décide justement d'effectuer un petit test de Rorschach. J'en trouve un proposant dix images. Jusque-là tout va bien. Je m'amuse à les regarder, une par une, réagissant instinctivement à ce que les tâches m'évoquent. Bien sûr, que des symboles positifs. Une chauve-souris/papillon par ici, deux femmes qui dansent par là… Puis je m'aperçois que le site que j'ai trouvé mentionne aussi des acceptions « à éviter ». Les deux femmes qui dansent deviennent par exemple un cadavre gisant. Je n'ose y croire. La noirceur de certains esprits me met mal à l'aise. Quels tourments faut-il avoir endurés pour imaginer des choses pareilles ? Pire encore, puisque j'ai maintenant pris connaissance de ces images négatives, je les vois aussi. Horreur. Je ferme cet affreux onglet et me repens de ma mauvaise idée.

Plus tard, ne parvenant pas à trouver le sommeil, j'ouvre grand la fenêtre. La fraîcheur de la nuit m'arrache un doux frisson. Humant l'air nocturne, je lève mon regard vers le ciel. La lune est pleine. Elle forme un cercle juste et parfait, tranchant avec son fond d'ébène. Reine de l'obscurité. De combien d'hommes

a-t-elle nourri l'inspiration, depuis la nuit des temps ? Je ne peux m'empêcher de me le demander…

***

J'aime me réveiller aux aurores. L'aube a pour moi quelque chose d'indescriptible. Un caractère particulier, à la dimension presque sacrée, nourrit ces heures où les ombres n'ont pas encore complètement cédé au jour. J'ouvre la fenêtre, face au grand marronnier et j'écoute les bruits de la nuit qui s'achève. L'obscurité exacerbe les chants du matin naissant. Une petite chouette hulule. J'aperçois déjà quelques perruches, touches de vert joyeux dans les arbres nus. Le jour ne se lèvera pas avant plusieurs heures et je ne peux m'empêcher de penser que l'hiver engloutit la lumière dans une cadence infernale. Les journées semblent si courtes ! Ah ! Le soleil daigne enfin darder ses rayons. Alors que la lumière, entrant à flots dans mon bureau, m'arrache un instant à mon écran, j'ai l'impression de contempler la vie, qui m'invite à savourer quelque breuvage matinal… Mais je m'égare, encore, et j'ai oublié mon idée première. Celle qui, à dessein d'être ici notée, m'a fait chercher stylo et carnet, alors que je m'apprêtais à colorier des mandalas, dans un moment de détente.

Je me sens d'humeur à me promener, comme si la marche, le vent, la solitude, pouvaient graisser les rouages de ma créativité, malmenée par le productivisme. Et me voilà, encore une fois, au bord du lac. Comme j'aime vivre au Vésinet ! Toute cette verdure m'apaise et me calme, et les cancans des canards invitent mon esprit à la rêverie. Il ne fait pas froid aujourd'hui. Les oiseaux chantent. L'eau frémit sous la caresse légère du vent. Marcher m'a toujours détendue. Moins de stress, plus de moi. Je songe à la montagne. Au chalet. Mes plus belles pensées m'ont été inspirées par cet endroit, encore magnifiquement sauvage et préservé. De vraies valeurs, une certaine rudesse, la solitude aussi (rendue toute relative par la

proximité immédiate avec la nature). L'homme, si petit, dans la montagne, immense, immortelle. Humilité. La vie, simplement, en phase avec l'univers. Dépouillée des passions qui composent l'activité humaine. Belledonne adorée et ses chemins maintes fois parcourus, réellement ou en pensées. Le bleu sombre d'une ancolie sauvage, près de la Sitre. Je respire. J'avance. Un effort constant qui se suffit à lui-même comme récompense. Le chemin parcouru, comme une métaphore de la vie. Vibrant(e). Avec ses hauts et ses bas, ses petits bonheurs, ses déceptions et ses passages à vide, ses instants d'éternité… Je choisis de ne pas descendre au bord du lac, et je continue vers le col de la Sitre pour rallier la passerelle du Mousset en contrebas. J'ai changé de versant. Le ravin des excellences se dresse devant moi. Ma randonnée m'emmènera au lac blanc.

Je ne fais plus qu'un avec la montagne. Grondement des trois cascades, froissement de l'herbe haute et de l'exubérant rumex, murmure du vent, crissement des pierres sous mes pas. Tiens, une pensée pour les collègues effleure mon esprit : un jour, à la cantine, alors que la discussion s'orientait vers la signification du « karma », nous avions estimé que la réincarnation en pierre, sous un glacier, condamnée à s'éroder pour l'éternité sous les pas des randonneurs allemands (allez savoir ce que la nationalité avait à y voir), n'était pas un sort enviable. Confrontée au matériau dans son environnement, je ne peux m'empêcher de confirmer notre verdict et formule une autre pensée, émue, pour les juges perspicaces que nous fîmes. À force de pérégrinations intellectuelles - mon sens pratique me maintenant néanmoins sur le sentier adéquat - j'ai effectué sans m'en apercevoir le reste du chemin. Coupée du monde, livrée aux éléments, je contemple l'infini. Ou est-ce l'infini qui me contemple ? Eau turquoise, habillée par endroits de fines plaques de glace. Touches de neige, comme du sucre glace. Je

savais que la magie existait en ce monde. Je ne suis rien. Elle est tout.

***

Rien ne me ravit autant que la lumière de montagne. À l'aube naissante, dans la fraîcheur du matin, alors que la rosée ne s'est pas encore évaporée, ou encore masquée par une nappe de brouillard portée par le vent… Mais par-dessus tout, les jours de grand beau temps, au coucher du soleil. Belledonne, si coquette, se pare alors de rose vif, quelques instants durant. Spectacle éphémère et unique. Magistral. Les contours des cimes, dernières à s'éteindre, se découpent encore un moment sur le ciel, avant le grand plongeon dans les ténèbres. En contrebas, les sapins sont depuis longtemps endormis dans l'obscurité. Même la nuit est belle. Le noir est plein. Entier. Profond. Porte ouverte sur notre monde intérieur. Que faisons-nous lorsque toutes les lumières s'éteignent et que nous nous retrouvons seuls dans le noir ? Face à nos instincts les plus terrifiants, nos désirs les plus secrets. Est-ce là, dans l'antichambre de nos propres ténèbres, que se révèle la personne que nous sommes, au fond ? Quoiqu'il en soit, ce noir ne m'effraie pas. Parce que je le connais bien. J'ai vu les sentiments les plus sombres en veille dans le secret de mon cœur. Mais je sais qu'il me suffit de lever les yeux pour contempler la voûte étoilée. Étonnant, comme il suffit d'apercevoir une seule étoile pour ensuite repérer toutes les autres, comme si elles s'allumaient une par une sous l'effet de notre regard. Miroir de la conscience. Les constellations scintillent d'un éclat argenté… C'est miraculeux. Grandeur. Beauté. Vérité. Un moment qui compte, ancré dans le présent, temps qui se suffit à lui-même quand on prend le temps de l'apprécier. Et puis le processus s'inverse. Clair-obscur. L'aube remplace la nuit. Le cycle se répète, éternel, rythmé par la course tranquille du temps.

En cet instant, je me rends compte, de plus en plus, que je m'efforce de tout faire vite. Je m'entête, même si je n'ai rien de prévu « après ». Et je fais, souvent, plusieurs choses en même temps. Pourtant, c'est long une journée. Cela contient largement assez d'heures pour réaliser tout un tas de choses, les unes après les autres, quand on en a envie. Par exemple, me reconnectant à ma session après la pause déjeuner, je viens de passer à deux doigts d'écrire ici le code envoyé sur mon portable pour me permettre de me connecter à Microsoft Teams. Un moment plus tard, le vent emporte mes tourments, balaie mes incertitudes. Debout sur le pont, je contemple la ville. Cinquante nuances de gris. L'air embaume le feu de cheminée, promesse d'un moment de sérénité, à l'abri des turpitudes de l'existence. Je regarde les gouttelettes qui rebondissent sur la surface du lac, imprimant de petits ronds dans l'eau. Prendre le large un instant. Oublier le temps.

Alors que j'écris ces mots, je réalise que je croirais presque entendre le tic-tac de l'horloge. Emporté par cet élan tel un skieur inexpérimenté lancé à vive allure sur une piste noire, mon esprit ne peut s'empêcher d'ajouter à la suite une troisième onomatopée. Toc ! Et justement, j'en ai plusieurs… ils me collent à la peau et je ne sais plus comment m'en débarrasser. Je ne suis même plus sure qu'il le faille, car ils me rongent depuis si longtemps que j'ai peur de ne plus être tout à fait moi-même sans eux. Une idée somme toute ridicule, parce qu'en plus, ils sont évolutifs. Un TOC en remplace un autre, preuve de leur inutilité fondamentale. Mais le rituel perdure. Pourtant, c'est si fatiguant, strictement inutile et illusoire de penser qu'il ne peut rien m'arriver si je me lave les mains dès que j'ai touché un objet (encore que, peut-être ai-je été visionnaire, sur ce coup-là) ou si je compte dans ma tête, un cycle sacré que je ne peux révéler et que je renouvelle sans

cesse. Pourquoi s'entêter quand on sait qu'on a tort ? Le TOC a ses raisons que la raison ignore…. Mystère et paradoxe.

***

Les idées m'ont réveillées à 7h39. Dehors, il fait encore tout noir. Pour ne pas déranger Ben, qui dort encore, j'attrape mon carnet et me glisse à la cuisine pour noter… J'aime semer les graines de mes pensées avant de m'endormir pour leur permettre de pousser dans l'oubli de la nuit. Je me tiens prête, au matin, à en ramasser les fruits, sans discrimination ni exigences de calibre. Fruits pourris, je prends aussi ! Mais aujourd'hui, je m'éveille en poésie. Car il me semble que ce sont des vers qui m'ont arrachée aux bras de Morphée. En classe de terminale, j'ai eu un professeur de français extraordinaire. C'est elle qui m'a fait apprécier la poésie, fenêtre sur un univers parallèle où tout est à déchiffrer, à interpréter. Je m'y découvre, encore aujourd'hui, des sensibilités nouvelles. Ici, tout est symbole. Le soleil se lève enfin, timidement, déchire les ténèbres comme le café le voile de brume dans mon esprit encore engourdi… Heures prolixes. Mon cerveau s'emballe tel un jeune étalon dont je me dois de réprimer l'ardeur. Après tout, c'est un jour de repos. Une nappe de blanc semble descendre du ciel. Il ne neige pas, mais le thermomètre affiche zéro. Je savoure mon *matcha latte* en me délectant de la mousse légère et soyeuse, du mélange parfaitement homogène obtenu grâce à mon nouveau mousseur à lait. Aux bons ouvriers, les bons outils. Bien au chaud, dans ma robe de chambre, si douce, je suis prête à m'évader en pensée, encore une fois. Encore dix fois. Il ne se passe pas un jour sans que je rêve d'ailleurs. Un ailleurs en particulier tisse la toile de mes songes éveillés. Il n'y a pas de mal à n'avoir qu'une seule source d'inspiration, tant qu'elle est intarissable.

Je ne connais pas le chalet en hiver. Le sentiment de solitude doit y être absolu. L'humidité insupportable. Je me demande si, comme au Vésinet, on entend le chant des oiseaux, ou si l'endroit est plongé dans le silence, comme si la neige étouffait tous les sons. J'imagine la vue depuis la fenêtre du grenier. Les montagnes, qui ont revêtu leur manteau d'hiver, disparaissent sous une pellicule de blanc, mais j'arrive tout de même à distinguer leurs contours familiers. En face, planté sur le Rocher de l'Homme à 1950 m d'altitude, le refuge Jean Collet semble complètement avalé, englouti. Pourtant construit sur un éperon saillant, il est presque invisible à un œil profane. Nichés au creux des glaciers, les lacs doivent être couverts de glace, si tant est qu'ils ne disparaissent pas également sous la poudreuse. Les animaux alpins ont déserté, reclus bien à l'abri dans leurs tanières. Il fait si froid. Ce paysage, d'une magnificence farouche, est à double tranchant. Comme il doit sembler effrayant quand le soleil est caché….

***

De douloureux souvenirs, que je m'efforçais de garder enfouis, remontent à la surface… Je songe à les retenir et même les renvoyer dans le néant dans un élan dédaigneux d'occultation mémorielle. Mais je ne peux m'y résoudre. Je ne veux pas y songer, mais il est trop tard. J'ai dit que je noterais mes pensées les plus laides - celles dont je ne veux pas parler - et je dois m'y tenir, portant mon effort de sincérité à son paroxysme. J'y gagnerai au moins la satisfaction d'avoir persévéré dans ma démarche, malgré le sentiment anxiogène qui me saisit, noyant mes mots dans la mélasse. « Résidu sirupeux ». Cette définition colle exactement à ce qui me vient à l'esprit… Car j'ai pratiqué le patinage jusqu'à l'écœurement. Sans espoir de retour. Mais comment évoquer avec justesse ce qui représente encore aujourd'hui l'engagement de plus de la moitié de ma vie ?

C'était ma passion. Conquérante et bouillonnante. Portée par cet idéal de grâce, d'équilibre et de beauté - qui reste à mes yeux le plus beau sport du monde - j'ai patiné plusieurs heures par jours, pendant plus de dix ans. Je n'avais jamais été mue par quelque chose d'aussi grand. J'y mettais toute mon âme et toute ma volonté. C'était mon rêve et il n'y avait de place, en mon cœur, pour aucun autre. Le patin dévorait mon être entier. Chaque respiration ne présidait qu'à l'accomplissement de mon rêve.

Et puis, je me suis laissée happer progressivement par le regard des autres. Ma confiance en moi s'est abîmée dans ce miroir déformant jusqu'à dissolution complète. Aujourd'hui encore, ce manque d'estime demeure mon unique regret. Le plaisir est devenu contraint, la joie forcée, l'entrainement un sacrifice de tous les instants. Le souffle qui animait mon corps et mon esprit s'est éteint, rongé par la prison de glace qui a étreint mon cœur. La magie s'en est allée. Le feu sacré m'a abandonné. Le rêve s'est finalement dissipé, déchiré et je me suis éveillée dans un océan d'exigences et de douleur, pourtant toujours agrippée à son ombre rapiécée. Mais je me suis accrochée. J'ai réalisé mon rêve de participer aux Championnats du monde. Cette dernière année a été la plus dure. Tous les matins dès mon réveil, comptant les heures qui me séparaient de l'entraînement, l'envie m'étreignait de pleurer à chaudes larmes… Les sentiments si complexes et contradictoires que m'inspirent aujourd'hui le sport sont difficiles à expliquer. Je suis comme un enfant qui s'est goinfré de sucreries jusqu'à ne plus pouvoir ne serait-ce que penser à une glace sans sentir la nausée poindre… Je crois que c'est ce qu'on appelle un rejet. Après tout, amour et haine ne seraient que les deux faces d'une même pièce… Je n'ai même pas pris la peine d'emporter mes patins dans notre nouvel appartement et mes médailles restent cachées tout au fond d'un tiroir que je n'ouvre jamais. Je ne

veux pas les voir. Ils me rappellent une époque révolue. Plus qu'une page tournée, un livre fermé et rangé, à présent poussiéreux. Mais je ne regrette rien. C'était mon rêve. Ce simple énoncé suffit à tout justifier.

D'ailleurs, je ne peux renier complètement ce sport, dont la pratique a influencé si profondément ma personnalité, mon mode de fonctionnement, mon exigence et mes valeurs morales. Une co-construction efficace, dont je suis malgré tout très fière. Je ne veux pas non plus prétendre que je ne suis pas reconnaissante. Je le suis. Vraiment. Notamment car le patin m'a donné mes plus belles amitiés. Mais il m'a coûté beaucoup - ainsi qu'à mes parents d'ailleurs. Quand j'ai arrêté il y a huit ans, je pensais que rien ne me permettrait de revivre des sentiments aussi intenses, que je ne retrouverai jamais d'autres projets aussi porteurs. Je n'avais plus de grande idée à laquelle me raccrocher. Plus d'envie à me projeter dans de nouveaux objectifs à atteindre. J'ai longtemps traîné ma peine, une fois encore, de ne pas avoir été « assez » dans ce qui représentait tout pour moi. Et puis, le temps effaçant tous les maux, je me suis relevée, tout doucement. J'ai compris que je n'avais pas à avoir honte. Je suis une championne. Je l'ai mérité. J'espère que mes mots dissiperont à jamais les cauchemars qui me hantent encore, trop souvent. La glace explose alors en mille cristaux acérés qui viennent se planter dans mon cœur comme des shurikens. Mon éternel hiver intérieur.

***

Un nouveau jour, qui aurait sans doute préféré rester endormi, se lève péniblement. C'est un jour gris. La couleur du banal, certes élégant dans un intérieur, rassurant dans un contexte professionnel, mais morne et triste pour qualifier le temps. J'allais écrire « le vivant » mais je me suis rappelée à temps qu'il existait tout un tas de beaux animaux gris, comme les

souris, les éléphants ou encore certains chats, pour ne citer que ceux-là. Ayant moi-même la chance de profiter de la compagnie de l'un d'entre eux, mon erreur eût été impardonnable. En réalité, j'en ai même trois, mais un seul est concerné par le raisonnement susmentionné (même si la nuit, tous les chats sont gris). Je songe à la petite boule de poils qui se glisse contre moi lorsque je m'apprête à m'endormir. Couchée en chien de fusil, je la sens ronronner très fort, tout contre mon ventre. Bonheur. Mais j'aurais le temps d'y penser plus tard. L'heure tourne, le devoir m'appelle.

Il est 5h54. Je me glisse dans la cuisine pour me faire chauffer de l'eau : tout matin qui se respecte commence par une boisson chaude. Attrapant fièrement notre nouvelle casserole miniature intégrant un petit bec verseur, je m'émeus de tant de praticité. Mais l'outil se révèle pour moi d'un maniement trop complexe. Il se joue de ma maladresse, alors que l'eau chaude se répand également dans et hors ma tasse. J'aurais pu faire attention, mais je me suis hâtée. Je suis une impatiente chronique. Dans mon bureau, mon ordinateur m'attend, prêt à travailler. J'ouvre la fenêtre. Mon cerveau a besoin d'air. Il commence à pleuvoir - constat météorologique récurrent ces derniers temps - mais les oiseaux offrent tout de même leur chant à l'aube. Ici, on les entend partout et tout le temps. Un pépiement délicieux, qui fait vibrer l'esprit. Goûtant une première gorgée, je m'amuse de constater que je n'appartenais pas au clan fermé des « buveurs de café » avant de commencer à travailler. Café-travail. Association d'idées et aliénation liquide. Désormais, à peine assise dans la voiture aux alentours de 5h20, je songe à la machine du bureau. Celle du 6ème étage. Je me félicite d'arriver plusieurs précieuses minutes en avance à la seule fin de sentir son mauvais arabica couler dans ma gorge. Bureau, café. Un lieu, une odeur, une saveur.

***

Je méprise les « jours de rien », où mon inspiration demeure perdue dans les méandres tortueux de mes neurones les plus reclus. Insaisissables, les mots m'échappent. Je m'enlise, comme un voyageur pris au piège de sables mouvants. Mon cerveau affiche une erreur 404. Les secondes passent. Ma volonté terrassée par la perspective d'entreprendre, je reste figée. Une chape de honte s'abat sur moi, telle l'écume blanchâtre sur les vagues tourmentées… Je tolère difficilement ces instants de néant, culpabilisant de ma procrastination.

La pluie se remet à tomber. Je décide de sortir pour une promenade de dépit, expédition punitive à mon inactivité. Il pleut donc, et je suis dehors, et l'égoïsme des passants m'interpelle et m'agresse. Je n'avais pas réalisé que « parapluies » et « courtoisie » étaient des antonymes. Pourquoi, en effet, la plupart des gens tenant en main ledit objet ont-ils la fâcheuse manie de se rendre imperméables au monde entier, n'hésitant pas à éborgner d'innocents passants tels des chevaliers disputant une joute féroce ? Combien de fois ont-ils failli m'avoir… Pallier ce manque de savoir-vivre requiert une vigilance de tous les instants. L'erreur n'est pas permise. Mon incursion dans le monde extérieur me force en outre à un autre constat. Comme les gens sont tristes ! Certes, un rideau de pluie s'abat sur le monde, mais rien ne devrait servir de prétexte à l'ennui, au manque d'envie, au morne vague à l'âme. Mon casque vissé sur les oreilles, je chante et danse à l'intérieur. Le rythme m'envahit, et même si je ne dois rien laisser paraître aux yeux du monde extérieur, puisque l'usage exige un comportement « normal » - ou au moins normé - j'oublie tout. Le quai de la gare et ses voyageurs pressés disparaissent dans une farandole de couleurs. Le disco est un merveilleux antidote au moral fatigué ! *Especially when it's raining men.* (4)

Bercées par la cadence de la pluie autant que par la musique dans mes oreilles, mes pensées suivent leur cours. Moi aussi, je suis musicienne. Je me demande si cet état transparaît dans mes écrits. Capturées dans un élan instinctif, mes phrases empruntent-elles plutôt au binaire ou au ternaire ? Y-a-t-il une structure, une récurrence, un rythme, caché en filigrane, qui rend la lecture fluide et agréable ? Mes mots me viennent d'abord par l'ouïe : je les entends murmurer à mon oreille et m'empresse de les coucher sur le papier comme sous la dictée. Je suis d'ailleurs fascinée par ces lignes littéralement surgies du néant. En quête de sens, les mots se suivent et s'assemblent dans un périlleux exercice acrobatique, tels des funambules suspendus au vide. Mes pensées ne sont ni sublimes ni extraordinaires et je n'ai à leur offrir qu'un quotidien cousu d'affligeantes banalités (« Je me suis levée à 5h30 et j'ai pris un café avant d'allumer mon ordinateur »). Je leur jette férocement en pâture mes pensées les plus lamentables. Mobilisant toute mon habileté, je tente néanmoins de magnifier chaque instant. L'inutile est pour moi source d'une angoisse sans cesse renouvelée, mais inexorablement, les mots transforment l'anodin en exercice de style. Preuve que même l'ordinaire peut être accompli avec prestance.

***

Je ne parviens pas à m'évader aujourd'hui. Mon esprit reste prisonnier de ce crâne parfois trop lourd à porter et me revoilà, à penser encore à de vieilles pensées (je crois que c'est ce qu'on appelle « ressasser », et je dois bien reconnaître que j'excelle en la matière). Adulte. Voilà le constat de mon état. Un statut qui, en cet instant, m'évoque l'ombre du Mordor. Pourtant, ce fait établi a longtemps survolé mon esprit sans daigner s'y établir. Il m'arrive d'ailleurs assez régulièrement de me considérer encore comme une petite fille, soumise à l'autorité des autres - les adultes - nécessairement plus grande

que la mienne. L'affirmation de soi est certes un long voyage, mais je m'en veux de ne pas être plus assertive, meilleure oratrice, de manquer de tout trait de caractère selon moi constitutif du « véritable adulte ». Il me semble qu'un livre du type : « *Être adulte pour les nuls* » pourrait m'être utile. Le fol espoir que je ne serais sans doute pas la seule m'arrache un sourire timide. Mais pourquoi donc faut-il que je maintienne ma conscience constamment occupée, épuisant mon énergie inutilement ? Suis-je ce qu'on appelle « un esprit tourmenté » ou est-ce, finalement, une forme d'intelligence ? J'ose me le demander. Une chose me paraît toutefois indiscutable : la bonne fée qui s'est penchée sur mon berceau m'a fait don de réflexion. Au bord d'un gouffre de morosité, auquel m'arrache la perspective d'un travail stimulant - une synthèse sur Joe Biden pour un important client européen - je glisse un œil au-dehors.

Subitement, me voici plus excitée qu'un enfant le matin de Noël ! Je n'ose prononcer le mot de peur de briser l'enchantement : neige… Cette belle surprise repousse au loin tous mes tracas. Mon attention se morcelle instantanément en milliers de petits flocons, qui tombent sur le monde avec indifférence. Nous sommes le 16 janvier. Il est 12h37. Tant pis pour le déjeuner, j'enfile en toute hâte mon pull couleur de neige. Comme il me tarde d'entendre le crissement caractéristique de ce blanc manteau sous mes pas. Je sais qu'il vaudrait mieux laisser mon carnet bien au chaud à la maison, mais je le glisse malgré tout dans ma poche. Je veux vivre avec lui ce moment tant attendu. C'est étrange, la neige sent la mer ! Fermant les yeux, je pourrais presque me croire en Bretagne, perchée sur la pointe d'une falaise balayée par un vent féroce. Mes bottes dessinent derrière moi la trace de mes pas. J'ai presque l'impression d'être suivie, moi qui préfère éviter les empreintes des autres promeneurs pour tracer

symboliquement mon propre chemin. Je m'accroupis pour écrire ces mots à l'abri d'un arbre encore touffu, mais mes doigts sont engourdis et ma calligraphie en pâtit. Peu importe. Je suis une panthère des neiges. Les flocons redoublent d'intensité. La neige tiendra toute la journée.

***

Mes rêves ont été peuplés de cauchemars et je suis d'une humeur exécrable. Pourtant, j'ai dormi longtemps. Mais je m'éveille avec un sentiment étrange d'échec et je me sens mal à l'aise, sans trop savoir pourquoi. C'est un matin difficile. L'effort de rassembler mes pensées me coûte autant que si elles s'étaient éparpillées pendant la nuit aux quatre coins du monde. Je n'ai pas la patience d'entreprendre un tel voyage. En cet instant, je ne suis que brouillard. Profitant de la faiblesse induite par ma fatigue, d'anciens démons reviennent me tourmenter. Je me demande si, la semaine dernière, ou même hier encore, j'ai dit ce qu'il fallait, fait ce qui s'imposait… Je me remémore même tout un tas de moments passés à me poser sans répit la même question, dans une déclinaison que Racine lui-même aurait sans doute apprécié : « Ai-je été nulle ? Suis-je nulle ? Serais-je nulle ? » Mais enfin ! À quoi bon ? Rien n'y fait. Dédaignant le bon sens, ignorant la raison, ma conscience s'obstine. Enfin, un rayon de soleil se fraie un chemin à travers mon esprit confus, éclaire mes élucubrations et parvient finalement à me tirer de ma torpeur. La perspective d'une promenade à vélo m'apparaît soudain. Révélation. Je veux pédaler à perdre haleine, gorgeant mes poumons d'oxygène et mon cerveau de sérotonine. J'espère semer mes doutes par la même occasion.

***

Le soleil brille aujourd'hui. C'est une belle journée d'hiver, fraîche mais joyeuse, chargée de promesses - y compris celle

de ne rien faire. Assise sur mon lit, le dos confortablement enfoncé dans de moelleux oreillers, je fais face à la porte vitrée ouverte sur notre petit balcon-terrasse. Un vent frais me caresse le visage, tandis que j'écris ces lignes. Le soleil d'hiver inonde la chambre, dessine des motifs lumineux sur les murs. Les corvées quotidiennes sont faites. Le frigo est rempli, un parfum de lessive se répand dans l'appartement, le parquet resplendit. Ancrée dans l'instant, je me sens étonnamment bien. Un petit bonheur tout simple, comme il en existe tant d'autres… S'ajoute à mon ravissement la promesse d'un jour de repos, demain. Les inquiétudes qui habituellement m'empoisonnent me semblent tout à coup dérisoires. Je suis pétrie de contradictions, d'éternelles questions, d'inquiétudes chronophages, mais je m'en moque. Sublime, la détente colonise progressivement mes cellules encore crispées. Je me ris de moi-même. Une exaltation agréable, voluptueuse me gagne. Pop art. Couleurs. Joie. Rires. Je m'évade. Disparais dans un grand splash de couleurs criardes. Par-delà les tracas, j'entame le chant des possibles.

***

C'est long, l'hiver…Tous les ans, à échéance, ces trois mots se rappellent amèrement à moi. Le temps se distord et la saison blanche semble s'étirer à l'infini. Trou noir saisonnier. Il n'y aura peut-être pas d'après-février. Mon état d'esprit fait écho à ces pensées moroses. Il me semble que la société moderne nous presse, nous bouscule, nous écrase, nous opprime, nous assujettit. Métropolis. Je refuse de n'être en ce monde qu'un simple citron, consommable parmi les consommables. Au-dessus de ma tête, un nuage d'affliction me poursuit. Mes pensées ne sont que désolation. Je me lamente de ne pas être à la hauteur de mes ambitions rocambolesques. Agrégats synaptiques au contours incertains. Monstrueux gratte-ciels cérébraux. Ils m'étouffent, me dévorent. Car, comme je l'ai

déjà dit, je veux être extraordinaire. Le banal m'effraie et sa perspective me hante. Seulement voilà, je ne sais pas quoi faire de ces appétits de grandeur, dont la raison d'être m'échappe. L'idée même de devoir exercer un métier pendant quarante ans me terrorise. J'imagine que seule la vocation offre l'illusion de se dérober à cette obligation, mais une telle inclination me fait défaut. Mes projets, versatiles, butinent au gré de mes intérêts, sans se projeter clairement dans l'avenir.

Dans le ciel, les contrastes s'attirent et se repoussent dans un étonnant spectacle d'ombre et de lumière. La nuit descend. Chargé de bourrasques, l'air se fait menaçant. « *Le vent se lève, il faut tenter de vivre* [(5)] ». Je tente justement de lui faire face mais il repousse mes assauts. M'empêche d'avancer. Me renvoie à mon insignifiance. Les ombres étendent leurs bras. Avancent leurs griffes. Je sens que le ciel est sur le point de déverser des torrents de larmes encore contenues en une bruine légère. Ce paysage désolé fait écho à ma tristesse intérieure. La pression m'écrabouille, m'assassine. Ce ne sont pas des gouttes qui se brisent sur mon manteau, mais de minuscules lames d'acier qui me transpercent.

D'un coup, je revois les orages au chalet. J'ai toujours aimé l'orage, mais la montagne amplifie tous les bruits, toutes les lumières. Elle offre aux éléments une arène grandiose et impitoyable. Redoutables gladiateurs, le chaud et le froid s'affrontent dans un duel époustouflant. Les nuages étendent leur ombre apocalyptique. Les contours des cimes illuminées déchirent brièvement l'obscurité profonde, tandis que des éclairs farouches balaient sauvagement le ciel. Ils sont d'un jaune éclatant, mais l'ombre qui embrase la montagne, l'espace d'un instant, oscille entre fuchsia intense et violet électrique. Trouée répétée dans les ténèbres. La nature se déchaîne, déverse sans retenue sa rage purificatrice. Assise sur

la terrasse de la grange du Père Couard, j'assiste à la démonstration de sa toute-puissance. Je suis aux premières loges, seule dans le noir. J'ai sept ans et je sais que mon grand-père viendra bientôt s'asseoir près de moi. Ensemble, nous regarderons le dernier acte. Des torrents d'eau se déversent à présent sur la route. Le froid et l'humidité transpercent ma chair comme les éclairs zèbrent le ciel. Il fait si noir. Les oiseaux ont cessé leur habituel babillage et on n'entend plus que le grondement sourd du tonnerre surgissant de la nuit. Tout n'est que violence. Une sauvagerie nue et sans entraves, magnifique et effrayante à voir. Ce déchaînement furieux m'apaise, emporte au loin ma propre colère de ne pas être assez. Je me sens à ma place dans ce tableau furieux. Pas de filtres ni faux-semblants. Seulement le vrai. Le juste. Un feu d'artifice sans artifice qui révèle la brutalité de mon âme nue. La lumière vacillante de ma fidèle lampe torche perce les ténèbres. Je frissonne en mon « phare » intérieur. Les secondes deviennent des minutes, les minutes deviennent des heures. Et puis, le roulement se fait plus lointain. Enfin apaisé, le ciel ravale son courroux, portant l'espoir fragile d'un lendemain ensoleillé.

… Ainsi s'achève l'hiver.

Notes

(1) Apollinaire, *Poèmes à Lou*, 1947

(2) Simone Veil, *Il restera de toi…*

(3) D'après Racine, *Andromaque*, Acte V, scène 1, monologue d'Hermione : « Le perfide triomphe et se rit de ma rage / Il pense voir en pleurs dissiper cet orage / l croit que, toujours faible et d'un cœur incertain / Je parerai d'un bras les coups de l'autre main ».

(4) En référence à la chanson *It's raining men*, The Weather Girls, 1982.

(5) Paul Valéry, *Le cimetière marin*, 1920.

Le chant des possibles (II). Printemps se réjouit

(Suivre un auteur, mai-juin 2021 ; recherche Dana Shishmanian

Des quatre saisons, je crois que le printemps est celle que j'apprécie le moins. Je n'ai pas eu le temps d'apprivoiser son éclosion. Malgré toute ma (presque) bonne volonté, mars et avril m'évoquent deux pauvres tranches de cheddar coincées dans un hamburger. La magie hivernale s'est déjà dissipée, tandis que la promesse du meilleur est suspendue à une météo incertaine. Les jours se succèdent dans un abominable recommencement. Attendre. Ce sont des mois d'attente, une image qui, j'en conviens, semble peu glorieuse. Malgré tout, le printemps est porteur d'espoir, et même d'un soupçon de magie. Le temps des bourgeons, qui précède celui de la moisson. Je dois même reconnaître que j'affectionne les mois de mai et de juin, où la nature, désormais bien éveillée, contemple chaque jour plus longuement sa beauté… Le printemps est le réjouissant clair-obscur qui marque l'aube d'une nouvelle promesse de maturité. L'heure où s'éveillent les ombres qui dispersent les songes… Ambivalence.

Pourtant, cette saison mi-figue, mi-raisin est peut-être celle qui reflète le plus clairement mon cheminement intérieur. Car j'y ai vu le jour. Comme le printemps, je ne m'aime pas (encore) complètement. Mon cœur balance entre attentes surréalistes et mépris sournois. Mais ce n'est pas grave. Je m'y suis habituée au point que cet état, qui dresse pourtant de moi un portrait peu flatteur, en vient étrangement à me rassurer. Il me semble que le printemps, encore timide et frissonnant de l'hiver, tarde à prendre son envol. Comme moi.

***

Le ciel a encore du chagrin ce matin. Caché par un tapis de nuages tous gris qui semble s'étendre à l'infini, il pleure à

grosses gouttes. Heureusement, je ne me lasse pas facilement. J'aime la pluie et je peux m'abandonner pendant des heures aux variations de son ruissellement. Mon esprit vagabonde, bercé par ce fond sonore apaisant qui sent bon la terre mouillée. Lovée dans une petite chaise longue sur le balcon du chalet, confortablement emmitouflée dans trois ou quatre pulls, gilets et autres épaisseurs salvatrices (infâme humidité !), j'observe le glissement subtil d'un voile de brume sur la montagne. C'est étrange, comme la ville m'agresse, tandis qu'ici, mon esprit s'élève sans effort, porté par ce paysage aussi changeant que mon humeur. En cet endroit sacré, je ne m'ennuie pas de ne rien faire. La montagne, mouvante - et même vivante - me captive et m'enchante. Exalte mon esprit. Plongée dans la contemplation des ombres qui s'étirent sur les cimes, je gravis ma montagne intérieure. Ici, je peux simplement être et non paraître… Je suis bien. Je n'ai même pas envie de me plonger dans un livre… Je préfère m'abîmer dans l'intimité de mes propres pages.

***

Ah ! Le plaisir simple d'une promenade dans les sous-bois ! La lumière y est sans pareille. Le vert se décline et se multiplie sous l'effet des rayons du soleil filtrant à travers les sapins… Mille nuances d'émeraude, profondes et intenses. La forêt s'étend sur toute la moitié basse de la montagne, comme une mer de feuillus et de conifères montant de la vallée. J'entends les pins murmurer à mon passage… leurs doux messages se dispersent ensuite aux quatre vents, frémissant dans chaque brin d'herbe… Guérisseurs, les arbres aspirent le stress, calment les nerfs, apaisent les tensions de l'esprit. Dire que l'on semble seulement s'apercevoir de leur intelligence ! Et puis, la forêt cède progressivement sa place à la roche. Abandonnant son manteau de verdure, le paysage, désormais abrupt et nu, embrasse le royaume lunaire des neiges éternelles.

Je ne peux m'empêcher de songer à notre belle planète, mais ce sont des pensées hideuses et torturées qui me serrent le cœur. Nous avons réussi à perturber l'unicité du vivant, abîmant cette harmonie primordiale, parfaite et sacrée… Imbu de sa supériorité auto-proclamée, l'homme ne respecte plus rien. Système bulldozer. La surconsommation, la course au « toujours plus » - qui ne profite d'ailleurs qu'à une poignée de l'humanité - détruit tout sur son passage. Abrutit les esprits. Distille l'inutile. Pulvérise le bon sens. Nous appartenons pourtant à un ensemble. Nous le savons, mais nous préférons l'ignorer, gardant les yeux collés à nos nombrils. Égoïsme puant ! Je suis écœurée. Nous sommes des « Terre-mites ». Des parasites sans pitié. Nous avons bien développé une disposition d'esprit qui nous est propre, mais c'est la malveillance - et non l'intelligence. Chaque année, de nouvelles espèces s'éteignent irrémédiablement… Attaquant le sentier de la combe des Trois Ruisseaux d'un pas vengeur, je rumine ma colère, sentiment pourtant extérieur à ma panoplie émotionnelle habituelle. Je voudrais tant faire quelque chose… mais je reste muette, hurlant intérieurement. Le ciel fond comme la banquise et ce sont les larmes que je retiens pourtant qui s'écrasent sur le sol.

***

Sauf quand je suis de sortie, j'ai du mal à consacrer plus de vingt minutes à un repas. Mâcher m'ennuie, mastiquer m'horripile. Le bruit, exécré entre tous, de la salive imprégnant les aliments me hérisse et je frémis en pensant à ceux qui ont l'outrecuidance de manger la bouche ouverte, manquement impardonnable au savoir-vivre le plus élémentaire ! Beurk ! Moi, je préfère tout engloutir d'un seul coup… Quelques vigoureux coups de mâchoire suffisent à donner aux aliments la consistance minimale nécessaire à la déglutition. Je me surprends parfois à envier les bienheureux qui, loin de ces

angoisses salivaires, parviennent même à faire une pause entre le plat et le dessert. J'aime mieux laisser toutes les saveurs s'entasser, puis se diluer dans mon estomac dans un seul et même élan. L'affaire doit être classée rapidement.

Pourtant, j'aime manger - et même beaucoup ! Je suis vorace, goulue, et aucune saveur n'échappe à mon palais affuté. Un vrai petit glouton ! Je m'amuse d'ailleurs de constater que je termine souvent un repas en pensant déjà à celui qui suivra… une longue liste d'envies qui s'étirent à l'infini. Qui a dit que la gourmandise était un vilain défaut ? La perspective de la préparation, préalable inévitable à la dégustation, parvient néanmoins à modérer mon enthousiasme. C'est si pénible de concocter trois repas par jour ! Ô comme j'aimerais, quand j'y pense en ces termes, manger moins ! Mais pour moi, même le goûter est un pont sacré entre deux rives lointaines… Mon énergie s'épuise au rythme effréné de mes pensées. Un ravitaillement toutes les quatre heures est donc nécessaire. D'autant que, comme je me plais à me le répéter, le bon fonctionnement du cerveau exige un stock de glycogène important !

***

Les mots s'agitent devant moi, ballet incompréhensible de formes grotesques, de formules floues, de lettres absconses… Leur sens m'échappe et je me fâche de ne pas comprendre. Mon cerveau n'est qu'un long tunnel dont aucune bonne idée ne sortira ce matin. Je suis d'ailleurs surprise de constater que ma boîte crânienne ne s'est pas étirée en conséquence, me donnant une drôle de tête de ballon de rugby en pâte-à-modeler. Mystère. J'ai besoin de m'aérer l'esprit, pour l'instant coincé dans les méandres d'un ras-le-bol général. Embouteillage cérébral. Mes neurones, à bout de nerfs, klaxonnent sans répit, mais la fatigue obstrue le carrefour tel un poids lourd obstiné.

Pour patienter, je décide de m'accorder - magnanimement - une petite gourmandise. Le beurre et le sucre colonisent mes synapses. C'est reparti !

***

Comme à chaque fois que j'ai besoin de me ressourcer mentalement, mon esprit m'emmène en montagne… Les nuages semblent s'effilocher comme de la barbe à papa blanche (peut-être de la barbe à grand-papa ?), voilant le ciel de traînées de brume. Quand j'étais petite, le brouillard me terrifiait. Je n'avais pas peur du noir, mais de ce blanc absolu que je trouvais menaçant et anormal. Dans une logique enfantine - et néanmoins imparable - il me semblait que la place des nuages était dans le ciel. Leur descente sur terre ne pouvait donc rien annoncer de bon et je m'inquiétais systématiquement de cette étrange nappe fantomatique et changeante. Marchant à travers les nuages, il me semblait impossible de m'arrêter, ne serait-ce que pour reprendre mon souffle un bref instant, au risque de me retrouver prise au piège. Tant que je continuais à avancer, ignorant la fatigue de mes muscles endoloris, j'étais - au moins un peu - en sécurité. Le brouillard ne pourrait pas me rattraper. Se renfermer sur moi complètement, me laissant aveugle et seule. Bien sûr, aujourd'hui, je n'ai plus peur. J'apprécie même d'emprunter des chemins connus par cœur, reconnaissant chaque pierre familière sous mes pas nimbés de blanc. Je n'ai pas besoin d'admirer la vue car mon regard porte au-delà de la brume. Je pourrais dessiner précisément tous les contours dentelés de la montagne dissimulée. J'ai parfois l'impression que le chalet m'offre une vie parallèle faite de beauté, de simplicité et de générosité. Les gens de la région ont un cœur grand comme le soleil, partageant leur chaleur sans rien attendre en retour. La ville m'enchaîne aux contraintes les plus futiles - je me sens par exemple obligée de faire un effort vestimentaire ou de me

maquiller pour sortir - dont la montagne me libère. Je m'habille en fonction du temps, du moment que les vêtements choisis me procurent tout le confort nécessaire à une liberté de mouvement absolue qui finit par imprégner mon être tout entier. Ce n'est qu'ici que mon cœur est en paix. De plus en plus, j'estime qu'une retraite au chalet peut être considérée comme un acte militant. Nous n'avons même pas l'électricité.

***

J'ouvre les yeux à 4h37 en proie à un indicible malaise. J'ai encore fait un mauvais rêve. J'étais mon propre assassin. J'ose à peine bouger, de peur que mon ombre m'attende effectivement au tournant et je m'enfouis un peu plus sous les couvertures dans une tentative enfantine de dissiper l'angoisse. Il faut pourtant que je me lève, mais je veux attendre que les ombres s'évanouissent, relâchant leur étreinte sur l'étau qui enserre mon cœur. Je sais que le cerveau se « nettoie » la nuit, mais je ne m'attendais pas à ce que ma propre image provoque une anxiété si vive, dont le sentiment perdure au réveil comme une impression rétinienne. Mon esprit me semble aussi noir que le café qui m'attend et dont je me demande si je ne devrais pas y ajouter, symboliquement, une touche de sucre. Mes yeux habituellement émeraude ressemblent à deux billes d'ébène. Je constate que les jours commencent à s'allonger. J'ai l'impression qu'ils se réveillent, eux-aussi en sursaut, aux alentours de huit heures. Absorbée dans mon travail, je ne me rends même plus compte du glissement chromatique progressif du ciel, de l'ombre à la lumière….

Je me dis à nouveau que je n'aime pas tellement le début du printemps. Mes pensées me semblent même plus sombres qu'en hiver. Mais pourquoi tant de haine ? En fait, je crois que je n'ai rien vécu de mémorable à cette période de l'année. Rien fait d'exceptionnel. Vraiment, rien ne me revient

spontanément, hormis des instants de remise en question, de désagréables frustrations, des ratés francs. Je me prépare à reculer pour mieux sauter, survolant ces mois défectueux qui ne tiennent pas leurs promesses. Répétition chaotique avant le « vrai printemps ».

***

Je fixe le mur comme si une idée allait brusquement en jaillir… J'ai besoin de retourner au lac, contempler à nouveau cette étendue d'eau vive. Saluer les anatidés, les écureuils mignons et même les étranges ragondins (je dédie au passage cette pensée à mon père, qui a le don rare de parler aux canards). Je veux sentir l'eau fraîche nettoyer mon esprit. Mon propre mécanisme de traitement des pensées usées. D'ailleurs, je me demande : qu'est-ce qu'une idée, une pensée ? D'où vient l'étincelle qui provoque un déclic, puis un autre, et encore un autre ? Effet boule de neige. J'imagine de petites graines de réflexions, nourries par leur environnement politique, culturel et artistique, qui en rencontrent d'autres, finissant par provoquer une avalanche mentale. Ensemble, elles forment un faisceau neuronal d'indices - que j'ai envie d'appeler « réseau Marco Polo » - convergeant vers un même point encore inconnu, quelque part dans le labyrinthe complexe du psychisme. Une Terre à découvrir. Un raisonnement à poursuivre. Justement, j'ai choisi pour mon cerveau un forfait « esprit libre ». Sans engagement, si ce n'est aller de l'avant. Suspendue à la lune argentée par le fil invisible qui tisse la toile de toute chose, je suis ouverte à toutes les rêveries, réflexions et impressions, à tous les arguments, songes et sentiments…Le monde pique. Je tente de résister. Et il me semble que l'exercice porte ses fruits. Libérée par l'écriture, je me sens de moins en moins accablée sous le poids de pensées parasites, comme un arbre aux branches trop chargées qui s'abandonnent lourdement à la gravité.

Noter mes pensées à la volée, telles qu'elles me viennent spontanément à l'esprit - sublime exemple de circuit court - me permet en effet d'identifier des problématiques récurrentes, des craintes existentielles parasites. Bon d'accord, je mentirais si je prétendais que je n'en avais pas déjà conscience… mais une fois mises à nu sur le papier, ces terribles angoisses perdent un peu de leur caractère oppressant, cessant partiellement de me tourmenter. Je ne suis pas sortie de l'auberge pour autant. Refusant de battre aussi aisément en retraite, elles organisent le siège de ma forteresse intérieure, à l'affut de la moindre faiblesse pour s'engouffrer énergiquement dans la brèche. Je sais que le combat sera long et l'issue encore incertaine, mais je tends néanmoins vers l'optimisme. Ma victoire sur moi-même. Après tout, c'est peut-être le sens philosophique de la vie… en tout cas, son sens technique - et d'ailleurs définitif - est bien celui des aiguilles d'une montre. De ce côté-ci, pas d'illusions !

***

Il fait étonnamment doux aujourd'hui. C'est une belle journée de printemps. Les oiseaux, qui ne se sont d'ailleurs pas tus de tout l'hiver, gazouillent encore plus qu'à l'accoutumée et m'enveloppent d'au moins cinq chants différents. Mais je me traîne comme un mollusque apathique. Ma colonne vertébrale pèse presque trop lourdement sur mes épaules et j'en viens à envier brièvement les invertébrés qui n'ont aucun effort de tenue à faire. Dans un effort pompeux, je glisse le nez, puis mon corps tout entier dehors, et ma fatigue se dissout dans la nature qui s'éveille, dépoussiérant au passage mon enthousiasme engourdi. Je respire amplement, gorgeant mes poumons d'oxygène comme si j'étais restée sous l'eau trop longtemps. Cet exercice tout simple me permet de chasser les derniers fantômes de l'ennui. Levant les bras vers le ciel, j'offre mon visage au soleil. J'adore me promener dans Le

Vésinet ! Même les poubelles sont propices à l'inventivité et à l'imaginaire. C'est rigolo ! Elles ressemblent à des extraterrestres aux grands yeux.

***

La rose blanche se fane
Dans le matin diaphane
Une goutte de rosée opaline
S'accroche encore à ses épines

Sablier de verre brisé
Son temps est écoulé
Suspendus à l'aube un instant
Ses pétales se dispersent au vent

Mes larmes noyées dans le brouillard
Arrosent la terre sous mes pas
Et les flots emportent les cendres
De cette fleur au cœur tendre

La rose s'en est allée
Rejoindre la voûte étoilée
L'éclat qu'elle projette sur la mer
Me laisse un goût doux-amer

Un monde invisible nous sépare
Et nous ne nous reverrons pas
Mon chagrin est sans secours
Car la mort est sans retour

Mais comme toute chose éphémère
Finit par redevenir poussière
Un jour nous nous retrouverons
Au-delà de l'horizon.

***

Encore frileux, le printemps hésite et tarde à s'installer… Mon moral, que le beau temps devrait emplir de légèreté, tel un ballon gonflé à l'hélium, reste cloué au sol, enchaîné par la méfiance. Le soleil se joue de nous, riant de notre impatience, refusant de se plier aux exigences de la saison (nous avons même eu de la neige !)… Ces facéties météorologiques m'exaspèrent et je suis sur la défensive. C'est simple : le printemps n'a pas encore montré patte blanche et je ne lui fais pas confiance. Pour ne rien arranger (ce serait bien trop facile autrement), je demeure prisonnière de la désagréable impression que mes rêves reculent à mesure que j'avance… Cette pensée m'étrangle, comme un col roulé trop petit après un séjour prolongé dans la machine à laver. En plus, la comparaison appelle une matière qui gratte.

C'est donc ça, la vie… une pièce de théâtre dans laquelle nous nous efforçons d'être l'acteur principal ? Il me semble au fond que c'est cette vérité - depuis longtemps connue mais soigneusement négligée - qui me chiffonne. Me froisse. Me pique. Je me demande s'il existe un part de nous qui n'est pas socialement construite ? L'herbe est parsemée de boutons d'or, jonquilles, narcisses… L'image est belle. Comme la vie, me dis-je, au fond. Tranchante d'un côté, mais si douce de l'autre…

Tandis que je note ces réflexions comme elles me viennent - c'est à dire façon puzzle - je réalise que je n'avais pas écrit depuis un moment… Cela m'avait manqué. Je profite donc

d'un instant de répit, timidement ensoleillé - après des semaines de travail chargées sur tous les fronts - pour rattraper mes pensées perdues, sur notre balcon-terrasse, une tasse de thé vert au jasmin fumant à portée de main. (J'ai appris en Chine que ce thé, particulièrement recommandé pour les étudiants, « rafraîchirait » le cerveau et soulagerait les yeux et je ne m'en prive donc pas.) Les mots sont partout. Ils coulent à flots, remontant le torrent de mon âme. Les vannes sont ouvertes. Je savoure ce moment, me dédoublant presque pour m'imaginer en train d'écrire, portée par les courants de mon inspiration. Aujourd'hui, je n'ai pas besoin de bouée de sauvetage. Je suis une sirène.

***

J'avais dit que j'écrirais tout ce qui me passe par la tête, et ce qui me vient, justement, c'est qu'en ce moment, rien ne se passe… Le monde semble tourner au ralenti, comme un manège vide. Les jours passent et s'allongent, les mesures sanitaires se multiplient. S'ensuit la lassitude propre à l'habitude. L'impression que nos vies sont nulles. La certitude que rien ne sera plus jamais « comme avant ». Prendre un verre en terrasse, par un après-midi ensoleillé, est devenu un rêve inaccessible. N'en subsiste que le souvenir, l'ombre de la vie « d'avant ». Celle des éclats de rire entre amis et des sourires non masqués. L'imagination devient notre salut.

Comme d'habitude, mon lever précède celui du jour. Je me penche à la fenêtre pour permettre à la fraîcheur nocturne de balayer les derniers relents de sommeil. Une sphère ivoire luit dans l'obscurité.

Ce rond si parfait m'en évoque un autre. Le fruit défendu. La vie revêt soudainement la forme d'une pomme à croquer… mais il n'y en a qu'une et nous sommes trop nombreux… Érodée par des milliards de dents acérées, qui laissent à sa

surface des traces pointues, la Terre nous rappelle à l'ordre. Le coronavirus est peut-être son garde du corps. Son ange gardien. L'élément déclencheur d'une prise de conscience nécessaire - et trop longtemps négligée - avant de ne plus avoir que nos yeux pour pleurer son trognon. Le mouvement du vent dans les feuilles se fait plus pressant, comme en écho à ces alarmantes pensées.

***

Ce matin est chargé d'un petit air frais qui me rappelle les sous-bois au petit matin et je me dis encore que j'aimerais bien m'installer au chalet - ou au moins au village. Comme pour m'encourager, un rayon de soleil traverse la vitre pour caresser mon visage. Contempler l'astre en face me fait immanquablement éternuer. Je suis un tournesol.

Bref, je prends mon livre, enfile un large gilet, saisis une couverture au passage, et je me glisse sur notre balcon-terrasse. J'aime être « dehors ». Je prétends être ailleurs, tandis que je me laisse bercer par le chant de la pluie. Vraiment, j'ai du mal à comprendre ceux qui fuient à la fois la nature et la lecture ! Personnellement, je ne me sens finalement jamais aussi bien que lorsque j'ai oublié mon téléphone portable ou que je suis à court de batterie - mes amis savent que cela se produit souvent et c'est devenu entre nous un sujet récurrent de plaisanterie. Ben oui, au fond, je m'en moque, donc je ne fais pas particulièrement attention - sauf bien sûr quand j'attends quelque chose. Oups !

En revanche, il me faut des livres chez moi. C'est un fait essentiel et indiscutable. Il me plaît que mon antre soit excessivement tapissé de mots et de lettres, et si j'avais la place, j'aurais une grande bibliothèque avec, pourquoi pas, des igloos, des cavernes, des grottes de papier. Pour lire tranquille, à l'abri des regards et même de tout.

La fantaisie et l'inventivité sont pour moi des trésors inestimables. Cultiver sa capacité à se projeter au-delà du réel, dans un autre temps, un autre univers…. et d'ailleurs encourager l'art sous toutes ses formes… me semble si important. Particulièrement de nos jours. Je me demande si ce ne serait pas, finalement, la clé de notre humanité profonde. Ce que les machines ne pourront jamais imiter.

Je m'interroge encore : quels mots un robot emploierait-il pour décrire ce qu'il n'a pas… les sentiments, le rêve, l'imagination ? Une machine pourrait sans doute s'en approcher, mathématiquement, mais je crois qu'il lui manquerait toujours un morceau de poésie. Comme une lune éternellement gibbeuse. Car comment un automate pourrait-il rire de l'intérieur, ressentir cette étincelle sincère qui fait vibrer toutes les cordes de l'âme à l'unisson - même s'il parvenait à en comprendre le sens et à en imiter le son ?

***

Je me décide enfin à m'aventurer sous la pluie battante. « The Great Gig in the Sky » à fond dans les oreilles, je marche au hasard pendant près d'une heure sans croiser âme qui vive et ce sont les cris d'une autre qui me déchirent. Je les danse dans ma tête, puis je les lance en l'air. Ils retombent comme une averse de petits papiers déchiquetés et meurtris. Heureusement que je ne m'inquiète pas de mon équilibre mental…

Je n'ai, de toute façon, pas le temps de m'en préoccuper. Mon esprit est tout entier accepté par ma mauvaise humeur, si bien que même les canards m'énervent. Ils ressemblent à des jouets en plastique de mauvaise qualité et leurs cancans sonnent faux. Je m'imagine en train de les dégommer au stand de tir façon fête foraine. J'ai l'impression d'être au fond de l'océan. Me débattant pour remonter à la surface, je hurle intérieurement. Pourtant, en apparence, tout semble calme et tranquille et rien

ne laisse présager ces instants de mal-être, vilaines petites bêtes noires cachées au fond de mon cœur. Je suis prête à basculer du côté obscur. Ouvrir ma boîte de pandore. Celle qui contient tout ce dont je ne suis pas fière.

Pour ne rien arranger, je ne peux m'empêcher de me sentir sans cesse bousculée, comme si j'étais renvoyée à chaque instant dans le métro aux heures de pointes… Je suis sur le point d'exploser, mais le monde n'a que faire de mon désarroi. J'aimerais tellement vider mon sac, laisser tomber ma carapace, juste un instant, pour voir. Attendre le prochain train, tranquillement, sur le quai. Dis autrement, ma vie me fait parfois l'effet d'un navire somptueux, dont la coque discrètement fissurée me contraint secrètement à écoper, de midi à minuit. Je suis une pierre qui roule, n'amassant donc pas mousse, mais dont la course folle risque de s'achever au fond d'un ravin. Et je me demande…

À quel point peut-on lutter contre sa nature ? Faut-il « nous contenter de ce que nous sommes », nous en remettant sans complexe à un discours fataliste bien pratique pour nous éviter de longs et pénibles efforts et des vérités parfois douloureuses… ou pouvons-nous réellement devenir ce que nous voulons-être ? Plus simplement : l'influence que nous avons sur nos vies a-t-elle des limites ? La personnalité est-elle innée ou acquise ? (Après tout, l'homme est censé être un animal social… je penche donc pour un mélange, en proportions variables selon les individus, malgré tout socialement construit pour une large part).

Moi, je suis une nature solitaire et, si j'ai longtemps lutté contre vents et marées pour tenter d'y remédier - il me semble que la société nous pousse à nous « sociabiliser » à tout prix, comme si la solitude était une chose affreuse -, je me suis finalement aperçue que cela me convenait. Poupées russes symboliques.

J'accorde une pensée dédaigneuse à la panoplie-type du parfait caractère, puis je l'écrabouille mentalement. À chacun ses parts de lumières et ses zones d'ombres. La complexité (dans sa diversité) est le piment émotionnel de la vie. Je suis en train de m'écrire, c'est nouveau pour moi et j'en suis heureuse.

***

L'air est encore frais, mais les jonquilles parsèment déjà les pelouses comme des morceaux de lumière. Promesse de l'été à venir. Les tilleuls qui bordent la copropriété exhalent un parfum délicat et enivrant, porté par la brise printanière…. Mes idées reprennent force et vigueur. Non concerné par les mesures sanitaires, le soleil darde sur le monde les rayons de son insolence.

C'est si agréable de profiter un peu… Les petites rues du centre-ville de Saint-Germain en Laye, qui ont conservé un esprit « village », sont noires de monde. Vu d'en haut, il me semble que la ville doit ressembler à une fourmilière. On se croirait dans une petite cité touristique de bord de mer… et l'hiver, qui vient tout juste de s'achever, semble déjà loin…

Un cercle se forme autour d'un musicien, sur la place du marché. La Covid nous a arraché de nombreux plaisirs simples, auxquels nous ne prêtions parfois même plus attention, trop occupés à « être pressés »… Nous commençons tout doucement à les (re)découvrir, un an après le début de la crise. Les gens, toujours plus nombreux, applaudissent tandis que les yeux sourient derrière les masques. Un simple musicien sur une place du marché, un jour ensoleillé… Nous en avions besoin.

***

Je me suis réveillée avec le sentiment étrange d'être extrêmement pressée. « Time » de Pink Floyd résonnait dans ma tête tandis que j'étais poursuivie par le lapin blanc d'Alice

aux pays des merveilles. Pourtant, c'est mon jour de repos et je n'ai rendez-vous nulle part. La matinée est à peine entamée mais le soleil printanier illumine déjà le salon, projetant au plafond des fragments d'éclats qui donnent à la pièce une allure « disco » que je trouve sympathique. Le « vrai printemps » - qui s'est montré bien capricieux - entre enfin en scène, après une première partie interminable - je n'ai jamais aimé la musique atonale. La nature, désormais bien éveillée, débarbouille patiemment le gris à grand renfort de couleurs joyeuses. J'adore ça ! Comme les fleurs délicates et vives, je suis un être de lumière.

Cerise sur le gâteau : depuis que nous habitons au Vésinet, je ne suis plus obligée de regarder sans arrêt par-dessus mon épaule ou de porter sans cesse mon armure cuirassée. Je n'ai plus besoin de me cacher. Je peux m'accorder le droit d'exister, sans chercher à me fondre dans un décor qui ne me convient pas jusqu'à disparaître entièrement. Avalée par la jungle. Je suis enfin libre ! J'ai même retrouvé l'envie de me projeter dans l'avenir, renouant avec des aspirations qui me paraissaient lointaines, comme perdues aux frontières du réalisable, auxquelles il me semble que je peux désormais prétendre. Enfin portée par de nouveaux défis, je m'imagine en héroïne d'un récit romantique, fièrement postée sur un éperon rocheux tandis que le vent balaie la lande, faisant danser les bruyères…

***

Concentrée sur mon avenir professionnel, je réalise que je n'ai même pas pensé au chalet, ces dernières semaines. Je n'ai pas eu le temps, non plus, de compter les heures passées à me tourmenter. Il est urgent de repartir en montagne pour rallumer mes étoiles intérieures. Le gazouillement des oiseaux semble traduire les mots qui pépient dans ma tête et cela m'enchante.

Loin des enjeux géopolitiques - ô combien passionnants et concrets - de l'agriculture, je laisse les songes envahir mon esprit, m'abandonne à la rêverie…

La lumière blanche de ma concentration traverse le prisme des obligations intellectuelles, puis finit par se disperser au gré de la brise légère… Je m'émerveille d'avoir pu sortir en sandales un jour de mars - en fin de mois, certes, mais tout de même ! La vie s'étire au ralenti, comme si je l'observais s'approcher d'un trou noir, rendue supportable par la douceur naissante de l'air. Je devrais me concentrer sur « des choses sérieuses », m'employer à rassembler mes pensées académiques au lieu d'en éparpiller les miettes au quatre vents… mais je n'y parviens pas. Tant pis.

Devant le chalet, le talus doit être couvert de fraises des bois. Ô, comme j'aimerais sentir l'odeur du printemps en montagne, être le témoin anonyme du passage de l'hiver qui s'éteint, admirant Belledonne ôter lentement son manteau blanc… Les rhododendrons ne tarderont pas à la couvrir de touches de rose vif et j'imagine que les animaux s'éveillent déjà à l'appel de la saison des amours… À défaut de pouvoir me déplacer librement au-delà du rayon de 10km imposés par le confinement, ce sont plus de 700km que je parcours tous les jours en pensée. Mon esprit, au moins, s'évade partiellement, tandis que mon corps tourne en rond comme un poisson rouge dans un bocal.

***

Nous connaissons tous des journées perdues, où l'on aimerait rester tapis sous les couvertures pendant des heures, symboliquement coupés et oubliés du monde, en attendant que l'orage passe. Mais je ne suis plus une petite fille et il me faut affronter mes tempêtes intérieures, guidée par mes souvenirs de montagne comme un phare dans la nuit.

Je suis assise au soleil, en surplomb du pré du Molard, sur un rocher dont je sens la chaleur à travers mon short. J'hume la nature. Je suis bien, comme toujours ici. Sous la caresse du soleil, ma peau n'est pas chagrin mais amour, et mon seul désir est de savourer l'instant. Je me sens à ma place, fleur parmi les fleurs, mais je ne suis pourtant qu'une invitée. Une particule fugitive contemplant l'éternité.

Je profite de l'instant pour me retourner symboliquement, évaluant le chemin que j'ai parcouru ces dernières semaines, ces derniers mois, ces dernières années. Pour la première fois, j'arrête de courir. Je pose mes valises. Je défaits mes bagages émotionnels. Je fais, enfin, la paix avec moi-même.

***

Le vent balaie l'air de son souffle puissant et ses mugissements se mêlent aux cris des oiseaux. Rien ne vient troubler cet échange. J'ai froid et je sais que je ferais mieux de rentrer mais je veux profiter encore de ma solitude. Plaisante compagnie que celle-ci, qui n'attend ni n'exige. Je pense à ma grand-mère complice, qui m'a initiée à la marche. Au-delà des considérations géologiques, la montagne est pour moi un monde à part, marqué par des valeurs fortes. Un concentré de juste, de vrai. Une fenêtre sur le temps, une connexion mystique avec l'univers. Un ensemble dans lequel toute chose trouve sa place. Ici, le dur n'est pas malveillant, la moquerie n'existe pas.

La découverte de la montagne a été décisive dans la construction de ma personnalité, et même de mon identité. Je songe à la jeune pousse qui s'éveille à la vie, et qui, devinant la complémentarité de deux mondes opposés, s'étend parallèlement sous terre et vers le ciel, se change en arbrisseau tremblant, puis devient l'arbre majestueux, au feuillage dense et au racines profondes, fièrement dressé parmi les siens, prêt

à transmettre à son tour son savoir. Je poursuis mon ascension sans même m'en apercevoir, portée par mes réflexions, tandis que le soleil imprime sur le lac un tapis délicat de paillettes dorées. Le spectacle est grandiose. Mon être tout entier vibre à l'unisson avec cette nature sauvage, image d'une perfection qui ne fait pas exprès. Mes pensées nombrilistes me semblent futiles et dérisoires, perdues dans l'immensité. Seul compte l'instant, une sensation que je n'ai retrouvée nulle part ailleurs. Jamais. Et surtout pas en ville.

Cette montagne est mon cœur. Elle est ma maison. Loin du superficiel et de l'artificiel, tout n'est qu'essence et ciel. Voilà, peut-être, ma définition de l'essentiel. Je me sens libre ici et seule compte ma boussole intérieure. Je n'ai pas à me plier au Nord d'autrui.

***

D'aussi loin que je me souvienne, j'ai toujours insisté pour dormir au grenier. J'aime cette pièce, dont les grandes fenêtres s'ouvrent droit sur la montagne, par-delà des arbres. Comme dans les contes et autres histoires de princes et princesses qui ont bercé mon enfance, cet espace est devenu « ma tour »… même s'il s'agit de la seule pièce dont les pierres ne sont pas apparentes et que sa porte n'est jamais fermée. Elle reste même ouverte après que la barque solaire eut disparu à l'Occident, plongeant le monde dans le noir. Je me lève alors, à pas feutrés, déambulant silencieusement jusqu'à la frontière sacrée entre « l'intérieur » et « l'extérieur »… puis je glisse mes pieds nus dans la rosée humide, éclairée par la douce lumière de milliers de points lumineux dans le ciel nocturne. Parfois même, répondant à l'appel de la nuit… le murmure des étoiles… je marche (cette fois chaussée à la va-vite) jusqu'au « Grand virage » pour mieux les observer… Je suis fascinée, bien que consternée par mes lacunes en matière de constellations. Je n'en repère que trois : la Petite Ourse, la

Grande Ourse et Cassiopée. Un triangle prometteur, me dis-je pour me rassurer, même si je sais qu'il en existe en fait 88. Autant que les touches d'un piano. L'analogie me fait sourire.

Ah, le plaisir d'une bonne tasse de café à l'ancienne, face à la nature… La fine brume matinale, telle un voile de mousseline de soie sur la montagne, se dissipe au gré des gorgées mêlant amertume et sucrosité… La journée sera belle. Il est midi. Trop tard pour monter « à la fraîche », mais j'irais tout de même crapahuter un peu tout à l'heure… Les dernières gouttes de liquide salvateur transsudent du filtre à la cafetière, symboles du temps qui s'écoule…

Une sérénité et une joie sincère s'emparent de mon être. La montagne nous lie dans l'espace et dans le temps. Par elle, nous sommes connectés à l'histoire naturelle du monde et il me semble scruter, au-delà des éléments composites - et complémentaires - de ce paysage alpin, tout un absolu de beauté dont mon cœur se rapproche. Je porte mes chaussettes « fusées », mais pour une fois, je n'ai pas besoin de me presser.

***

Allongée sur le dos, sur un banc, j'observe les nuages de passage, comme un enfant… Il me semble même que je ne peux m'empêcher de sourire en leur souhaitant bonne route… Cela faisait longtemps - très longtemps ! - que je ne m'étais pas abandonnée à rêver ainsi devant le plafond du monde. Comme c'est relaxant ! Il suffit de ne penser à rien, se laissant simplement porter par le doux frisson de l'absence de raison… Une berceuse céleste, sans paroles. J'imagine des milliers de bulles de savon, translucides et fugaces, traverser l'atmosphère, effleurant les étoiles encore endormies… Les arbres m'abritent de leurs feuilles désormais épaisses. Ils pointent vers le ciel, sublimes et majestueux. D'ailleurs, le gros marronnier sous

nos fenêtres, pudique, a revêtu son manteau de verdure en un clin d'œil, à la faveur de la nuit…

Je songe aux escapades que maman et moi faisons en général à cette époque de l'année. Notre moment détente, dans un SPA du bord de mer, où nous pouvons même profiter de la piscine extérieure pas encore prise dans les turpitudes de l'été. Il arrive souvent que nous nous y retrouvions seules, deux naïades enchaînant les longueurs au soleil. Mieux encore, nous trouvons toujours de quoi nous amuser, telles deux petites filles que tout émerveille. Je ne devrais peut-être pas le dire, mais Maman a développé un vrai talent pour se constituer un stock de sachet de thé, infusions, savons, mini-kit de couture, et tous les autres échantillons habituellement disponibles dans les hôtels d'un certain standing. Mes poils se hérissent de frissons coupables lorsque je la vois s'approcher à pas à peine feutrés du chariot des femmes de ménages… Usant mes méninges, j'ai trouvé la parade infaillible au cas où Maman serait prise la main dans le sac… Notre botte secrète.

***

J'ouvre la moitié d'un œil ensommeillé avec l'impression étrange d'être au chalet, comme si j'avais dormi dans le grand lit du grenier… Les effluves de café et de l'herbe fraîchement coupée qui me parviennent achèvent de me tirer des bras de Morphée. J'ouvre les rideaux, je me faufile par la trappe jusqu'à l'étage intermédiaire où je m'habille en un éclair, puis je descends à la cuisine par « l'escaliéchelle » pour retrouver grand-mère qui chantonne sur fond de radio en préparant nos sacs de randonnée. Le pique-nique - un vrai festin - s'étale sur la grande table en bois, attendant son heure. Je me demande s'il se doute du sacrifice qui l'attend… L'aube se lève à peine. « Tout soleil caché ».

Me dérobant sournoisement aux derniers préparatifs, je remonte silencieusement, soulève « le rideau marron », arrachant un livre aux rayonnages poussiéreux qui l'abritent depuis longtemps (je le lirai plus tard mais il me plaît de le choisir ce matin). Mon forfait accompli, je me glisse furtivement par les portes vitrées, protégées le soir par deux lourds battants en bois… Postée sur le balcon, je mesure mentalement le chemin que nous nous apprêtons à parcourir. Je nous imagine, grand-mère et moi, tous petits points dans le lointain, après quelques heures de marche. Vue inversée. Nous serons « là-bas » et non plus « ici » et c'est le chalet qui nous semblera si loin…

Je suis soulagée de ne pas avoir mon portable sur moi. Abandonner derrière moi cet instrument parasite, consommateur de temps et d'énergie, me (re)donne le droit d'être simplement là, savourant un moment rien que pour moi. Choisi par moi. Mon esprit vagabonde, se perd dans les souvenirs… Au-delà de la montagne, le chalet est une porte à la fois ouverte sur le passé et ancrée dans le moment présent. Un lieu de transmission et d'échanges, un trésor à protéger autant qu'à partager.

Je songe par exemple à nos innombrables dîners face à la montagne, sous le grand sapin, ou aux chandelles, dans la cuisine, avec sa grande table de banquet habillée de son éternelle nappe rouge et l'ensemble d'assiettes dont les motifs figurent des spécialités culinaires (quand nous mettions la table, mon frère et moi prenions d'ailleurs subtilement soin de réserver à d'autres les assiettes « boudin aux pommes »). Je revois nos parties de jeux de société et nos discussions qui s'étirent dans la nuit, au coin du feu, alors que les chandelles se consument et que le pisse-mémé coule à flots… Les éclats de rires et de lumière s'entremêlent, lumières intérieures et

extérieures. Nos soirées d'un autre temps, comme je les aime tant.

Je dois me sentir sentimentale et un peu nostalgique aujourd'hui… car il me semble soudainement que tout se perd. Je n'ai pas encore 30 ans mais je suis peut-être déjà une « vieille âme ». Que doivent penser les générations précédentes ? Tout n'est que poudre aux yeux derrière nos écrans… de fumée. La montagne blanchit. Nous allons partir. Sans WIFI ni même 4G, je suis connectée à tout.

***

Le char du soleil poursuit sa course éternelle. Le printemps fait place à l'été.

Marion Lubréac

Vie de femme

(Suivre un auteur, sept.-oct. 2018 ; recherche Éliette Vialle

Plus de musique en eux. Le silence s'est installé.

Le silence est venu dans la grande maison verte, avec ses deux valises cerclées de noir.

Il a dit :

- Je suis ici chez moi ! Terminés les chanteurs ! Terminés les bruits parasitaires !

LE SILENCE.

MOI !

C'est tout !

Alors ils se sont tus.

Au départ, ils s'envoyaient des petits mots. Le silence les confisquait. Ils ont essayé de communiquer par télépathie. Mais le silence assombrissait leurs pensées, pourrissait les idées. Alors l'homme a dit :

- Bon. Si c'est comme ça, je vais ailleurs.

La femme a dit

- Non ! Tu dois rester, reste avec moi !

- SILENCE ! A dit le silence.

- Bon. A répondu l'homme.

Il a tourné les talons. Il est sorti de la maison verte.

Le silence a dit :

- HEP ! Tes valises ! Prends tes valises et va-t'en ! Tu es décidément très bruyant ! Et tu remues beaucoup, beaucoup trop de choses. Tu déplaces, tu déranges. Allez, ouste ! va-t'en loin.

Elle a crié dans son dos de toutes ses forces pour chercher à le retenir.

- Reste ! Luttons ! On a tout le temps !

- Non, pas le temps. Tout est joué. Je pars. Et ne me cherche pas.

Et il a disparu. Complètement. Il a été avalé peut-être ? Ou bien dissout. Ou enlevé. D'un seul coup, hop ! Brusquement, il n'était plus là.

La maison verte s'est murée dans sa vigne vierge et son lierre s'est engourdi.

Alors elle s'est tue. Elle a attendu. Assise.

Elle écrivait, écrivait et le silence disait :

- Moins fort, l'écriture ! Fais donc taire cet engin bavard !

La poussière tissait un épais tapis de velours sous elle. Plus de bruit. Pas un geste. Une attente gelée. Un souvenir figé. Comme une photo. Ou plutôt un reflet enregistré dans le miroir.

Elle s'est allongée. Elle a dormi. Elle a dit :

- Je veux mourir.

Puis elle a ouvert la porte.

Elle a respiré à pleins poumons l'air du dehors. Elle est sortie. Et elle a marché. Doucement.

Longtemps. Calmement.

Arrivée près de la cascade, elle est montée dans son nichoir. Tout était silencieux. Elle a ouvert la porte de son esprit, elle a fermé les yeux et elle l'a senti. Elle a reconnu l'odeur de ses cheveux de sol d'été, l'odeur de sa peau de cocaïne et bu l'eau neutre de ses yeux clos. Il était là. Il avait toujours été là. Il n'était jamais parti. Il avait seulement fait semblant et il s'était pris au vent. Elle le sentait l'envelopper de sa chaleur, de sa douceur, de sa tendresse.

- Je suis là, mon amour, je suis en toi, disait-il. D'ici, on ne me délogera pas. Car tu es celle qui me porte en toi.

- Je suis ta maison de verdure, lui répondit-elle. Tu peux rester habiter ici. Je te donne tout. Toutes les pièces, toute la place. Entre. Entre en moi. Que je sois ta maison, ton refuge, que je sois ton reposoir.

Il est venu. Il s'est planté loin. Fort. Un arbre a poussé. Un arbre très petit. Un arbre musicien

Qui chantait a tue-tête. Il habitait dedans. Avec son père.

Elle, la femme résidence, ne bougeait pas trop, ne parlait plus guère. Elle les écoutait. Le père et son fils l'arbre chanteur.

Elle souriait, les yeux pleins de lumière, assise dans son nichoir de verdure, au bord de la cascade.

Elle était devenue, tout petit à petit, une femme fleur. Magnifique. Aérienne et solide.

Ils étaient trois maintenant.

Le père, le fils arbre, la mère fleur.

Lui le père, était devenu le roi du vent. On le sentait. On l'aurait vu. Presque palpable.

Plus l'arbre grandissait, plus il ressemblait à son père. Les feuilles avaient la couleur de ses yeux. Il est sorti de sa mère fleur. Il avait grandi.

- Va, mon fils, je t'aime.

Et il est parti.

Le père a dit :

- Je me sens seul dans cette femme-maison où tout n'est que silence. Il pleut maintenant. Il pleut. Rien n'est raisonnable ici ! Il est temps que je rentre.

Il a expliqué à la femme-fleur qu'il devait aller retrouver la sagesse. Que c'était elle qui le guidait.

- Je préfère la solitude au silence, j'aime mieux me gorger d'elle que me repaître de toi.

La fleur a laissé échapper un pâle sourire de rosée.

Il est parti. En coup de vent. Elle a fané. En souriant.

Tandis qu'elle fanait et devenait noire et racornie, un homme aux longues mains douces est passé. Doucement, le soleil de ses yeux a réchauffé le cœur de la fleur.

- Éveille-toi, fleur ! Éveille-toi ! Je suis là, je m'assieds. Regarde, je reste.

Elle a soulevé un pétale et a vu l'ami aux yeux d'écorces tendres. Elle a déplié ses feuilles tandis qu'il chantait.

Elle, nourrie par le chant de l'ami, revenait, revenait, doucement à elle.

- Je ne te cueillerai pas, pas le moins du monde, je viendrai t'arroser, je serai là.

Tu es jolie, une drôle de fleur que j'aime. Une espèce que je ne connais pas.

Je ne te cueillerai pas. Ne te ferai pas de mal. Je serai là. Simplement.

Alors la fleur s'est arrêtée de faner. Elle a cessé d'être fleur. Elle est redevenue femme,

Peu à peu, dans les yeux de l'homme aux longues mains douces qui ne bougeait pas.

Il l'emplissait de sa musique enivrante, et entêtante, rassurante et soyeuse.

Il l'appela Gitane, et elle s'est mise à danser, les bras ouverts, illuminée de sa musique à lui, qui ne bougeait pas, à danser pour cet homme aux yeux d'écorces tendres, qui avait su panser ses blessures.

Alena Meas

La prison du vide

(Contes & chansons, décembre 2016, recherche Dana Shishmanian)

En Italie, il a appris à aimer les femmes, se lever tôt pour faire la guerre, et les bonnes manières à table comme dans les antichambres.

Puis, il est retourné en France et il revit son domaine de chasse situé en terre marécageuse de Sologne, avec son vaste chantier en pierre blanche prenant forme au milieu des forêts sauvages. Des hêtres et des charmes dissimulaient les rêves de jeune roi. A chaque fois qu'il s'assoupissait, après une journée de chasse, au bord du grand canal, qu'il avait fait creuser pour le plaisir des yeux et de l'esprit sur le terrain dégagé en arrière de son futur château, le miroitement sur la surface mouvante de l'eau captait sa pensée.

Examinant la question de l'immortalité, il pensait au Dieu qui était en lui. Il le cherchait dans tous les recoins de son âme, il le priait de se faire connaître, pour que la chair puisse enfin s'élever et acquérir la certitude de la vie éternelle.

Pendant la campagne, il avait vu trop d'hommes mourir ou souffrir de blessures terribles, et maintenant il éprouvait le besoin de s'assurer qu'il échappait au destin des communs des mortels, sinon cette conscience aiguë de la mort freinait sa vitalité ; sa volonté de vivre était affaiblie par le doute, sans cesse grandissant en lui, que la vie n'est qu'une malheureuse suite d'entrevues avec la mort.

Étendu dans l'herbe, il languissait. Trouver le sens à la vie était son unique aspiration. C'est pourquoi il avait amené avec lui de l'Italie ce grand et étrange savant, connu dans toute

l'Europe pour le mystère sacré de ses tableaux, ainsi que pour la prouesse et la fantaisie de ses travaux d'ingénieur.

En lui proposant la construction de son château, il espérait tirer profit de son génie, apte à ramener un peu de l'ordre dans ce pauvre pays. A côté de ce savant artiste, il se sentait moins impuissant, moins délaissé au chaos du monde. La profonde connaissance de l'univers sensible, qui irradiait de chacune des œuvres de ce grand artiste, lui apportait le sentiment de sécurité, il arrivait à se recueillir plus facilement, il acceptait son destin avec plus d'assurance.

Dès les premiers jours de son règne, il rêvait d'une demeure qui pourrait abriter son âme troublée de l'inquiétude, d'une demeure à la mesure de sa charge. L'Italien était le seul à la hauteur de son rêve. Comment faire coïncider le cosmos avec la vie humaine, comment faire résonner l'harmonie universelle avec celle d'un cœur solitaire ? Il savait que l'étranger était le seul capable d'accomplir une telle tâche. C'était pourquoi il lui proposa de le suivre en France et d'employer son savoir dans un projet aussi exclusif. L'industrieux artiste, endossant le manteau d'architecte, devait engager ses connaissances au service d'une construction unique, reflet visible d'une entreprise métaphysique. Le roi attendait une réponse, une solution à sa quête de l'être. Pendant que le jeune monarque chassait dans les bois d'alentour, le château prenait sa forme mystérieuse, les pierres se rassemblaient autour d'un vide placé au cœur du bâtiment, un vide qui était pris entre les deux volets de l'escalier à vis montant en spirale jusqu'au ciel.

Ce vide lui rappelait celui contre lequel il fallait lutter chaque jour : dans les bras d'une femme, sur la selle de son cheval pourchassant le gibier, brandissant l'épée dans le feu du combat - toujours ce même sentiment de vanité revenait. Seul cet escalier pouvait le contenir, l'enlever, l'enfermer entre ses murs. Une spirale solide enfin serait capable d'extraire cette

méchante douleur de lui et la ramener, marche après marche, vers le haut, dans un espace sans limite, loin de l'homme et ses basses préoccupations, jusqu'à se dissoudre dans l'univers.

Le roi n'était pas dupe, cette prouesse de l'architecture, cette cage ingénue, ne pouvait assurer sa quiétude. Mais il aimait espérer. Il surveillait régulièrement les avancements des travaux. Les fondations du donjon pourvu de quatre tours et orienté selon les points cardinaux grouillaient d'ouvriers. Il s'imaginait déjà vivre entre ses murs, comme dans un abri résistant au temps. Dans ce sens le projet l'émerveillait ; le donjon était à sa base divisé en quatre quarts, tous faits à l'identique, d'une grande chambre rectangulaire, de l'antichambre et de la tour, c'était un espace entièrement régi par la perfection, où se rencontrent la forme du carré et celle du cercle. Les deux formes jointes l'une à l'autre préfigurent l'union entre le terrestre, enclos entre les quatre côtés du carré, et le céleste, cerné par la courbe infinie du cercle.

Les parties se rassemblaient en trois étages autour de l'escalier central, qui tournant en deux hélices montait jusqu'au toit, où se trouvait une vaste terrasse, de laquelle le roi pourrait contempler l'étendue de la région boisée qui entourait le château, ainsi que les formes distantes des constellations inscrites sur la voûte de la nuit. Les travaux n'étaient qu'à son début, mais il se sentit déjà le propriétaire de ce vaste temple.

Il aimait se pencher sur les plans, minutieusement esquissés par la main gauche du vieillard, discuter avec lui les moindres détails de la construction était son vrai plaisir. L'artiste était déjà trop âgé et ses forces trop diminuées pour qu'il puisse surveiller les travaux en personne, il restait dans son atelier se contentant des nouvelles que le jeune roi lui apportait, quand il lui rendait visite dans son manoir situé sur les hauteurs d'Amboise, à quelques pas du château. Le roi, par goût pour le

secret et pour le caché, aimait emprunter un passage souterrain reliant les deux bâtisses, afin de se rendre dans l'atelier du peintre. Il y venait souvent, et le vieil homme, qui enfermait en soi tant de mystères, était pour lui un point de repère. Cet artiste avait dédié sa vie à la recherche de la vérité visible et invisible. Silencieux qu'il était, il inspirait la confiance. Le jeune roi éprouvait le besoin d'être proche de cet esprit taciturne, comme si dans sa présence il pouvait toucher à l'essence des choses ; le monde semblait soudain gagner son sens. La bienveillance de l'Italien éveillait par moments l'attendrissement du monarque, il lui rappelait la figure paternelle qui lui avait toujours manquée. Son atelier était l'espace où il pouvait se transformer en enfant, suivre sa soif de connaissance, devenir libre de toutes ses charges royales, libre du protocole.

Un après-midi le roi emprunta à nouveau le tunnel pour retrouver un peu de lumière. Depuis le matin la journée était sombre. Il se réveilla sous un ciel chargé, les nuages épais s'étaient arrêtés dans le paysage et n'avançaient plus. S'il pouvait donner l'ordre à ce que le ciel se dégageât ! Le feu de sa chambre vivotait, la fumée le rendait malade. Les ambassades qui défilaient devant lui pendant toute la matinée n'apportaient rien de bon, à chaque nouveau visage le monde s'appesantissait. L'ennui s'étirait dans tous les coins de la salle, les mauvaises nouvelles rodaient autour du trône, la pièce déjà assez sombre prenait les teintes grisâtres reflétant l'humeur du malheureux roi. Il lui était triste de vivre. À quoi servait de prendre des décisions, d'ordonner, de décréter ? Où était le Dieu qui abolissait le hasard ? Il se sentit impuissant face à la masse d'événements qui se produisaient chaque jour, son être lui semblait insignifiant, sa vie menacée par le vide. Il voulait son château, il voulait son escalier qui enfermerait à jamais tout cela.

Dès qu'il put, il accourut au manoir. Il trouva le peintre au travail comme d'habitude dans son atelier. Cet après-midi, il remarqua que le savant avait délaissé ses recherches. Il était devant le chevalet sur lequel il avait posé une ancienne toile qui était restée dans un coin depuis son arrivée à Amboise; un tableau commencé depuis des années, encore en Italie à Florence. Le tableau avait traversé les montagnes avec lui, il ne l'avait jamais quitté. Il restait rangé parmi d'autres toiles, toujours à portée de la main, jamais complètement résolu, jamais terminé, en attente de l'esprit qui l'amènerait à la perfection.

Il représentait un jeune homme vêtu dans une peau de bête. Sur le fond sombre se détachait chaque boucle de sa riche chevelure qui tombait sur ses épaules illuminées par une lumière diffuse. Il regardait avec intensité son spectateur, il souriait, son visage légèrement penché vers la droite. Ce sourire était l'un des plus mystérieux que le jeune roi n'avait jamais vu, presque insolent, car il donnait une impression au visage que son propriétaire savait déjà tout. Sa main droite levée à la hauteur des yeux montrait vers le haut ; le bras, ainsi mis en valeur par ce savant effet de lumière, formait au centre du tableau une sorte de spirale. Et au cœur de cette spirale, à la place de l'épaule gauche, entre le mystère de lèvres courbées et celui du doigt dressé droit vers le ciel, se trouvait un trou noir. La main se levait dans un mouvement plein de grâce, comme si c'était la seule direction à suivre pour la pensée égarée de celui qui voudrait s'acquitter du monde et contempler l'image.

Le peintre était au travail déjà depuis un moment. Il était en train de poser une très fine couche de peinture au-dessus du sourcil droit pour changer légèrement l'éclairage du regard. Après un temps de silence, il soupira, son visage prit un aspect

mélancolique, d'une voix à peine audible il murmura : « Il y a des tableaux qui n'ont pas de fin. »

Le jeune roi frissonna, un léger dégoût remplit son cœur. Il comprit que l'artiste ne pourrait jamais subvenir à ses besoins, son entreprise n'était qu'une quête sans fin, sans garanties, sans assurance, que son château ne serait jamais sa solution, qu'il ne pourrait jamais emprisonner le vide.

Michel Ostertag

Petite et Grande santé & Le Roi des gens de peu

(Deux fables, Contes & chansons, décembre 2011)

Petite et grande santé

Un chien souffreteux et de bien mauvaise mine ne cessait jamais de se plaindre de mille maux ; consultait sans cesse auprès des médecins compétents en toutes maladies, médecins parmi les meilleurs que pouvait connaître la gente canine. À force de fréquenter cette compagnie particulière, ordonnance après ordonnance, notre chien prenait chaque jour force pilules et tisanes, s'appliquait onguents et pommades diverses, gouttes dans les yeux et que sais-je encore. Pourtant, cela ne lui suffisait pas : il lui fallait passer examens, radios, prises de sang et que c'en était devenue folie dispendieuse.

Ses amis se moquaient de lui et pour lui montrer leur désapprobation rivalisaient entre eux à la lutte, à la course, à je ne sais quelle démesure physique sans parler des excès de table de toutes sortes. Notre chien souffreteux regardait tout cela avec un œil courroucé et murmurait à voix haute que jamais de sa vie il ne ferait telle débauche.

Les années passèrent, la santé de ses amis se dégrada au point que, d'abord deux des plus vigoureux d'entre eux tombèrent malades : on dut les hospitaliser pour des traitements longs et coûteux et qu'ensuite les autres, dans l'année à peine achevée, suivirent, mais là, point d'hospitalisation, ce fut le cimetière qui les accueillit tant leur mal était irrémédiable.

Notre chien, quant à lui, toujours abonné à ses soins journaliers se porte à merveille : on l'avait cru mort, il y a de cela plus de dix ans et rien ne laisse supposer aujourd'hui qu'il irait rejoindre ses amis au cimetière.

Méfions-nous des gens en trop bonne santé, de ceux qui font fi des médecins et des remèdes de longue vie : petite santé bien surveillée vaut beaucoup mieux que santé éclatante qu'on brûle par les deux bouts !

Le Roi des gens de peu

Le peuple des gens de peu s'est réuni pour élire celui qui deviendra leur Roi. Le Roi des gens de peu !

Parmi tous ces modestes, il ne fut pas facile de choisir celui qui devait être le plus modeste parmi tous les modestes. Après de nombreux tour de votes, un candidat se détacha du lot. Il fut élu Roi des gens de peu.

Il prit aussitôt le pouvoir et constitua son Ministère. Comme il avait beaucoup d'amis, il n'eut aucun mal à former son Gouvernement.

Ses prises de positions obtinrent dès le premier jour la majorité absolue au parlement des gens de peu.

Tout allait pour le mieux car le peuple se contentant de peu, les affaires d'état n'étaient pas très compliquées à mener. Ce petit peuple était particulièrement heureux, tous le reconnaissaient sans réfléchir.

Jusqu'au jour où un groupe d'hommes venus d'un pays extérieur s'installa dans le village et professa des idées bizarres sur la Liberté des individus, sur les inégalités qu'il fallait combattre, sur le pouvoir d'achat qu'il fallait revaloriser. Les gens de peu ne comprirent pas grand-chose de tout ce verbiage insolite à leurs yeux. Mais dociles, ils suivirent ces hommes et commencèrent à revendiquer. Mais après plusieurs manifestations, table ronde de revendications, il a bien fallu admettre qu'étant des gens de peu, ils ne consommaient que peu de choses et se contentaient de ce qu'ils avaient. Leurs

goûts n'avaient pas changé depuis leurs parents ou même leurs grands-parents… C'était tout dire.

Mais comme ils étaient dociles et qu'ils ne voulaient surtout pas contrarier qui que ce soit, ils firent ce que ces hommes-là demandaient. Au bout d'un certain temps ils purent acheter des tas de choses dont ils n'avaient aucune idée auparavant. Mais ils ne furent pas longs à se rendre à l'évidence : ils n'étaient guère plus heureux avec tous ces biens dont il fallait apprendre à se servir sans qu'on sache exactement à quoi ils servaient réellement.
Un petit nombre d'entre eux, conscient de cela, rejetèrent tout ce modernisme pour retourner à leur mode de vie antérieur. Toute la communauté ne tarda pas à les suivre.

De guerre lasse, ces gens venus d'ailleurs finirent par perdre patience et préfèrent renoncer à les éduquer dans la voie du modernisme économique. Ils repartirent comme ils étaient venus : un jour d'été, on ne les revit plus.

Le calme retomba sur tout le village.

Et les gens de peu prirent conscience de l'immense sagesse qui les habitait.

La course au modernisme et à la consommation que l'on voudrait nous voir mener – quel que soit notre compte en banque – devrait être tempérée par cette philosophie des gens de peu qui se contentent de ce qu'ils ont. Je veux dire par-là que le modernisme peut être aussi intérieur, personnel, moral et pas seulement matériel en accumulation de choses et de biens à usage passager et qui laisse comme un goût amer à ceux qui espéraient un peu plus du monde actuel.

Maître Chat

(Contes & chansons, mars 2013)

Maître chat vivait bien repu chez un maître qui aimait la bonne chère. Ainsi alimenté, il pouvait tout à loisir dormir au chaud allongé de tout son long sur le radiateur du salon. Aucun travail ne lui était demandé et à le voir ainsi déambuler d'un pas majestueux, les quelques souris qui vaquaient ici et là dans les caves ou les greniers de l'immense bâtisse ne ressentaient aucune peur à sa vue et cela depuis de nombreuses années.

Tout allait pour le mieux dans la maison de maître chat et de son bon maître.

Jusqu'au jour où - destin funèbre - ce bon maître entre tous les maîtres vint à mourir ne laissant aucun héritier connu.

On ferma la maison, on y plaça les scellés et alors adieu nourriture abondante, douce chaleur du radiateur. Maître chat dut se plier à la dure exigence de la vie.

Point de nourriture : il se rabattit sur les souris et en un tour de pattes les dévora sans coup férir ! Il faut dire qu'elles étaient restées dans leur douce quiétude.

Tout est affaire d'équilibre : le plus doux peut devenir par nécessité le plus féroce des êtres. Veillons à toujours endormir nos instincts, alimentons nos bons sentiments, marchons plutôt en plaine qu’au bord des ravins.

Montre-Gousset et Horloge

(Contes & chansons, juin 2013)

(Cette fable est dédiée au temps lointain où les montres bracelets n’avaient pas encore remplacé les montres gousset.)

La prétention des montres gousset a toujours été un fait reconnu par tous. Prétention vis-à-vis des horloges de salon, celles qui trônent sur les cheminées des salons ; prétention à l'égard de celles qui restent pendues aux murs des salles à manger ou pire, aux murs des cuisines.

À ces dernières, jamais, elles n'auraient adressé la parole, trop fières de leur état d'indépendance accordé par leur situation de grandes voyageuses. Pensez donc, du matin au soir, bien au chaud dans le gousset du gilet du bon maître, elles voyageaient sans jamais être fatiguées. Une fois ou deux par heures, elles sortaient de leur repaire, le temps qu'on ouvre le fin couvercle, qu'on regarde l'heure et aussitôt, les voici remisées dans l'attente d'une prochaine lecture de l'heure.

Ces montres ne vivaient pas au même rythme que les « sédentaires », pour elles l'air du large, des voyages, de la déambulation ; pour les autres, toujours le même décor, la même cheminée, le même air confiné d'un salon rococo.

Et pourtant, elles donnaient toutes les deux la même heure, les unes avec ostentation, les autres avec discrétion.

Il en est de même chez les humains, à fonction identique, deux manières d'exercer la charge. N'y voyez aucune malice du sort, l'esprit est ainsi fait, à nous d'apprécier les qualités de l'une ou de l'autre façon.

Renard est triste

(Contes & chansons, juin 2013)

La réputation, de nos jours, tient lieu de passeport, de certificat de bonne conduite, de laissez-passer vis-à-vis de ceux qui ont pouvoir de donner, d'accorder ce que vous demandez.

Un triste Renard, de fort mauvaise réputation à-travers le voisinage, un de ceux pour qui nul n'accepterait d'accorder la plus petite amabilité se voulait indépendant au point de quitter le terrier familial.

A la recherche d'un logis pour lui seul, alla frapper chez maints propriétaires et se proposait de payer force loyer si la vue et le confort du logement lui convenaient. Mais, malgré le bon parti qu'il représentait sur le plan financier, aucun maître d'un logis disponible ne consentit à lui louer tant sa réputation qui l'avait précédé était mauvaise.

Admettant cela (à force d'en parler avec ses rares amis), il décida de s'associer avec un animal connu pour son commerce agréable et sa bonne tenue en toute circonstance, je veux parler de dame belette et ainsi, en couple présenter à autrui meilleure figure. Et voici notre couple nouvellement formé sonnant à toute porte où la pancarte « A louer » était accrochée. Rien n'y fit, seul ou accompagné, le refus était le même : personne ne voulait chez elle un tel individu, même accompagné.

Las, il se résolu à demander l'aide de l'Autorité suprême en la personne du Lion. Celui-ci siégeait une fois par mois dans une clairière aménagée à cet effet ; il était entouré de ses assesseurs, tigres et panthères, d'un loup et d'un aigle. Chacun faisait entendre sa voix et chacun usait de son droit de vote bien qu'il en coûtât beaucoup à chacun car la clémence n'était dans aucune des habitudes de ces gens.

Il expliqua avec force détails les camouflets qu'il essuyait à chacune de ses visites auprès des propriétaires. Il fut écouté poliment par l'aréopage bien qu'un des membres fut surpris de bailler pendant son exposé.

La séance dura plus que d'habitude.

Le président Lion écouta religieusement tous les intervenants. Différents conseils furent prodigués à Renard, mais aucun ne

parut frappé au coin du bon sens. En fait, la grande question demeurait le même tout au long des débats : Comment faire passer un renard pour un autre animal que lui-même ? Comment lui donner une autre identité que la sienne ? Jusqu'à quel point pouvait-on tromper la vigilance des autres ? A bout d'argument, le Lion se décida à prendre la parole et à conclure la séance.

– Renard, on ne peut te demander de devenir quelqu'un d'autre que toi. Renard, tu es, Renard tu resteras… Endosse l'identité qui est la tienne et ne cherches pas à devenir quelqu'un d'autre. N'essaie pas de vivre en marge de ta famille, retourne d'où tu viens et sois heureux avec les tiens.

Renard devint triste, comme battu.

Il remercia l'assistance des efforts que tous ont pu mener pour l'aider à trouver une solution à son problème et, la mine basse, il repartit par les bois retrouver sa famille.

L'histoire de ce renard est bien triste mais comment pouvoir changer d'identité quand personne ne souhaite vous admettre parmi eux ? Comment vaincre le sort attaché à son identité ? Être un autre est une mission impossible.

Le chat trop zélé

(Contes & chansons, mai 2014)

Un matin d'été, un couple de mes voisins ont recueilli un bon gros matou de couleur blanche qui était en déshérence, ils le virent arriver du fond du jardin et sans crainte ni peur se présenta à eux en leur caressant les jambes, le dos bien rond et le ronron assuré. Touchés de tant de gentillesse, ils lui donnèrent à boire et à manger et un coin dans la chaufferie de leur maison.

Le bon gros chat ne se fit pas prier et accepta l'hospitalité. Tout en gardant sa totale liberté, pas question pour lui de rester sagement assis aux pieds de ses nouveaux maîtres : il lui fallait vaquer à ses affaires, de nuit comme de jour. Et c'est le soir tombé que ses maîtres le virent revenir avec à la gueule un lézard qu'il venait tout juste d'occire.

Et tous les jours suivants, ce fut le même manège : qui une souris, un rat, un mulot, une clef de saint-pierre et quelquefois un oiseau… aucune de ces pauvres bêtes ne réussirent à trouver grâce devant lui.

Les maîtres n'aimèrent pas cette façon de faire, d'autant que l'animal n'était jamais mort au premier instant, le chat s'amusait de lui jusqu'à la dernière extrémité. Ainsi, il se montrait par trop cruel et les maîtres n'aimaient pas cela.

Chaque jour, ce fut démonstration identique de son talent de chasseur au point qu'il lassa tellement ses bons maîtres que ceux-ci décidèrent de le donner à un ami qui voulait se débarrasser de souris qui avaient envahi son grenier.

Trop de zèle finit par lasser le meilleur des hommes. Dispensez votre talent à petites doses, ne vous montrez jamais sous un jour trop rutilent, mettez-vous sous la lumière le temps nécessaire à vous faire connaître et sachez vous retirer avant que l'on vous précipite en bas de l'estrade.

Le chien galeux

(Contes & chansons, mai 2014)

Un pauvre chien, tout galeux, pelé de toutes parts, boiteux en fin de journée, la langue pendante, errant à la triste mine, rencontra sur son chemin un petit chien tout guilleret, la frimousse innocente, prêt à japper à la moindre occasion. Il venait de perdre ses deux parents, aux détours d'un chemin,

une balle perdue tirée d'un chasseur pour l'un et un chauffard ivre pour l'autre. « Triste monde ! Comment vais-je faire ? » Se demanda-t-il. Quand il rencontra notre pauvre hère à la mine défaite.

À l'instant, ils se prirent d'amitié. Foin de la différence d'âge et de condition physique, l'amitié efface ce qui ferait obstacle d'ordinaire. À l'ancêtre, le chiot redonna goût à la vie, soigna ses infirmités, le rendit un peu plus fringant, à l'inverse, le chiot reçut force leçons sur ce qu'il fallait faire ou s'abstenir de faire pour être bien vu par les humains.

Le couple ainsi formé, bancal d'un côté, redressé de l'autre, s'aidant mutuellement, quand l'un perdait moral, l'autre redonnait goût à cette vie si difficile.

Quel ménage n'a jamais connu tel déséquilibre ? Et tel autre n'a jamais fait effort pour tirer la corde du côté opposé au précipice…

Tout est question d'équilibre. Nous sommes tous des funambules et malheur à celui qui laisse tomber le balancier !

Trois contes de Noël

(Contes & chansons, novembre-décembre 2020)

Le Père Noël devra-t-il être confiné ?

Il y a quelque temps, à New York, au siège de l'ONU, s'est réunie une commission extraordinaire à « l'Office mondial du Père Noël ». Un des sujets cruciaux à l'ordre du jour était : « Faut-il ou non confiner le Père Noël ? » À la suite de cette question générale, une avalanche d'autres ont jailli : doit-on obliger le Père Noël à porter le masque pendant la nuit du réveillon ? Sera-t-il autorisé à descendre par les cheminées ou devra-t-il se contenter de déposer les cadeaux devant la porte

des logements, de peur de contaminer les familles ? Devra-t-il remplir une autorisation de sortie ? Et le cas échéant, à qui la remettra-t-il ?

Le débat avait été intense. Certains intervenants avaient crié au scandale, comme ce représentant d'un département français qui hurla : « J'ai dépensé une grosse somme pour le ramonage de mes immeubles. J'exige une indemnité ! » Un autre s'était opposé à ce que le Père Noël déposât les jouets devant la porte des maisons, car il craignait qu'ils ne fussent volés ou que des animaux, les sangliers en particulier, ne les saccagent.

Au cours de la réunion, quelqu'un suggéra que l'on demande son avis au Père Noël lui-même. Son bras droit fut chargé de la mission délicate de lui poser les questions suivantes : Accepterait-il de porter le masque pendant sa tournée mondiale ? De se laver les mains ou plutôt de se servir du gel hydroalcoolique chaque fois qu'il déposerait les jouets à l'entrée des maisons ?

Le bras droit accepta sans rechigner, mais prévint la Haute Assemblée que cela prendrait un peu de temps car le Père Noël se faisait vieux et qu'il n'était pas disponible. « Il se repose beaucoup avant sa tournée annuelle », précisa-t-il.

L'Assemblée accepta le délai envisagé.

À la toute fin de la séance, un participant proposa un référendum mondial, mais cela parut hautement irréaliste à la majorité assemblée : Comment comptez-vous toucher nos milliards d'habitants parlant tant de langues différentes, insinua l'un des membres ?

Bref, le débat dura toute la nuit sans jamais aboutir à un accord. La décision fut retardée *sine die.*

Quelques jours plus tard, la jeunesse fut alertée par les réseaux sociaux et fut très perturbée à l'idée que le Père Noël ne puisse

prendre son traîneau et parcourir la planète comme à l'accoutumée pour distribuer leurs cadeaux aux enfants.

Tous les pays manifestèrent leur inquiétude ; les plus hautes instances les relayèrent et on décida de laisser le Père Noël tranquille. On trouva ridicule de vouloir obliger cet homme âgé et fatigué à vouloir remplir une autorisation de sortie (lui qui ne s'autorisait à sortir qu'une nuit par an !) On dépassait les bornes, on marchait sur la tête, on était devenus fous !

La Haute Commission, réunie en urgence décida, à l'unanimité, que le Père Noël serait désormais secondé par un garçon et une fille - parité oblige – et qu'ils auraient mission d'aider à charger et décharger les cadeaux la nuit du réveillon. Ce jeune couple se connaissait depuis l'enfance et s'appelait Noé et Nono. Le Père Noël les guiderait sur tous les chemins, toutes les routes afin qu'ils déposent au plus vite les présents tant attendus par les enfants du monde entier. Les deux jeunes gens pourraient compter sur son sens de l'orientation et son raccourci secret, habitué qu'il était à parcourir depuis tant d'années toutes les routes du ciel.

Le Père Noël accepta cette proposition, tout heureux de partager son traîneau avec deux jeunes personnes. La solitude de Noël, sans qu'il se le fût avoué jusqu'ici, commençait à lui peser.

Bien évidemment, en cette période de confinement, le port du masque resterait obligatoire pour tout l'équipage et afin de contenter l'Administration, l'attestation du Père Noël, en tant que patron de Noé et Nono, leur permettrait d'accomplir leur mission nocturne la nuit du 24 décembre.

Toute une campagne est à l'œuvre, au moment où j'écris ces lignes, pour préparer psychologiquement les populations à voir le Père Noël accompagné par le jeune couple d'assistants. On prétend que les cadeaux seront distribués à une vitesse jamais

constatée auparavant et ce message met en liesse tous les réseaux sociaux. On danse déjà de joie, on applaudit à tout rompre, car un Noël hors norme nous attendrait !

Photo Gertrude Millaire (Québec)

Le Père Noël s'est syndiqué…

Qu'est-ce qu'il a encore, le papy Noël ?

Quoi, il s'est inscrit à la CGT ?

Et depuis quand ?

Le mois dernier…

Et il n'a rien dit à personne, le bougre !

Et c'est pour ça qu'il est en grève, en ce moment ? Pas fou, il fait cela au moment de son unique journée de travail de l'année… Et que veut-il ?

Il veut une journée de travail de dix heures seulement et le travail de nuit payé triple…

Rien que cela !

Il veut un aide qui l'accompagne, car depuis quelque temps, il a des vertiges et a peur de tomber du haut de son traîneau…

Bon, on lui mettra un bracelet au poignet relié par satellite, comme ça, si jamais il tombe, nous serons prévenus et nous viendrons le secourir, comme ça, il sera rassuré le papy ! Non !

Pour ce qui est des dix heures de travail, on en reparlera plus tard, pour les prochains pères Noël, car pour l'instant je ne vois pas de solution, il va falloir embaucher… Payer triple, faut pas rêver, il aura une prime de nuit majorée, point barre !

Je vais courir lui annoncer cela, j'espère qu'il reprendra le travail sous peu. Ah ! Les vieux d'aujourd'hui, c'est plus comme avant !

La complainte du ramoneur

Oui, il faut dire qu'en ce moment, la coupe déborde ! J'étais tranquille, jusqu'à maintenant, mon travail consistait à ramoner les cheminées à l'approche de l'hiver, mais depuis quelques années, parce qu'il y a de plus en plus de chauffage électrique et les gens ne touchent plus à leur cheminée, ramoner, ils ne savent plus ce que c'est ! La cheminée dans leurs appartements, ça ne sert plus qu'à la décoration au mieux, au pire à entasser livres, magazines, disques et voilà, qu'aujourd'hui, dans cette période de COVID, les gens veulent fêter le réveillon de Noël, famille réunie et, pourquoi ne pas faire un vrai feu de cheminée avec tous les cadeaux disposés devant la famille, réunie. La belle idée que voilà ! Oui, mais la cheminée, pas ramonée depuis une décennie, comment va-t-

elle réagir et si on fichait le feu à l'immeuble, on aurait gagné le pompon, non !

Alors, on décroche le téléphone ou on tape sur Internet et on appelle le ramoneur, vite qu'il vienne ramoner ma cheminée, un peu avant le réveillon de Noël et c'est moi qui suis de garde, je prends le plus vite possible mon échelle, mes hérissons carrés et ronds, les brosses à suie et les cordes aussi, j'enfile ma tenue et me voilà prêt !

Et la fatigue vient vite, à grimper sur les toits, j'ai beau faire très attention à ne pas chuter, mais en fin de journée, d'autant qu'en ce moment la nuit s'étend de bonne heure, la fatigue venant il y a des moments où le risque est réel. Et aussi le coup de blues ! Je devrais changer de métier, suivre une formation, que sais-je, c'est ce que je me répète sans cesse, mais ma consolation sera que la nuit de Noël, le Père Noël ne salira pas sa belle tenue rouge et que les jouets ne seront pas abîmés, salis, déchirés et ça, croyez-moi, ça vaut toutes les primes de fin d'année !

Mireille Podchlebnik

Odeurs d'enfance

(Contes & chansons, novembre-décembre 2020)

Le livre de Dany Laferrière « L'odeur du café » respire la poésie et l'arôme qui s'en dégage, lorsque sa grand-mère Da le prépare et le distribue généreusement aux visiteurs, fait affleurer les souvenirs d'enfance.

Je me revois au temps des repas familiaux pris dans la salle à manger de notre minuscule appartement du 46 rue René Boulanger à Paris et je me souviens de cet instant précis où, à la fin du repas, ma mère trempait délicatement un morceau de sucre dans sa tasse de café. Elle buvait son café très lentement et toujours de cette façon-là. Le sucre ne devait pas être laissé trop longtemps dans le liquide noir sous peine de s'écraser entre les doigts, se dissoudre et finir noyé. Elle le mouillait d'un geste bref et bien rodé puis savourait son canard avec délices, heureuse de ce moment de paix. La suprême récompense pour nous les enfants, était de pouvoir en croquer un petit morceau car il allait de soi que le café n'était pas une boisson autorisée aux enfants. Pour le mériter, il fallait être suffisamment grands ou suffisamment sages.

Je me souviens de ces moments de douceur et de calme lorsque m'asseyant sur ses genoux à la fin du repas, elle me faisait l'honneur de partager son plaisir. Je trouvais un goût bien étrange à ce mélange, entre amertume et suavité. Mais trop fière d'avoir bénéficié de ce privilège habituellement réservé aux grands, je ne laissais rien paraître de mon étonnement et ravalais rapidement une grimace de dépit.

Je ne l'ai jamais vu moudre le café à la manière des grands-mères. Celles qui bloquaient entre leurs cuisses le célèbre

moulin de bois Peugeot, le tenant d'une main tandis que l'autre tournait vigoureusement la manivelle jusqu'à écrasement complet des grains. La poudre ainsi obtenue était alors récupérée dans le petit tiroir de bois de ce bel objet dont j'ignorais à cette période l'existence.

Plus tard, devenue adulte, je me suis mise à collectionner ces moulins à café par nostalgie peut-être d'une vie de campagne et des grands-mères que je n'avais jamais eu. Les moulins bien alignés sur une étagère que je leur ai réservée dans l'appentis me racontent encore des histoires.

À la maison, on utilisait dans mon souvenir un moulin électrique qui faisait entendre un ronronnement plus ou moins saccadé. Ce bruit paraissait interminable lorsque j'aspirais au calme et essayais de prolonger ma nuit. Mais lorsque je me levais suffisamment tôt, je pouvais en grimpant sur une chaise atteindre l'appareil et appuyer très longuement sur le couvercle qui déclenchait la mécanique. Faire comme une adulte et provoquer autant de vacarme m'emplissaient d'une grande joie. Le café était moulu à la perfection lorsque j'arrêtais la pression, les doigts quasiment meurtris !

La poudre de café était ensuite déposée dans le réceptacle de la cafetière de métal sur lequel on versait progressivement et délicatement l'eau bouillante de manière à éviter tout débordements... Une bonne odeur de café se répandait bientôt dans tout l'appartement.

Il fallait aussi chauffer le lait et je me souviens de cet objet plat et arrondi en verre posé au fond de la casserole dont le claquement signalait que le liquide allait bientôt bouillir. Ce bruit indiquait le moment propice pour arrêter le feu avant que le lait ne s'échappe et ne se déverse sur la cuisinière.

La boisson matinale des enfants, servie dans un grand bol, comportait un mélange de café additionné d'une bonne dose de

lait. Le lait laissait parfois en surface une peau épaisse que je voulais à tout prix retirer tant sa consistance me dégoûtait. Dans notre café au lait, réputé aujourd'hui comme peu digeste, voire toxique selon les tendances, on trempait avec délices un morceau de baguette bien croustillante et généreusement beurrée. Le dimanche était à l'occasion le jour des croissants que mon père ou ma mère nous ramenaient de la boulangerie située à deux pas de la maison, rue de Lancry et que plus tard nous leur apporterions à notre tour.

Je ne savais pas alors que ces petits riens du quotidien avaient tant d'importance, je les prenais comme allant de soi et jusqu'à la lecture de ce livre, jamais je n'avais ressenti aussi fortement ce goût de mon enfance…

François Teyssandier

Demain est une page encore blanche

(Suivre un auteur, octobre 2017 ; recherche ÉlietteVialle)

Quand Frédéric L. rentra, ce lundi soir, de son travail, il aperçut du couloir sa femme qui lisait un livre, confortablement installée dans le canapé du salon. Elle était tellement plongée dans sa lecture qu'elle ne leva même pas la tête pour saluer son mari. Elle pensa encore moins à lui demander s'il avait passé une bonne journée. Elle pensa encore moins à lui demander s'il avait passé une bonne journée, c'est-à-dire une journée semblable à toutes les autres. Elle savait pourtant que le travail de son époux à la banque l'accaparait de plus en plus, au détriment de sa santé, et qu'il rentrait chaque soir plus exténué que la veille par des tracasseries sans nombre auxquelles il ne pouvait échapper. Frédéric était un homme d'une quarantaine d'années. Son embonpoint s'accroissait au fil des mois, sans qu'il cherchât à y remédier par un quelconque régime alimentaire ou par une activité sportive. Il avait un visage rubicond et inexpressif, doté d'un regard éternellement triste de chien battu. Rien dans l'agencement banal des yeux toujours mi-clos, du nez camus et de la bouche si mince qu'elle semblait privée de lèvres n'attirait, en effet, l'attention d'une personne qui le voyait pour la première fois. Et c'était la même chose pour les fois suivantes ! Après avoir déposé sa serviette en simili cuir qui contenait le journal du jour et quelques dossiers qu'il trimbalait toujours avec soi, pour se rassurer sans doute bien qu'il ne les consultât jamais chez lui. Il se servit un verre de whisky. Il n'en proposa pas à sa femme, car il savait qu'Anne avait en horreur l'alcool et qu'elle ne buvait que des jus de fruits, même aux repas, ce qui l'agaçait depuis leur mariage, mais à la longue il en avait pris son parti. Il vint s'asseoir près de sa femme en poussant un soupir de soulagement. Celle-ci ne lui adressa pas la parole, à son grand

désappointement, car un tant soit peu d'intérêt pour sa modeste personne et son travail rébarbatif lui aurait fait plaisir. Il se trémoussa sur le canapé pour attirer l'attention d'Anne. En vain. A croire qu'il était devenu invisible ! Ce ne fut qu'au bout de plusieurs minutes qu'il décida d'adresser la parole à sa femme, pour rompre un silence qui devenait de plus en plus insupportable et angoissant pour lui.

- C'est bien ? demanda-t-il d'une voix blanche.

- Quoi donc ?

- Ce que tu lis…

Sa femme prit un certain temps avant de lui répondre, comme si elle n'avait pas entendu la question ou comme si elle cherchait laborieusement des mots pour formuler sa réponse.

- Écoute, c'est extraordinaire, dit-elle enfin en refermant le livre.

- De qui tu parles ?

- Figure-toi que le personnage principal de ce roman me ressemble comme deux gouttes d'eau !

- Une pure coïncidence, rien de plus…

- A ce point-là, c'est tout de même bizarre, murmura la jeune femme.

- Je te croyais pourtant unique, ma chérie !

Il essaya d'esquisser un sourire qui se transforma aussitôt en une sorte de rictus nerveux. Il savait qu'il n'avait aucune aptitude particulière à manier l'humour. Quand il s'y risquait, ses remarques ou saillies qui se voulaient drôles tombaient à plat dans un silence navré et ne faisaient jamais rire personne, pas même lui. Il rougit de sa maladresse, et se réfugia dans une longue lampée d'alcool qui le fit toussoter plusieurs fois. Sa femme attendit patiemment qu'il eût retrouvé son souffle pour continuer la conversation. Il lui en sut gré.

- L'héroïne a le même prénom que moi, dit-elle.

- Tu sais, Anne est un prénom assez répandu…

- Oui, mais tout de même ! Et elle a exactement le même âge que moi…

- Elle est donc Verseau, précisa-t-il d'un air songeur.

- Ce qui explique bien des choses, n'est-ce pas ? s'écria-t-elle avec un soupçon d'ironie dans la voix.

- Ce n'est pas ce que j'ai dit…

- Mais je devine plein de sous-entendus dans ta remarque…

- Allons, tu vois le mal partout ! essaya-t-il piteusement de se défendre.

Il se leva avec difficulté pour aller se servir un autre verre. Il prit son temps pour exécuter cette opération, comme s'il cherchait à mettre de l'ordre dans ses pensées. Il retourna s'asseoir auprès de sa femme, mais un peu plus loin d'elle qu'auparavant.

- D'autres ressemblances avec toi ? demanda-t-il soudain.

- Oui. L'action du livre se déroule ici, répliqua sa femme.

- Dans cette ville, tu veux dire ?

- Exactement. Et dans le quartier où nous habitons…

- Mais pas dans la même rue, tout de même ?

- Si !

- Non, tu plaisantes ?

- Pas du tout ! L'héroïne habite rue Alphonse Daudet…

- Donc dans notre rue !

- Au numéro 16…

- Alors là, tu as raison, il ne s'agit plus de coïncidences, soupira Frédéric, abasourdi par les propos de sa femme.

- Elle habite même au troisième étage…

- L'appartement de gauche ou de droite ?

- Celui de gauche…

- Exactement comme nous !

- A croire que le romancier nous connaît, suggéra-t-elle d'une voix sourde.

- C'est impossible ! s'écria-t-il aussitôt avec une véhémence qui le surprit.

- Il est peut-être venu en repérage dans le quartier, par hasard ou de façon délibérée, ça on ne peut pas le savoir, il a été séduit par notre immeuble qui en impose par sa façade bourgeoise, et il a décidé que l'action de son livre se passerait à cette adresse…

- Et tu penses qu'il a surveillé toutes nos allées et venues ?

- Pourquoi non ?

- Tu veux dire qu'il nous aurait carrément espionnés ?

- Certains romanciers n'ont pas beaucoup d'imagination, c'est bien connu, alors ils observent le réel dans ses moindres détails pour le retranscrire dans leurs œuvres.

Ils se réfugièrent un instant dans le silence de l'appartement, à peine troublé par un léger bruit d'eau dans une canalisation. Le jour, dehors, avait baissé, mais ils ne pensèrent même pas à allumer la lumière. Ils se sentaient plus rassurés par la pénombre du salon. Ce fut Frédéric qui reprit le premier la parole.

- Je te comprends, ma chérie, dit-il, ça doit faire un choc de se retrouver dans un personnage de fiction, alors qu'au départ on n'est qu'un simple lecteur anonyme…

- Oui, ça me fait tout drôle ! De plus, Anne, dans le roman, est une jeune femme qui a la trentaine…

- Comme toi !

- Elle est belle…

- Comme toi !

- Elle est d'une nature dynamique et joyeuse…

- Un peu comme toi !

- Comment ça, un peu ? demanda-t-elle d'une voix agacée.

- Oh, je ne voulais pas te vexer, ma chérie, mais avoue que tu n'es pas toujours d'une humeur particulièrement joyeuse…

- Plus que toi, en tout cas !

- C'est vrai…Et que fait-elle dans la vie ?

- Elle est prof de littérature comparée à l'Université…

- Comme toi !

- Elle est mariée…

- Ne me dis pas que son mari s'appelle Frédéric ?

- Eh bien si !

- Quel manque d'imagination de la part de l'auteur…

Sa plaisanterie, qui se voulait désinvolte, tomba à plat. Il sentit une brusque lassitude lui courber le dos.

- Et elle n'a pas d'enfant, précisa-t-elle.

- Elle a décidément tout copié sur toi !

- Mais elle n'aime plus beaucoup son mari, semble-t-il.

- Ah ! dit-il en regardant sa femme d'un air ébahi.

- Elle songe même à le quitter…

- Et pour quelles raisons ? demanda-t-il d'une voix anxieuse.

- Elle s'imagine qu'il la trompe…

- Avec sa secrétaire, je suppose ?

- Comment le sais-tu ? dit-elle, brusquement interloquée.

- C'est assez banal, non ?

- En effet !

- Et toi ? demanda-t-il en avalant la dernière gorgée d'alcool.

- Quoi, moi ?

- Est-ce que tu songes à me quitter ?

- Pourquoi, tu me trompes ?

- Non, pas que je sache, s'écria-t-il avec un rire forcé qui s'étrangla dans sa gorge.

- Alors, tu ne devrais pas t'inquiéter…

- Ai-je l'air inquiet ?

- Oui, un peu…

- C'est mon air naturel, tu le sais bien.

- Je pense que je vais rester avec toi, dit-elle en lui effleurant le bras du bout de sa main droite. Du moins, dans l'immédiat…

- Tu me rassures ! répondit-il d'une voix lugubre. Enfin, voilà donc une première différence de taille entre Anne et toi, n'est-ce pas ?

- En apparence, oui…

- Comment ça, en apparence ?

- Parce qu'elle imagine tout ça, elle se fait en quelque sorte son cinéma intérieur, mais en réalité dans le roman elle décide en fin de compte, et après mûres réflexions, de ne pas quitter son mari.

- Mais je croyais qu'elle ne l'aimait plus beaucoup ?

- Disons qu'elle s'est habituée à lui, et que sa présence à ses côtés la rassure…

- Parce qu'il ne la trompe pas, en réalité ?

- En fait, elle n'en sait rien. Pas de preuves tangibles, ni rouge à lèvres sur ses mouchoirs, ni cheveux blonds ou bruns sur ses cols de veste, ni petits mots doux dans ses poches, ni messages compromettants sur son portable, alors elle préfère fermer les yeux sur ses retards et ses justifications plus ou moins plausibles…

- Ils restent donc ensemble ?

- Oui.

- Et après ? demanda-t-il.

- Elle rencontre au cours d'un colloque sur l'œuvre de Proust un romancier suisse…

- Tiens donc, Suisse, dis-tu ?

- Comme l'auteur de ce roman, en effet…

- Une autre coïncidence…Et donc ?

- À la fin de la première journée, ils vont dîner au restaurant et décident de passer la nuit ensemble…

- C'est une rapide, dis donc !

- À qui bon repousser au lendemain ce que l'on peut faire le soir même !

- Et ça se passe où ?

- C'est là que tu vas rire !

- Je n'en doute pas, dit-il d'un ton sérieux, comme si l'histoire le passionnait soudain.

- À Belgrade…

- Mais c'est dans cette ville que tu dois aller la semaine prochaine, non ?

- Ah oui, tiens, c'est exact, je n'avais pas fait le rapprochement…

- Et donc elle fait l'amour avec cet auteur ?

- C'était inéluctable…

- Bien sûr ! marmonna-t-il.

- Pourquoi dis-tu *bien sûr* ? Elle aurait pu rester fidèle à son mari…

- Certes, mais dans le roman elle fait l'amour avec ce romancier suisse…

- Ils ne vont tout de même pas passer la nuit chacun de son côté à préparer leurs conférences du lendemain !

- Ah, les colloques ont du bon…

- N'est-ce pas ? dit-elle en souriant.

- A propos, ma chérie, cette nuit d'amour, que j'imagine torride, elle se passe dans quelle chambre ?

- Dans celle de l'écrivain…

- À l'hôtel Asturia, je suppose ?

- Comment as-tu deviné ?

- Ce n'est pas le nom de l'hôtel où tu dois descendre ?

- Mais oui, tu as raison ! répondit-elle.

- Et à la fin du colloque, la belle Anne revient chez elle pour retrouver son mari et reprendre, comme si de rien n'était, sa tranquille et morne vie conjugale, n'est-ce pas ?

- En quelque sorte, soupira-t-elle.

- Comment se poursuit le livre ?

- C'est là que tout se complique…

- Vraiment ?

- Le mari d'Anne meurt dans un accident…

- De voiture ?

- Non, d'avion.

- C'est plus chic ! Et il n'y a aucun survivant, bien sûr ?

- Aucun ! L'avion s'est écrasé en pleine mer…

- Et personne ne savait nager, je suppose ?

- Tu n'es pas drôle ! dit-elle.

- Pardonne-moi. Elle devient donc veuve ?

- À trente-six ans seulement…

- Toi, tu n'en as que trente-trois, dit-il, ça te laisse encore un peu de marge, n'est-ce pas ?

- A toi aussi…

- Certes, mais moi je vais bientôt disparaître de ta vie, si j'en crois le roman !

- Mais là, mon chéri, nous ne sommes plus dans le passé, mais dans un avenir totalement fictif, et rien ne dit que tu connaîtras le même sort que l'autre Frédéric…

- En effet, il faudra attendre un peu pour le savoir. Mais l'héroïne du roman peut espérer refaire sa vie, non ? dit-il d'un ton qui se voulait faussement désinvolte.

- C'est, en effet, ce qui arrive…

- Elle a une nouvelle liaison amoureuse ?

- Oui, très vite après la mort de son mari…

- On est peu de chose, et le corps a ses exigences…Elle se met donc en ménage avec son romancier suisse, j'imagine ?

- Non, leur liaison n'a duré qu'une nuit…

- Pourquoi donc ?

- Il n'aimait pas assez l'œuvre de Proust, semble-t-il !

- Alors avec qui a-t-elle refait sa vie de jeune veuve éplorée ?

- Avec un avocat de renom international…

- Oui, tant qu'à faire, il vaut mieux viser haut ! s'exclama-t-il.

- Évidemment, c'est autre chose qu'un modeste employé de banque, mon chéri…

Il se leva pour aller déposer son verre sur la desserte, et resta debout en s'approchant de la fenêtre. Il regarda la rue en contrebas. Elle était devenue quasi déserte. Tout le monde semblait être rentré chez soi. Seules quelques rares voitures roulaient lentement à cause de l'étroitesse de la chaussée, sans qu'il entende le moindre bruit de moteur grâce au triple vitrage. Il laissa vagabonder son esprit pendant quelques minutes, comme s'il se trouvait à mille lieux de l'histoire fictive que sa femme venait de lui raconter. Ce fut elle qui le tira de sa réflexion.

- Elle tombe alors enceinte, murmura-t-elle soudain.

- Tombe ? dit-il en sursautant.

- Oui. Il faut dire qu'elle ne prend aucune précaution particulière…

- Pas très prudent de sa part !

- C'est vrai, mais elle est terriblement amoureuse pour la première fois de sa vie…

- L'enfant, c'est une fille ?

- Non !

- Alors, c'est un garçon ?

- Va savoir ! dit-elle d'un ton ironique.

Il rougit brusquement. Il avait encore proféré une bêtise, sans réfléchir, ce qui prouvait à quel point il était de plus en plus troublé par cette histoire, romanesque au départ, mais qui se confondait de plus en plus dans son esprit avec une réalité proche et plausible.

- Est-ce que ça veut dire que tu voudrais toi aussi avoir un enfant ? demanda-t-il

- Pourquoi non ?

- On n'en a jamais vraiment parlé…

- Ce pourrait être l'occasion de le faire…

- Sérieusement ?

- Oui, sans faux-fuyant…

- Tu as raison, concéda-t-il, il est peut-être temps d'y penser.

- Alors, pensons-y sans trop tarder !

- D'un autre côté, si je dois mourir dans trois ans…

- Il me restera au moins quelque chose de toi, mon chéri !

Il dévisagea sa femme, mais ne lut dans son regard aucune trace de moquerie ou de cynisme. La venue d'un enfant, il avait toujours refoulé cette éventualité au plus profond de lui-même, sans trop savoir pourquoi. Il s'était habitué à sa vie un peu morne et plate, et il avait tendance à considérer tout imprévu comme un danger potentiel. Pourtant, acculé par sa femme, il

comprit qu'il serait obligé très bientôt d'aborder le problème et de faire face à son désir de maternité. Quelques gouttes de sueur apparurent sur son front et coulèrent en le chatouillant sur ses joues un peu molles. Il les essuya d'un geste machinal de la main.

- Mais à part ça, l'histoire se finit comment ? demanda-t-il pour changer le cours de ses pensées, en revenant s'asseoir auprès de sa femme sur le canapé.

- Je ne sais pas encore, répondit-elle, il me reste une vingtaine de pages à lire…

Il réfléchit un court instant. Des rides zébrèrent son front tavelé.

- Alors, je te propose quelque chose, s'écria-t-il soudain.

- Quoi donc ?

- Ne lis surtout pas la fin du roman…

- Pourquoi ?

- Nous ne devons pas connaître la fin de l'histoire…

- Tu as peur de quoi ?

- Restons dans l'inconnu. Dorénavant, c'est nous qui allons découvrir tout ce qui va nous arriver à plus ou moins brève échéance…

- Tu veux dire que nous allons devenir nos propres personnages de fiction, et écrire jour après jour le récit de notre vie future…

- Exactement !

- Tu veux que nous devenions écrivains ?

- C'est un moindre mal, non ?

- Tu es devenu fou ! s'écria-t-elle.

- Nous allons mettre par écrit le déroulement de notre vie future, et le confronter avec celui du roman, pour voir s'ils coïncident jusqu'au bout…

La jeune femme fixa son mari, cherchant à lire dans son regard. Mais elle n'y lut pas grand-chose, ce qui la rendit perplexe. Pourtant, l'idée n'était pas si saugrenue que cela, pensa-t-elle. L'écriture de leur vie mettrait un peu de piment dans leur existence.

- D'accord, on peut toujours tenter l'aventure, dit-elle.

- Nous allons devenir des êtres doubles, en quelque sorte…

- Tu veux dire à la fois réels et fictifs ?

Il préféra ne pas répondre, car au fond de lui-même cette dualité nouvelle qui les ferait aller et venir du tangible à l'imaginaire l'attirait et l'inquiétait en même temps. Désormais, ils vivraient tous deux à la fois comme des êtres de chair et de papier.

- C'est un risque, tu sais, dit-elle.

- Qu'il faut courir ! s'écria-t-il en lui coupant brutalement la parole.

- Soit, tu as peut-être raison…

- Bien sûr que j'ai raison !

- Je ne t'ai jamais vu dans cet état-là ! s'écria-t-elle avec une pointe d'excitation dans la voix.

- Tout ça m'a donné faim, on mange quoi ce soir ? demanda-t-il, soudain tout ragaillardi.

- Et si on allait au restaurant ? proposa-t-elle.

- Excellente idée ! Je vais prendre une douche rapide, mettre une chemise blanche et une cravate en soie pour te faire honneur. Fais-toi belle, ma chérie, mets ta plus belle robe, comme aux premiers temps de notre mariage, la soirée va être inoubliable…

- D'accord, mon chéri !

- Nous allons fêter notre nouvelle et double existence, dit-il en se levant.

- Demain est une page encore blanche…

- À nous de l'écrire !

Elle se leva à son tour, et posa le livre sur la table basse. Il se dirigea vers la salle de bains d'un pas alerte, et se mit à siffloter. De son côté, Anne quitta le salon presque en sautillant comme un oiseau pour entrer toute guillerette dans la chambre conjugale.

Ciel vert

(Suivre un auteur, mars-avril 2018 ; recherche Éliette Vialle)

Le passant, chauve et ventru, s'essoufflait à remonter la rue. Il cherchait à rejoindre le chantier de la nouvelle ligne de tramway qui longeait un boulevard, et qui n'était pas encore achevé. Une fois sur place, il contempla la coulée de gazon frais qui dissimulait à peine les rails. Il eut soudain envie de s'étendre sur l'herbe rase, et d'admirer le ciel sans nuages qui lui semblait d'un vert trop acide pour être naturel. Mais une vieille femme, engoncée dans un manteau qui lui tombait aux pieds, voulut l'en empêcher. « Faites attention au tram ! » s'écria-t-elle d'une voix revêche. « Aucun danger, répliqua-t-il, il ne roule pas encore ! » « Qu'est-ce que vous en savez ? » répondit-elle en lui faisant un pied de nez qu'il jugea grotesque. « De toute façon, c'est une belle journée pour mourir, non ? » se força-t-il à plaisanter. « Oh, moi, il y a longtemps que je suis morte ! » marmonna la vieille femme entre ses chicots jaunâtres. « Moi aussi, dit l'homme, et je m'en réjouis tout autant que vous ! » « Alors, on s'en fiche comme de l'an quarante du tramway, n'est-ce pas ? » s'exclama la vieille femme en lui tirant la langue. « Et de tout le reste aussi ! » ajouta-t-il d'une voix placide. « Bien sûr, que nous importe l'agitation et la tristesse des gens ! » approuva-t-elle d'un ton ironique. « Si vous le souhaitez, donnez-moi le bras, je vais vous aider à traverser les rails », proposa-t-

il galamment. « Couchez-vous plutôt sur le gazon, et laissez-moi vivre en paix ! » grommela-t-elle soudain, comme s'il lui avait fait une proposition inconvenante. « Comme il vous plaira, passez alors votre chemin ! » dit-il en s'allongeant voluptueusement sur la coulée d'herbe fraîche.

La vieille femme fit mine de s'éloigner. Mais elle revint sur ses pas, en claudiquant sur ses jambes grêles. « Vous savez ce que je déteste le plus au monde ? » demanda-t-elle. « Non ! » balbutia-t-il, pris au dépourvu. « Les fientes de pigeon ! dit-elle dans un souffle rauque. Il y en a partout dans mon appartement, sur les tapis, les rideaux, les napperons en dentelle, et même sur les lustres et les meubles ! » « Vous n'avez qu'à fermer vos fenêtres ! » répondit-il. « Il y a belle lurette que je n'en ai plus, le vent les a toutes emportées ! » dit-elle. « Le monde est devenu un véritable cloaque ! » s'écria-t-il en levant les yeux vers le ciel qui verdissait de plus en plus. « Un vrai dépôt d'ordures, à ne pas mettre le nez dehors ! » ajouta la vieille femme d'un ton amer en grinçant des dents, comme si elle se sentait à la fois victime et responsable de l'état insalubre de la planète.

Mais le passant n'eut pas le loisir d'approuver sa remarque. Un tramway, surgi d'on ne sait où, lancé à pleine vitesse et sans faire le moindre bruit, lui passa brusquement sur le corps. « Je vous avais bien dit de faire attention ! jubila la vieille femme édentée, en éclatant d'un rire strident. Puis, d'un geste théâtral, elle déploya son manteau et s'envola au-dessus des immeubles. Le ciel vira au noir. Des éclairs électriques jaillirent des rails. Le sol s'ouvrit en deux. La ville n'existait plus.

État peu civil

(Suivre un auteur, mai-juin 2018 ; recherche Éliette Vialle)

Quand Lisette G. reçut une lettre de la mairie de la petite ville dans laquelle elle résidait depuis plus de cinquante ans, elle découvrit en la lisant, avec la stupeur que l'on peut imaginer, qu'elle venait d'être rayée du registre de l'État civil pour cause de décès.

« Mais je ne suis pas morte ! » s'écria-t-elle à voix haute dans son salon, bien qu'elle fût seule. Elle avait pris l'habitude de se parler pour rompre la solitude et le silence de son modeste appartement. Elle fut obligée de s'asseoir dans une vieille chauffeuse qui datait de la seconde guerre mondiale. « Je suis toujours en vie, il me semble ! » grommela-t-elle en se prenant la tête entre les mains. Elle relut la lettre et s'attarda sur chaque mot. Mais elle dut se rendre à l'évidence. D'après le texte dactylographié de la missive, sa mort avait bien eu lieu la semaine précédente. « On ne m'a même pas enterrée religieusement. Du moins, je ne m'en souviens pas. C'est un comble ! Moi qui suis une vieille paroissienne depuis des lustres, voilà comment on me traite ! » Elle décida, malgré l'heure matinale, de boire une tisane, dans l'espoir que cette infusion calmerait sa nervosité et lui permettrait de passer la journée d'une façon plus sereine. « Je n'en reviens pas ! » soupira-t-elle entre deux gorgées de liquide, bien trop chaud pour ne pas lui brûler le bout de la langue. Vivant seule depuis la disparition brutale de son mari, à la suite d'un infarctus, qui remontait à une dizaine d'années, elle n'avait plus aucune amie ou aucun membre proche de sa famille avec qui partager la nouvelle de sa mort. Peut-être pourrait-elle annoncer son décès à la boulangère ou au boucher de son quartier, lors de ses courses quotidiennes, mais elle était par nature d'un caractère trop renfermé pour confier ses déboires, ses peines, ou ses chagrins, à des commerçants, dont elle appréciait par ailleurs la courtoisie, mais qui, pensait-elle, ne se souciaient guère de la vie intime de leurs clients. À juste titre, d'ailleurs !

Après avoir bu sa tisane, elle décida brusquement de se rendre à la mairie pour prouver qu'elle était encore en vie, et qu'elle

jouissait pour son grand âge d'une excellente santé. Elle endossa son vieux manteau tout élimé, et coiffa sa tête chenue d'un chapeau de forme et de couleur indéfinissables. « N'oublie pas tes papiers et ton livret d'État civil ! » se dit-elle d'une voix autoritaire, comme si elle donnait un ordre à une tierce personne. « Bien sûr, je ne suis pas distraite à ce point ! » se répondit-elle d'un ton sec. Elle enfourna tous les documents dans un sac à fermoir doré, et sortit de chez elle en refermant précautionneusement la porte à clé. Par chance, il faisait soleil. L'air semblait pur, malgré une légère brume à l'horizon. Elle se dirigea vers la mairie d'un pas alerte. Il ne lui fallut que quelques minutes pour arriver devant le bâtiment. Une porte vitrée coulissante s'ouvrit devant elle. Elle entra dans le hall d'accueil, top vaste et sinistre à son goût. Une préposée, encore jeune, malgré des bajoues assez molles et des cheveux ramenés en chignon sur le haut du crâne, lui sourit de façon très avenante.

- Puis-je vous renseigner, madame ?

- Bonjour, mademoiselle, je cherche le bureau de l'État civil…

- C'est au premier étage, couloir de droite, porte 115. Vous pouvez prendre l'ascenseur qui se trouve derrière vous, madame…

- Il n'y a pas d'escalier ?

- Si, bien sûr !

- Alors, je préfère prendre l'escalier, si vous n'y voyez pas d'inconvénient…

- Vous avez peur que l'ascenseur tombe en panne ?

- Oh, toutes ces mécaniques modernes ne sont pas toujours très solides, n'est-ce pas mademoiselle ?

- Nous n'avons jamais eu d'accident depuis que je travaille ici.

- Mais vous êtes encore si jeune, vous avez le temps de voir l'ascenseur se décrocher un jour !

- Si vous préférez prendre l'escalier, c'est votre droit le plus strict, madame…

- Un peu d'exercice physique ne peut pas me faire de mal surtout à mon âge ! dit la vieille femme.

- Vous avez raison, c'est ce que je disais hier encore à une de mes collègues, il ne faut jamais se laisser aller, sinon on risque l'ankylose ou la phlébite…

- Merci, mademoiselle, pour votre courtoisie.

- Je suis à votre service, madame…

Lisette G. se mit à gravir l'escalier. Après une quinzaine de marches, elle parvint au premier étage. Différends couloirs se présentèrent à elle, mais suivant les indications de la préposée à l'accueil elle emprunta le premier à droite. C'était un long couloir faiblement éclairé par des appliques murales. Elle laissa passer deux portes avant de s'arrêter devant celle qui portait en chiffres blancs le numéro 115. Elle frappa de sa main fluette. Personne ne répondit. Elle tourna le loquet de la porte. Elle s'ouvrit aussitôt. Lucette G. pénétra dans une pièce aux murs blancs ripolinés, garnie de quelques chaises métalliques et d'un comptoir en bois derrière lequel trônait un employé aux cheveux roux qui portait d'énormes lunettes à monture rouge qui lui mangeaient presque la moitié du visage. « Drôle d'idée ! » pensa la vieille dame en scrutant le visage disgracieux de l'homme qui lui souriait de façon un peu mécanique. « Dire que moi je n'ai pas besoin de lunettes pour lire, alors un homme encore jeune, quelle pitié de voir ça ! » soupira-t-elle en son for intérieur.

- Bonjour madame, que puis-je pour vous ? demanda d'un ton qui se voulait urbain l'employé municipal.

- Bonjour, monsieur…

- C'est à quel sujet ?

- Je suis Lisette G. dit la vieille dame.

- Très heureux ! balbutia l'homme. Mais encore ?

- Je viens de recevoir une lettre de la mairie…

- Cela ne m'étonne pas. Il nous arrive d'en envoyer à nos administrés, pour diverses raisons, toutes fondées par ailleurs…

- Justement, permettez-moi d'en douter, monsieur !

- Je vous écoute, madame…

Elle sortit la lettre de son sac et la déplia pour la donner à l'employé.

- Voyez par vous-même, cette lettre m'annonce que je viens d'être rayée du registre de l'État civil…

- Cela me semble normal, madame, puisqu'elle stipule que vous êtes morte ! dit-il après l'avoir lue.

- Je comprends très bien votre réaction, monsieur, mais il se trouve…

- Il se trouve quoi, madame ?

- Que je ne suis pas morte, du moins pas encore…

- En êtes-vous sûre ?

- Comme vous pouvez le constater de vos propres yeux !

- Oh, ne parlons pas de l'état de mes yeux, s'il vous plaît, ils me posent bien des problèmes, malgré deux interventions chirurgicales, au laser qui plus est, mais rien ne semble y faire, ma vue est toujours aussi basse…

- Je suis désolée pour vous, monsieur, la vue est un bien si précieux !

- N'est-ce pas ? Enfin, ce n'est pas le sujet, pardonnez ces digressions qui n'entrent pas dans le cadre strict de mon travail d'humble fonctionnaire territorial…Vous disiez donc, madame ?

- Que je ne suis pas morte !

- Voilà qui est étrange, cette lettre affirme le contraire…

- Il doit s'agir d'une erreur.

- Oh, vous allez bien vite en besogne, madame, il faut produire des preuves pour affirmer une telle assertion…

- Écoutez, monsieur, si je suis là, devant vous, habillée de pied en cap, c'est que je n'ai pas été enterrée la semaine dernière, non ?

- Je suis incapable de vous répondre par l'affirmative, il faut que j'en réfère à mon supérieur…

- C'est tout de même extraordinaire que vous ne puissiez pas admettre que je suis toujours en vie…

- Il ne suffit pas de l'affirmer pour que ce soit vrai, madame !

- Allons donc, vous me prenez pour une folle ?

- Je ne me permettrais pas de le suggérer, madame, mes compétences en neuropsychiatrie sont quasi inexistantes… Cependant, la situation n'est pas aussi simple que vous la décrivez…Bien sûr, un esprit étroitement rationaliste dirait que vous avez raison, puisque vous êtes ici devant moi, campée sur vos deux jambes et dotée de la parole comme tout être humain qui se respecte, mais je ne peux pas faire abstraction du contenu très précis de cette lettre à en-tête de la mairie, ce qui en fait un document quasiment officiel, pour ne pas dire indiscutable à mes yeux…

- Écoutez, je ne suis pas morte, voilà je n'ai rien d'autre à ajouter, alors j'exige d'être réinscrite immédiatement sur le registre de l'État civil…

- Vous pensez qu'une telle démarche peut se régler en deux coups de cuiller à pot ?

- En deux ou trois, peu importe le nombre, monsieur !

- Cela exige, au préalable, quelques vérifications…

- Mais puisque je suis en vie !

- Dois-je vous croire les yeux fermés ?

- Oh, monsieur, vous faites ce que bon vous semble de vos yeux, ça ne me regarde pas, la seule chose que je demande c'est que l'on me rende ma vie !

- Quelqu'un vous l'a prise ?

- Oui, cette lettre absurde…

- Puis-je vous faire remarquer, madame, que cette lettre absurde, comme vous dites, est une lettre officielle qui a été écrite par un de mes collègues, sur ordre d'un supérieur jouissant de toutes ses facultés, alors vous comprendrez que cette missive n'a pas été rédigée à la légère, par pur ennui ou pour vous plonger dans des abîmes de perplexité…

- Une erreur, qu'elle vienne du grenier ou de la cave, reste toujours une erreur…

- Aucun employé municipal ne travaille dans une cave, ni même dans un grenier, la municipalité traite correctement ses agents !

- Peu importe, jeune homme, je vous dis que je suis bien vivante. Si vous ne me croyez pas, je vous autorise à me pincer le bras…

- Je ne ferai jamais une chose pareille, madame, du moins dans l'exercice de mes fonctions !

- Alors, que compte-vous faire pour régulariser ma situation ?

- Il faut que j'en réfère à mon supérieur, qui lui-même soumettra votre réclamation en trois exemplaires à monsieur le Maire en personne…

- Vous ne pouvez pas rien faire plus rapidement ?

- Cela ne relève pas de mes compétences, madame…

- Alors, donnez-moi un formulaire de réclamation, s'il vous plaît.

L'homme ouvrir une armoire métallique, et prit sur une étagère trois feuilles imprimées de couleur bleue. Il referma méticuleusement les portes de l'armoire, revint vers Lisette G.

en arborant sur son visage un peu grêlé une impassibilité de mauvais aloi.

- Voici, madame. Vous devez nos rapporter ces formulaires remplis par vos soins le plus tôt possible…

- Et quel sera le délai pour obtenir satisfaction ?

- Impossible de vous donner une date exacte, les fêtes de Noël approchent, et monsieur le Maire a d'autres chats à fouetter que votre réclamation, fut-elle justifiée…

- Ah oui ?

- Notre édile s'occupe en ce moment des décorations de Noël dans les rues, et cela pose une multitude de problèmes techniques qu'il doit résoudre avec les services de la voirie, alors vous comprendrez, madame, que votre problème de faux décès n'est pas actuellement la priorité du premier magistrat de notre ville.

- Bien, monsieur, je vous rapporterai ma demande de réintégration sur le registre de l'État civil dès demain, soyez-en sûr !

- Au revoir, madame…

Lisette G. sortit du bureau d'un pas décidé, et regagna, toujours par l'escalier, le rez-de-chaussée. C'était la même employée qui se trouvait à l'accueil. Elle sourit à la vieille dame en la voyant.

- Tout va comme vous le souhaitez, madame ?

- D'après vous, mademoiselle, je suis morte ou vivante ?

- A première vue, je dirais que vous êtes vivante, mais…

- Mais quoi ?

- Je peux me tromper, bien sûr, il faudrait que je me penche plus attentivement sur le problème, à tête reposée, en quelque sorte, mais pardonnez-moi je suis un peu surchargée de travail aujourd'hui…

- Ce n'est pas grave, je vous remercie, mademoiselle…

- Je suis à votre service, madame, n'hésitez pas à me poser d'autres question si vous le désirez…

- Non, ce sera tout pour aujourd'hui…Bonne journée !

- À vous de même, madame.

Lisette G. se retrouva sur le trottoir. Un peu désorientée par ce qui venait de se passer, elle décida de traverser la rue, souhaitant acheter à l'épicerie qui se trouvait en face de la mairie quelques légumes pour agrémenter son repas de midi. Distraite, elle négligea de regarder à sa droite, à sa gauche. Elle s'élança sur la chaussée. Un autobus surgit, tenta de freiner en urgence, dans un long crissement de pneus, mais le chauffeur ne put éviter la vieille dame. Le choc fut d'une extrême violence. Lisette G., heurtée de plein fouet, se retrouva projetée à plusieurs mètres, et mourut sur le coup. Aussitôt, des cris de passants se firent entendre et un attroupement se forma très vite. Quelqu'un appela les premiers secours avec son téléphone portable. Les pompiers arrivèrent assez vite sur le lieu de l'accident, suivis peu de temps après par une ambulance et une voiture de police. Alerté par le bruit, l'employé de l'État civil, au premier étage de la mairie, colla son front contre la fenêtre de son bureau, et contempla le corps inerte de la vieille dame qui gisait sur le macadam. Puis il s'écarta de la fenêtre en murmurant : « La lettre avait raison, Madame Lisette G. est bien morte ! »

Le couvert

(Suivre un auteur, mars-avril 2021 ; recherche Eliette Vialle

Chaque soir, quand je rentre du travail, la table est dressée dans la cuisine. Un seul couvert sur une nappe jaune, blanche ou bleue, selon les jours. Toujours propre et fraîchement repassée.

Tendue de façon impeccable, sans le moindre faux pli. Sur la nappe est posée une assiette en porcelaine blanche. Devant elle se dresse un verre à pied. La fourchette et le couteau sont alignés de chaque côté de l'assiette, à égale distance du bord. Il y a aussi une serviette pliée en quatre. Elle est chaque semaine d'une couleur différente. Tous les soirs, quand je rentre du bureau, harassé par de nombreuses heures de travail bien remplies, je trouve toujours l'appartement vide et silencieux. Plongé dans l'obscurité totale. Ma femme n'est plus là. Elle m'a quitté quelques mois auparavant, de façon brutale et sans un mot d'explication.

C'est elle, pourtant, qui dresse la table chaque jour. Ayant conservé les clés de l'appartement, elle y passe pendant que je suis au bureau. Elle prépare avec soin mon dîner. Je n'ai plus, le soir, qu'à faire réchauffer les plats. Au micro-ondes. Jamais au four. D'ailleurs, je ne sais pas comment il marche. Ma femme a toujours refusé que je m'en serve. Elle avait peur que je me brûle. Ou que je fasse cramer les aliments. Après tous ces préparatifs, ma femme fait la vaisselle, et quitte l'appartement avant que je rentre du travail. On ne se rencontre donc jamais.

Bien sûr, les week-ends, ma femme ne passe jamais à l'appartement. Je déjeune et dîne seul dans une gargote qui ne paie pas de mine, et qui se trouve dans une ruelle à deux pas de chez moi. Les repas sont médiocres, mais consistants. Et pas chers. Un prix raisonnable pour mon salaire médiocre. Une table bancale, toujours recouverte d'une nappe en papier rouge, m'est réservée au fond de la salle, à côté de la porte des toilettes. D'où certaines odeurs nauséabondes qui viennent, de temps en temps, chatouiller mes narines et relever la fadeur des plats. Mais je n'ai pas d'autre choix. Je déteste me faire à manger.

Les autres soirs de la semaine, je mange donc chez moi, dans la cuisine, les plats que ma femme m'a préparés. Je m'assieds sur une chaise métallique, face au mur ripoliné de blanc au départ, mais que le temps et la poussière ont terni sans que j'y prenne garde, et sans que je cherche à y remédier par une nouvelle couche de peinture. La table étroite, coincée entre le réfrigérateur et la cuisinière électrique, se replie contre le mur. C'est un gain de place appréciable. Il m'arrive, au cours du repas, de parler à voix haute. Quelques phrases séparées par de longs silences. Comme si ma femme se trouvait à côté de moi. Disposée à m'écouter. Prête à me répondre. Les mots flottent un court instant dans l'air. Puis ils se volatilisent comme s'ils n'avaient pas été prononcés. L'éclairage au néon colore les objets et les ustensiles de cuisine d'une teinte un peu verdâtre. Je suis un homme désemparé, même s'il m'arrive parfois de rire à mes dépens. Mais cette propension à me moquer de moi-même se raréfie de plus en plus.

Quand j'aperçois le couvert sur la table, je pense aussitôt aux mains de ma femme qui l'a posé sur la nappe. Je sais qu'à ce moment précis, ma femme a pensé à moi. Ne serait-ce qu'un bref instant. Ce qui me fait espérer que j'existe encore un peu pour elle puisqu'elle existe toujours un peu pour moi. Mais il m'arrive pourtant de douter. Ma femme pense-t-elle vraiment à moi quand elle met le couvert et prépare le repas ? Ou pense-t-elle à tout autre chose, en répétant sans y prêter attention des gestes devenus mécaniques ? Cette idée m'inquiète. Me rassure aussi. J'ai toujours éprouvé le besoin d'être inquiet. D'être, en même temps, rassuré. Pour ne pas céder au découragement. Ou pour ne pas sombrer dans le désespoir. Même si je n'ai pas toujours su les éviter.

Chaque soir, à la même heure, dans le plus profond silence, je mastique lentement mon repas. Bien que la plupart des aliments ne soient pas durs à mâcher. Ma femme, encore

soucieuse de ma santé, semble-t-il, me prépare toujours des plats simples à base de légumes cuits et de féculents. Jamais de viande rouge. Mon épouse avait horreur de ça. La vue du sang la révulsait. A la moindre coupure, elle manquait s'évanouir. Je triture donc à n'en plus finir ce que je mâche entre mes dents. Pour mieux digérer. Du moins, je l'espère. Et pour gagner aussi du temps. Chaque repas s'éternise plus qu'il ne devrait. Je passe ainsi une bonne partie de la soirée dans la cuisine à ne rien faire.

Il m'arrive souvent de penser que je devrais, un jour, au lieu d'aller au bureau, m'installer le long de la façade vitrée, dans le bar qui se trouve de l'autre côté de la rue, pile en face de mon immeuble. Pour voir à quelle heure de la journée ma femme arrive, en tenant son cabas rempli de provisions. Est-ce tôt le matin ? Ou tard dans l'après-midi ? Vient-elle seule à l'appartement ? Est-elle accompagnée par un homme ? L'aide-t-il pendant qu'elle épluche soigneusement les légumes, bavarde-t-il avec elle de tout et de rien pendant qu'elle prépare mon dîner ? Ou se contente-t-il de lire le journal pendant qu'elle s'affaire dans la cuisine ? Et s'empressent-ils, une fois terminée la confection du repas, de s'ébattre sur le canapé du salon ? La curiosité taraude depuis longtemps mon esprit. Mais je n'ai jamais eu le courage de mettre mon projet à exécution.

Cette situation a duré plusieurs mois. Jusqu'au jour où je n'ai plus trouvé la table dressée. C'était un lundi. Ce soir-là, il faisait nuit et le froid glacial de décembre brûlait mon visage. J'avais très faim. Mon estomac gargouillait d'impatience, car je n'avais pas eu le temps de manger à midi. Un dossier à traiter en urgence. Comme d'habitude, je me suis précipité dans la cuisine. J'ai allumé la lumière. Le néon a clignoté deux ou trois fois avant d'éclairer la pièce. J'ai ressenti un choc violent dans ma poitrine. La table était nue. Pas de nappe. Pas de couvert. Aucun plat préparé dans le micro-ondes. Mes jambes se sont

dérobées sous moi. J'ai été obligé de m'asseoir sur la chaise, en prenant mon front dans mes mains soudainement moites. Il m'a fallu du temps pour recouvrer mes esprits. Pourquoi ma femme n'était-elle pas venue ? Je me suis senti trahi par sa désertion aussi soudaine qu'inattendue. Elle n'avait pas le droit d'agir ainsi ! Quels que soient ses griefs contre moi, elle me devait un peu de considération. Voire de compassion, me dis-je. Nous étions toujours mariés, que je sache ! Je n'imaginais même pas une seconde qu'elle était peut-être tombée malade, ou qu'elle avait pu avoir un accident de voiture. La solitude s'abattit sur mes épaules. Mais j'avais trop faim pour m'abandonner totalement à mon désespoir. Mes gargouillis intestinaux parasitaient mon malheur. J'ai dû me résigner à aller dîner dans mon restaurant habituel.

Ma femme n'a plus jamais remis les pieds dans l'appartement. Je dîne tous les soirs dans ma gargote, à l'écart des autres clients, toujours près de la porte des toilettes. Je n'attends plus rien. Tout en espérant, malgré tout, qu'un jour j'aurai la surprise de trouver, à nouveau, le couvert mis sur la table de la cuisine, et un repas préparé par ma femme. Mais je n'y crois plus trop.

J'ai de moins en moins faim depuis le départ définitif de mon épouse. La nourriture me fait horreur. Il suffit que je pense à des aliments pour aussitôt avoir envie de vomir. Ma maigreur commence à m'effrayer. J'évite le miroir de ma salle de bains, ou les vitrines des différents commerces qui jalonnent ma route jusqu'au bureau. Je lis dans le regard apeuré des collègues qui partagent mon bureau que je deviens un sac d'os assez répugnant. Ils doivent penser que je suis gravement malade. Peut-être même à l'article de la mort. Ils se détournent de moi sans cacher leur dégoût, et ne m'adresse plus guère la parole. Un matin, j'ai laissé sonner mon réveil pendant de longues minutes, immobile sous les draps, comme si j'étais devenu un

gisant. Puis j'ai arrêté brutalement la sonnerie aigrelette en enfonçant le bouton d'un poing rageur. A compter de ce jour-là, j'ai décidé de ne plus aller travailler.

Je n'occupe plus les autres pièces de l'appartement. En dehors des toilettes, bien sûr. Je mange et rêvasse toute la journée dans la cuisine. Pour dormir, j'ai étendu un vieux matelas sur le carrelage. Réfugié dans cet espace clos et privé de fenêtre, j'attends le retour hypothétique de ma femme.

Si elle se décide à revenir un jour, je n'aurai même pas besoin de me lever de ma chaise pour aller lui ouvrir, puisqu'elle a dû conserver son trousseau de clés. Elle peut donc entrer dans l'appartement quand et comme bon lui semble, sans s'annoncer à l'avance ou frapper à la porte. C'est, du moins, ce que j'imagine. Mais il m'arrive de me demander, avec une pointe d'angoisse, si elle n'a pas perdu le dit trousseau, ou si elle ne l'a pas jeté dans un caniveau pour rompre définitivement avec moi.

Aujourd'hui, dans un sursaut d'orgueil, j'ai décidé de reprendre ma vie en main, et de me débarrasser sans coup férir du passé. Il fallait, à présent, que je prenne au plus vite de nouvelles habitudes. J'ai donc décidé de préparer le repas, et de dresser la table dans la cuisine. J'ai mis ma plus belle nappe blanche, et sorti les plus belles assiettes en porcelaine. Un couvert de choix pour deux personnes. Je ferai dorénavant la même chose chaque jour, midi et soir, toujours à la même heure. Pour que je puisse dignement recevoir ma femme, si par cas elle revenait à l'improviste.

Anne-Marie Teysseire

Un appel…

(Suivre un auteur, janvier-février 2019 ; recherche Éliette Vialle)

Un appel ?… un cri d'oiseau ?

Cela reste en suspension un instant puis disparaît.

Épaisseur sonore discordante, entêtante d'élytres, ailes, pattes invisibles…. Incandescence de l'après-midi.

Autour du chemin blanc au-dessus duquel l'air tremble. Dans les près, sur les rochers, dans les branches des pins immobiles…

Les arbres, les prés, les pierres font silence, seuls les insectes surexcités suivent la partition de l'incendie.

Sonorisant en houles de grésillements irrégulières mais incessantes, les braises tombées du ciel. L'après-midi est assommé de chaleur.

L'appel encore : « Hé ! ». C'est une voix.

Un moteur mêle une basse lointaine aux stridences des élytres. Sans doute une voiture là-bas, sur la route du col de Besses également brûlé de soleil.

La vallée garde tous ses bruits, les emmagasine, les noie dans sa propre torpeur.

On dirait, à présent, qu'on crie un nom…puis encore : « Hé ! »

Quelqu'un s'aventure donc sous le ciel de plomb et parcourt les ruelles puisqu'on entend la voix maintenant, quelque part sur la place, puis près des jardins…

Un chien aboie brièvement dans une ferme. Un autre lui répond deux tons plus bas comme le font les bêtes âgées, malades.

Puis les insectes reviennent sur le devant de la scène. L'après-midi leur appartient. Jusqu'au soir, des millions de vies minuscules, crissantes, prennent le pas sur le bétail et les humains terrés et silencieux.

Seule cette voix qu'on entend à nouveau et qui déchire l'engourdissement général. Cet appel incongru, malvenu, qu'on espère fugitif.

D'ailleurs, il semble venir cette fois d'après le cimetière. Après encore, ce sont les bois. Qui l'étoufferont, le perdront dans les taillis secs et dans les branches.

Un « hé oh ! » assourdi atteint le village. Un autre beaucoup plus lointain encore, venu d'une hauteur dirait-on... puis ce nom qui revient. Mais si ténu à cause de la distance qu'on le comprend à peine.

Enfin pendant de longues minutes, plus rien.

L'homme et son cri ont disparu. Absorbés par le versant opposé de la colline, enfuis…

Est-ce la paix retrouvée ou la chaleur qui s'amplifie : les crécelles invisibles semblent prises de fureur… peut-être y aura-t-il un orage ?

Le village un instant à demi réveillé, s'accoutume à cette nouvelle densité du fond sonore.

La chaleur retrouve tout son empire, même dans les coins d'ombre, même à l'intérieur des maisons aux murs épais où quelques mouches passent en zonzonnant, se cognent aux volets clos dans l'espoir de rejoindre l'autre symphonie dehors qui célèbre le triomphe de leur espèce.

Le sommeil est le seul possible dans cet accablement. Du moins, l'immobilité absolue. Devenir bête affalée, souche, rocher…murs entre lesquels une illusion de fraîcheur est enclose.

Soudain, le cri encore…ce nom. Trois fois. Chaque fois plus proche comme si l'homme revenait porter sa plainte dans les ruelles, sous les volets clos.

Un appel sur la place. Très fort, presque péremptoire. Puis le silence.

Enfin un « Hé oh ! » moins distinct.

La voix s'éloigne, descend vers la rivière…

Vers la Seuge dont on plaint le maigre flux obstiné à serpenter entre ses rives sèches qui s'éloignent chaque jour un peu plus.

Brusquement, comme surgi de la rivière dont on avait fugitivement composé l'image : le vent se lève.

D'ailleurs est-ce le vent ? Est-ce de l'eau dans les peupliers du bord, là-bas, qui s'agitent ?

Il faut tendre l'oreille… si, un souffle léger enfin, qui poussera les premiers nuages au-dessus du village, chassera les appels importuns qui troublent l'apathie obligée, vitale.

Un gros bourdon passe en vrombissant. Impérieux, pressé. Puis rend sa place au bruissement de fond que le vent entraîne, ramène, le mêlant aux feuilles de pluie qui s'agitent très haut dans les peupliers.

C'est le vent et ses promesses qui requièrent toute l'attention, à présent. On le suit dans les bois, dans les arbres de la place, dans les ruelles, de peur qu'il ne s'échappe sur une autre colline.

Emportés de l'autre côté de la vallée, encore un cri, encore ce nom…

Celui qui crie descend à travers un champ d'herbes hautes.

Son trajet, creuse une saignée rectiligne en direction de la rivière. Il appelle encore.

La femme, cheveux blancs dans l'herbe jaune n'entend plus. Son corps dessine une étoile sombre dans le pré du bord de l'eau.

Le vent, soulevant les feuilles, ramène une rengaine d'autoradio. La chasse. À présent, on ne perçoit plus que le bruit du moteur qui décroît.

L'homme avance toujours.

Dans le ciel, la trace cotonneuse d'un avion s'effiloche. Le petit astre d'acier, irradié de lumière, s'en va plein Ouest.

Tête levée, l'homme le suit des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse derrière la colline.

L'homme n'appelle plus, il se repose un instant, la tête sur ses genoux qui tremblent un peu. Son souffle épuisé se mêle au souffle long et doux des peupliers, au premier chant du grillon mélancolique qui annonce le soir et l'apaisement de la fournaise.

À deux pas, le grillon, tapi sous la main inerte de la femme que dissimule les hautes herbes, reprend sa chanson un instant interrompue. Toujours sur le même rythme, insensible à la fébrilité générale.

La lumière qui filtre à travers les volets se voile soudain, et c'est comme un espoir de délivrance. Les nuages s'amoncellent. Leurs ombres recouvrent les toits surchauffés.

L'orage viendra donc avec le soir, on le croit ! Déjà il semble que l'on entend moins les insectes. C'en est bientôt fini de leur conquête…

Quand le ciel crèvera en trombes, l'heure sera aux humains, à leurs bêtes, à leurs champs assoiffés…

L'homme s'est tu. Sans doute a-t-il trouvé celle qu'il cherchait. Peu importe. L'homme qui crie et sa disparue font partie de

l'accablant, du bourdonnement insupportable, du présent désespérant qu'on veut oublier.

Que représente sa misérable quête face à l'imminence de ce qu'on espère depuis si longtemps et d'où la vie reprendra source ?

On guette les variations de la lumière, des pesanteurs de l'air.

Ah ! voilà- très loin encore - les premiers grondements. Oui, on reconnaît bien le tonnerre, comme une promesse derrière la nuée compacte et bruissante. Le village est tendu tout entier vers cette perception ténue…

Ne sente-t-on pas maintenant comme une moiteur ? sans doute les terres du côté de Gilhoc ou d'Ardoix ont-elles déjà reçu les premières pluies… on serre les paupières sur des images de blés couchés par les averses, de torrents soudains noyant les chemins, de…

Des pas précipités sur la place, près du taxiphone…

Encore cet importun et son angoisse qui viennent interférer dans la concentration de toute la vallée. Qu'ils aillent au diable ! …

On entend des bribes de phrases hachées comme par des sanglots. Peut-être appelle-t-il les secours ? … trop fort, en tout cas, alors qu'on est totalement absorbé par les éclairs qui zèbrent l'air encore sec. On compte après chaque embrasement des persiennes : six kilomètres, cinq …ça se rapproche…

Pourvu que le vent ne tourne pas et que la pluie n'aille pas se dissoudre du côté de la vallée du Rhône comme hier…

Non, il devient tourmenté : on l'entend qui siffle sous les tuiles, qui claque avec fracas le portail du square.

On voit au travers des fentes des volets, les ombres furieuses des branches rabattues en tous sens et le ciel noir de promesses.

La sirène des secours d’urgence ne couvre pas, heureusement, le craquement phénoménal du premier vrai tonnerre au-dessus d'ici...

La pluie, enfin, tombe en rafales drues et désordonnées.

Enfin…

Éliette Vialle

La plupart des nouvelles publiées dans Francopolis sont inédites. En volume : *États limites*, éditions Persée, 2010 (annonce dans Francopolis, commentaire sur le Blog d'Orlando De Rudder).

Conte de nos montagnes (Haut Vivarais)

(Suivre un auteur, mai 2010)

La Fine, de son vrai nom Sérafine, feuilletait négligemment un vieux numéro des ‘’ Veillées des Chaumières ‘’, que lui prêtait, le dimanche, la bonne du curé. Après le repas, pendant que le prêtre égrainait ses prières, allant et venant dans son jardin cloîtré, les deux femmes s’appropriaient la table de la cuisine. La Clémence sortait de son placard un vieux flacon orné d’une étiquette de cahier d’écolier, sur laquelle sa main malhabile avait inscrit une date, et un titre « o de noi », et versait, dans chaque tasse, une petite goutte de pousse café pendant que priait le curé ! De goutte en goutte le flacon se vidait. «Blaoubé !, grognait Clémence en patois, l’était point bien plein celui-là!». Et, de verre en verre, ses rouspétances devenaient moins sonores, plus ronflées que parlées, et sa tête s’affaissait sur son giron : la Clémence s’était assoupie.

Abandonnée à ses pensées, la Fine réfléchissait à son avenir. Orpheline de son état, elle avait été élevée par la générosité du village et la vigilance du curé : les uns prenaient soin de son corps grâce à un morceau de pain noir, une tranche de lard et une couche dans la paille de l’étable contre un esclavage de tous les instants ; le curé, quant à lui, s’occupait de son âme en la soustrayant à ses maîtres pour l’apprentissage de la lecture, de l’écriture et du catéchisme : elle communia vêtue d’une robe blanche prêtée par les bonnes sœurs, et cela la fit rêver. Elle

n'avait pas à se plaindre car son sort était celui des enfants des paysans de cette région rude et pauvre.

Âgée de vingt ans, elle ne voyait pas d'issue à cette misère : qui la marierait sans terre ni argent ? Pourtant elle avait la force de ses deux bras et une volonté sans faille, et cela dans les fermes valait de l'or ! Il n'y avait pas de fils à épouser, partis tous à la ville ou morts lors de la grande guerre. Mais, il y avait bien le Louis à la veuve Charreyre, qui vivait seul avec sa mère. Le fils travaillait comme ouvrier à la construction du nouveau chemin de fer, rapportait sa paie sans la boire, sa mère avait deux vaches, deux chèvres, des poules et des lapins, un bout de potager qui les nourrissait tous deux. La mère et le fils y travaillaient chacun selon leur force. Il était bien vieux, avec ses trente-cinq ans, ce gars-là, et la mère prête à partir avec la vieillesse.
Le lendemain, Fine proposa de leur garder vaches et chèvres avec le troupeau des maîtres, la vieille mère accepta après accord des fermiers et du curé, et un peu d'argent pour la pâture. Puis contre un litre de lait bourru, la Fine vint traire les bêtes, soulageant ainsi la mère du travail le plus rude.

Un soir de neige épaisse comme il en tombe souvent dans ces contrées, le Louis rentra et ne trouva pas sa mère, le feu de bois n'était plus que braises. Affolé il chercha partout : de l'étable au grenier de la petite maison de village : rien. Il prit sa lanterne et appela la Fine qui préparait la soupe chez ses maîtres.

Rapidement la battue s'organisa, et on retrouva la vieille au fond du fossé qui délimitait le potager. Elle avait dû glisser sur les escaliers de pierres mal ajustées. On ne sut pas vraiment pourquoi elle y était allée, ni combien de temps elle était restée sans secours dans le froid cinglant, car elle mourut au bout de quelques jours sans avoir repris connaissance.

La Fine se dévoua d'une manière que le bon curé cita en exemple lors de son prêche dominical. Sans elle, le Louis n'aurait pu s'en sortir ! Après les funérailles, Fine s'occupa des quelques papiers de la mère, le fils héritait de la maisonnette, du jardin et du bétail, il ne pouvait s'en occuper seul, on fit appel au curé, et après le temps qu'il fallait pour respecter le deuil, les bans furent publiés : la Fine devenait Madame Charreyre.

Dans le village on ricana, on ragota, puis tout passa.

Le couple était exemplaire : le Louis retrouvait sa vie comme du temps de la vieille, la Fine faisait prospérer le foyer, on ajouta autant de bétail que pouvait en contenir l'étroite étable ; cependant la Fine, se sentant inoccupée, continua donc à faire des lessives pour les vieux et les riches, reprit ses après-dîners du dimanche avec la Clémence qui ne la jalousait pas, tandis que Louis faisait sa sieste, heureux et repu après des repas copieux auxquels sa mère ne l'avait pas habitué. Fine rêvassait sur son bonheur tout neuf et envisageait de s'agrandir encore. Un dimanche, elle tomba sur un article à propos du viager, elle en rumina longtemps l'idée, faisant parler les gens de rencontre, elle acquit la conviction que c'était une affaire honnête ! Les soirées, elle en parlait au Louis, qui, dépassé mais épaté, ruminait lui aussi. On parla au curé qui rumina à son tour pensant trouver là, l'occasion de faire le bonheur de trois de ses bons paroissiens.

En effet, vivait à l'entrée du village une riche veuve, mais très vieille et acariâtre, on l'appelait la Notairesse, car son mari avait été l'ancien notaire du village. Elle demeurait dans une belle maison à perron, haute de deux étages, avec un grand jardin abandonné surplombant la rivière. Riche et solitaire, elle se sentait malheureuse : les meilleures des servantes que lui fournissait le curé étaient chassées impitoyablement au terme

d'une vague semaine d'embauche. Les discussions et les accords se firent dans la discrétion la plus absolue.

Un jour, les villageois virent une voiture noire venir chercher Madame la Notairesse, le curé, la Fine et le Louis y prirent place à leur tour. D'autres habitants virent la même voiture déposer les mêmes passagers chez le notaire nouveau et en ressortir une bonne heure plus tard. On s'interrogeait, mais le premier du mois la Fine vint faire la bonne à la journée chez la vieille bourgeoise. On commença à penser que la Fine était bien finaude ! La vieille dame semblait sous le charme, le curé aux anges, la Fine trimait comme à son habitude. Le couple contre un dévouement de jour et de nuit avait acquis en viager les biens de la notairesse. Ils prenaient en charge la réfection des lieux, les soins d'une personne bien difficile à vivre, on pariait qu'ils n'y arriveraient pas, c'était trop de contraintes !

On ricana, on ragota et tout passa.

Selon les accords signés, le couple commença les réparations de la grande maison. Madame décidait de tout, renvoyait les ouvriers et les économies du couple fondaient, Fine souffrait sans mot dire, mais pleurait la nuit toute honte bue. Afin de transformer le premier étage, Madame fut installée au rez-de-chaussée, dans une grande pièce donnant sur le jardin par de vastes portes fenêtres. Un soir, la Fine, venant à l'heure dite lui apporter son potage léger, accompagné de fromages et de fruits de saison, ne la trouva pas, la porte était entrebâillée. Pensant que Madame était allée prendre le frais du soir, Fine appela son mari, et tous deux sortirent dans le vieux jardin, nul ne répondit à leurs appels. Le Village fut averti, on commença les recherches .Le jardin en friche ne révélait aucun indice, mais un homme plus perspicace s'aperçut que le muret au-dessus de la rivière s'était récemment éboulé : les eaux du torrent devenues noires et hostiles grondaient dans l'air estival : on

courut le long de la rive avec des lanternes et quelqu'un aperçut la tache livide d'un linge flottant à la surface.

Après l'enterrement, où la Fine fit scandale en portant une robe de la défunte et surtout sa broche de jais, Monsieur et Madame Charreyre devinrent propriétaires de la grande maison et achevèrent les travaux avec l'argent hérité de la Notairesse.

On ricana, on ragota puis tout passa.

La Fine, devenue Madame Sérafine, mit tout son soin dans la maison, ça sentait bon l'encaustique. Un jour en rentrant du chantier, Louis grimpa les escaliers jusqu'au premier étage, peu habitué au raffinement du bois ciré, il glissa sur les plus hautes marches et, sans pouvoir se raccrocher à la rampe, il déboula la tête en arrière, et s'écrasa sur le sol de pierre de l'entrée. Et l'on revit la Fine parée des vêtements de deuil de feue la Notairesse et de sa belle broche en jais.

On ricana, on ragota puis tout passa.

À vingt-quatre ans, Madame veuve Louis Charreyre fut la grande dame du village. Les gens prirent l'habitude de la voir en bourgeoise, et on suggéra qu'elle allait peut-être chercher un mari, veuf et riche lui aussi, à la grand' ville par l'intermédiaire du curé.

On ricana, on ragota, puis tout passa.

La Fine se remaria à un vrai notaire de Privas.

Fin de Saison

(Suivre un auteur, en 3 parties, octobre, novembre, décembre 2010)

Partie I

Tableau I : L'embarquement pour Cythère (Watteau)

Kévin caracolait le long de la file d'embarquement du terminal F2. Le bonheur et l'impatience mettaient ses nerfs à rude épreuve : pour la première fois, il partait en voyage avec l'homme de sa vie, une sorte de lune de miel à la fin de l'été : ce serait à la fois une épreuve pour leur relation toute neuve, et, pour lui, la preuve qu'il pouvait construire un couple durable. Son compagnon, sensiblement plus âgé, le considérait avec indulgence, tout en poussant, patiemment, le caddie sur lequel étaient entassés les bagages. Près de lui, son jeune ami, allait et venait, entre les groupes de voyageurs, tantôt, vérifiant les horaires, tantôt, relisant les annonces, il s'ébrouait comme un jeune cabri, venait souvent donner une ébauche de caresse muée en coup d'épaule léger, ou frottait son corps juvénile à celui plus massif de Cédric. En sautillant ainsi, il bouscula les bagages d'un de ses voisins de file, juste à l'arrière : un grognement sourd ponctua le glissement d'une valise que l'on remettait dans l'alignement. Kevin se retourna et fit face au mauvais coucheur : un homme d'un certain âge, enfin du troisième, auquel il fit une grimace d'excuse que l'autre interpréta sans doute mal car il lui lança un regard furieux.

Roger et son beau-frère Joseph, partaient, eux aussi, pour la même destination. Ils avaient été réunis dans la vie par l'alliance avec deux sœurs et cela avait scellé leurs destins. Devenus veufs, ils avaient décidé de vendre leurs biens individuels afin d'acheter, ensemble, une maison moderne ; puis, avaient pris l'habitude, étant à l'aise financièrement, de partir en vacances, en fin de saison, pour couper la monotonie de leur retraite. Les départs, les retours, les attentes interminables les aigrissaient et ils supportaient mal tout ce qui créait des remous supplémentaires. Roger et Joseph se consultèrent du regard : en voilà un qu'il faudrait supporter !

Et cela commença bien vite : après l'enregistrement, la file des passagers se remit en ordre sagement pour monter dans le bus qui les conduirait au pied de l'appareil. Kévin que cette lenteur

exaspérait, quitta brusquement son compagnon, et se faufila parmi les premiers ; il fut vertement remis en place par un agent de contrôle auquel il répondit avec insolence. Roger et Joseph se lancèrent un clin d'œil jubilatoire ! Mouché, le sale « petit con de pédé « (car les manières des jeunes gens ne leur avaient pas échappé) ! Mouché ! Et ils s'enfoncèrent dans leurs fauteuils avec une satisfaction accrue, commandèrent sandwiches et bières, les dégustant, le cœur débordant de reconnaissance devant une justice pleinement exécutée. Mais, ils ignoraient, alors, que cette antipathie envers la « petite tapette », comme ils l'appelaient déjà dans leur for intérieur, allait croître sournoisement, se muer en hostilité ouverte, et, bêtement transformer les vacances en cauchemar.

Tableau II : La Mer (Émile Nolde)

Les premiers jours s'écoulèrent dans le ravissement de la découverte des lieux, de leur beauté, de leur confort. Les jeunes gens vivaient en dehors du cercle habituel des touristes, se nichaient dans une extrémité de la plage dès le matin, s'huilaient soigneusement l'un l'autre, avec tendresse et sensualité, partaient après tout le monde, arrivaient quand la salle à manger était presque vide, de plus en plus semblables : pareillement bronzés, savamment décoiffés et délicatement mal rasés ! Il fallait bien observer pour les distinguer.

Le couple de vieux messieurs, aussi, s'installait un peu à l'écart, sur une terrasse à mi-chemin de la plage et de la piscine, apparaissait au tout début des repas, de plus en plus semblables, eux aussi, avec leurs shorts longs, leurs chemisettes bariolées, les mêmes casquettes sur des cheveux mêmement blancs ; il n'y avait aucune raison que les deux extrêmes se rencontrassent un jour ; mais les Parques en avaient décidé autrement !

Kévin servit de révélateur au drame : la solitude à deux commençait à lui peser, et il y avait tant de groupes de jeunes gens de son âge qui riaient et s'interpellaient autour de la

piscine centrale, mais ils n'y venaient tous deux qu'une fois les autres partis ,or, le besoin de ses pairs se faisait de plus en plus prégnant, leurs cris joyeux l'appelaient, et il serrait plus fort la main de Cédric dans la sienne pour se raccrocher à une certitude très forte : celle du couple sérieux et solide qu'ils voulaient former. Malgré tout, n'en pouvant plus, il prétexta des boissons à ramener du bar et quitta la plage.

Partie II

Tableau III : Le cheval rouge (Gauguin)

Autour des piscines une trentaine de jeunes s'étaient agglutinés. Une jeune femme exaltée, debout les exhortait. Grande, brune, assez belle malgré sa peau rougie par le soleil, elle parlait avec véhémence. Immédiatement, Kevin se sentit proche d'eux et s'enquit de leur problème : deux personnes âgées avaient fait interdire la musique diffusée en permanence pour soutenir l'ambiance festive ! Crime ! Oui : crime ! Eux, étaient jeunes et avaient besoin de chanter, de danser dans l'eau, ou hors de l'eau : la passionaria rallia les plus indécis, et une horde se précipita à sa suite pour voir le directeur de l'hôtel ; à son grand regret, le jeune amoureux les délaissa pour aller commander au bar.

De retour près de son compagnon, il lui relata l'incident avec une telle fougue que celui-ci ne pourrait que se joindre aux autres ! Mais Cédric poussa un profond soupir et ironisa : « ah ! Quelle histoire ! » Et le pria de ne pas se mêler à une revendication aussi vulgaire. Kévin bouda, mais l'autre ne le remarqua pas ou le fit croire. Ils partirent les derniers et rencontrèrent, sur la terrasse, une vingtaine de jeunes, passablement énervés, discutaillant à voix basse, et l'on comptait même des étrangers parmi eux : italiens gesticulateurs, germaniques lourdement approbateurs, ou, ceux qui n'avaient rien compris mais suivaient le mouvement général. On reconnut Kévin, et on invita son compagnon, on avait décidé de faire une immense table de jeunes, pour rendre les vacances plus conviviales : mais comme cela gênait le

service, on attendait que les tables se libèrent. Cédric rattrapa de justesse son ami, alors que celui-ci s'élançait dans la salle à manger à la suite des autres.

Arrivés à la chambre, leur première querelle éclata : Cédric trouvait le côté grégaire de son ami totalement immature, cette jeune femme : hystérique et ceux qui les suivaient : des petits voyous lâchés pour la première fois sans parents responsables ! Kévin argua qu'ils étaient jeunes et avaient besoin de gaité, de rythme….

« *Alors pourquoi être venu avec moi pour des moments partagés, la fête tu peux la faire à Paris, c'est assez laid et puant pour ça ! Ici la mer est turquoise, tout est si magnifique que c'est un crime que de ne pas en respecter la beauté et la sérénité !* »

Kevin n'avait rien à répondre, depuis qu'il connaissait Cédric, c'était ce dernier qui pensait pour le couple, mais, il eut la désagréable sensation que Cédric parlait comme un vieux, et qu'ils étaient vieux tous les deux !

La salle à manger était barrée par une imposante tablée de jeunes qui riaient haut et buvaient fort. Installés un peu à l'écart, les deux amis entendaient leurs interpellations avinées ; les jeunes fêtaient la victoire de Marylise, la meneuse à la peau rouge qui avait obtenu le retour de la musique : une heure en fin de matinée, pour la gym, mince victoire ! Mais c'était le triomphe des jeunes contre les vieux mollassons… qui auraient été mieux placés en gérontologie !

Tous ces propos et, surtout, l'esprit qui en émanait, mirent Cédric hors de lui : « *On se croirait à une réunion de sous-développés néo-nazis !* ». Il se leva et sortit en direction du piano bar. Là, des mélodies sirupeuses n'attiraient que des adultes bavardant à voix basse ou rêvassant en contemplant le soleil couchant. Enfin, le calme !

Kevin, quant à lui, opta pour une forme de résistance : comme, il était tard, les « jeunes » se virent fermement obligés de

quitter la salle à manger, ils s'installèrent à l'extérieur, sur les marches de la terrasse dans le but de fumer à l'aise ou bavarder : la plupart étaient là pour un stage de plongée sous-marine, de cheval ou de golf, et ne vivaient qu'en demi-pension ; Kévin accepta une cigarette et échangea avec eux de menus propos , raconta qu'il était en vacances avec un ami adulte, on ne lui posa pas de question, car ce qu'il y a de bien chez les jeunes, c'est que chacun ne s'intéresse qu'à lui ! On lui apprit que les vieux gêneurs étaient un couple « très vieux » et, Kévin crut reconnaître Roger et Joseph, alors il en rajouta à leur sujet, juste pour se sentir à égalité.

Il retrouva son ami qui sirotait un cognac, en écoutant de l' «Aznavour » ! C'était à pleurer ! Quoi ! Les autres participaient à un karaoké dans la discothèque, ils allaient s'amuser, chanter, rire et boire, ils rentreraient bourrés, et lui ! Oui, lui ! vivait avec son papa !

Cédric se sentit mal, ce n'est pas ce qu'ils avaient décidé, ni souhaité ensemble ! Mais, qui avait eu cette idée, sinon lui, soutenu par l'acceptation servile de l'autre : le choix était le sien, Kevin n'était qu'un esprit de girouette, suivant le premier vent qui soufflait. C'était navrant, dès le deuxième soir, qu'une telle divergence surgisse ! Cédric décida d'aplanir la situation et de laisser Kevin s'amuser, cependant, en lui, subsistait une blessure qu'il refusait, pour l'instant, de sonder.

Tableau IV : Guernica (Picasso)

Son verre à la main, il suivit son ami au sous-sol. Kévin s'inscrivit pour une chanson en Deuxième partie de la soirée. Face à la mine perplexe de Cédric, il expliqua que la première partie était réservée « aux vieux » qui chantaient de « vieilles » chansons, et se couchaient tôt ; après eux, la « vraie soirée » commencerait. Le récital des « vieux » se fit devant un public d'adultes, d'enfants et de grand- parents. Cédric faillit éclater de rire en entendant Roger- Joseph chanter, plutôt bien, «Les Compagnons de la Chanson .» Il se retourna vers son ami, mais la place était vide. Agacé par cette défection, il décida de partir

avec les « vieux » puisqu'on le traitait comme un invalide que l'on posait là et qu'on abandonnait ensuite !

Mais les jeunes déboulèrent en factions serrées, chahutant pour revivifier « les sangs de navets », s'installant en raclant les chaises, poussant les tables et renversant les boissons. On distribuait les récompenses et Roger- Joseph eurent le deuxième prix pour leur duo, après une vieille Dame qui avait une voix magnifique ! Des hurlements, des sifflets, des huées s'élevèrent de la horde des « jeunes », ils trépignaient, lançaient des lazzis et des imprécations, menés tous par une Marylise encore plus rougeaude mais, surtout, bien imprégnée. L'atmosphère changeait. Lentement, le premier public s'évacuait, laissant le champ libre à la génération nouvelle. Kévin fut remarqué par son sens du rythme, et gagna le premier prix, il fut ovationné et vint verser des larmes de joie dans le cou de son compagnon, qui, touché par cette marque de tendresse infantile, le serra contre lui.

Le lendemain, Cédric s'éveilla mal à l'aise, une impression indéfinissable ternissait son esprit d'habitude si paisible. Kévin, quant à lui, se leva tard, légèrement euphorique, mais complètement abattu par un mal de crâne abominable, qui lui fermait un œil, et taraudait son esprit à coups de lance sous le cuir chevelu : ah ! Béatitude ! Retrouver le goût- même amer - de la fête ! Il se sentait revivre malgré le tangage qui soulevait son estomac à intervalles réguliers : « *S'te plait, apporte-moi un café fort* » gémit-il. La couche voisine était vide… On verra ça plus tard ; « le jeune » s'enfonça dans ses oreillers et se rendormit.

Tableau V : Les vieillards tragiques (Edgard Tygat)

Cédric sur son matelas de plage, trouvait le temps long et le soleil plus pâle, la mer semblait être décolorée… Alors, la musique retentit, il était presque midi, et tout était sali à jamais. Il décida de retrouver son ami, de voir s'il était sorti de son coma éthylique. À mi- chemin, il aperçût les Roger –

Joseph à l'ombre de leur parasol, et ressentit un frisson d'envie. Arrivé sur la terrasse supérieure, il fut vaincu par des hurlements cacophoniques, là, des dizaines de jeunes et moins jeunes tressautaient dans l'eau, et, toujours en première ligne : Marylise, plus écarlate que jamais ! Quelle ne fut pas sa surprise de reconnaître parmi ces inconnus la silhouette aimée que les éclaboussures d'eau et le contrejour abimaient en la morcelant en mille fragments plus ou moins floutés, comme perçue à travers une vitre brisée ; mais c'était son cœur qui était brisé. Il s'affala sur un monticule pierreux et attendit la fin de cette exhibition dont le refrain, dominant les rires, prenait des tournures de chant guerrier :

« Nous aussi on a payé

Jeunes, on veut d'la gaité

On n'est pas des retraités. »

Puis un corps humide enveloppa le sien, il reconnut la douceur de sa peau, son odeur, ses sens vacillèrent : comment pourrait-il s'en passer ? Alors, contrairement à ses principes, il le prit par le cou et se tenant ainsi, ils allèrent déjeuner.

Mais la guerre était déclarée contre les Roger – Joseph, Cédric qui avait accepté de quitter la plage pour la pelouse de la piscine, remarqua la guérilla menée contre eux : quand ceux-ci, discrètement, allaient au bain, un jeune surgissait sautant en bombe à mi- parcours pour gêner leur évolution, on s'ébrouait près de leur place, interceptait leurs boissons, ou bousculait le serveur ; c'était stupide et cruel. Mais le plus grave, c'était que Kévin était à ce jeu le plus acharné de la bande. Cédric découvrit avec horreur le coté machiavélique de son ami, un enfant bête et gratuitement méchant, un petit voyou dénué de sens moral !

Le lendemain, las d'avoir enduré ces brimades, mais stoïques et fiers, les deux vieux messieurs se replièrent vers la plage et virent que le nid d'amour des « petites frappes » était délaissé, ils s'y installèrent. Les autres adultes s'étaient aussi regroupés

le plus loin possible, sur la pelouse. Cependant, les jeunes avaient d'autres revendications à propos d'un moniteur de plongée « qui avait laissé l'un d'entre eux s'asphyxier », une nouvelle querelle commençait. Marylise dont la peau rouge brique devenait plus brune, tentait d'envenimer la situation sans résultat : son règne finissait !

Kévin, lui, s'énervait, il avait de plus en plus besoin d'excitation, les tendres attentions de son ami l'importunaient, il pensait avoir affirmé ses désirs et y avoir soumis son compagnon ; cependant une nouvelle fête étant annoncée cette nuit, il voulait prouver ses capacités d'organisateur à son arrogant et prétentieux amant.

Partie III

Tableau VI : L'angoisse (Munch)

Kévin se vêtait à la hâte : Cédric était déjà sorti sans le réveiller ! Pourtant, la soirée était une réussite : très gaie, avec de bons numéros, il était fier de lui en tant que D J, mais Cédric avait gardé une mine impassible, voire : méprisante : quel vieux ronchon ! Il aurait préféré certainement que l'on fasse une lecture de l'Iliade : ce genre de sottise intello et mortellement ennuyeuse, où, il l'avait entraîné un jour !

Il claqua la porte et se précipita vers l'ascenseur, il avait déjà appuyé sur « rez-de-chaussée », quand, il entendit un appel : une silhouette surgissait de l'obscurité du couloir, lui faisant de grands gestes : aïe ! un Roger – Joseph arrivait essoufflé. C'eût été amusant de partir sans lui, mais avec un soupir, Kévin s'écarta et tenant la porte ouverte, fit une révérence ironique, le Roger-Joseph lui lança un regard venimeux ! Et cela suffit pour déclencher la dernière facétie de Kévin : il avança légèrement le pied, l'autre broncha, et alla heurter avec un grognement de rage et un cri de douleur la barre métallique qui servait d'appui à l'intérieur de la nacelle. Surpris, Kévin lâcha la porte, l'ascenseur descendit ! Affolé, le jeune homme comprit qu'il était trop tard pour changer la manœuvre déjà

enregistrée !
Aux abois, il imagina la suite, le Roger-Joseph devait s'être égratigné, ou même plus grave, légèrement entaillé sur l'angle aigu de la barre, il irait chez le directeur, et ,comme les deux vieux s'étaient plaints plusieurs fois de la musique de sauvage que mettait Kévin quand il était seul sur la terrasse. Cette dernière hélas, jouxtait celle des Roger-Joseph, on l'accuserait de l'avoir fait exprès, ce serait grave à deux jours du départ : et il irait, sans doute, au tribunal pour coups et blessures volontaires !

L'ascenseur semblait bloqué au rez-de-chaussée : que se passait-il ? En proie à des angoisses qui lui glaçaient la moelle épinière, il retourna à la chambre : Cédric avait emporté la clef ! Poursuivant son chemin, il trouva une femme de chambre, se fit ouvrir et afficha le panneau « ne pas déranger ».

Kévin s'effondra dans un fauteuil, après avoir tiré les rideaux, mais, il n'arrivait pas à réfléchir : que faire ? Ah ! Si un tremblement de terre pouvait l'engloutir, à cet instant ! L'attente angoissante se prolongea, il était midi passé, Cédric allait venir le chercher et le questionner : il fallait feindre la maladie : il se déshabilla et se glissa sous les draps.

Tableau VII : La mise au tombeau (Servaes Albert)

On tapait à la porte, de plus en plus fort ; Kévin se roula dans les draps, bien serré comme pour se protéger de l'extérieur. Puis, il reconnut la voix de Cédric, une voix alarmée mais pas grondeuse, il sortit de son lit tout emmailloté et ouvrit ; inquiet celui-ci le considéra avec pitié :

- Nous allons bientôt rentrer et tu pourras te reposer, dit-il, en le raccompagnant vers leur couche, je ne pense pas que ces nuits folles te soient vraiment favorables.

Kevin avait envie de le mordre, au lieu de cela, acquiesça, tout contrit.

- Pendant que tu te reposais, il s'est passé quelque chose de grave.

Kevin se releva à demi : « Quoi ?» faillit-il crier, mais il était plus sage de se taire et d'attendre.

- Voilà, il y eu un accident, un des vieux messieurs, nos voisins, a été retrouvé mort dans l'ascenseur…

- Mort !!! » hurla Kévin, mais ce n'était pas possible, qu'allait-il devenir : lui, un assassin ! Non, c'était une mauvaise farce !

- On pense qu'il a eu un malaise et s'est fracassé le crâne contre l'angle de la barre métallique !

Devant les traits altérés de son ami, il lui prit le visage tendrement : « Oui, je sais que c'est choquant, mais cela arrive hélas ! Le médecin est là, ainsi que la police, mais tout va se faire dans la plus grande discrétion : le rapatriement est prévu pour demain matin, Joseph, celui qui reste est ravagé par la douleur, ils étaient beau-frère et vivaient ensemble depuis trente ans ! »

Un hoquet secoua le corps de Kévin. Cédric l'obligea à s'allonger : « Allons, mon grand, c'est dur pour toi, c'est à cette fin que je suis venu te prévenir, pour que, surtout, tu n'apprennes pas cela inopinément ! Je vais rester auprès de toi ; as-tu un calmant ? » Mais Kévin n'en avait pas ! Cédric lui administra un somnifère léger et attendit que les bribes de sanglots émanant de son ami, se tussent et qu'il s'endormît. Peu à peu, Kévin se calmait : « il » était donc mort, on parlait d'accident : lui, était sauvé. Il finit par s'endormir, bercé par son ami.

À son réveil, il se retrouva seul. Après s'être remémoré les derniers événements, il alla dans la salle de bains, il prit une longue douche et se laissa aller à une intense jubilation : pas de témoin ! Pas de témoin ! C'était inespéré ! Rien ne pouvait arriver de meilleur ! Martelant de joie les murs de la douche : il répétait cette litanie : pas de témoin ! Pas de témoin ! Vraiment inouï ! Il regarda son image dans le grand miroir : comme il avait changé en quelques heures ! Il avait perdu cet

éternel demi-sourire qui lui conférait un charme espiègle. Le regard était plus grave, mal assuré, en un mot : vieilli !

Cédric survint, et donna les dernières précisions sur le sujet : des personnes se relaieraient pour une courte veillée funèbre, Joseph et le corps de Roger partiraient vers quatre heures, il y avait des fleurs offertes par la direction et d'autres touristes. Une atmosphère de deuil régnait de partout, les musiques étaient interdites ainsi que la soirée !

De telles mesures étaient incompréhensibles pour Kévin qui n'avait jamais connu, encore, de décès dans sa courte et heureuse vie familiale. À nouveau, il avait peur : c'était plus grave, plus violent, et, si la femme de ménage disait qu'elle l'avait vu attendre près de l'ascenseur ? Une chape d'angoisse l'étreignit, sa respiration devint sifflante, il manquait d'air.

Cédric vint vers lui et s'efforça de le calmer : « Bon, tout est fini, je ne t'en parlerai plus, tu vas rester ici et je te fais monter un repas léger ». Kévin infiniment soulagé, se sentit mieux, il avait faim mais refusait de descendre, l'ambiance le terrorisait, et cependant, il avait besoin de présences chaleureuses, insouciantes et gaies. Quel geste stupide il avait eu ! Mais, c'était irréfléchi, il ne pensait pas que l'issue serait telle ! Ce n'était qu'un stupide accident ! OUI, ce n'était qu'un simple et stupide accident !

Tableau VIII : Adam et Ève paradis chassés du paradis (Christian Rohlfs)

- S'il te plait, ne reste pas enfermé dans cette chambre, suppliait Cédric, c'est malsain, fais un effort ! L'excursion va te changer les idées, tu y tenais tant !

Mais son compagnon, le visage enfoncé dans l'oreiller, secouait négativement la tête ! Cédric revenait de la cafétéria et lui avait monté un plateau.

- Comme tu voudras, je t'attends à la plage ou à la piscine …je prends la clé.

Cédric lui-même n'en pouvais plus : quel enfant c'était ! Toujours avide de plaisirs et s'effondrant au moindre soubresaut de la vie ! Les vacances lui avaient permis de voir l'égoïsme forcené de son compagnon, sa puérilité et surtout cette immense fragilité…. Non ! Il ne pouvait rien construire avec lui : la rupture allait de soi ! Mais, une leçon pouvait être tirée de ce séjour catastrophique : c'était leur mutuelle incompatibilité à vivre ensemble. Il alla s'installer à l'écart et sans pouvoir lire, ferma les yeux et rumina sa tristesse.

Bon, il fallait assumer la rupture, sans drame : il donnerait à Kévin un chèque pour couvrir les premiers frais de sa solitude, non ce serait sordide ! Il fallait en parler immédiatement ! Il se leva d'un bond : en espérant, encore, je ne sais quoi de miraculeux.

La chambre était ouverte et il entendit que l'on y parlementait, la femme de chambre se plaignait de ne jamais faire le ménage, Kévin sortit sur la terrasse. Cédric attendit dans le couloir. Un long moment après, il put enfin rejoindre son ami : celui-ci, pâle, amaigri, le visage fripé : ne rappelait en rien l'espiègle jeune homme qui avait embarqué la semaine précédente. Pensant qu'on venait le sermonner encore, il siffla méchamment : « J'en ai marre de vous tous ! Je ne sortirai que pour partir ! »

- Bien, j'enregistre ! répondit Cédric sur un ton glacial, mais il faut alors que l'on décide de mettre fin à notre relation et savoir comment.

- Je veux rentrer chez moi et ne plus jamais me souvenir de ces vacances horribles !

Cédric n'en pouvait plus de déception :

- Comme tu voudras…

- Bien sûr, si tu savais ce que j'ai vécu !...

Et se jetant au cou de son ami, lui confia l'angoisse qui l'avait tenu caché aux yeux de tous. Tout en l'écoutant, Cédric sombrait dans l'horreur.

- Mais tu l'as précipité dans l'ascenseur !!!

- Mais c'était pour plaisanter, je ne pensais pas qu'il se tuerait ! c'est un simple accident ! » gémit-il, arrosant de ses larmes l'épaule de son ami !

- C'était un homicide involontaire !

- Non, un simple accident !

- Mais provoqué sans intention de donner la mort, puis, non-assistance à personne en danger !

- Non, c'était un accident !

- Mais tu as foutu deux vies en l'air !

- Ils étaient vieux !

- Et toi, tu es un jeune monstre !

- C'était un accident !

- Il faut rattraper : tu as une assurance qui te couvre sur les dommages aux tiers ?

- Ne sais pas ce que c'est ! non ! tu veux me laisser moisir toute ma jeunesse dans une prison étrangère ?

- Pas de cinéma !!! je crois que ta lâcheté arrange bien les choses ! ta jeunesse ne sera pas gâchée… même si…

- C'était un accident !

- Bon, recouche-toi, je te donne un somnifère, et t'apporte un plateau bien nourrissant !

- C'était un accident, gémit faiblement Kévin, en se laissant border dans son lit par un Cédric mal à l'aise et soucieux.

Le lendemain, Cédric laissa Kévin établir une distance entre eux, il aurait aimé trouver une solution humaine pour Joseph,

seul maintenant, privé de son compagnon de toujours par l'inconscience d'un gamin !

À Paris, le taxi commandé les attendait : mais où était Kévin ? Un membre du groupe des jeunes lui dit qu'on l'avait vu partir avec Marylise qui le raccompagnait chez lui.

Épuisé, Cédric regagna ses pénates, ne chercha pas à joindre Kévin, ni, Kévin ne chercha jamais à joindre Cédric!

Plus tard, bien plus tard, par l'un de ses amis Cédric apprit que Kévin vivait depuis quelque temps avec une grande femme brune, directive et forte en gueule : celui-ci, eut vite fait de reconnaître Marylise : alors, il éclata d'un rire sonore !

Les Érinyes

(Suivre un auteur, en 3 parties : février, mars, avril 2011)

Partie I

Imperceptiblement, la nuit rongeait le jour. L'heure terrible approchait : celle du retour au foyer, celle du retour aux femmes. Les Érinyes l'attendaient, toutes trois, tapies dans l'ombre suave de l'appartement clos et douillet. Là, aurait lieu, comme chaque jour, l'heure du sacrifice dans la tiédeur molle et douce de leur féminité cruelle. Pas moyen d'y échapper : comme un faisceau implacable, les rames de métro, les lignes de bus, les ruelles mêmes, semblaient converger vers ce lieu expiatoire, où le dernier mâle de la famille serait rituellement et sadiquement exécuté, châtré, jour après jour, par l'une, l'autre ou toutes à la fois, pour assouvir la perte, le manque, l'absence de tous les mâles antécédents ou concomitants.

La fatalité pèse comme une maladie sur le corps pourtant sain de l'homme, qui résistait en vain les nerfs agressés et tendus. L'angoisse soudait ses mâchoires, écrasait son pharynx, nouait son thorax ; l'angoisse envoyait ses ondes froides qui

paralysaient ses membres peu à peu, de plus en plus, afin qu'il devienne la Proie, Leur Proie Soumise et Effarée; ensorcelé dans ce lugubre théâtre que l'on appelait: Le Foyer.

Il y avait Maria - la mère, petite, blanche et hargneuse, ses doigts toujours jetés en avant comme des griffes, veuve depuis tant d'années. Combien de temps avait-elle mis pour exécuter le Père ? Puis il y avait Rébecca, encore belle, fraîche, ses yeux noirs et brillants luisant comme des feux follets qui vous glaçaient les os, abandonnée. Il y avait la dernière, maigre comme chatte écorchée, feulante, sifflante comme une diablesse, le pied toujours levé pour vous faire trébucher et s'acharnant sur vous comme une hyène. Jamais aimée !

Qu'était-il lui pour endosser ce sort de fils ainé, écorché, dévoré, toujours ensanglanté par cette triade femelle ? Or rien ne distinguait ce héros tragique que l'on peut appeler Jacques ou Laïdonos, selon l'époque que l'on évoque. Mais le temps importe peu. Jacques ou Laïdonos est éternel. La réponse invariable qui lui venait à l'esprit était : « Je suis l'homme de la fin, je suis la fin de l'homme » .

Cet homme, Jacques, de notre fin de siècle, était justement en train de fouiller ses poches pour retrouver ses clés, il tenait d'un côté un sac plastique avec du pain frais- « pour lui »; et du vin - « pour lui aussi ». C'était sa contribution-infamante - outre celle financière, plus somptueuse et somptuaire à la vie du foyer. La porte s'ouvrit brutalement, mais à demi, seulement. C'est alors que s'élevèrent les vociférations : Maria, Rébecca et Salomé piaillaient et psalmodiaient leur habituel chapelet de réprimandes : « manqué ton train - pain pas frais - vin trop cher - en retard - rôti grillé - purée attachée... ». Mais ce jour-là - et il le sentait d'une manière indéfinissable - ce jour-là, tout était plus haut, plus fort, plus banal - anormalement haut, fort et banal. Il franchit le palier en frissonnant, sa mère se jeta sur lui et l'étreignit aussi violemment qu'un chien saute à la gorge du

vagabond ; et le chœur gémissant des sœurs sonnait l'hallali ! Il crut un instant défaillir, tant il sentait grand le danger et tant son esprit en déroute le laissait sans ressource.

Il se retrouva, hagard, dans la salle de bains, dont l'étroit couloir qui prenait dès le hall d'entrée ne permettait pas à plus d'une personne de passer. Il suffoquait, assourdi par les cris, les grognements de la meute des chiennes qui avaient nourri leurs rancœurs tout au long du jour. Il vit dans le miroir le visage rond d'un homme encore jeune qui aurait pu être séduisant, malgré les lunettes cerclées à verres épais qui en atténuaient le pénétrant regard. Mais ce visage, au contraire, de rond devenait flasque et avait tendance à se creuser, s'infléchir, comme si la chair était peu à peu rongée par un mal étrange. Des échos vibrants sonnaient entre les parois bleues et vertes de cet antre aquatique où, toute une symphonie de robinets en plaqué or ponctuait le marbre veiniculé, où les plantes vertes croissaient comme des algues et engloutissaient toutes les fonctions attribuées en général à cette pièce, en grimpant le long des tuyauteries, en croulant sous les instrument de toilette rangés sur les étagères transparentes, en dépassant les limites permises; celles où l'homme ne pensait pas devenir végétal un jour. « Mort....Mère...responsable… », Lui avait-on dit. Les trois thèmes s'entrechoquaient dans sa tête, l'hébétude les transformait en vision de visages hurlants et sanglants qui de bas en haut, et de haut en bas, l'apostrophaient. « Mort... Mère... responsable... » Puis, tout cessa. Les yeux fermés, agrippé à la vasque verdâtre, il titubait encore ; frappé, assommé, noyé....

Lentement la normalité revenait, et chacune d'elles prenait la parole en se relayant, lui offrait un discours cohérent et cruel : la Mère avait eu un malaise ; les sœurs affolées l'avaient appelé au bureau. On leur avait conseillé d'avertir le médecin. Lui était...où était-il ? LUI ? Absent de sa responsabilité d'homme, il avait failli...Il était leur soutien de famille, il ne

pouvait se dérober... Le médecin, venu, avait rassuré, grondé et interdit d'affoler tout le monde ; plus tard...aurait-il dit: « caprice hystérique de vieille mère possessive » - Il l'avait dit - « Les sœurs suffisaient aux soins, et le calme aussi! » Les paroles sensées, mais dérangeantes pour elles, avaient fermenté des heures et des heures dans leurs esprits égoïstes. Des heures, longues, frustrantes pour ces assistées venimeuses, jalouses d'une tranquillité qu'elles avaient perdue. Maintenant se refermaient sur l'âme désespérée du frère les serres de la culpabilité. Elles - la Mère, les Sœurs - reprenaient, apaisées, légèrement lasses, ou ivres de cris, le train-train de la vie quotidienne. Trottinement de pantoufles, couverts entrechoqués, four qui tintait la cuisson à point d'un quelconque rôti, appel au repas... Après le vertige, la stabilité... Mais Jacques restait choqué : ainsi, même dans son travail, la toile d'araignée, filée dès sa naissance, l'avait rattrapé. Il était coupable mais se sentait pour la première fois totalement innocent et en même temps totalement prisonnier, totalement révolté ! La fureur prenait, en lui, le pas sur la peur, d'autant plus décuplée qu'elle avait été brutale et immense.

Gavées de rancœur, de somnifères et de calmants, les Érinyes s'endormirent. Jacques demeura affalé, sans sommeil, dans ce lit étroit qui était le sien depuis sa naissance.

Partie II

Comment vécut-il les semaines qui suivirent ? Qui pourrait décrire l'état d'abrutissement dans lequel un être humain peut se trouver dans le rejet de sa famille et de la société ? Il était... mais il n'existait plus.

Le dimanche ne lui apportait que peu de répit ! Levé tôt pour la première messe du matin à laquelle il devait accompagner sa mère, puis la suivre au marché, tenant les sacs ; il n'avait de

paix que pendant la préparation du repas maternel, à l'heure où les sœurs allaient, comme leur rang social les désignait, à la grand-messe. Alors, enfin, il lisait le journal du dimanche, évitant tout titre équivoque, flottant au-dessus des problèmes sociaux et de l'actualité guerrière. Sa guerre-à lui- était quotidienne, seul contre elles, les Érinyes.

Semblables étaient les dimanches entre l'homme et les trois femelles, semblables étaient les souffrances que nul n'épongerait jamais : il était l'homme de la fin et il fallait en finir...

Après le gigot dominical suivi de la tarte tatin faite par les sœurs (laquelle ?), on allait se promener. Il en était ainsi depuis le Père....On allait sur les monts proches de la grande ville qui, en cette saison, étaient enneigés. Les sœurs folâtraient, surveillées par Maria. Jacques devait guider la luge. Et puis, avant la tombée du jour, c'était le retour. Alors se produisit dans la fatigue de l'après-midi un étrange déclic, qui dérangea même la conduite de Jacques. « Fais donc attention!!! », tonna Maria. Jacques récapitulait sa vie : traqué depuis son enfance, posée sur des rails depuis la mort de Père, il n'avait vécu qu'à travers Elles.

Une seule once de rébellion : voulant leur cacher une promotion imminente, il avait cherché une chambre pauvre-mais pour lui seul. Las ! La promotion n'était pas secrète, toutes- plus que lui- guignaient l'instant fatal, comptant les points, les mois, les années, de sorte que tout fut investi, sans qu'il eût l'heur de protester, par les chaussures de danse de Salomé, par le manteau de fourrure de la mère, par le bracelet d'anniversaire de Rebecca !!! . Puis rien-puis Rien-Rien-et que serait l'avenir ? Rien ! RIEN ! RIEN ! ...

Tout à sa songerie, il écrasa la pédale de l'accélérateur : la voiture navigua, la mère cria, s'empara du volant, les sœurs se

jetèrent sur lui- il ne pouvait plus contrôler- plus- plus rien; en quelques secondes la mort apparut: se précipitèrent à la mémoire, pêle-mêle, le présent, les souvenirs passés, puis une vision fulgurante surgit : le virage disparut, la route aussi, un poteau fut heurté. La voiture roula en avant, cul par-dessus tête. Au fond s'ouvrait le vide, le néant... Les hurlements de frayeur accompagnèrent quelques secondes un hurlement plus fort, plus intense, celui de la bête qui retrouve sa nuit. Jacques hurlait son soulagement !... Puis vint l'explosion !

Partie III

Un lecteur très critique objecta au narrateur qu'une telle fin était indigne du Fatum exprimé par le texte et n'était qu'une dérobade. Le narrateur-écrivain et auteur, penaud de n'avoir pas su porter à son apogée le Pathos de la nouvelle, proposa une autre fin plus conforme à la tragédie, à l'écriture fantastique....

« Après-tout... », se dit l'Auteur-narrateur-écrivain... « Si j'écris, c'est pour être lu, et pour apporter à mon lecteur le plaisir, la délivrance et l'oubli. Même s'il n'y a qu'un seul lecteur, je dois accéder à sa demande. Donnons-lui une fin à son goût. Il en retirera la leçon qu'il désire. »

....Comment vécut, notre héros, les semaines qui suivirent la violente altercation familiale? (L’accident de voiture ne faisant pas partie de cette nouvelle fin narrative.)

Le temps suivait le temps de sa souffrance, lent, mesuré, profond, aigu ou sourd, il résonnait en lui comme le gong du futur martyr. Jacques se creusait, se cavait, rongé de jour en jour jusqu'à l'épuisement. Son état lamentable tant physique que moral fut rapidement décelé au travail. Sans source, et avec peu de ressources, les collègues décidèrent de le raccompagner jusqu'au foyer, un soir de particulière fatigue.

Ce furent trois « Grâces » qui les accueillirent, douces, félines, attachantes, si proches de leur « Homme », qu'un collègue accepta de prendre un verre avec elles ; puis invita Rébecca, sourit à Salomé....

Il revint le jour suivant. Jacques était paralysé par la tétanie : impuissant. Rébecca raccompagna l'ami fidèle qui revint, qui revint... et revint.

L'impotence de Jacques s'accroissant, il devint, à travers le filtre de la porte entr'ouverte, le spectateur d'une étrange et nouvelle cérémonie. L'ami revenait chaque soir avec du pain frais « pour lui », et « du vin aussi » ; puis recommençaient les reproches anciens : « pain pas cuit - vin trop cher - rôti grillé - purée attachée » !

L'esprit de Jacques s'enfonçait dans le passé et son corps dans la paralysie, mais le rite familial, réactualisé, renaissait. Il n'était plus l'Homme du sacrifice, un autre prenait sa place. Peu à peu, il disparaissait jusqu'à n'être qu'un souffle, et les vociférations des Érinyes reprenaient encore : il allait disparaître, lui... Elles, elles seraient éternelles !...

Un petit coin de paradis

(Suivre un auteur, juin 2011)

Madame et Monsieur Veuillot contemplaient avec volupté le symbole de leur réussite, le fruit de leurs efforts, le couronnement d'une vie faite de mesquines contraintes, de grignotages économiques, de menus avancements et de petites promotions.
Une caravane ! Madame détaillait chaque accessoire et s'étonnait de tant de possibilités en si peu d'espace, Monsieur Veuillot approuvait le carénage, la ligne pure, les vastes baies, les lits canapés, le salon-dortoir-salle à manger, bref, le couple

exultait. La voiture avait été pourvue pour la circonstance d'un système d'attelage coûteux et sûr. Les Veuillot partaient, enfin, en vacances. Comme des milliers d'autres pionniers, ils allaient connaître la grande aventure du camping-caravaning Aoutien. Le lieu choisi au centre des montagnes volcaniques apportait un grain de piment, tant soit peu atténué par la location d'une place fixe dans un camp trois étoiles. Un tel engin ne méritait pas moins.

Après un voyage minutieusement planifié, ils arrivèrent enfin « Au ruisseau d'argent », camp bien nommé : de frais ombrages longeaient une rivière claire. La place retenue avait été choisie très tôt dans la saison et sur plan : exposée au soleil dès le matin, rafraîchie par l'ombre d'un orme voluptueux dès la canicule, éclairée le soir par le soleil couchant.

Les Veuillot s'installaient dans leurs vacances, Madame Veuillot tricotait tranquillement, et le cliquetis de ses aiguilles métalliques berçait les rêveries de Monsieur Veuillot, qui, allongé dans une chaise longue face à la caravane, la contemplait à toute heure du jour, tache blanche minuscule contre la verdoyante montagne.

Quotidiennement, Veuillot faisait le tour du camp sous prétexte de prendre le courrier, il cherchait à voir si une nouvelle venue risquait de rivaliser avec la sienne. Il rentrait satisfait, bourrait sa pipe et la savourait béatement, admirant l'objet de tant d'orgueil.

Or, un jour, lors d'une tournée habituelle, il aperçut, au-delà de la dernière caravane, une tache claire sous les arbres. Une nouvelle arrivée ? Il aurait pourtant juré que la limite du camp était plus proche ! Cependant, un sentier à peine tracé dans l'herbe attestait une continuité ; et, se penchant, il put discerner dans l'herbe foulée comme une double empreinte : des traces de pneus ! Il s'avança résolument. En effet, la barrière de fils

métalliques s'interrompait pour laisser un passage suffisant à un véhicule. Le ruisseau qui limitait le camp faisait à cet endroit comme une boucle. La structure du terrain était en cause et le ruisseau frontière contournait une petite presqu'île plantée de sapins malingres par manque de terre, mais l'herbe y était fleurie d'œillets sauvages, et, par endroits, la roche affleurait. Tout ceci donnait l'impression d'un autre monde.

Veuillot oublia soudain l'orme centenaire et trouva un charme étrange aux sapins rabougris. Veuillot se mit à désirer cet endroit. Il s'avança. Une caravane était garée à l'entrée et un terre-plein herbeux entre les arbres était transformé en terrasse d'été. Le ruisseau chantait clair et haut, et le silence vibrait dans le soleil déjà chaud. Veuillot sentit un malaise l'envahir. Plus rien n'existait que ce coin étrange et reculé qu'une autre caravane occupait.

Il rentra en plein désarroi, ne jeta même pas un regard sur sa belle acquisition, toucha à peine au dîner. Et étendu, à l'intérieur sur le bat-flanc, rumina toute 1'après-midi ses désillusions... Le soir venu, il ressentit 1'irrésistible besoin d'aller voir...

Des lampions accrochés aux branches des pins éclairaient des visages heureux... Une haine sourde déferla sur son âme en même temps qu'une violente frustration mêlée au sentiment d'une injustice. Pourquoi ne lui avait-on pas signalé cet emplacement quand il avait retenu sa place ? Pourquoi lui avait-on gâché ses premières vacances ?

Il dormait mal, ses rêves étaient éclaboussés de rouge et il se levait écœuré et las. Plus rien n'était pareil, maintenant !

Sa femme s'inquiéta, peu habituée à de telles sautes d'humeur. Il se mit alors à ruminer sur l'ombre, le soleil, la promiscuité et partit jusqu'au bureau d'accueil déterminé à savoir la vérité et

à obtenir - comment ? Il n'en savait rien - l'emplacement convoité.

Étonnée par la hargne de son client, la patronne lui donna tous les renseignements comme on avoue un forfait. «En effet, cet emplacement n'est pas signalé, parce que personne n'en voulait, trop éloigné du camp et des commodités, mais des gens qui aiment la solitude le louent à demeure.

- Quand s'en iront-ils ? demanda Veuillot avec une telle frénésie qu'il eut un frisson

- Mais, jamais, ils louent à l'année et laissent leur caravane. Ils y viennent de temps en temps.

- N'y a-t-il pas un moyen de les persuader de faire un échange? C'est exactement l'endroit que je voulais, s'entêta-t-il comme un enfant qui voit son jouet aller à un autre.

La patronne était si surprise par tant de houle autour d'une vétille qu'elle ne protesta pas.

- Cela fait dix ans que l'affaire est conclue. Ce sont de bons clients. Le coin leur plait. Le vôtre est de loin le meilleur ; je ne vois pas ce que vous désirez de plus, votre dame m'a dit qu'elle était très satisfaite.

Veuillot comprit qu'il était ridicule, s'excusa et s'en alla. Les vacances étaient terminées, et avec elles, la petite vie tranquille et sans surprise, Veuillot avait une passion et était prêt à tout pour l'assouvir.

D'aucuns trouveront peut-être déplacé, un sentiment aussi violent pour un coin de terre, somme toute banal, mais ceux-là, comme Veuillot auparavant, ignorent ce qu'est la passion, les agitations qu'elle engendre et les formes qu'elle peut revêtir.

Veuillot devint sournois : tous les matins il allait avec une canne à pêche près du ruisseau et le remontait jusqu'à ce qu'il approchât assez du campement ennemi pour le voir entre les

branches; il s'installait sur un pliant toute la journée et épiait; son hameçon sans appât frissonnait dans l'eau claire en accrochant parfois une branche ou trainant sur les cailloux du fond. Il y avait des poissons dans le ruisseau, mais Veuillot l'ignorait, et, passait ses journées à envier et à échafauder des plans rocambolesques pour investir la place.

Veuillot se transformait, sa démarche jusqu'alors posée et régulière devenait saccadée ou traînante, suivant les fantasmes qui agitaient son imagination. Ne parlant à personne, ne répondant pas aux saluts donnés, il passait pour un bonhomme étrange, et sa bizarrerie l'ancrait plus profondément dans son désir parce qu'elle écartait de lui toute source de distraction. La pente fatale était amorcée, et Veuillot la dégringolait sans y prendre garde, car il n'aurait jamais imaginé que cela eût pu exister. S'il avait quitté le camp, repris son train-train habituel, peut-être aurait-il oublié, mais le supplice de contempler ce coin de terre habité par d'autres, le secouait d'une rage folle et croissante. Il ne désirait pas d'autre endroit au monde que celui-ci. Et cette obsession fermenta si bien que toute moralité s'écartait devant le besoin de possession qu'il ressentait. « Je l'aurai… Je l'aurai » prit-il l'habitude de marmonner entre ses dents, à tout instant.

- Tu auras quoi ? S'enquit un jour sa femme agacée.

- Hein ? Veuillot sursauta, compris qu'il allait être deviné et se lança dans le mensonge comme on se jette dans le péché toute honte bue.

- Je l'aurai cette truite qui me fuit !

- Elle a l'air bien habile, depuis des semaines que tu l'attends à la même place, elle se moque de toi.

- Comment ? s’écria-t-il inquiet d’avoir été vu. Mais, c’est qu’elle vit entre les rochers, inutile d’aller l’attendre ailleurs, reprit-il.

- On attendra donc pour la friture ! ironisa sa femme. Je vois les autres pêcheurs ramasser des vers près de l’égout, dès l’aube, et leurs paniers sont pleins le soir.

Veuillot saisit la perche tendue et alla fouiner dans l’égout, mit les vers dans une boite d’allumette vide, comme faisaient les autres. L’un d’eux lui conseilla les mouches, il acquiesça et s’en alla rapidement s’installer face à son terrain.

Ceci avait du bon, il se levait tôt, rentrait tard, dînait frugalement d’une omelette entre deux tranches de pain, et, de ce fait ne quittait pas des yeux l’emplacement convoité, regrettant simplement qu’on ne pût pêcher la nuit sans éveiller les curiosités.

Mais les vacances eurent une fin. Mme Veuillot dit à son mari un soir : «J'ai tout rangé, nous sommes prêts à partir demain matin !» Ce fut comme si on le réveillait brutalement d'un rêve, Veuillot éberlué avait du mal à saisir la signification de ces mots.

- Régler la note, demain, le bureau...

- C'est fini, c'est fini... répondait un écho.

C'était bête à en pleurer, à en hurler. Pour la première fois de sa vie, Veuillot se révolta contre la société, le travail, les nantis qui pouvaient se permettre de contempler et même d'acheter un petit coin de terre où ils désiraient vivre. Acheter ! Ce fut comme un déclic, voilà, il fallait acheter. Un propriétaire avait tous les droits, et, envahi par une force nouvelle et un espoir très vague, Veuillot s'endormit lourdement et rêva qu'il achetait 1'Auvergne, chassait les

indésirables, construisait une cabane comme Robinson et tirait sur tous ceux qui s'en approchaient. Il fut réveillé alors qu'il édifiait un rempart autour de l'emplacement pour mieux le préserver.

Secoué par son rêve, il alla régler au bureau les formalités et négligemment s'enquit du nom du locataire, de son adresse, de son âge, de son travail. En même temps il réitéra sa demande pour l'année suivante.

La patronne soupira : «Je ne comprends pas votre obstination. Il n'y a guère d'espoir que ces messieurs-dames changent leur façon de vivre. Je ne peux pas vous y laisser croire, mais s'il y avait quelque chose... ajouta-t-elle en bonne commerçante qui ne veut pas perdre un client, je vous tiendrai au courant. »

Veuillot insista pour écrire son adresse sur une enveloppe, réclama un timbre, la fit placer dans son dossier. Ainsi assuré d'être le premier averti, il revint à sa caravane ; le retour fut rapide, et, dès le lendemain, il retrouva ses dossiers qu'il jugea, pour la première fois, hideux et sans intérêt.

Huit heures par jour, Veuillot travaillait, ou du moins le faisait-il croire, parce qu'il rêvait, signait n'importe quoi, accumulait les erreurs et même osa salir de ses graffitis une pièce importante. Il crayonnait souvent une petite ile enfouie, surmontée de pins tordus, les collègues se moquaient de lui ouvertement, il ne les voyait plus. Son chef se fâcha, il le menaça, ses notes stagnèrent, sa vie devint un enfer. Mais il vivait ailleurs, dans un petit coin de terre enserré par un clair ruisseau.
Il passa une année entière en démarches diverses, visita des propriétaires, beaucoup d'offres mais personne ne voulait vendre.

Chez les fermiers de la région, il passait pour un fou, ses offres extravagantes défiaient si bien le sens commun que les paysans

y flairaient un piège et refusaient tout net. Il se fâcha avec tous les notaires, ayant épuisé leur patience et leur intérêt par ses exigences invraisemblables. Il voulut même acheter le camping, fit un emprunt déraisonnable qui lui fut refusé, et créa un scandale parce que tout lui était interdit. Il écrivit au locataire du terrain une lettre insensée à la fois suppliante et menaçante qui n'eut pas de réponse. Comme un insecte prisonnier derrière une vitre, il venait se heurter régulièrement à l'indifférence générale et recommençait obstinément.

Un article sur un tireur fou, en automne de l'année suivante, retint son attention ; il acheta une carabine fort onéreuse pour la chasse au sanglier; prit le train, impatient, sans avertir le bureau; traversa la France et débarqua, agité d'une haine folle dans une petite ville du nord. Il connaissait l'adresse de « l'Autre »; il était assez tôt pour le surprendre à son départ, en effet le locataire qu'il reconnut d'instinct, sans l'avoir réellement vu, sortit d'une maisonnette de briques rouges et ouvrit la porte de son jardin.

Veuillot, hors de lui, tira, le coup de feu, le recul de l'arme l'effrayèrent tant qu'il détala en tremblant et se réfugia dans une impasse proche. Reprenant ses esprits, il s'aperçut qu'il avait tiré trop haut et arraché les feuilles d'un arbre et que le bruit, si violent pour lui, avait été atténue par le fracas de la porte métallique du garage que l'Autre avait fermée. Ce dernier sortait sa voiture et s'en allait sans inquiétude et sans remord des bouleversements qu'il avait créés inconsciemment. Le voisinage semblait dormir et Veuillot respira, essuya la sueur de son visage, prit conscience de la fraîcheur matinale et de sa barbe naissante.

Le coup de feu avait réveillé l'ancien Veuillot qui mesura alors sa folie. Lui, l'homme à la vie étriquée bien réglée, sondait les abîmes vertigineux d'une conduite irrationnelle et palpitait d'un effroi rétrospectif. Où cela allait-il le conduire ? Veuillot, le

raisonnable, avait connu la folie, la démesure, le dérèglement abominable et délicieux des sens. Maintenant il avait froid, il avait peur, il avait besoin de se réfugier dans les normes contraignantes et rassurantes de sa petite vie mesquine.

Il reprit le train, retraversa la France et se mit au lit sans donner d'explications.
Il y demeura longtemps, mais les ressources de la chimiothérapie firent leur œuvre : Veuillot revint au bureau, un peu plus falot, un peu plus raide dans sa démarche, et, les mécanismes bienfaiteurs de la bureaucratie parachevèrent le miracle. Bien sûr, de temps à autre, son regard vacillait et reprenait une expression hallucinée et sa main esquissait un geste vite maîtrisé vers la marge vierge et blanche d'un document vital.

Ils retournaient au même camping, étaient des habitués, avaient leur emplacement réservé, la patronne avait oublié leur conversation.
Plus jamais il n'était retourné là-bas, il ne péchait plus, au contraire ils visitaient la région s'écartant le plus possible de ce site dont le souvenir amer lui était pénible.
En s'installant, cette année-là, Veuillot sentit quelque chose d'inhabituel ; une atmosphère étrange planait sur le camp.

Le soir la patronne arriva, visiblement gênée : « M. Veuillot, commença-t-elle, vous souvenez-vous, il y a quelques années avoir réclamé l'emplacement au bord du ruisseau... »
Veuillot sursauta, il frémissait d'émoi, l'espoir amplifiait son âme racornie, il renaissait.

- Eh bien, continua-t-elle voyant son intérêt, il est libre et j'ai pensé...

- Libre, hurla-t-il, libre ! Il est à moi, enfin il est à moi...

- C'est un endroit très humide et frais, je crains que...

Veuillot n'entendait rien, il pliait fébrilement le matériel, raccrochait la caravane, s'installait dans la voiture. Bien des souffrances, mais le but était là, la fin du calvaire.

En effet l'endroit était vide, les lampions étaient restés accrochés aux branches et se balançaient lentement au même rythme, comme des cloches sonnant le glas. Veuillot mit sa caravane en travers du chemin, il exultait. L'endroit était sauvage, si peu semblable au reste, il émanait de cette minuscule superficie limitée par le miroitement de l'eau une force étrange, captivante.

Mme Veuillot refusa énergiquement de rester là, bouda. Mais il ne la voyait pas, elle n'existait plus. Il explora le minuscule paradis, s'étendit sur l'herbe haute et parfumée. «Sais-tu que le locataire est mort, ici, brutalement il y a deux jours ? hurla sa femme. Idiot que tu es, personne ne veut venir s'installer là, c'est sinistre. »

Veuillot éclata de rire et ferma les yeux. « C'est bon, je vais me coucher, nous verrons cela demain. » II entendit claquer la porte de la caravane, oublia qu'il n'avait pas dîné. Il vivait, enfin ! Il avait réalisé son rêve, c'était la récompense de ses souffrances passées. Il s'installa près du ruisseau, laissa sa main flotter au gré du courant et ferma les yeux.

La fraîcheur de l'eau s'insinuait lentement dans son corps, l'engourdissait... Les eaux fraîches... Les eaux froides... Les eaux glaciales...

Le lendemain, Madame Veuillot trouva son mari allongé près du ruisseau. Sa main, roidie par la mort, flottait au gré du courant.

Le mariage de la cousine (Conte du Vivarais)

(Suivre un auteur, en 3 parties : avril, mai, juin 2013)

Partie I

Alicia suivait d'un air revêche (le plus revêche qu'elle pouvait imprimer à son visage enfantin !) le troupeau des vaches brunes qui avançait d'une allure lente et régulière le long du chemin de pierrailles. Les vacances s'annonçaient mal cette année ; âgée de huit ans, elle ne possédait pas encore les mots pour formuler ses craintes : la cousine Lili n'était plus la même : eh ! oui ! d'habitude, la cousine Lili était sa petite maman, comme elle aimait s'appeler. Toujours des bistouilles, des mignotages, des câlineries : elle aimait à coiffer les longs cheveux bruns roux de sa petite cousine, si doucement que l'on aurait cru en mourir de plaisir ! Mais, cousine Lili, contre toute attente avait réussi son Certificat, grâce au nouveau Maître ! Cousine Lili était, dorénavant, une femme, avait constaté la famille.

Une jupe plus longue marquait son arrivée dans l'âge adulte, l'oubli du tablier, et l'apparition de formes dérangeantes. Très dérangeantes pour Alicia.

À travers le feuillage, le soleil jetait des taches de lumière qui donnaient au pelage des vaches, en se détachant sur leur couleur sombre quelque chose des fauves d'Afrique. Cousine Lili expliquait, mais ses mots s'écrasaient sur le silence boudeur de la fillette. Lili ne tressait plus ses cheveux, ils retombaient en boucles blondes sur ses épaules, mais elle mettait des bigoudis la nuit ! Tout cela était nouveau, s'il y avait un sens caché, on pouvait déjà dire que rien n'était plus pareil.

Mais cousine Lili parlait : « …tu n'auras rien à faire…. le chien et la Marquade se chargent de tout…je te rejoindrai au moment du départ, et on fera le chemin ensemble. Mais surtout que ce soit un secret. Jure ! »

Alicia jura sans comprendre, son cœur attristé semblait avoir embrumé sa cervelle. La solennité du moment la mettait mal à l'aise, elle avait envie de pleurer ou de partir.

Le troupeau allait de son train régulier, suivant la vache la plus âgée qui dirigeait la marche, le chien de berger trottinait attentif aux écarts de conduite des animaux, mordillant les jarrets ou aboyant pour maintenir les rangs. La pâture était un champ ourlé par les eaux d'un torrent qui s'étalait large et peu profond, faute de pente. C'était un endroit paisible, circonscrit par la rivière et d'épais fourrés. On s'installa : cousine Lili sortit du grand sac un miroir acheté au marché de la ville, redonna du pli à ses boucles et passa un peu de rouge sur ses lèvres. « T'es pas belle » avait envie de crier Alicia, mais Lili souriait à son image. Lili prit une pochette dans le grand sac, et commença de s'éloigner.

« Lili ! » hurla sa cousine et ce cri pathétique fit cesser tout mouvement : le chien, les oreilles dressées, en évaluait la teneur, les vaches jetèrent un coup d'œil tranquille, sans cesser de paître. La jeune fille, se retourna furieuse, saisit brusquement le poignet de la petite et la secoua méchamment :

- Quoi encore ? Tu as de la boisson, ton goûter, des lectures, et puis du tricot, et si t'ennuies dis ton chapelet !

- Ne me laisse pas toute seule, j'ai peur !

- Stupide gamine ! il y a le chien pour te protéger !

- Mais j'ai peur des vaches, emmène–moi, je ne dirais rien !

- S'il y a quoique ce soit, je ne suis pas loin, je reviens cinq heures, tu m'appelles, mais pas pour un caprice, hein ! sinon, je t'oblige demain faires des opérations : finies les vacances !

Lili s'en alla légère et bondissante, Alicia la vit grimper le sentier à travers les arbres et disparaître. Alicia prit les revues préparées par la cousine : des numéros des « veillées des

chaumières », mais elle n'avait plus envie de lire ! Elle essaya le tricot : lâcha des mailles et ne put les reprendre : un beau gâchis ! Sûr, elle allait se faire gronder, elle replia soigneusement l'ouvrage et le plaça tout au fond du sac. Elle décida de s'allonger sur l'herbe : les hauts fûts des troncs qui plongeaient vers le ciel, avaient une allure menaçante, le silence régnait, la rivière sans mouvement semblait morte ; Alicia ressentait un étrange malaise : la nature lui devenait hostile, tout comme l'était devenue cousine Lili.

Mais où étaient les vaches ? Elle se leva d'un bond en fermant les yeux, persuadée qu'elle allait se retrouver seule, puis les ouvrit avec précaution comme quelqu'un qui redoute une terrible réalité : non, tout était normal, les vaches mâchaient tranquillement, le chien à l'affut les surveillait.

Mais que faisait donc cousine Lili ? Où avait-elle disparu ? et pourquoi ? Alicia regrettait ne pas avoir écouté les explications qui avait précédées le serment : rien ne serait aussi mystérieux. Elle partagea son goûter avec le chien et s'aperçut qu'il semblait comprendre, elle eut avec lui une longue conversation dont on pouvait conclure que c'était quelque chose de pas bien que faisait cousine Lili, puisque c'était un secret, et le chien hochait la tête et l'approuvait de ses yeux généreux. Elle se promena de long en large sur la pâture marmonnant indistinctement des paroles décousues assorties de bribes de prières. Puis, le chien émit une sorte de gémissement, ses oreilles se dressèrent et on vit cousine Lili dégringoler de la forêt, toute rose et ébouriffée, les vêtements froissés : mais Dieu ! Qu'elle avait l'air heureuse ! On lui fit fête !

Le retour fut lumineux, cousine Lili avait, en retrouvant sa place, allumé tous les feux du bonheur : il n'y avait plus de crainte !

Le soir les deux filles dormaient dans la vieille chambre du haut où il n'y avait ni électricité, ni volets, et qui donnait sur le grenier à grains, et au-delà sur la montagne : Il y avait quatre lits à deux places et quelques tables de nuit pourvues de vases en porcelaine, ce n'était pas la chambre de cousine Lili, mais leur dortoir d'été. Cousine Lili parlait abondamment de l'amour avec des soupirs déchirants ! Malgré ses bigoudis, elle se roulait dans le lit comme chatte heureuse, puis, s'endormait brusquement le sourire aux lèvres. Alors, Alicia s'endormait, elle aussi, en souriant.

Partie II

Les jours suivants se déroulèrent de la même manière, sinon que l'on changeait chaque jour de pâture. Dès que les vaches étaient mises à paître, cousine Lili, s'arrangeait devant son miroir en plastique bleu, acheté lors de la foire du village. Maussade et méprisante, Alicia se taisait et songeait que même le ciel d'un bleu profond d'été était triste, le soleil était cruel d'oser briller sur sa solitude et son désœuvrement. Lili, la démarche dansante s'en allait…. Alicia parlait au chien qui lui souriait d'un air compréhensif, oui le chien aussi était compatissant.

Une après –midi, Alicia s'éloigna un peu du troupeau, il y avait d'énormes buissons de genêts, en les contournant, elle entendit des cris indistincts, elle eu peur. Qui se cachait là, elle pensa aux gamins du village ou d'une ferme voisine, on voulait lui faire une farce ! Elle se coula à l'intérieur du buisson, ils seraient bien attrapés en voyant le troupeau seul, peut-être, iraient-ils même chercher du secours, avertir l'oncle et la tante, et Lili serait punie ! Cette idée lui donna le courage de s'avancer plus, alors elle vit : cousine Lili, les jupes en l'air avec un jeune homme inconnu qui n'avait pas l'air d'un paysan ! Ils se chatouillaient, et Lili gloussait comme une

dindonne ! C'était le péché mortel ! Elle s'enfuit sans réussir à les déranger : c'était horrible, il fallait sauver son âme immortelle, et Alicia se mit à prier : la journée lui parut plus courte et elle décida les jours suivants d'emmener son chapelet (cadeau de cousine Lili, pour sa première communion), car elle s'était trompée dans le décompte des paters et des aves.

Une Lili rieuse, épanouie, ses mèches dorées qui échappaient aux peignes lui auréolaient le visage comme à celui d'une jeune madone ! Mais pécheresse ; une Marie-Madeleine, corrigea instinctivement Alicia, et selon les préceptes de Jésus, il fallait lui pardonner, ce qu'elle fit en exhalant un profond soupir de résignation. Le retour fut gai, plein de chansons et malgré son humeur sombre, Alicia, ne put renoncer à entonner avec sa cousine « À la Claire fontaine » dont le sens réel lui échappait encore.

Le dimanche, lui aussi traditionnel, avait été transformé : après la grand-messe, Lili ne bavardait plus avec les gars et les filles de son âge : elle allait faire des emplettes, un magasin à l'autre bout du village, qui fournissait laines, aguilles et canevas pour broderies. Lily regardait un peu la vitrine, puis se retournait vers le bâtiment de l'école primaire du village. Elle faisait un signe discret, un rideau se soulevait, une main répondait par un signe identique. Que signifiait encore ce mystère ?

- Dis-moi Lili, à qui fais-tu signe à l'école ?

- A mon vieil instituteur, répondis Lily dans un gloussement.

- Il ne va pas à la messe ?

- Non, c'est un laïc, tu le sais bien, c'est grâce à lui que j'ai eu le certif !

Décidément Lily était bien gentille, mais ses gloussements idiots à tout propos la rendaient un peu bête, bien qu'elle eût presque seize ans ! C'était un très brave homme car Lily et

Alicia revinrent encore deux fois successives au magasin de broderie pour faire, à nouveau, un signe au vieux monsieur qui répondait pareillement.

- Monte le saluer, Lili, l'encouragea le petite, je peux attendre.
- Non, je ne peux pas, c'est un laïc, et surtout pas un mot à personne, hein ?

Le ton de Lili devenait menaçant et pourtant elle gloussait encore comme si elle avait fait une bonne blague. On rejoignit enfin les parents, et on se pressa pour le repas dominical. Le dimanche étant le jour du seigneur, on ne faisait rien, ni tricot, ni couture et les bêtes ne venaient qu'à l'abreuvoir en fin de journée.

Autrefois, songeait avec nostalgie Alicia, on faisait des rondes et on chantait Lili et moi, maintenant tout est mystérieux, trop mystérieux ! Lili exaspéra même ses parents, car elle ne tenait pas en place, et poussait de temps à autres des soupirs comme si elle avait perdu son âme ; puis, soudain se mettait à chanter à tue-tête, et ainsi de suite, tous la trouvèrent à l'unanimité : « insupportable » !

- C'est l'âge, dit sentencieusement la tante à Alicia.

- Et pourquoi ?

- Tu es encore trop petite pour savoir, ça te prendra un jour, à toi aussi, ma fille.

La nuit vint, Alicia s'éveilla brutalement d'un paisible sommeil avec une sensation de perte, tout était obscur : elle appela : Lili, Lili ! Silence. Elle essaya de percevoir le souffle régulier de sa cousine : rien. Elle se leva, tâta le lit voisin : personne, vide, même la couverture avait disparu ! Ses yeux s'habituant à l'obscurité qu'une faible clarté lunaire qui passait par le fenestron, rendait moins épaisse, Alice se guida le long des meubles dont les masses plus sombres

émergeaient ça et là, la chambre était vide, même la lampe de poche n'était plus sur la table de nuit, elle vit enfin la porte du grenier à grains entrebâillée, juste un peu, elle hésita. D'habitude elle avait un peu peur de cet endroit, mais elle ouvrit : ah ! On voyait plus clair, car la porte donnant sur l'extérieur béait largement, elle était sortie se promener dans le pré du haut, Alicia, avança à son tour. Une lune pâle faisait du paysage une sorte de négatif photographique, elle aperçut une masse brume sous un pommier, cette masse bougeait, et des petits cris s'en échappaient !!!

Voilà que le jour ne lui suffisait plus à cette stupide cousine, il lui fallait la nuit aussi !

Révoltée, le cœur déchiré par l'abandon de la cousine, Alicia retourna au lit et pleura longuement. Ce ne fut qu'à l'aube pointant, que Lili revint, elle se pencha au-dessus d'Alicia, qui faisait semblant de dormir, alors la jeune fille, sans regret ni remord, s'endormit profondément à son tour.

Partie II

Ainsi passèrent les vacances, ainsi finit la saison d'été ; Alicia apprenait la solitude, le vide affectif ; elle avait aussi perdu le sommeil : lorsque une douce torpeur l'emportait, un sursaut d'angoisse l'éveillait : Lili était-elle partie ? - Non. Mais cela viendrait, ou cela était déjà venu. Et si Lili ne revenait pas ? Alicia alors se levait, sortait du grenier et surveillait la masse sombre qui s'agitait sous le pommier. Quand grondait l'orage, les amoureux se réfugiaient au février.

La journée, Alicia gagnait le paradis de sa cousine en récitant son rosaire et bavardait avec le chien, quelquefois elle se hasardait jusqu'au flanc roux des vaches, les caressait, souhaitant qu'un dieu bon pût leur donner la parole. Bientôt la

rentrée, et... qu'aurait-elle à raconter dans son premier devoir ? Elle était si affligée qu'il lui semblait impossible de décrire avec des mots la tristesse de son état. La saison d'été se finissait avec les orages, les petits matins frileux, les poires et les raisins que l'on cueillerait bientôt.

Un matin, Alicia se réveilla tardivement, le lit voisin était vide. « Lili a dû être enlevée par son amoureux », pensa-t-elle immédiatement. Elle regarda par le fenestron : tout était paisible aux alentours. Une impression fugace de malheur la saisit. Elle se vêtit en hâte et dégringola l'escalier intérieur, s'arrêtant devant la porte qui débouchait sur le pétrin, juste avant la grande salle. On criait. L'oncle tonnait, la tante et la cousine pleuraient. Elle ouvrit précautionneusement la porte et se glissa derrière l'énorme pétrin de bois. Le spectacle la sidéra : l'oncle frappait en hurlant la tante, qui pleurait et geignait et frappait en même temps la cousine qui sanglotait et essayait d'échapper à ses tortionnaires. Alicia se tint coite ; elle n'était pas prête à affronter ce drame familial où l'oncle, tel un Jupiter déchaîné, cognait autant sur les membres de sa famille que sur les éléments du mobilier, tout en hurlant des imprécations en patois, qu'Alicia ne voulait pas entendre tant elles étaient grossières et impies.

Lili se dégagea et s'accrocha à sa mère qui l'embrassait et la giflait tout en même temps, tandis que l'oncle, les bras au ciel, entamait une sorte de danse tribale autour des deux femmes, et l'on pouvait reconnaître les mots : « Honte... mort... j'vas te tuer... drôlesse... coquine sans honneur !».

Quand le trio, épuisé, se tut enfin, l'oncle dit dans un souffle : « j'vas faire c'qu'il faut ! ».

Les deux femmes opinèrent. Profitant de cette trêve, Alicia osa sortir de sa cachette, mal lui en prit car les trois lui tombèrent alors dessus : « Petite menteuse ! » « On te prend pendant les

vacances, et v'là c'que tu nous fais ! » Le dos baissé, Alicia reçut les coups que son absence de reconnaissance envers sa famille méritait : « Diable, elle aurait pu tout nous raconter ! On aurait évité le drame. » « Vermine sans cœur ! » criait la tante. Lili tenta de protéger sa cousine car l'oncle, toujours pris de fureur, talochait la petite à qui mieux mieux.

Soudain, tous se calmèrent et Alicia, n'osant plus bouger, ne comprenait pas leur conciliabule. Enfin, l'oncle alla dans sa chambre et revint, muni de sa taillole qui, bien que soulignant sa bedaine, lui conférait un air certain de dignité. Il saisit son chapeau et s'en alla à grands pas ; les femmes s'effondrèrent alors sur les chaises de paille et s'enlacèrent en silence.

Jamais Alicia n'oublierait cette scène, cette prise à partie violente, tous ces reproches injustes qu'on lui avait adressés. Elle n'avait pas tout compris, seulement que la situation était grave et qu'elle y était mêlée, qu'elle le voulût ou non.

L'oncle marchait à grands pas. Il arriva au village, le traversa d'un bout à l'autre sans répondre aux salutations de ses administrés car - nous avions oublié de le mentionner - il était depuis toujours le maire du village. La marche forcée qu'il avait soutenue avait fait retomber sa colère : le souffle lui manquait. Il arriva en face de l'école. Il eût bien voulu lancer quelques imprécations, mais il ne pouvait tout à la fois jurer et respirer. Donc, il empoigna avec détermination le pêne du portail puis fonça, tel un taureau, dans la salle de classe.

Il en ressortit la bouche fleurie d'un sourire satisfait, retraversa le village en saluant chaleureusement ses administrés ébahis...

Cependant, dans la salle de classe, le maître qui préparait ses cours semblait frappé par la foudre : il venait d'apprendre qu'il serait bientôt papa, mais aussi marié très vite, sinon il perdrait son poste.

Comme il n'était que remplaçant, il avait encaissé toutes ces nouvelles au garde à vous devant son maire et futur beau-père. Puis, l'étonnement passé, il réfléchit et calcula : sa mère était veuve et vivait chichement. Pour eux deux, c'était une bonne fortune. Il allait être titularisé sur place, évité, en tant que soutien de famille, le service militaire dans une Algérie en guerre, et il épousait l'unique fille d'un des plus gros fermiers de la région ! Ce n'était pas négligeable. Évidemment, cela mettait fin à ses rêves de progression sociale et citadine. Mais qui sait ? Avec une famille bien nantie, peut-être pourrait-il un jour recevoir les palmes académiques ou devenir inspecteur et vivre en ville ? …

On maria donc Lilli, la fille de Monsieur le Maire de Saint A..., dès les premiers jours d'automne. En grand blanc, la jolie mariée, à peine arrondie, franchit le parvis de l'église au bras de son notable de père. Et Alicia, toute de bleu vêtue, tenait avec beaucoup d'élégance et de sérieux la traîne de dentelle ancienne.

Le mariage de la cousine dura 3 jours de beuverie, de ripaille et de danse. Les photos qui en restent témoignent de l'opulence de la fête.

Le baptême ***(Conte de nos montagnes)***

(Suivre un auteur, en 4 parties : novembre, décembre 2013 ; avril, mai 2014)

Partie I

Enfin l'ombre réconfortante de la pinède ! Enfin sortir de la fournaise des espaces béants livrés sans protection à la touffeur de l'été ! Je m'effondrais contre le talus. Un soleil farceur jouait à cachette entre les fûts épineux qui se balançaient à la brise haute. Je trouvais un repli moussu et frais qui avait dû

recevoir bien des postérieurs de marcheurs fatigués, ou d'amoureux roucoulant, et même si je n'étais pas de ceux-là, je m'effondrais avec un long soupir : Bon diou ! Quelle histoire !…. Me voilà donc parti pour une mission sacrément difficile : je sortis de ma sacoche postale la lettre que j'allais remettre au Cyprien Tollard, je l'examinais attentivement : elle avait été adressée par le Cyprien et la Rose, sa femme, au Marcou, leur frère et beau-frère : le Marcou , je le connais bien , un sacré pinglot celui-là, mais c'est de famille… Mais voilà « l'histoire » : le Cyprien avait oublié d' affranchir son message, et ça c'était « offense » !!!

Le Marcou avait refusé de payer la taxe et avait renvoyé le pli à son expéditeur. Le facteur de ST AMBROISE SOUS VIVARAIS, c'est moi et la ferme des Tollard est la plus extrême de ma tournée, j'y vais pourtant d'un bon pas, ferme et régulier, mais pour apporter une mauvaise nouvelle c'est autre chose… Je n'aurais pas droit – c'est sûr- à mon canon de rouge à l'arrivée, et il y aurait – je le sentais – des cris et des pleurs ; mais j'étais le facteur et je devais remettre le courrier, vaille que vaille .

Ah ! Bon diou ! Je m'épongeais le front, tournant et retournant cette maudite lettre : car un gars qui refuse la lettre de sa sœur : c'est grave ; mais celui qui envoie sans payer : c'est offense, je l'ai dit, et offense entraîne vengeance, donc famille déchirée, et village qui prend – forcément – parti pour l'un ou l'autre : donc division, rancœur pendant quelques générations, résultat : de beaux jours devant nous !!!

Et moi, Jacques Tourneur, dit Jacquot, le facteur de notre paisible commune, tel une méchante mèche d'amadou, j'allais bouter le feu aux poudres ! OUI, mais une mèche d'amadou ne sait pas le malheur qu'elle va répandre, moi, je le savais !

Je revissais ma casquette sur mon chef, le cuir en était bouilli par la sueur. J'épongeais avec mon mouchoir que je mis en pointe sur la nuque, je devais y aller et, cependant, je me levais en prenant tout mon temps. La ferme était encore à une demi-lieue, sur l'autre versant de la montagne. Là-bas, un ruisseau cascadait du sommet en un filet clair et froid, je pourrais y tremper mon mouchoir, le remettre sur ma nuque et affronter la dernière étape.

J'approchais de la ferme, le chien de berger m'attendait planté sur son derrière, les oreilles pointées, la tête inclinée, les yeux accueillants, brave bête ! Il y avait tant d'intelligence dans son regard que je m'attendais à ce qu'il m'adresse la parole.

Mais tout ça, c'étaient des rêvasseries pour me tenir éloigné de ma mission. Je me repris bravement, essuyais mon front moite de sueur et de crainte, et m'avançais jusqu'à la porte toujours ouverte de la grand' salle. Celle-ci était sombre, mais dans un carré de lumière donnée par le fenestron, la Rose, assise, l'enfant accroché à son sein, équeutait des haricots. Blonde, ronde et rose, des mèches de cheveux frisottaient autour de son front paisible, elle semblait l'image même d'une madone sereine et maternelle. Devant ce tableau aussi beau que le vitrail de notre église, je retirais ma casquette et la tins humblement à la main.

Elle m'aperçut :

- Hé, facteur, te voilà bien ! assoies toi donc, je vais te donner un bon canon pour la course.

Je pris place au bout du banc qui longeait la grande table.

La Rose se leva sans lâcher son précieux fardeau et ouvrant la porte d'un vieux bahut, ramena un verre et une bouteille de vin. Ses gestes étaient lents et majestueux, une subtile harmonie régnait dans cette simple pièce. Elle poussa le verre près de

moi, me servit un verre bien plein et attendit que ma soif fût étanchée pour s'enquérir du courrier.

Cette courtoisie m'embarrassa encore plus, et je lui tendis la lettre sans pouvoir donner les explications longuement ruminées tout au long du trajet ; le refus et sa raison étaient notifiés méchamment à l'encre rouge. Elle lut, relut ce message, tourna et retourna l'enveloppe, les sourcils froncés par l'incompréhension. Elle attendait que je lui dévoile le mystère de ce renvoi inopportun ; sans dramatiser je lui désignais le timbre oublié, et je voyais son visage se décomposer au fur et à mesure de mes propos : d'abord, le front buté de celui qui n'admet pas ,puis, soudain, elle se leva et poussant un cri plaintif, elle déposa l'enfant dans le berceau de bois sculpté, et se précipita vers le bahut et fouilla fébrilement le plus haut tiroir, elle exhuma un vieux porte-monnaie en cuir noir, bien usagé et pansu . Alors elle sortit un petit carré de papier dentelé : c'était le timbre oublié !

Je compris que le Cyprien, en allant au marché du village vendre ses « picodons », avait acheté le timbre mais oublié de le coller. Comme on le sait quand on a vendu, on se retrouve, entre hommes, au bistrot, devant un ou plusieurs canons de rouge, et on n'a plus tout son raisonnement…

Je pris en mains la situation car le petit gars délaissé commençait à se plaindre crescendo : on aurait cru entendre le « kyrie » à la messe : en allant vers les aigus !

Il fallait une nouvelle enveloppe et j'en avais toujours dans ma sacoche, laborieusement et à l'encre noire – par politesse-Rose, tout en reniflant réécrivit l'adresse du Marcou, et la sienne à l'arrière : puis elle colla avec soin le timbre oublié.

On avait sauvé la situation : Rose toute bouleversée, m'embrassait et me re-servit un nouveau canon de vin rouge, malgré les hurlements insoutenables du petit gars qui aurait

une aussi belle voix que sa maman pour sûr ! Deux fossettes creusèrent le visage rond de cette dernière : l'esquisse d'un sourire. Bon, il était temps de m'en aller…

Partie II

Je repris mes tournées quotidiennes avec plus de gaité que de coutume. Mais en allant de ferme en ferme, j'appris que la Rose ne « se remettait pas » …

Ce fameux jour, tandis que j'arrangeais les affaires de correspondance familiale ; le Cyprien et des hommes du village étaient occupés à faucher les champs en pente près du ruisseau. C'était un rude travail. Par rangée d'une dizaine, ils soulevaient et abattaient selon un rythme ferme et régulier les faux qui sifflaient en entaillant l'herbe épaisse.

A midi, ils levèrent leurs outils et grimpèrent vers la ferme où tous devaient prendre leur repas chez le Cyprien. Soudain, à mi-pente, ils perçurent des hurlements aigus comme des chats qui se seraient battus. Inquiets, tous accélérèrent et le premier arrivé aperçut dans la pénombre de la salle, la jeune femme qui sanglotait affalée sur la table couverte de haricots, et des cris plus perçants venaient du berceau où le bébé, tout rouge, s'agitait. Le premier arrivé cria donc aux autres : « Venez, venez vite. »

Cyprien, affolé, se jetait alternativement sur son épouse et sur son enfant qui, tous deux, entre ses bras se calmèrent assez vite. On constata que ni l'un ni l'autre n'était blessé. Alors, par discrétion, les hommes laissèrent la famille rassemblée. Enlevant leur béret, ils s'assirent en silence sur le perron épongeant leur sueur de leur large mouchoir. Il fallait attendre que les cœurs emballés par la peur et les poumons essoufflés par la montée reprennent leur rythme habituel...

Mais certains estomacs tiraillaient : il était clair que Rose n'avait pas préparé le repas, et la faim surpassaient chez

certains la discrétion. Le Cyprien ne savait que dire ni que faire tant la situation était inhabituelle.

Rose mit l'enfant au sein et l'on n'entendit plus que des petits suçotements satisfaits, la mère s'apaisait aussi, lâchant de temps à autre des petits reniflements et de fugitives larmes.

Tout d'un coup elle comprit qu'il était midi passé, la désolation fut terrible. La honte d'avoir failli s'ajoutait aux amertumes précédentes : tous ces hommes avaient fauché des heures durant et attendaient leur repas.

Alors assiettes et couverts valsèrent sur la table, des verres furent installés et vite remplis et puis vinrent lard, cochonnailles, pain bis, fromages, et beurre frais baratté de la veille. En toute hâte Rose alla tirer le vin. Les hommes attablés restaient silencieux par gêne pour leurs hôtes. Lorsque le Cyprien, qui lui aussi avait sa part d'humiliation vis à vis des voisins et amis, eut la mauvaise idée de quereller son épouse : s'en fut trop pour Rose qui explosa en paroles incohérentes plus hurlées que prononcées, entrecoupées de gesticulations effrayantes... Brutalement, elle jeta le porte-monnaie dans l'assiette du Cyprien ébahi. Debout derrière lui, les poings sur les hanches, elle l'interpella mauvaisement : « Qu'as-tu fait du timbre, hein, grand bêta ?» Elle continua : « Qu'en as-tu fait ? Vaurien ! Vois comme tu nous as mis à honte ... »

Les convives, tout comme le Cyprien, ne comprenaient goutte à cette histoire de timbre, ce qui poussa à bout la Rose. Brandissant toujours le porte-monnaie, elle s'époumonait : « Le timbre ! La lettre au Marcou ! Homme sans vergogne ! »

Ce fut un sacré charivari jusqu'au milieu de l'après-midi, comme le répétèrent les témoins du drame, lorsqu'enfin Cyprien comprit et, honteux, confessa sa sottise, son oubli, en se frappant la tête de ses poings fermés ;

- Le timbre ? Mais oui ! Boun Diou ! J'ai posté la lettre et j'ai oublié le timbre dans le porte-monnaie... Ah, sacré Dié, que je sois maudit, je suis une belle tête d'âne !

Évidemment, les nombreux témoins, emportés par leur émotion et aussi par d'autres sentiments plus vils, exagéraient leurs versions à qui mieux mieux. Mais je compris l'essentiel : le Mal s'était bel et bien introduit dans le ménage Tollard. !

Je revoyais la Rose si jolie et épanouie dans sa neuve maternité. C'était injuste….

Partie III

Hélas ! Comme la craie qui crisse sur l'ardoise, le bonheur des uns provoque chez les autres la même sensation d'irritation voire d'agressivité. Tout semblait réussir à ce jeune couple : des biens, des terres, un mariage grandiose qui avait duré sept jours et sept nuits, et puis un an après l'arrivée d'un beau p'tit gars.

Et puis un accroc à ce bonheur parfait : pas de parrain ni de marraine pour l'enfant, ce qui mettait les parents dans l'embarras et je sentais bien au cours de mes tournées que la curiosité était attisée, on faisait semblant de les plaindre mais au fond des yeux, il y avait ce petit point brillant de plaisir méchant.

Qui oserait braver le Marcou ? pensaient-ils. Marcou avait la seule scierie du pays, il achetait des bois, employait des hommes, et tous dans le village et alentour, tous avaient, ou auraient, plus ou moins des obligations envers lui. Le bois se vend cher, dans la région, c'est un complément financier intéressant pour un fermier. Marcou régnait et nul ne songerait à lui déplaire en aidant la sœur et le beau-frère qu'il avait désavoués publiquement ; pour sûr !

Cependant, une semaine avait passé et d'autres événements avaient chassé le précédent. Mais un jour, je dus apporter à la Rose en personne, une lettre d'une épaisseur bien étrange.

Je palpais minutieusement le pli, qui semblait irrégulier dans son contenu, je le scrutais à la lumière du soleil et je voyais bien que son opacité était variable par endroit. Bien qu'intrigué, je n'en devinais pas plus, cela ne me disait rien qui vaille et je craignais d'être encore le messager du malheur. Je fis une courte prière à Dieu pour écarter le malin qui utilisait ma sacoche de facteur pour répandre ses perversités et je partis comme un chien qui flaire le gibier. Je décidais alors d'inverser ma tournée en commençant par la Rose ; tout impatient et inquiet que j'étais.

En entrant dans la grand 'salle, Rose emmaillotait le bébé tout gazouillant et gigotant. Elle leva vers moi un regard interrogateur, méfiant, elle me voyait comme un mauvais présage. Elle recoucha l'enfant dans le berceau et me servit d'office un canon de rouge. Je comprenais que ce rituel courtois lui servait d'exorcisme. Après avoir levé mon verre et bu la première gorgée, je lui tendis la missive qu'elle palpa à son tour. Je voyais l'appréhension dans ses yeux puis son visage se ferma, son joli sourire de jeune femme heureuse s'estompait peu à peu.

Ses doigts n'étaient pas fermes en saisissant l'enveloppe car elle tremblotait légèrement ; elle prit un couteau et ouvrit l'enveloppe d'un coup sec : et des morceaux de papier manuscrits s'égaillèrent sur le plateau de bois ciré de la table. Je reconnus l'écriture de Rose, elle rassembla les fragments et nous comprîmes tous deux que son frère, le Marcou, avait déchiré la lettre de conciliation et là lui avait renvoyée sans un mot d'explication. On ne pouvait être plus cruel : c'était un soufflet, un reniement, et Rose et Cyprien n'avaient plus qu'à

s'incliner. Rose dont les lèvres tremblaient, s'effondra sur la lettre émiettée en gémissant, ses mains froissaient convulsivement les morceaux de papier.

J'allais au placard et trouvais un litre de gnôle, je lui tendis un fond de verre qu'elle avala dûment, un hoquet la secoua, et elle se mit à pleurer.

Il était temps d'agir. Je l'apostrophais fermement. Un refus du Marcou, ce butor bien connu, ne devait pas gâcher leur vie heureuse. Tous deux avaient la tâche d'oublier l'affront, l'écarter de leur vie comme on écarte d'une pichenette un chat installé sur une chaise.

Et hop ! Il y avait dans les deux familles bien d'autres braves personnes qui feraient des parrains-marraines aussi dignes que Marcou.

Rose se moucha un grand coup dans le mouchoir que je venais de lui mettre dans la main et jetant un coup d'œil au petiot qui dormait paisible comme un Jésus dans sa crèche, elle soupira et releva la tête et je lus dans son regard du défi : OUI elle allait se battre et je serais avec eux.

Partie IV

Il s'ensuivit une période de folie, où ma présence chez les Tollard commençait à faire jaser. Notre plan était simple : ils devaient rechercher les noms et les adresses de parents susceptibles d'accepter le parrainage. J'avais fait une lettre-type que la Rose recopiait sagement. On en envoyait deux, puis on attendait la réponse, puis on élargissait le cercle. Les plus proches refusèrent sous divers prétextes, mais on sentait bien la puissance du Marcou.

Rose et Cyprien ne faisaient pas le poids face à sa richesse et à sa clientèle. Au bout de trois semaines nous avions étendu nos

recherches à de lointains cousins totalement inconnus, certains même ne répondirent jamais.

Le curé n'était pas content, un bon chrétien était un parrain putatif, cette volonté de mettre un membre de la famille était une tradition locale, et il nous raconta ce qui se faisait dans d'autres régions où il avait exercé son ministère. Un ami de bonne réputation était acceptable. On misa sur les voisins qui déclinèrent. Je pensais à la fille de l'épicier, charmante, travailleuse, mais si vertueuse qu'à trente-huit ans passés, elle n'avait pas trouvé de galant, d'aucun disait qu'elle voulait entrer dans les ordres… Les épiciers n'étaient pas dépendant du Marcou, ils étaient les seuls alentours, et si Marcou mettait son véto, il n'était pas possible pour les fermiers d'aller chercher leurs fournitures à des kilomètres de là.

Le marché hebdomadaire était une aubaine pour troc ou achats. Les fermes étaient si éloignées que les paysans vendaient leurs denrées et avec l'argent gagné puisaient dans les trésors de l'épicerie : ficelles, cire pour les meubles, huile de choix, ampoules électriques – car nous avions depuis peu l'électricité ! - ou mèches à pétrole lampant.

Le curé approuva le choix de cette pieuse personne, et accompagna la Rose, tout endimanchée pour l'occasion, chez la bien-nommée "Marie". A les voir ressortir l'air satisfait, quoique Rose essuyait furtivement quelques larmes d'émotion, nous comprîmes qu'ils avaient réussi. Marie était une blonde au teint et aux yeux pâles, très « minsourlette », c'était l'opposé de la Rose chez qui les couleurs étaient si vives.et les rondeurs épanouies.

On se retrouva au presbytère et le curé nous servit un verre d'excellente eau-de-noix, et je fus surpris que Marie acceptât, on la considérait comme une grenouille de bénitier et les garçons la moquaient un peu. Le curé nous fit un discours sur

les devoirs de la marraine et aussi du parrain, ce qui m'étonna et mis mal à l'aise car j'avais l'impression qu'il s'adressait à moi.

- Il ne reste plus qu'à trouver le parrain, dis-je en saluant la compagnie. Tous les yeux étaient rivés sur moi et Rose dit doucement :

- Tu es un homme de cœur…

- et de paroles, ajouta Cyprien.

Le curé acquiesça et son regard me pétrifia tant que je me rassis presque honteux. Je n'avais pas pris part à cette recherche pour vouloir être désigné d'office. Je balbutiais quelques paroles maladroites :

- Je ne pensais pas… je ne suis pas de la famille.

- Eh bien maintenant tu vas l'être et un des meilleurs, s'esclaffa le Cyprien en me mettant une bonne claque dans le dos.

Le curé resservit une tournée d'eau-de-noix et s'écria :

- Je vous attends tous les soirs à 18h précises pour vous apprendre à être de bons parrains Chrétiens !

***

Voilà ce qui arrive quand on a trop bon cœur ! Malgré mon hébétude, il y avait comme une petite flamme de joie qui s'élevait dans mon cœur.

Le baptême eut lieu le 15 août, Marie et moi fêtions notre entrée définitive dans le village grâce à cette appartenance à la famille Tollard. Ce fut un beau jour avec un doux soleil, après les orages de la mi-août, Marie et moi tenant notre filleul, les parents nous suivant, nous prîmes place dans la calèche, et on jeta les traditionnelles piécettes et dragées sur lesquelles se ruaient les gamins du village.

Ce fut un beau baptême, on avait invité les voisins même ceux qui avaient refusé. Ils se sentaient bien penauds, mais firent bonne mine quand on arriva à l'auberge du col des quatre-vents où le repas de baptême avait lieu. Rose me chuchota :

- Marie est une bonne fille, vous allez bien ensemble…

Et le Cyprien, toujours grand nigaud, rajouta :

- Après le baptême, ce sera le mariage !

Marie rosit, ses yeux brillaient, elle me parut presque aussi belle que la Rose, et le curé, bienveillant, me fit un sourire d'encouragement…

Feuilles

(Suivre un auteur, juin 2014)

Un jour gris et terne s'étale sur les façades sévères des immeubles. Le boulevard porte les stigmates de l'automne : à égales distances, des platanes gris et blancs lancent vers le ciel leurs griffes noueuses. Une géométrie de fenêtres aux rideaux clairs, ponctuent çà et là, le parallélisme du béton.

Anonyme, derrière les rideaux d'une quelconque porte-fenêtre, semblable et symétrique à des centaines d'autres, Elsa contemple la fin sordide des feuilles mortes. Quelques-unes échappent au balai qui les harcèle, esquissent un lent mouvement de valse puis mollement retombent ; alors le balai les rejette brutalement sur l'amoncellement de celles, déjà mortes, qui se putréfient, à intervalles réguliers, en tas informes et brunâtres, le long du trottoir.

Elsa aime cette heure tranquille qui lui rend sa propre vie. A cette heure particulière elle ressent l'impression de posséder les êtres et les choses ; elle en a leur connaissance comme on a celle de nos automatismes, imprégnés si fortement en nous et

indélébilement qu'ils nous prouvent qui l'on est ; ensuite le grand jour discordant déniera son existence silencieuse et la rejettera au rivage de sa vie, de l'autre côté du rideau blanc.

Mais le matin, dans la demi-obscurité de son petit appartement, elle existe car cette vie, qui se déroule au ralenti, se laisse pénétrer. Depuis la tombée des feuilles des platanes du boulevard les balayeurs s'activent. Tout ce mouvement parait dérisoire vu d'un cinquième étage, ridicule parait le petit bonhomme brun au bonnet de laine rouge, dont elle ne voit que le pompon. Il coiffe magistralement une demi-sphère de laine vive d'où s'échappent des mèches brunes et crépues qui s'irradient comme les rayons d'un noir soleil. Lorsqu'il s'éloigne un peu sa silhouette mince redevient humaine, elle le reconnait chaque matin à sa crête encolorée, ses couleurs bariolées qui évoquent celles qu'arborent, sur leur chef, certains volatiles mâles.

Plus tard viendront les livreurs du quartier, moteurs pétaradants ponctués d'interjections de souffrance ou de colère, puis cette voiture grise qui s'arrêtera le long du trottoir fraîchement nettoyé ; d'où sortira un homme élégant et racé comme son véhicule, il verrouillera la portière et regardera vers l'immeuble. Mais toujours son regard glisse sur le sien sans le croiser. Qui regarde-t-il ? Quelle bienheureuse fenêtre se referme chaque jour sur l'amour qu'il apporte ou vient prendre ? Elle imagine l'ascenseur doux et rapide s'arrêtant à son palier ; mais le frottement de la machine se poursuit, une porte claque, puis rien…

Depuis quelques temps, elle s'est aperçue que le balayeur à pompon lève souvent les yeux en direction de sa fenêtre. Elsa écarte légèrement le rideau pour mieux saisir le passage du regard : il sourit et reprend son travail avec un acharnement tout neuf et sans raison.

Alors l'idée subite lui vient de s'amuser avec lui. Sont-ce les couleurs vives qui lui donnent ces audaces éhontées de jeune écolière car elle jette son déshabillé et s'approche de la croisée. Il l'a remarquée. Elle le sait. Il a reçu comme un choc cette image inattendue, son regard est devenu fixe, puis s'est égaré. Il est à nouveau tout à son travail. Elsa en rit comme une enfant, une ivresse l'envahit insidieusement, elle en frissonne de plaisir et de honte, car c'est délicieux comme un pêché véniel qui resterait caché et impuni.

Elsa reproduit son jeu pervers chaque matin, le petit bonhomme l'attend, elle sait qu'il souffre mais elle savoure avec gourmandise le malaise et le désir qu'elle lit si facilement en lui. Elle aimerait, comme autrefois, en parler avec une amie, en rire avec elle, inventer quelques nouvelles étapes qui enfin, lui ferait oublier l'ennui quotidien et feutré. Le soir, avec ses amis, au café, au théâtre, Elsa est comme absente. Il y a beau temps que le cercle dans lequel elle se meut a perdu de sa saveur, il y a beau temps qu'elle n'entend plus leurs discussions ou leurs disputes.

Comme une araignée qui tisse sa toile, Elsa tisse autour de cet inconnu un réseau de signes qui lui font mal, qui le font espérer, qui lui apporteront amertume et colère. Son pouvoir la grise, il est sans danger dans son insolence.

Ce matin, il est en retard. Non, son travail est terminé, il la regarde un long moment, puis comme propulsé par une pensée nouvelle et brutale, il traverse la rue et s'engouffre dans l'immeuble. Elsa sursaute, se refuse de comprendre : « Non ! Ce n'est pas possible ! Ce n'est pas possible ! Comment ose-t-il ? Non !... » La peur lui tord les entrailles. Son esprit s'agite : « Pourquoi avoir fait cela ? ». N'a-t 'elle pas senti depuis le premier jour que ce jeu en apparence anodin pouvait devenir tragique pour elle ? Sa raison vacille…

Soudain, elle perçoit le léger choc de l'ascenseur qui s'arrête. Suive une série de pas lourds que l'épaisse moquette rend atones. Ils se dirigent vers sa porte. Et la sonnette retentit odieusement guillerette.

« Non, pense-t-elle, je n'ouvrirai pas et il s'en ira. Il pensera s'être trompé, il n'osera jamais… » Des coups brefs et assurés heurtent la porte. Que faire ? Traquée, elle s'abandonne. Qu'après tout, elle aille jusqu'au bout !

Elle ouvre brutalement. Il se tient là, son panache à la main, humble : comme celui qui reçoit une récompense inattendue. Elsa se sent soudain possédée par l'envie d'illuminer cette vie qu'elle imagine sordide et si triste. Doucement elle le conduit à sa chambre, il la suit docilement comme un enfant émerveillé. Son regard essaie de couvrir tout ce qu'il voit, il happe au passage une myriade d'images, de quiétude et de tiédeur qui l'abasourdissent. Son corps est chaud, ses gestes doux que sa lenteur de somnambule rend délicats. Il fait l'amour avec le naturel et le détachement suffisant au plaisir brut. En vain, la jeune femme essaie-t-elle de parler, de croiser son regard illuminé qui gobe tout, mais semble l'écarter, elle.

Un dernier spasme l'immobilise, définitivement inaccessible, dans son rêve béat. Silencieux, il l'accompagne dans la salle de bain rose, obéit à ses mains, rend ses caresses, le regard vague, perdu.

Elsa prépare le café dans la cuisine claire. Il boit à petites gorgées le liquide noir si chaud que ses yeux s'embuent. Il repose sa tasse sans bruit et se lève, inconscient de sa nudité. Il retrouve la chambre et ses vêtements qu'il enfile, l'esprit ailleurs.

Habillé, il sort. Il est sorti, le corridor est muet.

Alors un sanglot déchire le silence. Dans la cuisine, une jeune femme, nue et solitaire, la tête abandonnée sur la table, pleure à côté de deux tasses à café, vides.

Siège

(Suivre un auteur, en 3 parties : novembre, décembre 2014, janvier 2015)

Partie I

Les locataires et leurs voitures étaient partis progressivement tout au long de la matinée. Les occupants de mon appartement avaient arrimé leurs bagages sur le toit de leur véhicule et, après un bref au–revoir, avaient décampé, le terme employé traduit exactement leur état d'esprit à cet instant. Quant à moi, je n'arrivais à me résoudre à quitter l'immeuble sans me préoccuper du sort d'Avyel. Il résidait au premier étage, au numéro cent neuf. Moi, j'occupais le trois cent vingt-quatre. À présent, j'étais seule dans l'immeuble, appelé « La Barre » , l'immeuble était un long parallélépipède de deux cents et quelques mètres de long pour trois étages de hauteur, il coupait littéralement la vue de l'immense plaine qui s'étalait au centre du pays. Ce surnom avait été préféré à son nom véritable qui était « Ondulations résidence ». Son architecture nouvelle le faisait ressembler à une tôle ondulée en raison des renflements, ou avancées de verre correspondant chacune à la partie séjour des appartements et de ses retraits intermittents, pourvus de balcons, qui faisaient suite à la partie repas. À l'origine, cet aspect inusité de l'architecture du pays avait fait couler beaucoup d'encre ; puis, on l'avait baptisé selon le point de vue public, certainement plus conforme à la réalité. Il va sans dire que la résidence « Ondulations » s'était beaucoup dégradée, et

plus personne, sauf les services postaux n'y voyait plus son patronyme premier mais celui, plus réel de « La Barre ».

Je savais qu'Avyel demeurait encore, avec ses compagnes Tillia et Leah, prisonnier de la résidence. En fait, ils en étaient, avec moi, les derniers résidents. Si j'étais libre de mes mouvements : sortir, rester ou m'en aller ; il n'en était pas de même pour eux. Face à l'immeuble, des rangées de journalistes les guettaient, et aussi certainement, des tireurs embusqués qui n'attendaient qu'un signe des précédents pour donner l'assaut. « La Barre » semblait devoir être leur dernière demeure. Avyel était mon ami et j'aimais aussi ses compagnes. Je me devais de les aider, avais-je pensé le matin même, lors du départ de mes compagnons. Qu'allaient-ils devenir dans cet immeuble énorme, coupés de tous secours ?

Je regardais par la baie vitrée, mais, aucun mouvement n'apparaissait à l'entour. Nous savions tous qu'ils étaient là, planqués, invisibles à notre vision humaine, et cependant au moindre mouvement de fuite, ils surgiraient et ce serait le carnage.

Dans la mesure où je n'étais pas visée, je devais aller voir Avyel et ses compagnes, je redoutais le lent égrènement des journées d'attente, si corrosives pour les nerfs. Je descendis par la plus proche volée d'escalier, puis à l'étage suivant, je m'avançais le long du couloir sinistre ponctué de portes d'entrée numérotées. Pensant être presque au niveau de la première dizaine, je sortis par un palier voisin, et quelques pas me permirent d'atteindre la porte de mes amis. J'écoutais d'abord, l'oreille collée au battant. Le silence me décida : un coup, puis trois ; on ouvrit. Le spectacle était tel que je l'imaginais : Avyel, soudé au mur, faisait face à la grande baie,

assez loin pour que sa présence ne soit pas décelée, ses deux compagnes effondrées sur les lit superposés accrochés en deçà. Des canettes jonchaient la partie séjour, mais j'étais sûre d'en trouver autant dans le coin repas. Aucun ne bougea à mon arrivée sauf Tillia qui dégringola du lit supérieur pour me regarder de ses yeux vaincus. Je m'approchais doucement de ces trois êtres aux abois, aucun n'osait affronter mon regard.

- Pourquoi es-tu resté ? me demanda Avyel.
- Pourquoi t'abandonnerai-je ?

Avyel hocha la tête, toujours sans me regarder, il me montra une bouteille. Ce n'était plus la solution, mais c'était l'alternative pour en finir, la mort était pour eux inéluctable. Je regrettais aussitôt d'avoir oublié d'aider à adoucir leur détresse. Je repartis donc, en prenant toutes les précautions pour ne pas être repérée : les armes nouvelles de détections se font fi des parois de béton. Passant par les sous-sols, remontant et redescendant, je revins chez moi : il me restait deux bouteilles, que je pris sous chaque bras, mais au moment de claquer la porte, je pensais qu'il fallait manger. Hélas, mes compagnons avaient nettoyé le frigo avant de partir. Je jetai un œil dans la poubelle et trouvé quelques légumes, il y en aurait assez pour ce soir, car l'angoisse nouerait tous les estomacs, mais il fallait se forcer. Je raisonnais déjà en captive.

Mon retour fut aussi compliqué : attisé par la peur, mon esprit me suggérait tant de détours, que je me perdis dans mon propre dédale. Je dus reprendre mon calme pour m'orienter, et je fus affolée par mes méandres qui pouvaient faire accroire à mes amis que j'avais décidé de partir ; ce qui aurait été pour moi la solution sage : mais, peut-on laisser ceux que l'aime, seuls, dans l'attente d'une mort programmée ?

Je ne réfléchissais pas sur la justesse ou l'injustice de leur sort : c'était le sort, il n'y avait ni perdant ni gagnant, c'était la loi,

tantôt bonne pour les uns, tantôt cruelle ; mais, telle est la vie ; pas de révolte inutile, il faut s'y soumettre. Nous le savions tous : car tous, sauf moi, étaient partis. Mais, ils n'étaient pas les amis de ces trois-là. Je me devais de rester; les laisser seuls soutenir le siège face à la grande faucheuse aurait été lâche. Cependant, mon sacrifice n'avait que la valeur d'un geste aimable, dans la mesure où je ne craignais rien. Je n'avais jamais eu l'étoffe d'une héroïne.

Partie II

Je coupais les poireaux, prenant bien soin d'enlever les parties fanées ; et je me mis à songer que, dans quelques jours, nous serions là à fouiller les poubelles à leur nécessaire recherche. Un mot taraudait ma conscience : « Scorbut », il était indispensable de se procurer des vitamines. Tilia, qui m'aidait, ne disait rien ; mais, sa parcimonie dans le nettoyage des légumes, montrait avec éloquence, sa peur de l'avenir. Nous évitions de nous regarder et, surtout, d'observer Avyel et Leah téter, par petits coups, leur bouteille d'alcool comme si leur vie en dépendait. Avyel avait, à l'heure exacte, baissé les stores des fenêtres et fermé les épais rideaux, prenant bien soin de laisser quelques lampes faiblement allumées, afin que, dehors, on sache bien qu'ils étaient toujours là. En fouillant dans les placards et le frigo, je notais que les provisions n'avaient pas été renouvelées avant que la décision de leur bannissement fût connue de tous comme d'eux-mêmes. En avaient-ils senti venir l'horreur et s'étaient-ils réfugiés dans le déni, ou, au contraire, en étaient-ils restés totalement ignorants comme des agneaux innocents ? Comme pour tous, la surprise avait été telle que nous n'avions songe qu'à préserver nos vies. Les commandements tombaient sans que nous les comprenions, sans que nous les anticipions ; c'était la loi, nous gravissions des échelons et les dégringolions sans que notre désir et notre

volonté y contribuât ; se soumettre aveuglément à cette force inconnue qui dirigeait nos vies était notre lot.

Je trouvais un peu de riz que nous fîmes gonfler, ce fut notre repas. Leah restait prostrée, je comprenais son attitude : elle venait d'être admise dans la Famille d'Avyel et de TIlia, heureuse de son sort, lorsque cette condamnation brutale, l'obligea à partager leur tragique destinée. Il n'y avait pas de recours possible ni d'argumentation, car il n'y avait pas de procès, c'était ainsi : innocent ou coupable selon des décisions brutales et sans appel.

Nous mangeâmes avec beaucoup de bonne volonté, chacun de nous perdu dans ses songeries oubliait les autres. A la fin de cet intense effort de mastication, Avyel prit la parole :

- Merci, Ella, pour cette sollicitude, pour ces soins, ce repas, qui nous font croire à un sentiment plus fort que notre loi aveugle. Mais tu dois retourner chez toi, à présent, il faut partir, tu ne peux rien pour nous, comme, nous-mêmes, ne pouvons rien pour toi. Vas.

- Mes compagnons sont partis dans notre voiture ce matin. C'est tout. Que veux-tu que je fasse ? Où irais-je sans véhicule ? La plaine est vaste, la poussière m'aura étouffée ou brûlé les yeux avant que je n'atteigne la grande Cité.

- La loi y pourvoira, laisse-nous maintenant.

Je me levai et les embrassai tous les trois. De retour dans mon séjour, je me sentis étrangement soulagée comme si j'avais échappé à un grave accident, et, je décidais de partir le lendemain. Il n'y avait plus rien que je pusse faire pour eux. Je savourais pendant de longues minutes cette impression incroyable de bien-être que je n'avais plus ressentie depuis la proscription de la « guénéria », ou « famille » d'Avyel. La peur m'avait rongée, diminuée, affolée et le retour dans ce cadre

ordinaire m'apaisait, mon corps se détendait et je m'endormis. Je fus réveillée par l'ouverture automatique des stores qui laissèrent pénétrer la lumière rougeâtre à laquelle nous étions habitués. J'eus du mal à me souvenir de la journée précédente : je devais partir, car qui pouvait me promettre d'être écartée de la condamnation qui frappait ceux que j'aimais ? Il me fallait donc songer à quitter la Résidence : je sortis ma tenue d'extérieur : combinaison en matière in tissée qui protégeait de la chaleur ou du froid, et enveloppait tout le corps et pourvue d'un épais hublot, permettant la vue à longue distance et protégeant les yeux de la poussière. Devant la Résidence s'étendait une vaste esplanade en forme de demi-cercle, de larges marches lui conféraient une allure aristocratique si l'on ne tenait pas compte de leur décrépitude. À l'arrière, les résidus d'un parc alignaient des troncs noircis et défoliés, sur un sol dépourvu de végétation et recouvert de cette poussière rouge portée par les vents du Sud. Mes bagages avaient été préparés avec ceux de mes compagnons et je n'avais plus qu'à choisir de quelle manière j'allais retrouver les autres : les non-proscrits. Sortir par l'issue avant montrait mon désir de les laisser à leur sort et je serais vite recueillie et emmenée loin d'ici par ceux qui nous surveillaient derrière l'épais nuage de poussière rouge, la ''générai'' condamnée assisterait à mon départ sans animosité, sans révolte. Sortir par l'arrière aurait pour moi un résultat identique, mais mes amis ne me verraient pas partir, je serais déjà effacée par le brouillard pourpre lorsqu'ils en prendraient conscience.

Une bonne tasse de café m'aiderait dans ma réflexion. Je commençais à fouiller dans les placards, rien, il ne restait rien ; ma « généria » avait tout enlevé pour être bien assurée de mon prochain départ. Après une nuit de discutes et de disputes, ils m'avaient laissé croire que j'avais gagné ma cause, mais n'avaient négligé aucun élément pour être vainqueurs de mon

entêtement d'idéaliste ignorante de la vie. Une rage sauvage s'empara de moi, je m'attaquai à tout ce qui me tombait sous la main, je brisais et déchirais ce qui était possible de l'être ; je me mis à hurler si fort que je pensais que quelqu'un viendrait de l'extérieur mettre un terme à cette pantomime. Mais le silence succéda à mes cris, j'étais seule dans la résidence. Je sortis sur le palier, personne. Sans chercher à cacher mes allées et venues, je me promenais le long des couloirs vides : le sol commençait à recéler des agglomérats de diverses saletés : le personnel de nettoyage allait-il passer ? Sinon, ce serait la fin de la Résidence.

Poussée par une extraordinaire audace, celle qui nous vient quand on sait que tout est fini, celle de la connaissance de l'inéluctable, je tournais le loquet d'un appartement au hasard et la porte s'ouvrit, je m'avançais avec précaution, et fouillais les placards, ils débordaient d'épicerie, et, hormis le frigidaire bien vide, le département congélation débordait de pièces de viandes et de légumes. Ils étaient partis comme en vacances, pour revenir quelques jours plus tard. Un espoir insensé me saisit violemment : ils avaient été avertis que cela ne durerait pas. Je visitais fébrilement un autre appartement, puis un autre et un autre encore. Tout n'était pas encore perdu : les résidents avaient conservé l'essentiel, mêmes des vêtements encore neufs, ils pensaient donc revenir…

Partie III

Cette remarque porteuse d'un espoir fou : « ils allaient revenir… » fit naître en moi une tornade de sentiments irrationnels. Je courus sans crainte de me faire remarquer jusqu'à l'appartement d'Avyel et de sa "Généria". Je frappai violemment et poussai la porte dans un même mouvement d'ivresse… trois armes me tenaient en joue, 3 hommes tenaient

ces armes… Puis, au-delà, apparut Avyel, l'air contrarié ! Avyel…l'air contrarié ? Mécontent ? Oui ! Il m'interpella sans aménité : :

- Tu devais partir ce matin, Ella… Tu n'es plus la bienvenue, comprends-tu ?

J'ouvrais les yeux tous grands, tellement écarquillés que j'avais l'impression d'absorber, dans sa totalité, la scène qui se déroulait devant moi.

Je ne répondis pas à Avyel, je ne comprenais pas : les armes… Avyel contrarié… ses paroles. Où étais-je ? Cette vie, ce moment n'étaient pas les miens. Je n'en voulais pas. Les yeux toujours béants vidés de leur expression, la bouche entrouverte sur une réponse qui n'arrivait pas à se formuler, j'étais un pantin, une marionnette sur laquelle je n'avais aucun pouvoir. Mais qui tenait les ficelles ? Qui étais-je ? Que se passait-il enfin ?

Les hommes me tenaient en joue : pourquoi ? Avyel ne voulait plus de moi : ses paroles s'enfonçaient comme des lames pour lacérer mon cœur…

Avyel se déplaçait dans la pièce, ses allers-retours étaient assurés, il n'avait plus l'air inquiet comme auparavant. Il discourait posément :

- Ella, tu as été mon élève, et je connais ton esprit… timoré, tatillon, sans envergure…

Chaque adjectif me tuait… mais parlait-il de moi ou d'une autre ? Qui était ce "moi", immobile et hébété face à lui, mon ami ?

… Ella, tu n'étais pas née à l'époque de la Grande Vague qui a ravagé nos côtes et détruit nos ports. Mais tu en as entendu parler, puis de la grande sècheresse qui a ruiné la plaine cultivée et l'a transformée en désert. Depuis le gouvernement

de notre cité choisit les meilleurs éléments pour trouver des scientifiques qui travaillent à améliorer la vie de ce pays. Tu as fait partie des « élus », mais tu nous as déçus… Tous !...

Avyel se tut et s'immobilisa, son regard allait au-delà de la fenêtre, revisitant un passé encore récent : le mien, mon arrivée à la « Barre », ma Généria imposée avec laquelle je n'avais jamais eu trop d'intimité, que je survolais, que je supportais…

- J'ai souvent discuté avec les membres de ta Généria, ils s'affolaient de l'Énigme que tu représentais pour eux. Tu n'en avais pas conscience. Tu n'avais pas de rêve, tu subissais, obéissais sans essayer de libérer ton esprit. Tu n'étais qu'une petite fonctionnaire de la « pensée », jamais innovante mais sérieuse, étouffée par je ne sais quel « surmoi ». Qui étais-tu ?

Tous ici, nous nous posions la question, qui se cachait derrière cette façade lisse et agréable. Tous nous nous méfions de toi… Profil d'espionne… Trop parfaite, donc totalement suspecte…

Je ne réagissais pas à ce procès. Il s'agissait d'une inconnue : je n'avais rien à répondre à son sujet.

Moi ? J'avais toujours eu à cœur mon travail de recherche, il avait été vain jusque-là, certes. Mais il pouvait s'épanouir d'un coup, les découvertes si précieuses se font, au hasard, d'un ensemble de recherches : une étincelle jaillit. J'étais encore trop jeune, je n'avais pas eu assez de responsabilités donc de possibilités d'aller au-delà de ce qui m'était demandé… Je ne pouvais parler.

Allais-je me retrouver sans défenseur, vouée à une condamnation sommaire ?

Et Avyel discourait toujours allant et venant dans la grande pièce comme dans une salle de tribunal. Hypnotisée par son va et vient régulier en accord avec le rythme lourd de son discours,

je n'avais pas eu la lucidité de réagir, de regarder, d'observer la situation dans laquelle je me trouvais.

Un effort inouï de concentration me fit tourner les yeux vers les hommes armés qui me tenaient toujours en joue. Des disciples d'Avyel. Je les reconnaissais pour les avoir vus dans la "Barre" mais dans des services autres que le mien. La colère souleva en moi une vague violente et destructrice :
- Avyel tais-toi et explique-moi la situation.

Ma voix tonna dans le silence brusquement revenu. Immobilité brutale d'Avyel. Silence…

L'interruption du Réquisitoire montrait une volonté de me défendre, nouvelle et bien réelle. Ma voix n'avait pas tremblé ; grave, mesurée, elle attestait ma compréhension infinie.

- Ella, comment oses-tu ? Jamais tu n'as répondu à mes sollicitations, bien sûr, faites à mots couverts ou codés. Ta Généria n'a eu de cesse de t'ouvrir les yeux, sur la situation nouvelle, la possibilité de renverser un pouvoir obsolète, pour le Bien de Tous. Tu t'enfonçais, me disaient tes proches, dans le refus, le déni, accrochée aux valeurs anciennes et stériles depuis longtemps…

La diatribe continuait, mais je n'écoutais plus, un doute m'envahissait. Mes proches m'avaient-ils « réellement » mise au courant, avais-je réellement « refusé » de saisir les « indices codés » ?

Bientôt, affluèrent dans mon esprit, toutes les âpres discussions avec ma Généria. Discussions volontairement absconses. Je compris que l'on m'avait délibérément écartée de la réalité. J'étais un danger. Mon poste était important. Ils le voulaient - surtout mon compagnon - se tailler la part du lion dans une révolution à venir. J'avais été trahie. Et c'était moi qui devenait

le « traitre », on ne pouvait rêver mieux comme évincement radical !!!

- Je ne voulais pas te condamner pour naïveté et rigidité d'esprit. Tu aurais dû partir ce matin. Les autres résidents reviennent en masse. Tu n'es plus admise dans notre nouvelle vie, tu n'y as plus ta place, tu l'as refusée. C'est trop tard !

Un homme leva son arme. C'était la fin. C'était la mort. Déjà une vague rumeur emplissait les couloirs du bâtiment déserté. Ils revenaient.

Je regardais l'arme. Être digne. C'est moi qui avais été trahie. « Tu n'y as plus ta place », fut ma dernière et consolante pensée.

Silence

(Suivre un auteur, en 2 parties : février et mars 2015)

Partie I

Comment cela avait-il commencé ? Quels propos futiles furent à l'origine de ce chaos ? Chaos ! Il n'y a pas d'autre terme pour définir ce qui s'est passé.

Maintenant il hurle et sanglote dans sa chambre capitonnée.

« Comment cela a-t-il commencé ? » a demandé le juge. Alors il a expliqué… expliqué longuement, d'un seul souffle pendant des heures ; et, il est désormais là, déversant sans interruption une avalanche de mots ponctués de cris inarticulés et de hurlements rauques…

La vaisselle dans l'évier, Hélène les mains mousseuses, la radio en sourdine et lui, parcourant le journal… Tels sont les éléments de son chaos…

À cette époque-là, ils étaient organisés et normalisés ; par quel démoniaque coup de pouce du destin ce tableau banal devint-il la genèse du drame ?

Hélène bavardait… des petits riens… agacé, il s'écria : « Pour l'amour de Dieu, tais-toi ! ». Hélène pâlit, ouvrit la bouche un court instant, puis la referma sans mot dire. Dès lors Hélène se tut pour toujours. Pour toujours !

D'abord, il n'avait pas senti l'aspect définitif, irréversible et tragique de ces lèvres closes.

« Elle boude, pensait-il, jouissons d'un peu de paix ». Mais le lendemain Hélène ne parla pas. Elle ne semblait cependant pas fâchée, souriait même de temps en temps. Troublé, il n'osa rien dire. Or les jours passaient et Hélène ne parlait toujours pas ! Décidé à mettre un terme à ce mutisme qui détériorait l'atmosphère conjugale, il essaya de lui demander avec « délicatesse » croyait-il, ce qui n'allait pas.

« Que puis-je faire pour te faire plaisir ? T'ai-je peinée ? » Hélène secoua la tête, lui sourit gentiment, mit sa main sur la sienne, mais ne répondit pas !

À son cœur, lui tordant les boyaux. Il alla vomir dans les toilettes ; mais l'angoisse demeurait, alors, la nuit venue, dans l'intimité du lit, il entreprit de la forcer par des caresses et des baisers ; il la sentait détendue entre ses bras et il espéra… Mais lorsqu'il la vit jouir en silence, il étouffa un sanglot. Hélène s'était rapidement endormie sans un mot, il regardait son visage serein enfoui de trois quarts dans l'oreiller, et un froid s'insinuait lentement dans son corps comprimant…

« Hélène, je t'en prie, dis un mot… juste un… s'il te plaît… s'il te plaît, ma chérie, s'il te plaît… ». Et il s'effondrait auprès d'elle en sanglotant.

Le lendemain, il décida de se ressaisir. Il allait l'obliger à parler. Il demeura néanmoins tendu et attentionné, bavarda, quêtant son opinion. Mais elle répondait par un signe et ne parlait pas. Alors il invita des amis. Hélène fut parfaite, charmante, mais ne parla pas. Personne ne semblait d'ailleurs s'en apercevoir. Et il perdit pied : « Tu parleras, dis, tu vas parler ? » criait-il hors de lui. Il la gifla, la malmena, découcha ou rentra ivre. Hélène était triste mais ne disait rien.

« Elle est malade, songea-t-il, il faut consulter un spécialiste ». Ils allèrent chez un médecin, Hélène se portait fort bien mais ne parlait pas. Le praticien ne sembla pas ému par l'histoire ni même intéressé.

Un dentiste les envoya chez un orthodontiste qui les aiguilla vers un orthophoniste, mais nul ne voyait d'obstacle à la fonction de la parole, ni même l'oto-rhino encore moins le psychiatre qui ne parlait pas lui-même, d'ailleurs !

Convaincu qu'il s'agissait d'un acte délibéré de la part de son épouse, une sorte de punition à vie dont il ignorait la cause, il devint enragé : « Tu triches. Tu triches… Mais je t'aurais. Il y a bien des moments lorsque je ne suis pas là où tu es obligée de parler ! » Sur ce, il décida de la suivre : Hélène faisait les courses, un geste, un sourire, un signe de tête ; Hélène ne parlait pas.

Chez le coiffeur, l'esthéticienne, elle lisait, écoutait, approuvait de la tête mais ne disait mot.

Au café avec ses amies, elle était attentive, mais ne manifestait son opinion que par un mouvement ou une mimique. Hélène ne parlait pas ! Sa meilleure amie, habilement interrogée, fut surprise : non ! Elle n'avait pas remarqué, peut-être que oui… non, Hélène semblait toujours la même : « Elle n'a jamais été loquace, tu le sais bien » conclut-elle.

Il crut devenir fou. Non ! C'était ridicule et atroce, il fallait qu'elle parle !

Il réussit un jour à intéresser au cas d'Hélène un jeune psychologue qui la fit placer en observation dans une clinique spécialisée. Mais on dut la relâcher. Bien que n'ayant pas parlé, son comportement était normal. « Normal ! Normal ! » s'écria-t-il ironiquement, « est-ce normal quelqu'un qui cesse de parler, brusquement, un beau soir ? »

Il n'en pouvait plus. Cette aventure était monstrueuse et inconcevable. C'était sûrement un cauchemar ; Jamais, jamais un tel fait n'avait pu se produire depuis que l'homme avait acquis la parole.

Hélène était là, impassible, comme si rien ne s'était défait dans leur vie. Elle ignorait ses yeux suppliants, elle ignorait délibérément sa souffrance. Il n'en pouvait plus !

« Parle, ordure, parle ! Je vais te faire parler », s'entendit-il hurler, fou de colère. Il s'approcha d'elle, la gifla à plusieurs reprises, elle pâlit et lui jeta un regard interrogateur. C'en était trop, trop ! Un brouillard lui submergea l'esprit, il sentit ses mains se détendre et se recourber comme des serres, le visage d'Hélène blêmissait, puis semblait se dissoudre et devenir flou, il ne sentait plus rien ; alors il ouvrit les mains : le corps d'Hélène glissa inanimé, le long du mur. Haletant, il la secouait : « Réponds-mois, Réponds-moi !... », puis il s'écroula à son tour.

Alors, vint le chaos, inexplicable et angoissant comme un mauvais rêve : l'agitation des voisins, les gendarmes, le procès, l'avocat, le juge et cet homme-là, qui était lui, qui gesticulait, qui parlait, qui expliquait sans comprendre, sans se faire comprendre.

Partie II

Le docteur Babitt trace sur son carnet de notes des signes cabalistiques censés représenter son état d'esprit en écoutant discourir son patient : des zébrures comme de violents éclairs sont surchargés de cercles totalement décentrés : « Voilà deux ans qu'il pédale dans la choucroute ! », serait la traduction de ses hiéroglyphes. Il hoche la tête de temps à autre, d'un air pénétré, mais il n'a nul besoin de rajouter des commentaires sous forme d'onomatopées comme « hum…hum… » par exemple, tant la diarrhée verbale de son interlocuteur le plonge dans un abîme vaseux et obscur, à chaque fois, plus vaseux et obscur ; depuis deux ans, deux heures par semaine, son esprit enlisé dans ce magma verbeux, n'arrive plus à comptabiliser le temps passé près de ce patient si inhabituel.

Voilà un homme qui avait eu une vie normale et réglée pendant trente-trois ans et qui, brusquement – parce que sa femme a cessé de parler – à sa demande ! – voilà cet homme qui devient fou furieux et tue sa compagne devenue silencieuse ! Mais le pire : c'est que cet homme-là ne cesse de raconter son histoire et de se demander pourquoi : non pas pourquoi, il a commis cet acte, mais, pourquoi son épouse s'est tue.

C'est là que le docteur Babitt doit intervenir pour remettre les choses dans leur logique, mais il ne peut pas placer le moindre mot, ni même une onomatopée du style « hum…hum ! »

Le docteur Babitt ne peut pas parler, alors il dessine sa pensée ! En face de lui, assise derrière le patient, son assistante prend des notes, ou, peut-être, fait-elle, elle aussi des hiéroglyphes ! Il serait intéressant, après chaque séance, de comparer leurs graffitis et de les interpréter à deux voix ! Mais ce ne serait pas professionnel, même si on peut douter que leur écoute le soit! Ils se quittent après chaque entretien l'esprit enfoui dans la gangue des paroles entendues, mais pas écoutées ; ces paroles

les enfoncent comme s'ils devenaient des objets de plus en plus trapus, petits, écrasés sous le poids du verbe.

Soudain un rayon lumineux troue l'épaisseur du discours : oui, il y a eu un blanc ; désemparé, Babitt lève la tête, l'assistante sursaute : l'homme a changé de posture, il s'incline vers le bureau et fixe son interlocuteur abasourdi, il communique cette information : « … Je crois que c'est un signe qu'Hélène m'envoie… ».

Bouleversés, émus aux larmes, les regards des deux professionnels de l'âme s'éclairent, leurs oreilles sont aux aguets, leurs lèvres esquissent réciproquement un sourire soulagé.

« Oui, reprend l'homme – qui a étranglé sa femme -, une jeune infirmière stagiaire est arrivée dans mon service, elle ressemble beaucoup à Hélène… Je pense même que c'est Hélène qui est revenue pour m'aider, elle a enfin eu pitié, elle vient pour m'expliquer et me sortir de la nasse des questions qui me retiennent prisonnier ici ».

Les regards des consultants se croisent à nouveau, unis dans la même stupéfaction intense. Babitt se ressaisit le premier :

- Non ! Ce n'est pas vrai !... Après deux ans de ressassement le voilà qu'il délire !

- Elle veut me dire quelque chose, repend l'homme – qui a étranglé sa femme-, elle veut m'expliquer, je le sens… Puis le regard de l'homme perd peu à peu de son acuité, il redevient trouble et son corps est repris par ses tics nerveux.

Après la séance, les deux praticiens se consultent brièvement. Ébranlés par la situation inattendue, ils vont aux renseignements. Non, il n'y a pas d'infirmière stagiaire en ce moment ! Dans aucun service ! Ayant irrité et harcelé les personnels administratifs par leur enquête intempestive, les

deux praticiens ne savent comment interpréter la séance : le délire va-t-il opérer une amélioration dans l'état de leur patient ou le faire passer définitivement de l'autre côté du miroir ?

Les séances suivantes sont à la fois étranges et rassurantes. L'infirmière stagiaire – ectoplasme d'Hélène – que seul le mari peut voir, entretient aux dires de celui-ci un dialogue muet, fait de mimiques, de sourires et de longs regards pleins de sens ! En même temps, la parole du patient se fait plus douce, plus lente, plus hésitante : le flot verbal est en train de décroitre. « Il va bien finir par se taire complètement ! », grommelle le docteur Babitt.

En effet chaque séance devient plus paisible, les silences qui entrecoupent le récitatif habituel du patient s'allongent. Le docteur Babitt est saisi par une angoisse soudaine et nouvelle : peut-être préférait-il la logorrhée criarde des années précédentes ? C'est trop brutal pour lui, il faut qu'il s'habitue. Mais son patient ne l'attend pas, chaque jour est une épreuve nouvelle, chaque jour marque son aggravation notable de l'état mutique du patient.

Le docteur Babitt fulmine intérieurement. Il reprend ses graffitis : maintenant ce sont des cercles qui s'enchevêtrent, on dirait de gros mollusques qui défilent en rang serré. Comparativement au langage de son patient, le langage des signes du docteur Babitt montre une analogie flagrante : pendant les silences, les mollusques s'arrêtent brutalement et reprennent leur défilé après un blanc graphique mathématiquement équivalent à la longueur du silence verbal.

Les séances s'écoulent, les mots de l'homme – qui a étranglé sa femme parce qu'elle ne parlait plus – ne se bousculent plus, ils apparaissent ponctuellement rompant de longs silences. La mécanique s'est inversée : les graffitis du docteur Babitt ressemblent à un encéphalogramme plat, brisé de temps à autre,

avec netteté, par des sortes d'extrasystoles, comme des fers de lances, comme des cris jetés sur le papier, comme des interrogations furieuses sur le mode exclamatoire, ou l'inverse !

Babitt enrage car l'autre est en train de se taire, inexorablement comme une lampe qui s'éteint. Maintenant, c'est lui, Babitt qui parle, interroge, de plus en plus anxieux ; ses paroles sont comme des fers de lances, des points d'interrogation, des points d'exclamation qui crèvent les blancs des séances.

À l'hôpital, le silence de l'homme – qui a étranglé sa femme – soulage le service. L'homme est calme et serviable quoique muet. Tout le monde se sent plus gai, plus tonique ; l'atmosphère est légère. Même les autres malades en profitent. Ce constat accable Babitt, le déstabilise ; car il lui semblait avoir plus d'envergure face à un malade déchaîné. Babitt se secoue pour se raffermir.

Il devient plus sec avec son malade qui lui répond par un sourire désarmant, mais muet ; c'est insupportable ! Inacceptable ! Intolérable ! Il a envie, furieusement envie, de le secouer pour lui faire sortir les mots de la bouche ; alors il s'en va en gesticulant à travers les couloirs, l'air méchant, grommelant des phrases inarticulées, le ton de sa voix grimpe dans les aigus : c'est lui qui fait peur !

La situation se détériorait au fil du temps, il fallait agir ; on proposa une mutation à Babitt qui refusa à grands cris, même le repos suggéré fut rejeté dans une crise de colère.

SI…

Babitt était seulement un personnage de papier, le narrateur logiquement l'aurait poussé, lors d'une crise de rage, à étrangler son patient en lui hurlant ses propres phrases dites à Hélène : « PARLE ! Mais tu vas parler ! ». Le récit aurait ainsi trouvé sa fin naturelle et logique !

Mais… Le docteur Babitt est un scientifique, son patient, objet d'étude et sujet de livre, ne va pas lui échapper à cause d'une histoire totalement délirante !

Ainsi, cette idée le poussa à s'acharner sur son travail, et sur tous ceux qui l'approchent ; ainsi, au bout de quelques années de souffrance silencieuse, son épouse épuisée le quitta, retourna à l'autre bout de la France vivre chez ses parents, ses enfants quoique jeunes se retrouvèrent en pension, il perdit progressivement tous ses amis… mais l'homme – qui avait étranglé sa femme – ne parlait toujours pas !

Amer, accablé, et sans forces, Babitt accepta une mutation dans un service lourd : et là, reprenant toute sa carrure, Babitt redevint le docteur Babitt que tous connaissaient : un homme maître de lui, légèrement cynique. Le docteur Babitt ne se construisait que face à la violence !

Cependant, tout au fond de lui-même, Babitt reconnaissait que le silence l'avait vaincu.

Une amitié

(Suivre un auteur, en 3 parties : avril, mai, juin 2015)

Partie I

Mémoire… souvenirs… un écheveau de silhouettes, de visages ou de paysages entremêlés.

Si imbriqués les uns dans les autres, ternis par la poussière du temps que seul en subsiste un magma terne et grisailleux. Mais, parfois surgit un fil plus clair ou plus sombre, l'esprit s'en saisit, le tire et dévide la pellicule où s'accrochent des lambeaux de vie à demi-effacés, et là, soudain, surgissent une image, un évènement qui ont marqué notre passé. Les souvenirs affluent, et le passé reprend corps.

Je me vois, moi, à l'âge de onze ans environ, hissée sur un amas de rochers gris qui dominaient la rivière limpide et chantante. Et toute cette lumière irradie le souvenir amer de cette amitié perdue, négligée par la vie, oubliée par ma mémoire…

J'escaladais souplement les rochers pour atteindre la source où je puisais, chaque jour, dans de grandes bouteilles, la boisson quotidienne.

Le ciel de fin d'été était comme en Provence, d'un bleu limpide et soutenu, dénué de nuages. Les eaux transparentes de la cascade, le reflétaient et en réfractaient et en multipliaient la lumière.

À contre-jour, les silhouettes des touristes n'étaient plus que des graffitis noirs et mouvants. Au-dessus de moi, j'aperçus une forme juvénile : short et cheveux courts : fille ou garçon ? Mais les petits pieds qui s'accrochaient maladroitement aux rochers offraient des ongles joliment peints en rouge vif. Je relevais la tête, et la vis, forme sombre et tanagra menu comme finement sculptée dans un bois exotique. Elle avait de jolies jambes ; mollets et cuisses ronds et fermes, des petits seins pointaient sous le maillot clair qui enserrait son buste. En l'observant, je songeais à Sylvie, la sylphide de Nerval.

Fascinée, je lui souris, elle entrouvrit timidement ses lèvres enfantines. Elle avait jeté de côté ses sabots de bois verni, pour mieux prendre pied sur la surface glissante et chaotique de la roche.
- Veux-tu, lui dis-je, me donner ta gourde et je la remplirai.

- Merci, me répondit-elle, je « vous » en serais reconnaissante, j'ai peur de ne pas être chaussée pour cette escalade.

Sa politesse me fit grande impression. J'étais subjuguée… Oh ! Comme je me sentais pataude avec mes vêtements mal arrangés, mes grosses chaussures de sport, mes cheveux tirés en queue de cheval, d'où s'échappaient des mèches

frisottées… Moi, le garçon manqué et elle, face à moi, l'incarnation de la féminité pré-adolescente. J'ignorais alors l'expression « Lolita ».

Elle me tendit sa gourde, je la remplis sans oser la regarder en face, elle était la créature du soleil, la nymphe de la fin de saison… Mon cœur battait plus vite… Je la lui rendis, et avec une hardiesse qui m'étonna moi-même, je lui offris :

- Voulez-« vous » m'attendre, je remplis mes bouteilles et je vous conduirai au village en passant par les prés : le chemin sera plus facile…

Elle acquiesça : « je m'appelle D……., je suis en vacances chez ma grand-mère ».

Je remontai sur la roche en essayant d'être gracieuse, je lui tendis la main.

Nous avions la même taille, même âge, et ce que je n'imaginais pas : la même corpulence. J'étais éblouie, séduite… Le soleil au zénith nous enveloppait d'une lumière que la fin de l'été adoucissait.

Tandis que des colchiques mauves tachetaient l'herbe drue, nous allâmes à travers champs jusqu'au petit pont de bois qui enjambait la rivière plus calme et plus étale.

La conversation fut aisée ; arrivées au village, nous nous séparâmes en promettant de nous revoir…

Partie II

Surexcitée, je rentrai en hâte à la ferme et racontai à la famille cette rencontre exaltante. Mes cousins rigolèrent, vaguement intéressés : les amies que j'avais présentées étaient reparties au bout d'une heure, terrorisées. Jouer aux indiens en se battant, se coloriant les joues et grimpant aux arbres, n'étaient pas de leur domaine de filles à poupées, et à jeu de marchande ; ni les

parties de cachette dans les bois profonds où le soleil n'arrive pas lui-même à percer les épaisses ramures des sapins.

Donc, je restais seule avec eux, car leurs jeux me semblaient ô combien plus intéressants, mais j'avais besoin, dans cet univers masculin, d'une amie, d'une âme sœur, car à onze ans la distance entre les garçons et moi, s'accroissait et je me sentais souvent seule, comme étrangère à eux, nous qui avions été si unis dans l'enfance.

Mes parents prirent des renseignements auprès du curé qui connaissait la grand-mère. Et je pus inviter ma belle amie à venir jouer avec nous.

Je me souviens d'un visage simple et clair, traits bien dessinés avec des yeux de chat ; d'un marron clair brillant et subtil, je disais qu'elle avait des yeux dorés et qu'elle devait voir la nuit. Je me souviens de ses chevilles si fines, avec un mollet bien galbé, enfin sa silhouette était pour moi à la fois source d'étonnement, et d'un sentiment d'infériorité : donc d'admiration et d'envie.

Et je me souviens de ses mains ! Avec des ongles longs parfaitement ovales, bien entretenus, alors que les miens coupés à ras étaient souvent noircis et salis par la terre sur laquelle j'avais rampé, ou cassés aux écorces des arbres sur lesquels j'avais grimpé.

***

Les garçons l'acceptèrent vite, curieux de savoir jusqu'où elle pourrait tenir avec eux et endurer leur rudesse. Elle vint se serrer contre moi, sa protectrice, et puis tout se passa bien, durant nos longues errances à travers champs et bois, jamais elle ne se plaignit. Plusieurs fois, les garçons épatés lui proposèrent de la prendre un peu sur leur dos pour qu'elle se repose, elle déclina en souriant. Bien sûr nos courses folles furent ralenties par respect pour l'étrangère si courageuse…

Étaient-ils sous le charme ? Je ne sais pas s'ils la trouvaient jolie, mais pour moi, elle représentait tout ce que j'aurais voulu être : « décrassée de la paysannerie ! »

Nous partions souvent ensemble pour bavarder, se confier, nous étions toutes deux au collège, pensionnaires chez les religieuses et nos avenirs n'allaient pas au-delà de quelques mois : la rentrée, l'année scolaire et on faisait silence sur les prochaines vacances, où, sans se l'avouer, on espérait bien se retrouver.
Quelques fois on se tenait la main, moi, imitant sa démarche : je cheminais à ses côtés à petits pas élégants. C'étaient des moments merveilleux : seules, dans la nature amie, les fayards pointaient déjà des bulbes rouges sur leurs feuilles, c'était la fin de l'été… nous étions heureuses, complices…

Nous avions l'habitude, en bande, de traverser un tunnel construit, autrefois, pour une voie ferrée qui n'avait jamais vu le jour. Trois kilomètres dans l'obscurité, à se cacher, quand survenait une voiture, dans les anfractuosités ménagées pour les secours : le tunnel était interdit aux piétons. C'était notre quête du Graal.

Au bout d'une heure environ, nous débouchions de l'autre côté de la montagne. Le côté ensoleillé : les adrets. Là un incommensurable chaos de pics montagneux et de précipices, formaient un cirque préhistorique, avec de rares végétaux, des genêts, et, surtout, des herbes folles et drues. Nous descendions tout au fond du val : rude glissade, sur les fesses, les genoux ou les mains dans une verticalité éprouvante. Et là, au fond, le ruisseau formait un gourd inaccessible aux humains, un plan d'eau de quelques dizaines de mètres qui nous appartenait totalement.

Dès notre arrivée, nous quittions nos vêtements, et nous nous jetions à l'eau. On s'éclaboussait, on riait, on sautait du rocher

le plus haut, c'était innocent, sans problème. J'avais craint que mon amie ne soit gênée et j'étais restée en dehors, près d'elle.
- Pourquoi on en fait pas autant ? me dit-elle

- Tu voudrais te déshabiller, toi aussi ?

- Ne me dis pas que tu ne le fais pas quand tu es avec eux ? Alors, on sera deux !

On était deux, nues avec les garçons à rire, plonger, se faire dorer au soleil sur les roches blanches en écoutant le frais murmure de l'eau qui cascadait de bloc en bloc, jusqu'à s'abîmer dans la « marmite » de sorcière que formait le gourd.

Notre été fut ensoleillé, frais, tellement beau et secret que nous n'avions pas de mots pour en parler, blotties l'une contre l'autre, dans l'herbage dru.

On se retrouvait dès l'après-dîner et on revenait après l'angélus. Chaque jour nous unissait un peu plus que la veille, et au jour le jour, grandissait notre amitié.

Partie III

L'automne vint à pas feutrés, sans que nous en ayons conscience. Il y avait d'autres jeux, d'autres proximités. Nous avions changé : moi, moins garçonne et elle, moins citadine. Nous nous promenions main dans la main, à travers le village, amies reconnues et saluées par jeunes et vieux…

Mémoire, ô étrange mémoire, cette amie dont le souvenir déverse tant d'images intenses et lumineuses, quel était son prénom ? Il sonnait haut clair comme un appel à la joie et à l'insouciance !

En écartant et triant tous les fils entremêlés de mon passé à la fois si pauvre et si riche, seuls les jeux de lumière reviennent : les éclats du soleil réverbérés par les rochers, l'obscurité inquiétante du tunnel, le délicat soleil d'automne rebondissant

sur les feuilles rougies des fayards… oui, elle n'est pour moi qu'une image de clarté, d'intensité diverse à la mesure de mes sentiments.

L'automne était là et nous nous quittâmes. Chacune regagna sa pension. Nous nous écrivîmes un peu, mais les religieuses lisaient nos lettres et nous ne pouvions pas communiquer à notre gré.

Aux Pâques suivantes, mon amie me dit qu'elle allait venir en juillet ou en août. Je l'attendais…

En juillet, j'appris par le curé que la grand-mère arriverait en août avec deux de ses petits-enfants, j'espérais…

La grand-mère vint mais sans mon amie qui était partie en Angleterre dans un centre linguistique. Je trouvais que c'était une punition, bien cruelle. Où s'amuserait-elle plus qu'ici, avec nous ?

Je reçus une carte. J'en envoyais une autre censée illustrer nos folles escapades.

Puis, le fil déjà ténu de notre amitié s'abolit doucement. L'école exerçait pour moi des séductions nouvelles, les examens me tenaient en haleine.

J'avais alors seize ans, lorsqu'un de mes cousins me dit :

- Ton amie est déjà mariée, le savais-tu ?

C'était pour moi inconcevable…

- Qui te l'a dit ?

- Sa grand-mère qui est venue pour la saison.

- C'est sûr ? C'est bien sûr ?

Je ne savais comment réagir.

J'en parlais à ma mère, qui me proposa de lui offrir un cadeau. C'était un évènement grave et délicat, finalement j'optais pour

une nappe à thé (elle était allée en Angleterre) et ses six serviettes en dentelle du Puy.

Un soir, j'apportais le cadeau à la grand-mère. Nous babillâmes un moment et elle me fit comprendre que le mariage avait été une nécessité. Ce que tout le monde avait compris sauf moi… Elle avait épousé un gentil mécano qui reprendrait le garage familial.

Je devins triste sans raison. La plupart des cousins partait pour la guerre, ils ne restaient plus que les jeunes, et, aux courses folles dans la nature, succédaient des courses folles à moto. C'était toujours excitant, mais je me sentais vite de trop.

Mes cousins me firent sentir qu'il y avait d'autres filles à promener que leur cousine, et je fus abasourdie de découvrir que d'autres jeux remplaçaient les nôtres, ce que mon obsession des jeux virils et mon engouement pour mon amie avaient dénié.

J'eux dix-sept ans, je venais d'obtenir mon bac et songeais avec fierté à la possibilité d'aller à « la Fac ».

Un jour, cet été-là, en traversant la place du village, j'aperçus une jeune femme, extrêmement mince qui criait le nom d'un enfant.

Je m'approchais et la reconnus, nous nous reconnûmes. Même étonnement douloureux, et nous ne pûmes nous épancher car, nerveuse et inquiète, elle m'expliqua que son fils de dix-huit mois s'était sauvé, je la rassurais, il ne pouvait aller bien loin.

- Mais il n'est pas comme les autres, il ne répond pas. Il est autiste !...

Elle était au bord des larmes.

On aperçut le petit près de l'église, elle le rattrapa comme s'il allait disparaître à jamais. Alors l'enfant se mit à hurler, à se rouler par terre, en s'arrachant les cheveux.

Elle le tenait serré contre elle malgré les coups qu'il lui assénait, elle me dit avec un désespoir sauvage : « c'est une maladie mentale, en as-tu entendu parler ? Toute la vie il sera ainsi, il n'y a pas de remède ».

Des larmes coulaient doucement sur ses joues, je m'aperçus qu'elle avait vieilli. Comment peut-on être vieille à dix-sept ans ? Ses joues rebondies étaient devenues flasques, sur le front, des rides d'anxiété s'installaient déjà. Où étaient la finesse et les rondeurs qui m'avaient tant séduites ?

Trop tôt elle avait été rejetée à jamais à côté de la vie, loin de l'éclat de la jeunesse, loin de l'insouciance qui aurait dû être son lot.

Elle partit sans me dire au revoir.

Je ne la revis plus, elle était rentrée chez elle. Le village était trop dangereux pour l'enfant.

Il y a de cela bien un demi-siècle, la vieille dame que je suis, qui a vécu bien ou mal selon les époques, n'oubliera jamais ni la jolie fillette qui m'apparut un jour d'été nimbée de soleil, harmonieuse silhouette gravée au fond de mes souvenirs, ni la jeune femme traquée par les soucis et les chagrins qui outrepassaient ceux de son âge.

Image ensoleillée et image fanée, retourneront toutes deux dans un des tiroirs de ma mémoire.

« *et quand souvenance en ai, peu s'en faut que le "cœur ne me fend"* » !

Meurtre au Château

(Suivre un auteur, en 3 parties : décembre 2015, février et mars 2016)

Au lecteur : cette histoire est une fantaisie que la vue des ruines du château a suscitée. Mais si les lieux ont pu exister, les personnages sont tous, œuvre d'imagination.

Partie I

La nuit. Un bruit mat. Le choc mou de l'eau qui s'ouvre et se referme.
Au bas du précipice, le marais, comme un monstre aquatique, absorbe méthodiquement une masse sombre, tombée du sommet. Cette masse a dévalé la pente raide depuis la chapelle St-Martin. La lune complice l'a suivie. Elle roulait comme un fût de vin, entraînant dans sa chute maintes pierres sèches, quelques éboulis.

Contre la chapelle, une silhouette s'est détachée un instant, penchée sur la crête, elle semble suivre l'événement, puis elle s'esquive en rampant.

Tout est obscur. Le château est endormi. Dans la basse-cour, hommes d'armes et chevaux sont profondément assoupis. Leurs ronflements rompent le silence nocturne. La chouette hulule. « *Mauvais signe, c'est la mort* », songe un soldat qui se rendort. S'éteignent aussi les cierges qui brillaient faiblement à la chapelle. Tout est noir.

Quelques heures avant : « *Le Seigneur de Castillon prend la croix* », « *Messire Guilhem prend la croix* ». Depuis dix mois cette annonce est répétée de village en ville et dans les campagnes avoisinantes ; dans le pays d'Arles.

Aujourd'hui la fête bat son plein au château. Demain Messire Guilhem embarque à Aigues sur la nef française qui va à Jérusalem défendre les lieux saints. Déjà, il y a un lustre le chevalier Robert, père de son épouse Dame Aloïs, est parti et n'est jamais revenu.

Ménestrels et jongleurs se succèdent. Dame Aloïs est assise près de son époux, l'air dolent. Son seigneur s'en va demain pour délivrer les terres lointaines du Christ, dans un Orient de légendes, horribles ou fascinantes selon les paroles de ceux qui en sont revenus.

Discrètement, elle se lève et sort par une porte à l'arrière. Elle se réfugie dans sa garde de robe, et oubliant son chagrin, s'affaire d'un air déterminé, elle plie une large étoffe de lin très douce, et sortant une fiole de son aumônière en répand inégalement le sang qu'elle contenait. La tâche rougeâtre qui s'étend lui arrache une grimace. C'est à une autre tâche de sang qu'elle pense, une large flaque sombre sortant de la tête éclatée de son mari le sire Guilhem ; elle le hait et rêve depuis son mariage de lui écrabouiller le crâne à coups de masse d'armes.

Aloïs a quinze ans, elle a été « vendue » dit-elle au Seigneur de Castillon, orpheline, elle possédait de riches terres même si son lignage n'était pas haut, elle lui apportait puissance en argent et il avait rapidement levé son ost et pris la croix. Et elle ? Sous la férule bienveillante de son beau-frère, le moine Robert, elle pourrait vivre seule commodément mais la surveillance du seigneur des Baux et de sa dame l'inquiète, il a été même envisagé de la mettre à l'abri dans un couvent. Mais de peur que son suzerain ne capte ses biens, Guilhem a refusé, sauvant malgré lui la liberté de son épouse.

Ses atermoiements ont aggravé les mauvais sentiments d'Aloïs à son égard. Grand, bien bâti, brutal, Guilhem ne pense qu'à la guerre. On le craignait, on le redoutait, mais elle le haïssait. Elle espérait fort le départ de ce mari violent qui la malmenait quotidiennement.

Las ! Ce jour, une lune était passée et le sang de la jeune femme n'avait pas coulé. Terrorisée, Aloïs avait décidé de cacher ce fait et de duper ses chambrières. Son mari " doit " partir. Elle

assujettit entre ses cuisses le linge souillé, elle est satisfaite de son stratagème, cela lui évitera d'avoir à subir, cette dernière nuit, les assauts de son détestable époux. Elle regagne la haute salle.

Après la fête, les hommes abrutis par la ripaille et la beuverie s'endorment souvent où ils se trouvent, sur la jonchée ou la paille des écuries. Guilhem de Castillon et son frère jumeau, le moine Robert, veillent et prient à la chapelle Saint Martin. Dame Aloïs les accompagne une longue heure, puis retourne dans la chambrée avec ses femmes.

À l'aube, frère Robert s'en est allé sur sa mule faire de son côté un long pèlerinage pour soutenir l'ardeur de son frère au combat. Au matin, Aloïs monte sa haquenée. En tête de son ost, chevauche Guilhem, sa bannière claque au mistral. Avant de traverser le bras du Rhône, Aloïs met pied à terre, son époux descend lourdement, la baise au front, puis crie « Montjoie » et les hommes se ruent sur le pont de barques, d'abord la piétaille, puis les chevaliers tirant leurs chevaux. Les armures, les heaumes, les armes, étincellent au soleil.

Sur l'autre berge, Aloïs regarde l'armée et son époux s'éloigner. Puis elle tourne bride et rentre au château. Elle a déjà mandé deux messagers, l'un doit trouver le père Anselme curé du village de Paradou et l'autre la Bertrande, la guérisseuse. L'un est l'autre sont des fidèles, elle connaît leur loyauté, ils sauront se taire.

Quelques années ont déroulé leurs jours d'un Noël à l'autre. La vie au château est rythmée par les saisons : les cultures, la récolte des olives, la vigne, les moissons. Depuis qu'il n'y a plus d'armée à nourrir, c'est enfin la prospérité. Aloïs ouït le matin une messe basse dite par le curé de Paradou, son confesseur, puis s'occupe des comptes du château avec le même curé, c'est lui qui a été son maître dans son enfance, elle lit, écrit, compte, parle le latin, chante fort bien, écrit des vers.

Elle a fait venir des troubadours de tous les coins du Sud en particulier d'Avignon dont la cour d'amour est célèbre. L'après dîner, elle vêt une toilette plus délicate et écoute les musiciens, chante avec eux.

Bernard de Ventadour le célèbre troubadour demeure pour donner l'élan à cette cour débutante. La quintaine qui servait aux exercices des écuyers est abandonnée, vestige muet du passé. La vie est bonne, la belle voix de Bernard qui chante l'amour et la reverdie résonne dans la grand 'salle, sort par les croisées et régale les paysans au travail.

Un moine demande Dame Aloïs, il vient du prieuré de la Montagnette. Curieuse elle le reçoit, non pas de nouvelles du frère Robert parti en pèlerinage, on pense qu'il a dû créer une abbaye dans un pays au-delà de la Loire. Le moine vient à parler à la dame du domaine, les moines au-delà de la montagne ont asséché les marais et la terre est bonne, c'est devenu un grenier à blé. Dame Aloïs songe à la prospérité et à la gaîté qui en découlerait pour tous. Elle pourrait retenir Bernard de Ventadour au château, lui verser une rente, elle se voit mécène, sa cour concurrencer celle des dames de Provence. Elle accepte. Les moines encadreront les travaux menés par les plus solides.

Partie II

Les cris d'Aloïs déchirent la nuit. Les servantes s'empressent. Un songe, ce n'est qu'un songe. Elle les renvoie. Mais ce songe l'effraie. Aloïs perd le sommeil. Dès qu'elle abaisse les paupières pour se livrer aux voluptés de la nuit, le songe revient, menaçant. Son appétit diminue, les serres de l'angoisse broient son cœur continuellement. Elle doit réagir, ses gens ont besoin d'elle. Si elle n'a plus la capacité de régir le domaine, elle finira au couvent et son suzerain exercera sa tutelle… S'est-elle tant battue pour faillir si ignominieusement.

Tous les jours Aloïs se retire dans ses pensées. Assécher le marais lui parait dangereux : ses eaux noires ont enfoui tant de secrets, dont le sien !

Au fond de cette marmite de sorcière, à l'aplomb de la chapelle gît le corps de son époux. Le moine Robert, son frère jumeau, furieux d'être écarté de la gloire des armes, l'a occis, avec la complicité de son épouse, et jeté du haut du promontoire dans les eaux marécageuses

C'est Robert maintenant, qui en son nom, mène l'ost de Guilhem jusqu'à la terre sainte. Elle a accepté le crime, l'a favorisé, ensuite a fait disparaitre, grâce à des herbes, l'enfant qui allait naître. Guilhem est mort sans descendance. Toute entreprise visant à assécher le marais serait un grand danger pour elle. Robert est loin, plusieurs Noëls ont passé sans nouvelles des croisés. Peut-être conquerra-t-il la gloire là-bas. ?

Elle rêve de ces terres lointaines, de ces palais magnifiques dont les descriptions parviennent jusqu'à elle, par les marchands, les voyageurs et que chantent aussi les troubadours.

Il est probable que Robert ne reviendra jamais, sa chance, sa vie est là-bas, son pardon aussi. Elle, son bonheur est ici, elle doit conduire sa vie comme elle l'a désirée si ardemment en allant jusqu'au crime.

Aloïs ne craint pas le Dieu de ses pairs, mais elle craint ceux qui parlent en son nom. En particulier, elle se méfie de l'évêque d'Arles, cousin du seigneur des Baux. Pour ce, elle se soumet à la loi commune. Elle garde près d'elle le curé de St Martin qui a réputation d'honnêteté et de piété. Il est aussi naïf que bon et l'aime comme un père. Ce brave homme n'a pas connaissance des agissements de sa pupille, son âme est pure, le mal lui est inconnu. Il aime d'un cœur généreux et sincère.

Il est son protecteur face à la fureur du siècle et des gens de Dieu.

Il faut faire fi de l'hypothétique richesse que fourniraient de nouvelles terres arables, ni le Seigneur des Baux ni l'évêque d'Arles ne la pressent en ce sens. Aussi, décide-t-elle de surseoir à ces travaux et commence à réduire ses dépenses et à réformer sa vie. Ainsi les fêtes s'espacent au château d'autant que les prières et les messes se multiplient à la chapelle. Aloïs se rapproche dans ses mœurs des commandements de la religion qui soumet tout le pays et domine les grands et les misérables.

Comment l'épouse délaissée d'un valeureux croisé doit-elle se comporter ? Aloïs comprend le danger de ses folies : sa vie doit être en conformité avec la morale chrétienne. L'Archevêque d'Arles surveille de très près la conduite des femmes de son archevêché, surtout celle des épouses de seigneurs et qui plus est, si ceux-ci ont pris la croix. L'administration des biens de moindre de valeur comme ceux du chevalier Guilhem lui importe peu car ne leur provende est pour lui sans intérêt.

***

Alors que Dame Aloïs réforme sa vie et ses mœurs dans l'espoir d'apaiser sa conscience et d'avoir des nuits plus calmes, une fâcheuse rumeur parvient au village, relayée par des colporteurs, des vagabonds et des marchands qui se pressent sur les routes du royaume. On a vu un homme errant, l'esprit perdu, le corps déformé par maintes blessures, reçues, disait-on, à la croisade. Il parlait la langue d'oc, entremêlée de latin. Il semblait hors de son sens, ne sachant ni son nom, ni son lieu.

Quelques moines de la région le soignent et en référent à l'évêque d'Arles qui s'en émeut et le fait mener en son palais épiscopal. L'homme, affreusement mutilé, est méconnaissable.

Son visage est abimé, l'œil droit crevé, la bouche en partie édentée et le visage enfoncé comme suite à un coup violent porté sur la tempe. Mais son corps, malgré d'horribles difformités dues aux membres brisés suite à des blessures graves reçues aux combats, son corps semble avoir été grand, largement bâti et de belle enfourchure.

Le Seigneur des Baux envoie un émissaire au Castillon et mande Dame Aloïs au palais épiscopal pour reconnaître si ce pauvre hère est son époux, Guilhem.

Aloïs entreprend le voyage jusqu'en Arles avec quelques hommes d'armes et le curé de St-Martin. Elle se tient dignement, le visage impassible, juchée sur sa haquenée, mais en elle, son cœur défaille. Elle sait que son mari ne l'attend pas en Arles. Est-ce Robert de retour de si pitoyable manière ? Va-t-il se taire ou l'accuser ?

Partie III

Dans la grande salle, en présence des visiteurs et des hauts membres du clergé, on introduit l'homme qui a été lavé, soigné et vêtu de bure. Aloïs aperçoit le visage difforme de celui qui est peut-être son beau-frère, ce corps malmené et ce regard hébété. Nulle lueur de compréhension ne luit dans son unique œil valide. Secouée par l'horreur, Aloïs se lève, livide, et choit à terre.

Comme un seul homme, l'assistance se lève et vole aux secours de la Dame. L'homme n'a pas bougé, il ne semble pas comprendre la scène, selon l'avis de tous il est hors de son sens. Et, selon l'avis de tous, la défaillance de la Dame est la preuve qu'elle a reconnu son mari, et que son cœur, de pitié pour lui, lui a manqué. Aloïs ne confirme ni n'infirme. Il est plus prudent pour elle de ramener le pauvre hère au Castillon.

Le jour suivant une litière close ramène celui qui vient d'être reconnu comme le seigneur Guilhem, revenu de croisade.

Justice est faite, l'évêque et son cousin, le Seigneur des Baux, se félicitent d'un si bon dénouement.

Au château, Aloïs lui fait préparer un appartement isolé, prenant bien soin de l'entourer par des gens sûrs. Elle devient, poursuivant la réforme de ses mœurs, une épouse exemplaire, s'occupant personnellement, à toute heure du jour, de son infortuné époux. L'attitude de l'homme, qui est certainement le moine Robert, ne change pas. Aloïs a beau scruter son visage, planter son regard dans le sien ; l'œil unique ne cille pas.

Il passe ses journées au coin de l'âtre qui brûle, même en été, il a toujours froid et toujours peur. Il refuse de s'approcher de la croisée, encore moins de sortir. Il s'enveloppe d'une chape de laine blanche couvrant en partie la laideur de son visage. Assis sur une escabelle, il oscille sur lui-même, murmurant d'incompréhensibles paroles semblables parfois à des gémissements, parfois à de tristes et monotones mélopées.

Il a perdu l'esprit. Il sursaute et crie lorsqu'un étranger rentre dans la salle, seul l'abbé et son "épouse" le servent, hormis un jeune page sourd et muet et de paisible contenance, c'est le dessein d'Aloïs de le maintenir isolé mais choyé. Aloïs lui conte, alors, le passé, lui recrée une mémoire : il est Guilhem partit en croisade, elle omet de parler du jumeau. De ses dires, il ne peut réciter que peu de mots, les dents arrachées troublent sa parole.

La Dame commence à s'habituer à cet être repoussant qu'il faut traiter avec respect et douceur comme un époux. Mais, Dieu merci, comme un époux sans capacité d'assumer son rôle !

Les mois, voire les années passent sans apporter de changement dans la monotonie et la tristesse de la vie au Castillon… Oubliées les fêtes, oubliés les menus plaisirs

apportés par la musique et les vers. Le château devient peu à peu le royaume des ombres et de l'oubli.

Le clair visage d'Aloïs se rembrunit et l'âge pose quelques griffures aux coins de ses paupières, l'arc charnu de ses lèvres s'amincit et s'infléchit en une grimace amère. Cependant elle est sauve, songe-t-elle, les témoins de son crime ; le marécage et Robert, sont tous deux voués, à jamais, au silence.

***

Un jour le bon curé fait une découverte, le psautier dont il lit régulièrement les pages au faux Guilhem, requiert de plus en plus l'attention d'icelui. L'homme tend une main tremblante vers le manuscrit et joue à dessiner les caractères en les suivant des doigts. Le brave curé, soucieux d'apporter à cette âme perdue le secours divin, entreprend de lui faire former les signes. Maladroite d'abord, la main de l'homme s'affermit. Il recopie les psaumes. Aloïs, méfiante et comprenant que l'homme est bien Robert, ne peut qu'accepter de le fournir en parchemin, plume et encre.

Robert redevient le moine qu'il était, tous les jours assis à sa table, il recopie les psaumes. Au bout de quelques mois, voire d'années, sa tâche terminée, il recommence ses écritures. Ainsi passe le temps. Aloïs retrouve sa quiétude ; Robert recopie sans comprendre et, inlassablement, transcrit le même texte. La Dame veille, et tout écrit passe entre ses mains, rien n'échappe à sa vigilance. Quelques cheveux blancs s'égarent dans sa chevelure, Robert a le chef blanchi et le bon curé se déplace à peine, la vieillesse a rendu ses membres gourds et douloureux. Bientôt tous vont disparaitre dans l'éternelle nuit. Alentours, il y a beau temps que l'on a oublié Guilhem et Robert, son jumeau mis en retrait. Une jeunesse pousse dans les campagnes et dans les bourgs.

La vie tranquille entraîne l'effacement du passé, en faveur du renouveau de la vie. Les personnages de cette histoire vont vers leur fin et de leurs faits et de leurs gestes bientôt il n'en sera plus question. Le corps de Guilhem dissout dans la vase du marécage, le crime fratricide sera tu à jamais…

Cependant avant l'aurore et avant que le château ne s'éveille, le moine sort de sa houppelande un morceau de vélin déchiré et subtilisé la veille, et dans le foyer refroidi de la vaste cheminée, il descelle une pierre qui révèle une cavité, là il dépose délicatement son feuillet. Puis le page vient rallumer l'âtre et nul ne se doute de rien. Chaque matin le moine répète son manège depuis des mois. Le morceau de parchemin volé est de taille moindre, Aloïs ne s'en aperçoit pas. Jour après jour, toute une histoire est racontée dans ces pièces manuscrites, l'histoire d'un effroyable meurtre…

« *Je, Robert de Castillon, sain d'esprit mais de corps amoindri, veux que jamais ne demeure dans l'oubli le grand crime par nous deux commis. Mon frère Guilhem que j'ai occis un soir dans la sainte chapelle et jeté dans un sac en marais avec l'aide de Dame Aloïs son épouse…* »

Junon ou une improbable relation

(Suivre un auteur, en 2 parties : octobre 2016, décembre 2016)

Partie I

L'amphi était bondé, des jeunes hommes et femmes étaient installés sur les travées, comme sur les marches. Un brouhaha permanent régnait, interrompu par des appels plus sonores et violents.

François-René Donner s'amusait fort, il avait quitté sa Fac de droit et ses cours pour s'immerger dans ceux de la Fac de lettres à haute teneur révolutionnaire. Il avait envie de vivre

cette révolution loin de la tiédeur, du cocon de la famille DONNER, et de ses condisciples – futurs magistrats – ou hauts fonctionnaires.

Un mot d'ordre fut lancé : « *il faut aller à la rencontre des ouvriers !...* », tous gesticulaient. Devant lui, une jolie brune levait le poing et approuvait. Perdu, François-René s'exclama : « *mais je ne connais pas d'ouvrier !...* ». La brune se retourna, lui lança un regard ironique où il lut un peu de mépris.

« *Eh bien, viens avec moi, je t'en ferais rencontrer ». Son regard était sévère, désapprobateur. François-René pour la première fois de sa vie se sentit mal à l'aise, comme, quand, étant enfant, il rendait visite à une grand-mère très stricte. Où était passé son entregent avec les filles ? En voilà une qui ne ressemblait pas à ces petites oies gloussantes ou snobinardes qu'il fréquentait. Elle, elle avait l'air de prendre au sérieux la "révolution*". "*Une vraie Junon* », pensa-t-il… et il la surnomma ainsi.

L'assemblée générale s'éternisait, et François-René observait son futur mentor, grave, sage, prenant des notes, ne criant pas comme les autres sauf pour approuver. Elle avait un beau visage hiératique, des sourcils épais, des yeux bruns aux longs cils soyeux, ses cheveux d'un brun mordoré tombaient souplement sur ses épaules, un nez fin et légèrement retroussé au bout, des lèvres pleines. Qui était cette fille étrange ? Il est vrai que tout lui paraissait étrange, éloigné de son milieu. Déjà lui-même détonnait parmi ses condisciples de promo, il ne portait plus de cravate à cause de la chaleur, et surtout il tenait à se conformer à la mode de l'époque, il n'avait pas encore porté le jean mais affectait une décontraction qui n'était pas de mise chez ses condisciples.

François-René appartenait à une famille de magistrats et c'est tout naturellement qu'il se retrouvait en ces études de Droit…

L'assemblée générale se terminait, le public se désagrégeait, petits groupes bavards et rieurs. François-René allongea le pas pour rejoindre la jeune fille, il craignait brusquement – et d'une manière irrationnelle – que celle-ci ne l'oubliât. Il se présenta d'un ton très détaché mais il maitrisait mal cette nonchalance.

La jeune fille se prénommait Alexia.

- Comme c'est original, s'exclama-t-il.

- Non. C'est normal, mon père s'appelle Alexis donc moi c'est Alexia…
François-René bafouilla une platitude, du genre : « dans votre famille aussi les prénoms suivent une lignée… » Mais elle ne parut pas l'entendre.

- Où allons-nous ? demanda-t-il

- Dans ma ville, les ouvriers sont en grève, je vous les ferais connaître… l'usine est occupée.

- Mais c'est loin…

- Bien sûr, on va prendre le train

- J'ai ma voiture, on peut y aller plus commodément.

Alexia fit un léger signe d'approbation et toujours sérieuse, elle le suivit. François-René était fier de sa petite voiture anglaise, cadeau de ses parents pour son 20ème anniversaire. Il conduisit Alexia à travers le dédale des voitures garées sur les quais, elle ne semblait pas impressionnée et prit place près de lui sans commentaire. Le jeune homme l'interrogea et apprit qu'elle était boursière et avait passé un concours d'élève/professeur qu'elle espérait réussir pour continuer ses études, que son père était délégué syndical FO et s'occupait activement du mouvement ouvrier.

Alexia avait une beauté grave, mais une parole facile et sérieuse. Étrangement François-René se sentait à l'aise avec

elle, bien qu'elle ne ressemblât en aucune manière aux filles qu'il côtoyait à la fac ou dans son cercle amical

« Une Junon » se répétait-il…

Il n'y avait pas de circulation, peut-être en raison du manque de carburant, et ils parvinrent à F…. assez rapidement. Alexia le guida et le fit se garer derrière l'église, bâtisse sans intérêt. Là, des stands étaient installés en deux rangées parallèles.

Un homme d'une quarantaine d'années s'activait.

- Papa ! Héla Alexia.

L'homme se retourna et vint vers eux, serra sa fille contre lui.

- Je te présente François-René un copain de fac… comme il ne connaissait pas le monde ouvrier je l'ai invité.

Le père d'Alexia était un grand bonhomme, simple et bon ; sa poignée de main était franche et vigoureuse. Il entraîna les jeunes gens, expliqua la demande des syndicats, la grève illimitée, les foyers sans ressources et l'aide alimentaire qu'on leur apportait grâce aux dons en nature… Il présenta François-René à ses collègues et à l'heure venue de se quitter, tous allèrent boire un « canon » de rouge au bar voisin.

- Venez dîner à la maison, on pourra parler.

François-René ne se fit pas prier, il se sentait à l'aise, de plain-pied avec ce monde qu'il découvrait, un monde chaleureux et sincère, un monde sans fioritures.

Le père les conduisit face à l'usine, où s'élevaient trois bâtiments, blocs de béton gris et ternes qui constituaient les logements des ouvriers. Des piquets de grève montaient la garde au portail. Le père les salua d'un geste. La rue était déserte, sinistre ; quelques marronniers encore jeunes apportaient une faible touche de verdure dans cet univers lugubre. François-René sentit son cœur se serrer, le hall du

bâtiment mal éclairé ajoutait à son malaise, de même l'ascension des quatre étages par des escaliers grisâtres et chaque palier donnant sur deux portes de logements identiques, avec un long balcon ouvrant sur la largeur de l'immeuble sur lequel étaient étendues les lessives familiales sur les séchoirs accrochés à une rampe de béton sans couleur ni ornements. Des odeurs de cuisine s'exhalaient des fenêtres à demi-ouvertes.

Le père toqua à une porte et l'ouvrit.

- Maman, s'exclama-t-il, je t'amène de la visite.

Et l'on fit les présentations. La mère d'Alexia était petite et sèche, elle se répandait en civilités qui incommodèrent François-René, il préférait de loin l'attitude chaleureuse et simple du père et de la fille.

On servit l'apéritif. Pastis pour les hommes, eau de noix pour les dames.

François-René examinait l'appartement exigu, meublé avec le modernisme de ceux qui n'ont ni le goût ni les moyens de posséder du chic.

Des dessins au fusain ornaient les murs, ainsi que des images pieuses ou des photos d'Alexia et de ses parents à diverses périodes de leur vie.

La jeune fille mit le couvert sur une table en bois recouverte d'une nappe plastifiée aux motifs criards. Puis, elle lui montra sa chambre, petite cellule en longueur comprenant un lit étroit, une armoire penderie et un bureau secrétaire où étaient empilés livres et classeurs.

Puis vint l'heure du départ. Alexia et son père le raccompagnèrent et l'invitèrent à revenir le lendemain, donner un coup de main, s'imprégner de la révolution… François-René, était ravi et rêveur, Alexia et son père lui avaient fait une forte impression, se retrouva brutalement devant l'imposant

immeuble où demeurait sa famille, près du parc de la Tête d'Or. Il mesura symboliquement la distance qui séparait sa famille de celle d'Alexia, en termes de superficie, de confort ou de luxe. Demain il irait rendre visite à d'autres familles mais il savait à l'avance que tous les ouvriers avaient peu ou prou le même niveau de vie, mais dans cette grisaille, il y avait tellement de présence, de générosité et de convivialité.

Il avait envie de raconter et amorça une discussion que personne n'entendit, chacun, pris par ses propres problèmes, n'émettait que quelques monosyllabes polies sans observer les autres pour n'avoir pas à les comprendre.

François-René songeait au lendemain.

***

Il parvint très tôt à la fac à une heure peu habituelle, Alexia n'arriva que plus tard, tranquille et sérieuse à son habitude, mais elle affichait un doux sourire et François-René se sentit réconforté, ils bavardèrent gentiment et se rendirent ensemble à toutes les assemblées, à la fin de la journée, il la raccompagna à F…

Ainsi chaque journée de la longue grève fut une journée de gai partage… François-René se sentait enfin chez lui… sa vie avait pris un rythme paisible et plein, tout semblait couler de source… et puis vinrent les vacances, le mouvement révolutionnaire se dilua rapidement. La fac était fermée, seuls quelques étudiants venaient lire les panneaux qui affichaient les résultats ou annonçaient les cours de l'année à venir. François-René se sentit brutalement désemparé, il ne voulait pas que cela cesse. Il fut surpris par Alexia au détour d'un couloir alors qu'il commençait à désespérer.

- Je suis acceptée, s'exclama-t-elle lui sautant au cou. Je peux continuer… ouf. Je suis si soulagée !

Et de lui expliquer que sans ce concours où elle avait été reçue, elle n'aurait pu continuer ses études de Lettres. François-René fut étonné puis enchanté, la parenthèse ne se refermait pas, le bonheur continuait.

Il ne partit pas avec sa famille dans leur domaine de la Côte d'Azur. Il resta en ville et put voir tous les soirs Alexia qui s'occupait de centre de vacances pour gagner un peu d'argent. Il passa les fins de semaine chez elle où il était reçu comme une vieille connaissance, voire un membre de la famille… ainsi s'écoula l'été, riche en conversations avec le père, en promenades citadines ou campagnardes avec la jeune fille.

Puis, sa famille reprit ses quartiers d'hiver. Le grand appartement reprit vie, les sœurs le lycée et lui, la Fac de droit sur les quais du Rhône. Et Alexia était à deux pas, ils mangeaient ensemble au restaurant universitaire, se retrouvait au "Bar de l'Université", duo assorti et complice.

Très vite François-René eut besoin d'être avec Alexia, comme avec sa famille, et ce besoin le poussa à envisager un projet plus sérieux. Des camarades de cours passaient des concours de la fonction publique et percevaient un salaire qui leur permettait d'être indépendants donc pour certains de se marier.

Partie II

Il annonça, le soir à table, son projet brutalement. Sa mère suffoqua, son père interrompit ses songeries.

- Tu veux te marier ? Si jeune ? Quelle idée ? N'es-tu pas bien ainsi sans responsabilité ?

François-René parla d'Alexia.

Le père et la mère s'interrogèrent du coin de l'œil, et s'envoyèrent un message.

- Présente-nous cette jeune fille, ajouta sa mère affable.

- Bien sûr, dit François-René, tout en se demandant si réunir deux mondes si opposés allait être possible sans porter préjudice à l'un ou à l'autre.

Le soir les parents s'entretinrent brièvement « Il va faire une folie, disait le père, et il le regrettera toute sa vie… » « Mais laissons-le faire, dit la mère, les choses se dénoueront d'elles-mêmes si nous ne nous y opposons pas trop violemment ».

Prudent, François-René amena Alexia un soir à l'heure du thé. La jeune fille plut au père, moins à la mère qui la trouva trop réservée, peu spontanée « manquant de l'exubérance et de l'insouciance de la jeunesse ». François-René sourit car c'était la gravité d'Alexia, « sa Junon », qui lui apportait une stabilité et une sérénité qui lui convenait. Il envisageait la vie avec sérieux, il éprouvait la nécessité de se fixer dans le temps et dans l'espace, d'appartenir à un corps social et à un espace privé, intime qui serait sa source immuable.

La vie sans Alexia et sans la famille d'Alexia n'était pas concevable dans l'avenir.

***

Les deux jeunes gens décidèrent de se marier en toute simplicité dès que la parution des admissibilités au concours serait affichée. Les familles n'en furent informées que de loin, car il fallait compter avec l'opposition farouche des deux mères, celle de François-René et celle d'Alexia qui portaient le même jugement sur cette union hautement « improbable ».

Alexia ne disait rien mais farouchement s'acharnait à vaincre les vents contraires soufflés par les deux marâtres. Les pères ne disaient mot, dépassés par l'ampleur et l'aspect insolite des évènements. Sans s'entendre, sans se rencontrer, ni se

connaitre les femmes ourdirent de concert un lamentable complot.

Alors que les deux jeunes gens préparaient leur avenir paisible et modeste, les tensions familiales s'exacerbaient. Isolés dans leurs bulles estudiantines, aucun d'eux ne prit conscience de la ténuité de leurs perspectives d'avenir. Ils s'épanouissaient dans leurs études respectives et n'appréhendaient pas une quelconque remise en question de leurs efforts conjoints.

Comme le père de François- René, connaissaient les membres du jury, son épouse lui fit comprendre qu'une intervention de sa part pourrait mettre fin à cette folie …

François-René, pourtant satisfait de ses concours, ne trouva pas son nom sur les listes des reçus. Incrédule, il relut avec attention… ce n'était pas possible, il n'était pas admis !!! Lui qui avait tant travaillé, lui qui était un des meilleurs de sa promotion !!!

Assommé, anéanti, il regagna l'appartement familial. Il n'avait pas prévu un coup aussi rude et le premier échec de sa vie le rendait plus vulnérable qu'un nourrisson. C'est en homme défait qu'il alla parler à son père. Celui-ci le reçut en père dévoué.

- J'avais envisagé pour toi, l'École de magistrature.

François-René s'inclina. Comment porter cette nouvelle à Alexia et sa famille. Le mariage prévu à l'automne, n'était plus possible. Tout son univers basculait dans un indicible néant. Le jeune homme se figeait dans un dangereux déni, le beau château de cartes qu'il avait construit en esprit s'effondrait, entrainant dans sa chute sa force conquérante.

Et c'est en vaincu qu'il annonça à Alexia la nouvelle ; le mariage n'aurait plus lieu. Alexia ne comprenait pas. Leur engagement était pour elle une certitude… l'attitude de chacun

la révolta, le fatalisme de sa mère, l'humilité de son père, le manque d'envergure de son fiancé.

Ainsi tout fut rompu, un faux pas et les rêves s'effilochaient. Penaud, François-René essuya la tempête, obéit à son père, entra à l'école de magistrature et il n'y eut plus de mariage.

Alexia, orgueilleuse et blessée, réagit vigoureusement. Elle espaça ses rencontres avec un jeune homme déjà mis à distance par une situation déplorable, puis, accepta les invitations de Michel, un camarade de fac, fils d'ouvriers lui aussi…

Les deux mères se félicitaient de la tournure que prenaient les évènements. Les pères, un peu déçus tout de même car sensibles à l'aventure sentimentale de leurs enfants se résignèrent…

Alexia épousa Michel et tous deux furent nommés dans un poste à l'étranger où la vie était différente, bien loin dans le temps et l'espace de leur nid familial.

François-René devint un magistrat, se maria sans trouver la plénitude qu'il avait entraperçue lors de ses vingt ans. Sa carrière honorable lui laissait le goût amer d'un fruit vert.

Alexia mit à profit les loisirs que sa vie de coopérante lui offrait. Elle écrivit un roman, fut saluée unanimement par la critique. Son second roman obtint un prix, elle dut revenir en métropole pour le recevoir et en subir les honneurs.

La municipalité de sa ville organisa en son honneur une séance de dédicaces, à l'Hôtel de Ville où le maire rappela la conduite de son père. Que de souvenirs pour Alexia !!!

Son amour jamais oublié pour François-René, l'humiliation qui avait été la sienne, mais elle ne pouvait déroger – Son mari était resté à l'étranger, elle reprit place dans sa famille, dans sa chambre-cellule de jeune fille…

Le soir venu, entourée de sa famille endimanchée, des notables de la ville, elle s'installa dans la salle d'apparats.

Les gens défilaient, curieux de voir une fille du pays sortie de son milieu social… Elle signait, après s'être enquis des prénoms, tout était machinal, pesant et triste.

- François-René, articula une voix bien connue.

Alexia sursauta, leva la tête. Il était là avec un vague sourire d'appréhension, des cheveux gris éclairaient déjà ses tempes…

- François-René, s'exclama-t-elle dans un souffle…

Elle le dévisageait incrédule mais bouleversée.

- Ma Junon, ajouta-t-il…

Les larmes vinrent aux yeux d'Alexia…

François-René lui tendit un livre ouvert à la 1ère page, et elle lut : « Veux-tu que nous recommencions tous les deux, je ne t'ai pas oubliée, ma Junon ».

Elle prit le livre et écrivit en le regardant dans les yeux : « oui, je le veux » et elle signa.

Soleil noir

(Suivre un auteur, en 3 parties : mars, avril, mai 2017)

Partie I

L'eau chantait entre les pierres blanches, les pieds dans la rivière, les yeux fermés, je savourais l'instant… j'avais entraîné mon mari dans un périple ardéchois qu'il avait accepté, mi-curieux, mi-ironique, car pour lui, cette contrée était le symbole d'une "paysannerie crasse". Nous vivions confortablement "emmurés" dans un bel appartement de la

région parisienne, bornés de voisins hostiles, de murs infranchissables et d'ennui quotidien.

Soudain une bande de jeunes gens survint. Ils s'interpellaient en riant :

- On va se baigner au "Gourd Noir" ?

Je sursautais, repris mes esprits et évaluais la situation géographique : en effet, nous étions bien aux alentours du "Gourd Noir" et je m'étonnais de n'avoir pas reconnu des lieux que ma mémoire occultait depuis cinq décennies. Là, en effet, s'était déroulé le drame qui avait mis fin à mon enfance comme à mon innocence.

***

Nous étions adolescents encore très proches de l'enfance et de ses illusions, nous vivions en bande dans le village : cousins, copains et/ou voisins. Nous nous aimions, nous nous détestions, toujours soudés et extérieurs à l'univers des adultes qui nous entouraient de leur bienveillante incompréhension.

J'étais, de manière inconsciente, une sorte de garçon manqué. L'été était une période magique qui effaçait les souffrances du pensionnat religieux endurées durant l'année scolaire. L'été, il n'y avait plus de tabous, nous vivions entre garçons et filles du même âge, plutôt garçons que filles, car, si je me souviens bien, je n'avais été que la seule fille de la bande à cette époque. J'avais onze/douze ans, mon corps hésitait entre le garçonnet et la jeune fille, mais je ne le savais pas et je me sentais plutôt masculine.

Malgré l'altitude, la chaleur, en juillet et août, nous écrasait et nous trompions ce malaise en allant nous baigner à : « La Rivière »!!!

Un bien grand mot pour qualifier ce filet d'eau venu de la montagne qui s'étalait dans la combe avec une opulente

plénitude faisant oublier le torrent qu'il était. Mais, au-delà du plateau, la rivière redevenait sauvage et s'élançait à travers les rochers blancs jusqu'à la combe suivante où elle s'écrasait dans une sorte de marmite formée par des amas rocheux d'un blanc laiteux.

Nous appelions ce lieu le « Gourd Noir » car sa profondeur le rendait insondable et l'eau semblait obscure face à la blancheur des pierres qui l'enserraient. C'était la seule possibilité de baignade, interdite aux enfants, réservée à notre seul usage, nous, les jeunes du village.

Notre noyau dur était constitué d'une demi-douzaine de garçons et de moi-même, qui vous narre, bien des années après, ce récit.

À cette époque et chez nous, paysans et villageois, les parents ne s'occupaient pas de nous, enfants, comme le font les parents actuels, nous étions en âge de les aider et d'être responsables de nous-mêmes, donc les après-midis d'été nous appartenaient.

Il faisait chaud et notre plaisir était d'aller nous baigner dans un endroit où, la rivière, brutalement barrée par les rochers, stagnait dans une cuvette d'une profondeur rare dans notre région. Les hautes roches projetaient de l'ombre sur l'eau paisible et lui donnait une noirceur peu habituelle.

Si je dois classer mes souvenirs par couleurs ou intensités lumineuses, cet été - là serait un oxymore « ombre et lumière », ou « soleil noir », car ce moment tragique restera éclaboussé de lumière.

Nous partions en début d'après-midi avec nos casse-croûtes et nos maillots de bain, nous revenions à l'angélus quand les bêtes rentraient des pâturages. On ne nous attendait pas avant.

J’insiste sur le fait que le monde des adultes comme celui des enfants n’étaient plus les nôtres et cela nous conférait une indépendance souvent bien agréable mais qui fut dans ce cas tragique.

Arrivés au Gourd Noir, nous nous déshabillions en chahutant et rentrions dans l’eau trop fraiche avec une évidente conviction. On nageait tantôt paisiblement, tantôt nous éclaboussant, il était nécessaire de faire de chaque action le moment le plus gai possible, par défi envers les adultes soumis à des règles de vie qui nous paraissaient austères, ou, envers les touristes qui nous écrasaient par une vie de "plaisirs" que nous imaginions sans la connaître réellement.

Mais nous nous créions avec ténacité du "bon temps" comme les vieux nous assignaient de le faire à chaque instant : « profitez, profitez… » nous disaient-ils et nous nous efforcions de vivre ces bons moments qui n’étaient réservés qu’à notre âge.

Puis, un jour, les garçons décidèrent de plonger du plus haut rocher. C’était un peu risqué car le Gourd n’était pas très large ni très profond, d’autres rocs émergés constituaient un risque évident pour les plongeurs. Nous étions deux à ne pas nous associer à ce jeu dangereux, moi, qui nageais assez maladroitement, et François dit Françou, le plus jeune des garçons, qui n’avait pas non plus le goût du défi, ni l’âge d’en faire le point d’honneur de sa virilité.

Françou et moi barbotions tous deux, reprenant pied tous les mètres et applaudissions largement les exploits des plus grands. Ainsi se succédaient les jours faits d’insouciance et de joies simples. J’insiste sur l’innocence dans laquelle nous vivions tous, le « MAL » ne nous avait pas encore effleurés de son aile noire et farouche. Tous les soirs nous rentrions joyeux dans nos foyers, tout était parfait cet été-là, parfait !!!

Pourquoi Jacques l'aîné de notre groupe lança-t-il un après-midi cette remarque ironique :

- Alors les « filles » vous préférez barboter comme les canards !

Et tous de ricaner. Mais personne ce jour-là ne releva la moquerie. François était trop jeune pour se sentir offensé, son âge lui permettait de ne pas être concerné par l'amour-propre masculin qui contraignait les plus grands à des attitudes dangereusement audacieuses …

Partie II

Quelques jours plus tard, je ne sais combien de temps s'écoula avant qu'un touriste qui s'était agrégé à notre groupe ne reprit cette remarque en la teintant d'une nuance plus insultante :

- Alicia et Françoise : Ouh ! les filles, on a peur de se jeter à l'eau…

- Oui, criais-je, c'est bien trop dangereux. Laissez-nous tranquilles !

Et je me laissais glisser à fleur d'eau jusqu'à François qui semblait pétrifié.

- Ne les écoute pas, François, tant pis pour eux s'ils ont un accident, les parents ne seraient pas d'accord s'ils le savaient.

François ne répondit pas et s'allongea à son tour pour brasser énergiquement l'eau, en s'écartant de moi, pour nous prouver sa force ? Se démarquer de la fille que j'étais et à laquelle on voulait l'assimiler ?

Le jeune touriste, qui se nommait Michel, était légèrement plus âgé que nous et étalait volontiers une certaine supériorité venue de son statut de citadin. Sa parole avait du poids, je le ressentais comme volontiers méchant car, en tant que fille, j'étais souvent la cible de ses sarcasmes, je me défiais de lui et me protégeais par le silence. Cependant François s'était

rembruni, il tenta de s'éloigner de moi toute l'après-midi, changeant de place dès que je m'approchais. J'en concevais de l'amertume, il était mon complice, sans lui je me sentais isolée dans le groupe, surtout depuis l'arrivée du dénommé Michel qui aimait à m'agresser, chose à laquelle je n'étais pas habituée, tant ma place parmi eux allait de soi.

Notre retour fut gai comme à l'habitude mais je sentais un peu de réticence chez François. Il n'était plus à l'unisson et je commençais à m'inquiéter. Pourtant le soir, dans le refuge quotidien qu'était la grange abandonnée de la ferme, il sembla se rasséréner, mais Michel ne nous avait pas encore rejoints….

Alors commença pour notre benjamin un véritable calvaire. Michel qui s'était aperçu que ses piques faisaient mouche, les réitéra chaque jour, le traitant de « fille », de « sans-c… ». Les autres qui, jusque-là n'avaient pas relevé ses propos, commencèrent, d'abord par en rire, puis progressivement à les relayer. François se raidissait, comme tassé sur lui-même, il se refermait et s'éloignait et s'emmurait dans la solitude et le silence. Je ne fus pas étonnée lorsqu'un jour il ne nous rejoignit pas prétextant un travail pour sa mère. Michel ricana de plus belle, il n'y eut pas d'écho parmi nous. Le lendemain était un dimanche et nous restions en famille. Ce fut un soulagement pour lui. Un bref répit, hélas ! Car le lundi les quolibets reprirent de plus belle.

Maintenant les railleries fusaient de toutes parts, "on" le traitait même de lâche. François nageait de plus en plus énergiquement pour montrer son courage, sa virilité. J'étais en colère et j'osais crier :

- Avez-vous fini ! Laissez-le tranquille !

Michel me moucha méchamment et François s'en prit à moi d'une manière injuste mais que je ressentis comme allant de soi.

Ainsi la guerre fut déclarée. Michel, goguenard, s'invitait à toutes nos sorties, comme s'il n'y avait pas d'autres bandes de jeunes gens de notre âge dans le village, d'autant que les touristes commençaient à affluer. Peut-être et sûrement se sentait-il au-dessus de nous, jeunes paysans. Sa supériorité de citadin que nous tolérions comme une reconnaissance, peut-être que notre naïveté renforçait son machiavélisme (mot que je ne connaissais pas à cet âge, j'employais le mot méchanceté qui me semble plus simple et plus vrai pour qualifier l'inqualifiable).

Parlons un peu de Michel, il venait chaque année en vacances avec ses grands-parents et fréquentait les enfants du village. Tout naturellement, il savait que nous connaissions les cachettes les plus sûres, les endroits les plus éloignés où les adultes ne viendraient jamais nous dénicher. Peut-être était-ce dû à l'adolescence mais cet été - là, il avait établi sa domination sur notre groupe tant parce qu'il était un peu notre aîné mais aussi parce qu'il venait d'une grande ville. Il avait bien grandi et sa taille lui donnait de l'assurance. D'un naturel moqueur et sournois (ainsi le ressentais-je) il faisait rire en général à propos de tout et surtout de chacun.

Mais tant que les railleries visaient les personnes adultes ou les personnes plus âgées c'était une chose qu'en tant qu'enfant nous acceptions, mais s'attaquer à l'un de nous, et au plus petit, cela contrevenait à nos règles tacites de protection des plus faibles par les plus grands. Je crois que la plupart des aînés faisait leur crise d'adolescence car ils suivaient son exemple très insolemment. Je ne reconnaissais plus mes camarades dans la mutation de leur comportement.

François était gringalet, blondinet, gentil, à douze ans il en paraissait dix à peine, fils unique d'une veuve qui le couvait, il était habitué à être pris en charge et il était bien le plus démuni

d'entre nous. Mais je ne pensais pas que sa réaction aurait été telle face aux brimades, car chacun doit, un jour ou l'autre, les subir dans sa vie, venant toujours de plus forts et de plus âgés que soi.

François devint sombre et désagréable. Je trouvais, alors, l'atmosphère de nos sorties pesante et tendue. J'essayais de parler à un des plus grands qui prit le parti d'en rire : « Il faut bien qu'il s'y fasse. Il ne va pas toujours vivre avec sa maman… »

C'était bien vrai mais personne ne mesurait la gravité de ces humiliations sur être faible mais fier.

Puis il y eut un autre temps de répit, une rémission. Je pensais que cette période était close. On avait trouvé d'autres jeux, des grottes à visiter, où nous nous étions installés en conquérants, des passages souterrains à explorer.

Mais fin juillet la chaleur redevint plus forte et nous décidions de retourner au Gourd Noir. Quelle joie de s'avancer dans l'eau claire de ce ruisseau de montagne, de s'allonger sur les larges pierres blanches pour offrir nos corps au soleil. C'était le temps de l'innocence et mon souvenir est limpide comme l'eau qui cascadait entre les rochers, il est lumineux comme l'était le ciel d'été blanchi par la chaleur intense du soleil. C'est un souvenir de paix et de transparence car aucune ombre ne venait ternir cette luminescence et ce moment de bien heureuse ataraxie qui nous enveloppait tous.

Nous étions jeunes, nous étions heureux : plaisir, fraîcheur, soleil étaient les maîtres mots de nos journées.

Les grands avaient appris à plonger, d'abord d'un rocher bas puis du haut d'un « pic » qui dominait le gourd comme une sentinelle blanche surveillant les eaux obscures. François et moi, nous ne participions pas à cette surenchère d'exploits dangereux. J'avais nettement refusé et « on » avait bien raillé

la « petite », « fille » que j'étais, peu m'importait je préférais nager comme « un canard boiteux », que de m'écraser en plongeant, sur un des rochers à fleur d'eau. Les garçons en convenaient eux-mêmes « c'était dangereux », il fallait bien calculer son plongeon… et chaque réussite était récompensée par moult vivats.

Je fais une pause dans mon récit, j'ai besoin de me souvenir de ces instants lumineux tracés dans ma mémoire, car le reste s'écrivit alors avec une encre plus sombre.

Un jour banal, un jour qui devint alors particulier, notre insolente légèreté fut brutalement pulvérisée. Michel mit le feu aux poudres, après un superbe plongeon, il mit au défi François de montrer qu'il était un homme. Jacques, Jean, Pierrot… reprirent comme une antienne : « François montre nous ce que tu as dans le ventre… François… François… ».

Je vis François se raidir et s'éloigner sur la berge, geste qui fut hué. Rires, railleries reprirent de plus belle. Affolée, j'émergeais aussi et rejoignis le garçon qui s'habillait prestement.

- Laisse-moi toi aussi…. vous verrez que j'y arriverai.

- Mais bien sûr tu y arriveras, quand tu auras leur âge…

- Non, tu comprends rien, la fille, vas-t-en, tu comprends rien… si j'avais un père, tu sais… si j'avais un père…

Il ramassa sa serviette et s'en fut. Au bout d'un moment les quolibets se turent. Je n'avais plus envie de m'amuser, je ressentais avec accablement à quel point il était dur d'être un petit garçon. Mon sexe, dit faible, me protégeait en quelque sorte, rien ne pouvait m'humilier car je faisais partie des humbles, je n'avais pas d'honneur à faire valoir…

J'eus l'idée de rentrer à la maison pour faire croire que j'avais pris le parti de François, pour peser dans son camp contre les

autres. J'arrivais la première, ma mère étonnée, commença à faire des suppositions :

- Vous vous êtes querellés, je t'avais bien dit de ne pas être toujours avec les garçons, ça tournera mal…

- Non pas du tout Maman, mais ils s'amusent à plonger et ils m'empêchent de nager…

- Il y a du travail à la maison, tu sais…

Je pris mon goûter et ne répondis pas.

Partie III

Je n'eus pas de nouvelles de François, les autres revinrent et s'égaillèrent dans leurs propres foyers.

Le soir nous nous retrouvâmes sur le mail du village : des filles de la ville étaient arrivées et les garçons tentaient bêtement de s'en faire remarquer. J'observais leur manège avec nonchalance, mais où était donc François ?

Je rentrais à l'heure donnée et m'endormis sans plus d'inquiétude, je vivais encore dans un univers d'innocence que rien ne pouvait troubler. Ma vie était à l'image de cette eau claire et transparente, lisse à l'envie.

Je fus réveillée le matin par des appels, ma mère s'engouffra brutalement dans l'alcôve qui me servait de chambre.

- François a disparu depuis hier soir...

Je me levais en hâte.

- Vas voir sa mère, elle te demande…

Je sortis sur le perron en pyjama et je vis tous les adultes entourant Madame L. en larmes. Déjà les garçons arrivaient tout en s'habillant prestement.

- François a pris son goûter hier au soir, et il a filé. J'ai pensé qu'il était avec vous, criait la mère, mais ce matin son lit n'était pas ouvert.

Nous nous regardions hébétés, je fus la seule à faire le lien entre les moqueries de la veille et cette disparition. Je pensais à une fugue, mais je me tus pour ne pas incriminer les copains qui ne semblaient y attacher que peu d'importance.

On avertit le maire et le curé, le garde-champêtre battit du tambour sur la place pour avertir la population. Des groupes d'hommes se formèrent pour entreprendre des battues dans les champs et les bois, ils revinrent à midi bredouilles et inquiets.

Serait-il parti avec le car qui descendait à Aubenas tôt le matin ? Le maire téléphona à la compagnie de transport, les chauffeurs n'avaient pas vu de jeune garçon, les touristes parcoururent les alentours avec leurs voitures. Tous revinrent sombres et silencieux.

Le travail des champs cessa brusquement. Il y eu une réunion à la salle des fêtes, adultes, vieux, et jeunes s'y rendirent. Quelques femmes s'occupèrent de la mère à laquelle le médecin avait administré un sédatif et qui s'était assoupie.

J'avais envie de parler mais je me tus. Les autres ne se sentaient pas coupables, pourquoi porter une telle accusation ? Qui – à part moi – pouvait penser à une fuite de la part de François, à une réaction de honte, de peur, face aux apostrophes moqueuses des aînés. Cela avait toujours été, chaque garçon avait vécu de tels moments dans sa vie, un bizutage somme toute.

Trois jours passèrent. Les gendarmes étaient venus et nous avaient interrogés… je ne sortais pas de mon silence… tout avait été normal la veille de la disparition de François : rien à signaler…

Ne sachant plus comment clore cette délicate et cruelle enquête, le capitaine décida d'aller inspecter les abords du ruisseau

jusqu'au Gourd Noir. Je restais au village avec les femmes (à ma place pour une fois) terrorisée et abattue.

Une heure à peine se passa et on vit arriver en courant quelques jeunes gens accompagnant la voiture de gendarmerie. Aux visages affolés des garçons, tout le monde compris la terrible nouvelle. On avait retrouvé François. Son petit corps sans vie flottait sur l'eau, bloqué par les rochers du Gourd Noir qui formaient les réservoirs naturels. Son crâne ensanglanté avait été fracturé par la pierre dure. Il était en maillot de bain. Je compris qu'il avait dû partir tôt pour plonger du haut du rocher comme le faisaient les grands. Il était parti s'exercer en cachette pour surprendre les autres l'après-midi, sortir triomphant de la honte subie, montrer qu'il était un homme, lui, le petit garçon en butte aux moqueries de ses aînés.

Le tocsin résonna sur le village hébété. La population, jusqu'aux touristes, fut bouleversée et le site de la baignade fut interdit pendant tout l'été et les étés suivants car le deuil se prolongea plusieurs années. Nous-mêmes, devenus adultes, nous mîmes en garde nos propres enfants…

Dévorée de remords et de culpabilité, j'espérais à tout instant qu'un adulte comprendrait l'origine du geste de François, que l'un d'entre nous, les enfants, raconterait ce qui était advenu la veille de l'accident. Mais nul n'y fit allusion, le silence tomba comme un couperet dans nos vies. Michel avait disparu, il demeurait auprès de ses parents, nous avait délaissés, notre fréquentation n'offrait plus d'intérêt… mais peut-être était aussi source de remords… l'été fut funèbre. Nous restions soudés dans le silence, abrutis par cette violence qui avait brisé d'un coup notre insouciance…

***

Je dormais mal. Des cauchemars venaient hanter mes nuits. Une vision effrayante de mon livre de catéchisme m'obsédait,

chaque péché y était répertorié et classé, je m'accusais de la mort de François, du moins de ma complicité (avec les autres garçons). Pour moi, Michel était le « grand coupable » et nous, nous étions tous des lâches qui n'avions pas eu le courage de s'interposer.

Dans mon livre de catéchisme le meurtre était un péché mortel qui ne s'effaçait jamais et qui noircissait le cœur de celui qui l'avait accompli. Cette tâche ne s'effaçait jamais… et le seul recours était l'aveu…

Nous ne nous réunissions plus à tout propos, chacun essayait de se tenir à l'écart, honteux comme moi, ou abasourdis comme l'étaient les autres – plus de gaité, plus d'insouciance, le drame avait brisé notre jeunesse, plus rien ne serait comme avant.

L'enterrement fut une épreuve terrible, la mère fut portée par les voisins et les amis, et tout le village l'entoura en vain.

Les fêtes de l'assomption arrivaient. C'était un grand évènement, ce jour-là avait lieu la dernière foire de l'été et les célébrations religieuses se déroulaient sur le mail. Nous allions à confesse chaque année et un jour était réservé à celle des enfants et je pensais que je trouverai là ma planche de salut. Un soir j'interrogeais un de mes cousins, le plus jeune, et le plus innocent, et lui fit comprendre qu'il fallait tout avouer à Dieu, et expier toute notre vie. « Que les autres fassent ce qu'ils veulent de leur âme !!! » m'exclamais-je. Il eut l'air effrayé, j'assenais ma vérité : « nous sommes tous coupables, nous ne pouvons pas rester dans le péché ». Il ne répondit pas et se sauva très vite.

Le lendemain, comme toutes les fins de matinée, j'allais ramasser la salade et le persil, dans le potager que nous avions au-dessus du hameau, derrière la maison. Le chemin aboutissait à un calvaire de pierre qui surplombait le mail et l'

anse de la rivière qui s'étalait dans la plaine . Munie d'un couteau et d'un panier, je montais la calade pierreuse en ruminant mes pensées de culpabilité, lorsque tout à coup, Michel, que je n'avais plus revu depuis l'accident, surgit derrière la croix. Apparemment, il m'attendait arborant un sourire à la fois goguenard et menaçant.

- Alicia, tu vas ramasser la salade ?

- … ?

- J'ai deux mots à te dire, petite sotte.

Sa voix s'amplifiait et j'eus peur brusquement.

- Laisse-moi tranquille, que me veux-tu ? Où sont les autres ?

- Les autres ne sont pas là. J'ai à te parler.

- Moi je ne veux pas t'écouter, laisse-moi.

- Alors, la petite sainte nitouche veut tout raconter au curé ? dis-moi la vérité…

- Ça ne regarde que moi… tu fais ce que tu veux… mais si tu n'avais pas commencé à te moquer de lui…

Michel s'approcha, me prit par les épaules, ses pouces se posèrent de chaque côté de mon cou.

- Tu vas te taire, on est tous d'accord. Tu vas te taire, espèce de petit danger public, tu ne vas pas faire accuser tout le monde parce que tu as des états d'âme de petite fille pieuse.

Les pouces de Michel s'enfonçaient dans mon cou, j'étouffais…

- Je sais ce que je dois faire, où sont les autres ?

- Les autres sont d'accord avec moi. Je les appelle, on te fera taire… Venez les autres...

Et les autres surgirent de derrière le mur de pierres sèches où ils s'étaient cachés. Ils étaient plus nombreux que le jour de

l’accident et la volonté de me faire peur était évidente et j’eus peur. Je criais alors que Michel enfonçait ses pouces plus profondément dans mon cou, mais, d’un geste brusque et violent, je me dégageai et partis sur la pente raide de la montagne. L’aplomb vertigineux, était coupé par quelques paliers rocheux. Je dévalais l’escarpement et personne ne me suivit.

- Hé, reviens la fille, tu ne t’en sortiras pas comme ça… tu vas te faire mal et tu nous dénonceras encore.

Je continuais ma cavalcade, la distance, entre eux et moi, s’accroissait rapidement. Arrivée à mi-pente, je relevais la tête et vis le groupe de garçons serrés contre la croix qui m'observaient :

- Tu vas tomber ! Reviens Alicia !

- Alicia reviens, n’aies pas peur, on ne te fera rien.

Ils m’appelaient, ils avaient peur… Devant moi le rocher tombait à pic dans la rivière, la paroi était lisse. Je la contournais précautionneusement et atterris bientôt dans les jardins des plus hautes maisons. J’étais sauvée. Ils ne pouvaient plus m’atteindre… je repris mon souffle. Je les apercevais là-haut, comme des sentinelles noires figées sur la crête rocheuse.

Je traversais les potagers avoisinants sans être vue et je regagnais la maison. Je me faufilais à l'intérieur et allais me coucher toute tremblante encore.

Les jours suivants je me fis facilement passer pour malade, ma mère avait compris depuis l’accident que j’étais très désemparée, elle proposa à mon père de m’éloigner du village. Je partis le soir même par le car jusqu’à Aubenas où une cousine me recueillit gentiment.

Je ne me confessais pas cette année-là, ni les années suivantes. Bien longtemps après, je finis par parler à un prêtre de mes doutes, il apaisa un peu mes tourments sans les faire taire.

Mais je ne revis plus jamais notre bande de copains, l'entente était brisée, la jeunesse était passée.

Nous nous perdîmes de vue progressivement et volontairement, soucieux de ne pas garder des traces de cet été tragique.

Nous avons grandi, nous nous sommes mariés, avons eu des enfants, mais nous avons évité les retrouvailles trop intimes, chacun prenant soin de ne pas rencontrer l'autre ni les autres. Nos parents le sentirent sans le comprendre vraiment. Michel n'est plus jamais revenu en vacances dans notre village.

L'anonymat des grandes villes nous a absorbés mais mon péché est toujours là, tâche noire sur mon âme pure d'enfant !

***

Me remémorant ce drame enfoui, je compris pourquoi, inconsciemment, cinquante ans plus tard, j'avais voulu revenir pour quelques jours de vacances… sur les lieux où prit fin, brutalement, mon enfance… On ne peut jamais oublier vraiment.

La règle

(Suivre un auteur, septembre-octobre 2019)

C'était une de ces rues tranquilles de province ou de banlieue, dont le calme effrayant met à vif les nerfs les plus sensibles, tout est si désert que la vie semble en être retirée depuis longtemps ; mort, tout est mort, jamais un enfant n'aurait joué sur ses pelouses si veloutées, aucune rosée n'aurait jamais été cueillie par les mains gantées de tissus à fleurs d'une élégante propriétaire, dont la tenue vestimentaire à la fois insouciante et

de bon ton se serait accordée à la discrète qualité de vie émanant du quartier.

Rien ne trahissait la vie, si ce n'était le furtif passage d'un chat dans les hautes branches d'un arbre, guettant les pigeons roucoulants, ou encore plus dissimulés, le bout des pattes soutenants le mufle d'un chien, invisible dans sa niche en bois de pin verni. Ou de couleur en harmonie avec le crépi de la façade ou des barrières extérieures.

C'est dans cette ambiance si délicatement assortie, que vivait la famille Saffort, une famille aussi policée que leur pavillon, une famille aussi ordonnée que leur rigides plates-bandes, une famille aussi nette que leur frustrante pelouse, vierge de toute incongruité sauvage et autre fantaisie botaniquement autant qu'humainement farfelue. Madame était le reflet le plus parfait qu'il fut possible d'obtenir en ces années cinquante de la famille idéale, vue par les magazines populaires et une télévision révolutionnaire sur le plan technique, dont le but, très conscient était d'uniformiser la population en une petite bourgeoisie bien-pensante et, en apparence détentrice du bonheur terrestre. Et ce bonheur, elle savait qu'elle le possédait ; elle savait qu'elle le tenait là, bien serré dans son poing refermé avec une énergie toute destructrice, dans ce poing ganté de filoselle assortie à ses tenues dominicales dont la coupe venait tout droit d'un magazine féminin réputé pour son snobisme convenu, dans ce poing durci par les convenances, et, qui, comme une serre écrasait irrémédiablement tout son petit univers. Or, l'univers de Madame Saffort se réduisait à son pavillon, à son jardin et aux êtres vivants sous sa coupe autant élégante qu'éclairée.

Outre Madame Staffort, l'univers du numéro 66 de la rue des Boqueteaux contenait Monsieur Staffort et les filles Staffort. Si M. Stafford avait réussi à s'intégrer dans ce décor bourgeois

édulcoré, manipulé intérieurement et tout autant façonné extérieurement par les mains à la fois expertes et sans indulgence de son épouse ; les filles, quant à elles, offraient une image inadéquate et bouleversante de tous les travers possibles de ce que la société bien-pensante n'avait pas réussi à endiguer. Tout avait commencé avec le meurtre du chat, si l'on peut dire. Musli avait quelques jours, à peine sevré de sa mère, il avait été offert à Delphine pour son anniversaire. Éveline ne supportait pas ne pas posséder ce que sa sœur avait : à l'issue d'une bagarre homérique, le chat fut proprement écartelé : Delphine eut la tête, Éveline arracha sauvagement la patte arrière droite, qu'elle ne voulut pas rendre même pour l'enterrement.

Quelques jours plus tard, une étrange odeur de putréfaction sembla régner dans un coin du jardin mêlé aux suaves effluves du jasmin en fleur. Humant comme un parfum de scandale, Madame Staffort, veillant bien à ce que ses voisins ne la vissent pas, parcourut avec des ruses de Sioux les moindres recoins du terrain. Un abri pour les oiseaux était construit au milieu du massif, et, là, à hauteur d'homme, comme un trophée cruel et primitif un morceau de chair Pourrie se désagrégeait lentement.

Madame Staffort, horrifiée, n'eut que le temps de vérifier que nul voisin malveillant n'était tapi derrière un quelconque rideau, et, sans se poser d'autres questions, enleva l'objet du délit. Confusément, elle sentit que la belle ordonnance de sa vie était menacée, mais la seule clarté qui éclairait son esprit était : qu'il fallait sauver les apparences ! ». Alors, elle regarda ses filles comme des dangers potentiels, et plus que jamais décida que l'œuvre de sa vie ne serait plus troublée par quelques fantaisies, même si on pouvait les qualifier d'humaines. Il n'y eut plus de chat, plus de querelles, l'ordre régna à nouveau, la famille Staffort apparaissait toujours comme exemplaire.

A douze ans, on retrouva une des filles pendue à la corde de la vieille balançoire, quelques mois plus tard, sa sœur s'enferma dans le garage, mit en marche le moteur de la voiture, toujours impeccablement astiquée, de leur père, et finit silencieusement sa courte vie ; Deux tombes jumelles de granit rosé, fleuries et régulièrement époussetées, font l'admiration des visiteurs du petit cimetière local. Madame Staffort offre à chacun sa sérénité épanouie : l'ordre a gagné malgré quelques sacrifices !

Coup de dés

(Suivre un auteur, novembre-décembre 2019)

Ils avançaient en file indienne sur un sentier étroit et sinueux qui coupait la garrigue tel un serpent qui se faufile entre les taillis et les touffes d'herbes dures et sèches. Parfois leurs piquants s'accrochaient au bas des vêtements. Le soleil du matin tissait un liseré d'argent sur leurs teintes monochromes et les grosses chaussures de marches faisait crisser ce tapis végétal étouffant le son cadencé des pas des promeneurs.

Alicia souriait à la vie, à la nature, à la promenade. Elle se félicitait de l'harmonie dans laquelle évoluait leur trio silencieux. Jacques ouvrait la voie et derrière lui, Claire progressait d'un pas déterminé. Alicia, quant à elle, essayait de ne pas ralentir le groupe en épousant le rythme assez soutenu de la marche.

Il était tôt ce dimanche matin et la lumière rase du soleil d'hiver soulignait les masses sombres et inégales des taillis, en bordait les crêtes d'une nuance plus pâle, les transformant en vagues végétales qui ondulaient sous la brise glaciale.

Claire avait organisé très rapidement cette promenade quelques jours auparavant dans un mouvement d'enthousiasme qui avait subjugué ces compagnons. Elle avait

mis en place le circuit, trouvé des participants et un meneur, Jacques. Elle était le ciment du groupe, calmant l'un, exhortant l'autre, se dépensant sans compter. Elle ambitionnait de créer dans le village une équipe de randonneurs établie de façon pérenne et officielle. Débordant d'énergie, elle était bien connue dans la région pour sa perpétuelle agitation et son besoin de construire des mouvements associatifs. Trois personnalités, trois passés et leurs résultantes se trouvaient réunis là dans un désir commun d'arpenter la campagne. Trois individus étaient projetés là sans se connaître, un peu au hasard, comme des dès jetés par une force inconnue sur la surface incertaine de la vie.

Étrange mélange de douceur, de faiblesse, de fermeté et de virulence, le groupe cheminait sans songer à ce qu'il y avait d'hétéroclite dans leur formation. Claire était leur seul dénominateur commun.

Jacques connaissait bien le circuit pour l'avoir suivi maintes fois mais il y avait si longtemps. Il avait accepté l'offre de Claire sans imaginer que cette promenade qui lui était chère pouvait devenir, aujourd'hui, cruelle. Le temps n'avait pas cicatrisé les blessures du passé. Il se laissait aller à ses pensées que chaque pas faisait surgir, comme si en frappant le terre de ses pieds, les souvenirs attachés à ce lieu remontaient dans son esprit comme des émanations maléfiques.

Oui il avait déjà autrefois parcouru ce sentier, il en reconnaissait les traces et sa mémoire, tout en les absorbants, en analysait chaque élément. Là, une touffe d'herbe entre deux buissons devenait le point de départ d'un souvenir délicat et suranné. Chaque pierre lui devenait étrangement familière et ramenait à la surface de son esprit d'autres images qui s'associaient les unes aux autres, tantôt fugaces, tantôt plus nettes. Tous les éléments naturels semblaient le saluer et l'invitaient à poursuivre selon un mode de fascination

hypnotique. Des lambeaux de sa vie, liés à ce moment et à ce parcours, se dévoilaient peu à peu en un fondu-enchaîné doux ou monstrueux comme des fantômes déliquescents échappés de quelque songerie malsaine.

Des années auparavant et là encore sa mémoire refusait toute précision, il avait pris ce chemin avec elle par une même matinée hivernale pareillement froide et claire. Tels des nuages déchiquetés par le vent, les éléments passés affluaient et bousculaient la réalité présente la rendant plus floue, moins préhensile. A tel point que par deux fois il avait commis une erreur sur le tracé de ce jour, l'esprit distrait par cette accumulation d'informations divergentes et embrouillées. Une sensation pénible parce qu'inhabituelle à l'attitude concrète et pragmatique que l'on attendait de lui, le submergeait et le rendait hésitant.

- Ce sous-bois est un labyrinthe feuillu dans lequel je m'égare. Quelle confusion s'installe dans mon esprit ? Les souvenirs s'enchevêtrent, les traces du passé se mêlent à celles du présent. Comment évaluer la réalité de ce jour à la mesure de celle d'hier ? Je marche comme dans un songe, un sombre nuage enveloppe mon esprit et fait hésiter mon corps.

Que fait Jacques ce matin ? se demanda Claire. Je pressens mal cette rando… Alicia plane comme d'habitude. Je ne l'invite plus, elle est trop molle, elle se laisse mener. Si j'avais pu trouver d'autres participants le rythme aurait été plus vivant ! Je me sens oppressée et je ne sais même pas pourquoi. J'ai l'impression d'être dans un cauchemar. Est-ce ce sous-bois touffu qui me mal à l'aise ? Les hésitations de Jacques alliées à la passivité d'Alicia ? L'ensemble peut-être…

Le ciel s'obscurcit tout à coup, je distingue mal les contours du sentier. Jacques nous as fait tourner en rond par deux fois. Une angoisse diffuse me fait présager une issue désagréable…

Voilà que je divague ! Les branches sont étrangement basses, est-ce le bon chemin ou Jacques nous a encore perdus ? Je veux sortir de là !

Comme j'aime ce sous-bois se disait Alicia, il nous engloutit dans sa pénombre comme dans un rêve avant qu'il ne tourne au cauchemar. L'hiver est une saison étrange, le soleil est glacial et l'air semble fumer comme si la forge du dieu des enfers manifestait sa présence par quelques émanations à la surface de la terre. Les aiguilles de pins me caressent les joues et s'accrochent à mon bonnet, la forêt veut me garder dirait-on, même les buissons ralentissent ma marche.

Nous sommes tellement silencieux. Je me laisse conduire, la réalité et la songerie tout est si confus.

Trop de silence, trop de pénombre. Il me tarde de trouver un horizon plus dégagé !

Maintenant le sentier les éloignait de la touffeur du sous-bois et des pièges imaginés. Il montait un peu raide et les arbres s'espaçaient, les buissons plus épais atteignaient la taille des promeneurs. Une sorte de soulagement naissait dans les pensées de chacun. La nature qui leur avait tendu des rets leur rendait maintenant leur liberté en desserrant son étau. Là le ciel chassait l'ombre trompeuse mais la pente était si raide qu'elle semblait monter directement au firmament. Essoufflée Alicia ralentit.

- La montée est plus raide que ce que je pensais ! J'ai l'impression que ma cage thoracique va exploser. Je manque d'air, pourvu que j'arrive au sommet. J'ai si mal ! Il ne faut pas que je m'arrête sinon ils ne me reprendront pas dans leur groupe.

Jacques n'avait pas perçu la gêne d'Alicia. Il fixait la pente qui s'élevait sèche et brune. Là, autrefois, avec elle. Quels moments inoubliables !

Claire sentait son cœur se gonflait comme une voile et aspirait à être au sommet, à dominer le vallonnement des collines et n’avoir plus que le ciel tout autour d’elle.

Alicia ralentissait leur progression. Il faudrait l’évincer gentiment car on ne pourrait pas la garder quand le groupe s’étofferait et s’établirait officiellement. Mentalement, elle mettait en place un avenir rempli de projets

Elle mettait en place mentalement un avenir rempli de projets qui la mettraient en vedette, qu'un obstacle la freine entraînait chez elle un mouvement de colère dû à la frustration… Elle voulait se débarrasser d'Alicia puis de Jacques. Elle voulait une équipe dynamique. Sa colère la poussait en avant, elle distança les autres pour atteindre le sommet la première, comme si sa vie en dépendait. Jacques lui, avançait comme hypnotisé, insouciant des états d'âme de ses partenaires. Il se reprochait sa suffisance car la confiance outrecuidante qu'il avait eue en lui ne lui avait pas permis d'envisager les troubles que les rappels du passé entraîneraient dans sa conduite. Il avait perdu tout à coup sa forte détermination, son esprit bouleversé n'arrivait plus à raisonner, c'était pour lui insupportable autant qu'inadmissible.

Il n'aurait pas dû accepter l'invitation de Claire. Certes il connaissait bien le parcours qui ne présentait aucune difficulté, l'ascension en elle-même était gratifiante et stimulait le désir de marcher. Mais il n'avait pas un seul instant appréhendé le force des souvenirs qui étaient là tapis dans la nature, le guettaient à chaque pas, derrière chaque branche, chaque pierre.

Enfin le sommet ! Décor lunaire, rochers d'un blanc laiteux émergeant de la garrigue. Ils s'arrêtaient quelques instants. Eux, petits santons plantés dans un décor de mauvais rêve avec la bise qui les giflait. Tout n'était que bossellements gris et bruns à perte de vue.

Alicia posait un regard étonné sut le panorama. Tant d'efforts pour une si piètre récompense !

Brumes et rochers se confondaient en un magma lugubre.

Claire extatique avalait goulûment tout ce qu'elle voyait et garnissait avidement sa mémoire de souvenirs éblouis… Elle respirait enfin !

Jacques était pris de vertiges. Il sentait sa présence, c'en était à devenir fou. Il était la proie d'un démon sournois, un être malfaisant qui cherchait sa perte. Par deux fois il avait commis une erreur de parcours entraînant les autres dans son égarement. Il sentait dans son âme comme une morsure d'où fusait un subtil poison qui le désorientait. Il avait envie de crier et surtout de fuir, fuir cette randonnée, fuir le passé qui s'accrochait.

Car là, sur ce plateau battu par les vents elle et lui avaient vécu une osmose incommensurable, blottis l'un contre l'autre, les yeux fixés sur le paysage hors-normes. Comme il l'aimait alors, comme elle semblait l'aimer elle aussi ! Était-ce une illusion ? N'était-ce pas son parfum qu'il respirait maintenant en fermant les yeux et n'était-ce pas la douceur veloutée de sa joue frottant contre la sienne qu'il ressentait en ce moment ?

Alors d'un mouvement brusque de la tête accompagné d'un raidissement de tout le corps, Jacques chassa ce vertige, nia le trouble qui l'avait saisi et annonça le départ. D'une voix ferme et d'un pas hardi il entraîna ses compagnes.

Tout le monde est subjugué, se dit Alicia. Quant à moi, cela m'a permis de reprendre mon souffle. J'aurais tant aimé que la promenade se termine, là sur ce sommet pelé et sauvage, comme un point final !

- Enfin on repart ! Jacques a l'air de reprendre vie. C'est vrai qu'il avait l'air ailleurs jusque-là, se dit Claire. C'est peut-être

lui le maillon faible et moi qui le prenait pour quelqu'un de responsable. Je ne lui confirai plus jamais la direction du groupe. Alicia n'est pas une bonne marcheuse, constata-telle. J'ai hâte d'en finir avec cette ballade. Je suis à bout de nerfs, j'ai envie d'exploser !!!

Ils avançaient maintenant sur un tapis herbeux durs et secs que leurs gros souliers martelaient en cadence. Ils s'arrêtèrent pour visiter les ruines d'un antique castrum. On amorçait la descente, tout était calme et froid mais la lumière devenait plus caressante, midi approchait. Ils étaient maintenant dans une forêt dense de jeunes pins dont la verdeur revigorait l'esprit. Un chemin longeait le flanc de la montagne. On fit halte pour déjeuner. Les sacs à dos tombèrent à terre dans un bel ensemble. Puis il n'y eut que le cliquetis des couverts et les visages qui exprimaient la satisfaction d'un repas bien mérité.

Ils rencontrèrent des promeneurs et bavardèrent gaiement avec eux. L'harmonie était de mise pour l'équipe immergée dans le fouillis vert tendues des rameaux des jeunes pins. Jacques avait évacué son trouble et souriait enfin. Il était temps de se remettre en route, le soleil était si doux que l'on enlevait les bonnets et les visages s'offraient une brise très délicate. Ils marchaient depuis quelques heures sur le sentier en balcon qui suivait les sinuosités de la colline, repli après repli. Le chemin était facile et l'humeur aussi.

Jacques commençait à être assailli d'un doute. Jusqu'ici ses souvenirs l'avaient désagréablement accompagné mais là tout était nouveau. Il avait beau fouiller sa mémoire, aucun élément du passé ne concordait avec ceux du présent. Inquiet il sortit sa boussole, ses compagnes le précédaient, l'une marchait d'un pas conquérant pendant que l'autre commençait à montrer des signes de fatigue. Jacques réalisa alors que ce chemin n'allait pas dans la direction voulue. Ils s'étaient à nouveau perdus.

Une vague d'inquiétude le submergea. Il aurait dû revoir le parcours dans les moindres détails.

Après le castrum, il aurait fallu tourner à gauche et pas continuer tout droit. Obsédé qu'il était par ses souvenirs, il avait pris une direction inconnue. Ils n'étaient pas sur la bonne colline, petit à petit ils s'étaient éloignés du parcours initial et ils s'en éloignaient encore. Il essaya de calculer rapidement où ils allaient se retrouver et en arriva à la conclusion qu'ils étaient à quinze kilomètres de leur point de retour.

Un groupe de marcheurs arrivait en face d'eux. Jacques les interrogea et ils lui confirmèrent son erreur. Il se retrouvait en plein dilemme. Rebrousser chemin ? C'était trop tard. Continuer et se retrouvait dans un lieu isolé ? Trouver un véhicule pour revenir au point de départ était plus sûr d'autant que le soleil s'enfonçait déjà à l'ouest. La nuit n'allait pas tarder.

Claire pressentit quelque chose. Elle l’attendit et intima l’ordre à Alicia d’en faire autant. Ils firent le point, Jacques expliqua son erreur et la conduite à tenir. Alicia pâlit, elle semblait au bord de la panique. Claire poussa un long cri de rage, animal, sauvage et se rua sur Jacques pour le frapper. Celui-ci para ses coups et la calma avec des mots mesurés. Il fallait continuer jusqu’à la route, lieu sûr et propice à des rencontres, là on aviserait. Mais il ne fallait surtout pas se séparer. Il l’invita à hurler encore une fois pour se libérer de sa colère et aller de l’avant, c’était tout ce qu’il y avait à faire.

A force de paroles fermes et de gestes rassurants Claire accepta de se remettre en route. Alicia, dévorée par l’angoisse, marchait comme elle n’aurait jamais cru pouvoir le faire. Ils suivirent la crête pendant quelques longs kilomètres puis brutalement survint la périlleuse descente vers la vallée. Le chemin devenait pierreux, les pieds glissaient sur les cailloux. Alicia, poussée par la peur, prenait des risques inaccoutumés

pour elle. Elle se demandait si elle arriverait dans la vallée sans chute ni fracture. Et enfin le fond de la combe apparut.

Une route, grise, salvatrice, y sinuait. Cette route venait d'un village et aboutissait à un autre, des voitures conduites par d'autres humains y circulaient ; c'était leur chance. Le cœur d'Alicia bondit joyeusement. Ils étaient sauvés !

Ils s'assirent au bord de la route sur un talus rocailleux pour décider de ce qu'il fallait faire. La distance pour retrouver leur voiture était trop importante pour être faite à pied, c'était hors de question pour Alicia et même Claire semblait à bout de force. Jacques leur proposa de s'installer là jusqu'à son retour, il y aurait une bonne heure à patienter à deux avec boisson et nourriture. Il marcherait vite et resterait en contact par téléphone mais Claire voulait rentrer en stop. Jacques argumenta que trois personnes ce n'était pas possible, qu'on ne les prendrait jamais.

- Alors chacun pour soi ! cria Claire.

- Nous ne devons pas nous séparer, répondit Jacques fermement.

La discussion s'envenimait. Claire prit son sac et se posta sur la chaussée le pouce levée. Une voiture qui arrivait vite fit une embardée en klaxonnant. Jacques la saisit par le bras et la ramena sur le bas-côté. Mais malgré sa poigne solide, elle lui échappa de nouveau et le griffa au visage. Alicia assistait, médusée, à cette lutte aussi absurde que dangereuse. Une deuxième voiture manqua de les heurter de peu.

Claire ne songeait qu'à fuir et devenait dangereuse, elle gesticulait dans tous les sens sur la petite route d'où les voitures débouchaient assez vite et sans trop de visibilité. A nouveau Jacques l'attrapa vigoureusement et la gifla violemment. Il cherchait à mettre ses nerfs à l'épreuve espérant

qu'elle fondrait en larmes et qu'elle serait plus facile à maîtriser. Rien n'y fit, elle devenait forcenée. Il comprit alors qu'il devait employer une manière plus radicale. Il la saisit alors à bras le corps et ordonna à Alicia d'appeler les secours ; pendant que Claire s'acharnait à coups de poing sur son compagnon tout en vociférant. Elle tenta même de le mordre pour se libérer.

Alicia obtint rapidement les secours et Jacques donna des indications précises sur leur position et l'état de leur compagne. Il demanda à Alicia de l'aider à enlever sa ceinture et entreprit de lier les poignets de Claire, toujours en rage mais à eux deux ils réussirent à l'immobiliser. Témoins de la bagarre, des automobilistes s'arrêtèrent et vinrent à leur aide. Un attroupement se fit.

Une dizaine de minutes plus tard, minutes qui leur parurent à la fois longues et extraordinairement rapides, une voiture de police arriva suivie par une ambulance. Une piqûre calmante rendit enfin Claire inoffensive. On l'installa sur un brancard. Jacques et Alicia montèrent avec elle dans l'ambulance. Claire pleurait tout doucement en prononçant des paroles incompréhensibles. Alicia frôlait la sidération et Jacques, quant à lui, semblait s'être totalement renfermé sur lui-même.

Les heures qui suivirent se déroulèrent hors du temps, comme dans un rêve. Mécaniquement tous deux répondirent aux questions des officiels, produisirent un récit cohérent et simplifié de leur mésaventure. En conclusion la peur avait provoqué chez Claire une crise nerveuse, le psychiatre de service pensait qu'elle devait rester quelques jours voire quelques semaines en observation. Vers minuit Jacques et Alicia, libérés, prirent un taxi qui les ramena de l'hôpital à leurs domiciles respectifs qui, contrastant avec la violence des dernières heures, leur apparurent des havres sécurisants et douillets.

Le lendemain Alicia conduisit Jacques à son véhicule abandonné la veille au bord de la route. Tous deux étaient silencieux. Il leur était impossible de parler de l'événement, son absurdité, sa virulence les laissaient sans voix, comme assommés. Jacques salua Alicia et s'apprêtait à monter dans son véhicule lorsque celle-ci le rejoignit et posa sa main sur son épaule en signe de paix et d'amitié.

- Jacques, tu n'es en rien fautif.

Jacques releva les yeux avec un sourire triste.

- Ne t'inquiète pas, Claire était déjà très instable, tous ceux qui la connaissaient te le confirmeront. Il suffisait d'un choc, d'une émotion quelconque pour que le couvercle saute… le psychiatre l'a dit.

Tu n'as aucune responsabilité dans cette issue.

Jacques regarda Alicia et la vit pour la première fois : une femme fragile mais solide et pleine d'humanité. Son regard s'embua.

- Merci Alicia ! Je regrette que nous fassions connaissance dans de telles circonstances. J'ai eu une grande part de responsabilité, l'erreur de parcours que j'ai commise a eu des conséquences désastreuses et par répercussion sur chacun de nous.

Il se tut un instant.

- Tout aurait bien pu se passer, vous m'auriez attendu toutes les deux, je vous aurais ramenées et à l'heure qu'il est nous serions chacun à vaquer à nos occupations habituelles ; sans ce poids… Je l'aurai à jamais sur la conscience.

- Mon Jacques, reprit Alicia en lui serrant la main, non ! Tu n'as été que l'instrument involontaire du sort. Nous sommes tous trois victimes d'un coup de dés du destin.

- Un coup de dés du destin ! ironisa Jacques

- N'en restons pas là ! reprit Alicia. Il faut rester soudés, tu nous en as donné l'ordre, tu t'en souviens ? Claire aura besoin de nous, il faudra aller la voir puis la réinstaller dans la vie. J'ai besoin de toi, elle a besoin de toi.

Le visage de Jacques, encore tuméfié par les coups reçus la veille, s'éclaira. Il embrassa chaleureusement la jeune femme.

- Oui, on a tous besoin les uns des autres. Il faut donner à cette aventure malheureuse une issue positive. Avec ton aide, nous allons relancer les dés, maîtriser le destin, ne plus en être les instruments aveugles mais volontaires et déterminés.

Ils se serrèrent la main, l'espoir renaissait. Oui ils avaient été trois dès que le destin avait jeté sur la surface incertaine de la vie ??? Mais rien n'était perdu.

L'œil et la main

(Suivre un auteur, janvier-février 2020)

Une main écarte un pan de rideau, une main longue, fine, nervurée de veines bleues à peine visibles sous la peau diaphane, ponctuée d'ongles carmin, légèrement ovales. Le rideau est beige rosé, chaud et velouté comme la main qui le tient. La vie apparaît derrière la vitre glacée de givre matinal, ombrée de nuit, cerclée de murs. La main erre doucement dans une chevelure obscure, puis éteint un bâillement. Doucement, la vie prend vie. Chocs des tasses, arôme du café, craquement des biscottes, pluie de la douche ; la main s'affaire.

La rue est belle, car elle vit, elle bruit et fracasse. La rue est belle car elle est riche et généreuse, elle déverse hommes et machines, les mêle, les broie ensemble. Quelquefois, la rue c'est la mort. Le soir, la vie s'estompe ; elle efface les gens, les

chiens et les chats. La rue devient silence. Alors, la main saisit la poignée de la porte, la tourne, puis se cache au fond d'une poche. La main tâte l'étoffe molle, se referme sur un minuscule objet rectangulaire et noir. C'est l'œil de la main, tout rond, jovial et indiscret. La main aime cet œil qui lui révèle le contour des choses, leurs pensées secrètes en les déformant, en recréant leurs réalités insaisissables.

Au numéro 10 de l'impasse, il y a une maison basse, au fond d'un jardin sauvage. On l'aperçoit l'hiver à travers les entrelacs des branches noueuses et nues. Cette maison est morte. Morte il y a longtemps de cela, elle s'est ratatinée, s'est enfouie dans la végétation pour disparaître paisiblement.

La main pousse le portail : tout est silence, suspension. La main et l'œil l'ont souvent épiée cette maison ; l'ont violée de face, de profil, et l'ont culbutée dans des images blanches et noires qui ont remporté un premier prix, un soir sous les néons durs de la galerie et les crépitements des flashes, autres yeux avides et jaloux.

Maintenant, la main pousse la porte d'entrée et l'entrouvre. Un faible halo jaune provient de l'angle d'un mur, et peu à peu, des masses sombres surgissent du néant : un canapé s'allonge contre un mur, un tabouret se colle à lui, puis s'épanouit une table blanche et ronde comme une fleur de nénuphar.

Et, lentement, les instruments d'une messe sublime apparaissent : verres réfléchissant des éclairs furtifs et dansants, bouteilles carminées soulignées par les lueurs d'un doux clair-obscur, coupes brillantes des feux de leurs entailles diamantées, d'où jaillit une opulence de fruits colorés qui dégringolent autour d'elles en masses mousseuses ponctuées d'éclats de lumière.

Mais, voilà ; un corps est allongé sur le canapé, un corps lisse et potelé. La main caresse doucement un pied cambré et brun,

enserre le mollet dur où se forme un creux entre les muscles raidis, les genoux s'entrouvrent, et la main glisse sur la peau qui luit, ointe d'huile, et, dont la viscosité accroche sur le duvet clair une lumineuse ligne qui trace un sillon limpide, appuyant les contours, les soulignant ; gravure à l'eau forte, pour le plaisir de l'œil.

L'œil caresse légèrement la peau, la fait frémir au passage, saisit dans un frisson sa délicatesse soyeuse, sa lumineuse tiédeur ; et même, suscite l'exhalaison lourde d'un parfum passé, mêlé à l'aigreur moite du corps.

L'œil s'enfonce, tout à coup, dans cette chaleur ; s'alanguit, se ternit aux passages de suintements opaques ; puis, la fleur de chair pourpre le happe et l'engloutit doucement. Et la main fouille, fouille l'humidité sauvage et douce comme un rivage trop échauffé par une journée de soleil.

Silence.

Nuit.

La lumière vacille, le corps ondule et râle, se tord et hurle ; se détend.

Silence.

Nuit.

L'atmosphère de la pièce s'est épaissie, la lumière parait glauque, l'âme s'enchevêtre dans les entrelacs des remords.

L'œil indiscret et bavard raconte mille images depuis des années de visites nocturnes, chaotiquement mêlées en un film étrange, pervers et chargé d'une poésie suave et amère.

L'œil paupière de celluloïd noir, derrière elle, enregistre sur la pellicule de chlorure d'argent, les gestes essentiels, les gestes intimes à clos son unique, les gestes superflus de ce qui compose la vie quotidienne. Toujours à l'affût, pointé par une

main experte, caché dans un enfoncement caché, invisible dans sa noirâtre cavité, l'œil luit, gobe la vie, la saisit, la croque, et la restitue, goulu, aveugle, muet et sourd. L'œil : c'est la vie ; l'œil ; c'est le jour qui luit, l'œil : c'est la nuit qui, éternellement reflète les pleins et les déliés, les replis obscurs et incandescents du vice ; l'œil : c'est l'âme humaine immuable, inchangée ; l'œil fixe à jamais, en noir originel de l'homme en un vertige implacable et clinique et blanc, sur sa pellicule le péché

Soudain, la main quitte l'œil qui pendouille à un fil, et, qui, cependant, enregistre, fidèle. Dans la douce luminosité, un cou doré est offert, il est long comme un vase, et légèrement cambré ; l'œil en suit vaguement le contour délicat, la main mal éclairée s'en approche et le caresse. La main est à nouveau en pleine lumière, elle est si fine mais si puissante, ses veines saillent dans l'effort. Puis, l'œil, secoué, ne saisit que des fragments de vie, parcelles insensées, que les soubresauts imposés par les corps qui se débattent lui permettent d'engloutir.

Corps sens dessus dessous, superposés, agités, visions silencieuses et successives comme la gestuelle d'un film muet. Puis tout se calme. Une dernière vision de l'œil dérangé fait apparaître l'empreinte violacée de la main, obscurité incrustée sur la peau pâle du cou. …

Un long moment, l'œil, sans commandement, s'oublie en une vision fixe d'un bout de plancher. Puis, la main le ressaisit et le pointe vers le plafond à peine éclairé : un serpent sombre y pend, à demi replié sur lui-même. L'œil attrape l'image, jusque-là, inconnue ; il la suit longuement à travers les spirales tressées de la corde que la lumière sort, peu à peu, de son anonymat. Puis une tension brutale secoue l'œil : la main

s'ouvre largement et, soudainement, s'immobilise laissant choir l'œil rond qui se fracasse au sol.

Au numéro 10 de l'impasse, la maison s'est affaissée un peu plus. Elle ressemble à un cercueil enseveli sous la végétation de plus en plus exubérante et sombre : la vie nait de la mort.

Au numéro 10 de l'impasse, la maison morte est protégée par les ronces et les broussailles, la chape dense du feuillage la tient à l'écart de la vie ordinaire. La maison est devenue mausolée.

Au numéro 10 de l'impasse, un soir, de gros globes lumineux clignotent rouges et blancs, une sirène hurle : c'est la police qui profane le tombeau. Des ombres s'agitent, bardées de bandes réfléchissantes. Des linceuls sombres sont emportés vers les véhicules.

Au numéro 10 de l'impasse, l'inspecteur Drut et ses policiers vérifient chaque objet qui traîne dans la poussière que le temps a accumulée. L'œil est sous plastique, témoin numéro 1, on attend beaucoup de lui.

Au numéro 10 de l'impasse, l'inspecteur Drut et ses policiers, au vu de tous les éléments révélés par la scène du crime, se demandent quel épisode orgiaque s'est déroulé là, il y a longtemps. Seul l'œil pourra, peut-être, expliquer ces deux cadavres féminins décomposés. L'œil est un instrument très perfectionné, un instrument de Pro ; si ses délicates entrailles ne sont pas altérées par le temps et le choc, l'œil pourrait parler en images, si la main le lui a, autrefois, ordonné.

Quelque part en ville, dans un centre de soins, quatre garnements sont sous observation. Ils sont tremblants et hébétés. Ce jour, ils ont décidé de tenter l'aventure. Depuis quelques semaines, dans leurs errantes vadrouilles, ils avaient repéré sous les épaisses frondaisons, une maison enfouie, comme abandonnée. Armés de leurs couteaux de scout, ils sont

partis en expédition, et, taillant vaillamment dans le rempart épineux, supportant les griffures, les lacérations des ronces (car la végétation avait décidé de protéger la maison morte au numéro 10 de l'impasse), ils ont créé une trouée et se sont faufilés les uns après les autres, ils ont forcé la porte vermoulue. Ils ont entre huit et douze ans, l'âge des découvertes. Celle-ci les laissera pour toujours anéantis, malgré la cellule de crise mise en place, pour eux, par les autorités.

Toute aventure porte en elle un élément de destruction ; les révélations qui attendent l'inspecteur Drut et ses policiers vont être très dures, mais eux sont des hommes aguerris.

Au numéro 10 de l'impasse, cernée par les rubans fluorescents rouges et jaunes mis en place par la police, comme par la végétation autrefois, la maison morte reposera à nouveau en paix.

Osmose

(Suivre un auteur, mai-juin 2020)

Chapitre 1

II est 13h30. La neige tombe en légers et folâtres plumetis. Ils volètent, de-ci, de-là, négligeant le bitume gris pour repartir vers leur source céleste d'un gris plus pâle. Le visage des passants, blafard et triste sous l'auréole polychrome des parapluies, reflète l'absolu néant des vies qui se décomposent, la lente putréfaction des idéaux passés. Usure du temps, nivellement de l'esprit par la vie de tous les jours, les idées grelottent et vivent chétivement.

Anne souffle le brouillard de ses bronches, le regarde s'élever, voile impur, sur le ciel souillé. Le bus arrive, renâclant comme un vieux cheval de trait, crache quelques globules humains, en

avale d'autres dans le grand reniflement de ses portes automatiques, repart, clignant d'un œil, dans le flot soumis de la circulation.

À l'intérieur, la chaleur rougit les visages qui se détendent. La hiérarchie reprend ses droits avec le journal qui se déploie, le cabas qui se retranche avec humilité sous la banquette, le dossier qui s'entrouvre avec un bâillement heureux. Anne s'abrutit au rythme cahotant des va-et-vient, arrêt-départ, feu rouge, reprise.

Le fleuve des automobiles se rétrécit, la grisaille s'épaissit et la colline apparaît : morcelée comme un puzzle simpliste et monochrome. D'un sursaut lourd la jeune femme secoue sa tête brune. Elle est arrivée ! Elle descend les marches du bus, suit un trottoir désert et s'immobilise un instant devant la haute masse de l'hôpital. Puis c'est la routine angoissante : perron, entrée, accueil, ascenseur, service ; partout un blanc lumineux et gênant après tout ce gris. Pas feutrés, blouses blanches : un autre néant.

Il est 14h. Blouse blanche, bureau, Service Diététique, premières consultations, masque souriant de commande qui correspond pour Anne à une étrange douleur sur le côté gauche avec un à-coup au cœur. La psychiatre arrive à son tour, salue, décontractée. Peut-on l'être dans cet univers d'aluminium malfaisant où la blancheur inquiète au lieu d'apaiser ?

Les doigts noués, Anne se contracte une dernière fois derrière le bureau, son refuge ultime. Ses jambes esquissent un repli fœtal, sa nuque s'affaisse.

Hop, sursaut ! Tout commence.

- J'aimerais que vous voyiez, seule, Mme Baïchek. Elle a été hospitalisée après votre dernière visite. C'est un cas intéressant qui pourrait vous être fort utile pour votre thèse, explique la psy en lui tendant une fiche.

Anne se lève et prend la feuille de bristol. Son estomac opère un mouvement oscillant qu'elle contrôle vite : heureusement, elle n'a pas déjeuné.

Devant la porte des consultations, la phalange des obèses se déploie en formation dense, rempart croulant et gélatineux qui obscurcit d'un coup le hall immaculé, souille le sol de silhouettes grisâtres comme des taches d'humidité.

Anne évoque les premiers chrétiens livrés à la vindicte populaire. Vite, il faut traverser cette antichambre aux proportions tronquées par l'hydre à dix têtes qui attend, qui 1'attend.

Personne ne parle. Des yeux luisants suivent ses gestes, épient son visage. Elle grimace un sourire qui se veut accueillant, réconfortant, mais qui s'altère peu à peu. Elle a rejoint la porte de la salle de consultation, elle la referme derrière elle et reprend son calme.

- Quel cauchemar ! Quelle drôle d'impression ! Les visites, cet hôpital m'angoissent de plus en plus. Suis-je vraiment faite pour ce métier ? Pourquoi faut-il que mes patients m'effraient ? Je ne supporte plus ces ventres, ces fesses, ces bajoues agressives, qui tressautent à chaque mouvement. Même la nourriture finit par m'écœurer !

Elle secoue la tête et prend connaissance de la fiche de Mme BaÏchëk : « Originaire d'Afrique du Nord, sans profession, en concubinage avec un homme qui la frappe, 120 kg, frigide... »

Anne pose le dossier sur le bureau et sort. Étroitement ceinturée dans sa blouse blanche, elle scrute la masse silencieuse qui l'encercle. Elle cherche à deviner quelle part de cette monstruosité gluante, elle introduira dans le cabinet. Une peur diffuse obstrue sa gorge. Les yeux brillants la dévisagent, la jaugent. Ils évoluent à des hauteurs différentes. Ceux-là

semblent détailler le lobe de son oreille droite comme on suppute la sensualité gourmande offerte par une pâtisserie délicate.

Anne frissonne. Une douleur aiguë lui traverse le bas du poumon, elle a rêvé cette pointe rose aperçue entre les lèvres luisantes. Mais, là un sourire s'écarte sur des dents démentielles, dentelées comme des scies bien entretenues, ici une narine palpite et hume ne sait quel effluve...

- Encore un effort ! Ce ne sont que de pauvres épaves humaines que je vais aider. Je suis leur salut ! Elles sont plus affolées que moi, s'exhorte-t-elle tout bas. Puis, vite et haut, elle appelle : Mme Baïchek, je vous prie !

Cette annonce provoque un tressautement, un mouvement de houle, le mur gélatineux s'ouvre et vomit une cellule identique à la cellule mère, mais plus petite. Un bruissement joyeux accompagne cette étrange procréation. Et le monstre se reforme, nouveau bloc immobile. Anne, engloutie un instant, réapparait, décoiffée. Elle ouvre la porte, introduit sa patiente et referme.

- Asseyez-vous, je vous prie.

Un chuintement de skaï annonce l'obéissance à sa requête. Plus tranquille Anne étudie la femme qui lui fait face.

Des cheveux bruns bouclés surmontent une baroque montagne de graisse, des bourrelets s'échelonnent le long du corps comme des vessies pneumatiques, les pieds apparaissent bizarrement minuscules, boursouflés dans des pantoufles savamment découpées à leurs mesures. Le contraste qu'ils offrent avec l'ensemble leur donne un aspect délicat, voire précieux ; de même les mains et les oreilles aux lobes finement ourlés. Le visage disparaît sous les joues. Le nez lui aussi semble avoir été nivelé. Deux yeux noirs et vifs sont les seuls vestiges d'humanité auxquels on s'accroche.

Chapitre 2

La cuisine située à l'ouest était envahie par la lumière crue de l'automne et sur les murs blancs se détachaient les bocaux de verre contenant herbes et aromates, pâtes et riz. Les fruits coloraient de taches vives la nappe à carreaux.

Anne s'assit lourdement, la tête bourdonnante, les jambes vides. La vue des pommes, leur odeur sûre 1'écoeuraient. Il fallait préparer le repas. Elle ouvrit le frigo : l'exhalaison des fromages disposés sur un plateau lui chavirait l'estomac. Lentement, elle sortit un poulet : cette chair jaune, fripée aux commissures des membres, renflée par endroits, piquetée par les pustules blanchâtres des bulbes, évoquait les tissus cellulaires mous et sans vie des « êtres » qui avaient tressauté autour d'elle tout l'après-midi. Ces masses croulantes et immondes, reflets d'un mal mystérieux et angoissant qu'il lui appartenait de découvrir. Tout cela lui faisait peur.

Le four émit un léger craquement sous l'action de la chaleur. Le poulet, enduit de graisse, fut couché dans un plat rouge comme un malade sur son lit. La vision fut si nette qu'elle retint un mouvement d'impatience et, presque avec rage, elle le déposa sur la plaque et referma la porte.

Le couvert était mis sur des sets de couleurs rutilantes, la salle de séjour haute et claire, gaie apportait un réconfort chaleureux. Anne passait une main caressante sur les meubles, le marbre froid et blanc de la cheminée. Elle se regarda dans le vieux miroir au tain piqueté, pivota lentement pour examiner la courbure de ses hanches. Elle se rapprocha, souleva sa jupe et pinça la peau en haut des cuisses, de légers bourrelets se formèrent ; elle relâcha, pinça à nouveau une partie plus large qui se gondola ; cela avait un aspect malsain. Elle baissa sa jupe.

- Moi aussi je devrais suivre un régime, soupira-t-elle.

Après le repas au cours duquel elle s'était efforcée de ne pas trop manger, Jacques et Anne décidèrent de sortir.

Main dans la main, ils flânaient à travers les ruelles sombres, côtoyant d'autres passants, formes fugitives et anonymes. Heureuse, elle s’appuyait sur Jacques et se hissait parfois sur la pointe des pieds pour l'embrasser juste sous l'oreille. Elle l'aimait parce qu'il était grand, bien bâti et sans graisse superflue. Il lui offrait un aspect sympathique, viril, rassurant. Il la libérait de ses angoisses par son calme et un bon sens un peu lourd, mais qui lui devenait nécessaire.

Devant le cinéma, les gens en file sage attendaient en devisant. Parmi eux, deux filles en knickers collants agitaient des croupes de pouliches normandes. Elle les trouva totalement indécentes, mais surtout agressivement inesthétiques. Des estomacs débordant par-dessus les ceintures des hommes, les seins des femmes flasques comme des outres vides.

- L’humanité est obèse, murmura-t-elle. Quand va-t-elle cesser d’enfler ?

Plus tard, dans l'obscurité Jacques passa une main caressante sur ses hanches, mais, songeant à l'image du miroir, Anne éprouva du dégoût pour elle-même et esquiva le geste avec cette sorte de pudeur que seuls possèdent les gens qui ont conscience de leur monstruosité.

- On fait la méchante ? Persifla-t-il gentiment en lui embrassant le bout du nez. Honteuse de sa réaction ridicule, elle se fit câline. Ce soir-là ils firent l'amour. Ce fut long. Crispant. Nerveuse, elle supportait mal les attouchements.

- Tu ne trouves pas que j’ai grossi ?

- Tu es belle, répondit-il les yeux luisants de désir.

Elle connaissait ce regard qu'elle aimait et détestait à la fois. Il faisait d'elle une femme banale, un simple schéma génital, un

vagin, mais, en même temps, elle se sentait unique et désirée. Elle cessait de se tourmenter pour sombrer dans une vague béatitude.

Les jours se suivaient semblables et ternes, seulement illuminés le soir, en fin d'après-midi, dans la cuisine, par la lumière automnale.

Anne, les cheveux en bataille, fouillait dans les armoires, brossait le carrelage de la cuisine, étendait son linge, et, par-dessus tout, examinait attentivement son corps, le frottait, le massait, l'oignait d'un air soucieux. Elle avait beau faire une odeur de sueur courait constamment sur son épiderme, une odeur connue et sentie d'elle seule. Et puis cette enveloppe grumeleuse aux petites boules graisseuses... !

Elle coiffait strictement son visage mobile posé sur un long cou qui lui donnait l'air d'une madone du Moyen-âge. Mais ses traits simples et gracieux se plissaient en fronces soucieuses vers le front. Un profond dégoût de son corps prenait peu à peu possession d'elle.

Anne tirait sur ses chairs molles comme pour les arracher, scrutait les replis aux jointures des membres, et les larmes montaient à ses yeux. Elle haïssait son corps au fur et à mesure qu'elle en prenait conscience. Elle mangeait peu et se pesait presque à chaque instant. Alors son travail prit dans sa vie une dimension obsédante.

Tous les après-midis, à jeun parfois, elle partait pour affronter sa patiente. Elle l'écoutait, prenait des notes.

Maintenant, cette masse informe vivait en elle. Comme par un étrange phénomène d'osmose la pathologie de Mme Baïchek devenait la sienne. Comment lutter contre cette infiltration insidieuse de la graisse ? Mme Baïchek perdait progressivement du poids, Anne engraissait. C'était encore peu

visible, mais la jeune femme avait l'inquiétante sensation de s'alourdir. Après chaque séance, Anne desserrait la ceinture de sa blouse.

Un cauchemar hantait chacune de ses nuits. Mme Baïchek monstrueuse s'étendait sur elle et lentement, lentement l'étouffait ; de toutes ses bouffissures dégoulinait un sirop nauséabond et, Anne, engloutie, disparaissait. Alors Mme Baïchek se levait, abandonnant la moitié d'elle-même sur le corps de sa victime.

Anne s'éveillait en hurlant. Elle grelottait ruisselante de sueur. Une longue douche chaude et parfumée parvenait à la réconforter et lorsque les palpitations de son cœur affolé s'atténuaient, elle se rendormait presque apaisée.

Jacques ne voyait rien, ne sentait rien ou faisait semblant de ne rien comprendre. Pour lui rien n'avait changé.

Anne appréhendait maintenant toute sortie, sauf le soir. À ses yeux, seule la nuit masquait en partie sa transformation physique. Elle remplaça les éclairages de l'appartement qu'elle trouvait trop crus par des sources lumineuses indirectes et d'intensité plus faible. Elle baissait régulièrement le store de la cuisine où, d'ailleurs, elle vivait de moins en moins, réduisant à l'extrême les tâches culinaires.

Les odeurs de nourriture lui révulsaient l'estomac, elle ne supportait plus les fritures, les viandes qui mijotent. Toute odeur devenait une ennemie annonciatrice de transmutation adipeuse.

Un soir Jacques se fâcha.

- J'ai faim, moi, quand je rentre. Tous les midis, je me tape des repas insipides en cafétéria, et le soir tu me sers du poisson congelé au court bouillon, des haricots sans beurre et du fromage inodore !

- C'est plus sain. Nous mangeons trop, répliqua Anne en se cabrant devant une telle incompréhension. Notre société...

- Garde tes théories pour ta thèse et ceux qui en ont besoin. Si tu es fatiguée on va au restaurant. Allez va te préparer.

- Non, répondit Anne avec colère. Tu pourrais faire un effort pour m'aider...

- Dis, tu ne trouves pas que tu exagères un peu ? J'ai faim, je suis harassé. Allons au restaurant, on en parlera après.

- Vas-y seul. Je n'ai pas faim. Je ne me sens pas bien, avoua-t-elle sur un ton plaintif qui lui paraissait être sa seule échappatoire.

Jacques observa un instant le visage crispé qui lui faisait face.

- En effet, admit-il, tu n'as pas l'air en forme, repose-toi. Je descends à la pizzeria d'à côté. Je reviens le plus vite possible.

Cette solution le soulageait aussi.

À son retour, une heure plus tard, Anne dormait. Elle avait pris un somnifère et n'avait rien mangé.

- Dans le fond, pensa-t-il, elle ne pouvait mieux agir. Une nuit de sommeil lui fera le plus grand bien.

Jacques se coucha doucement près d'elle et s’endormit, ignorant que, pour eux, la première étape d'un processus irréversible venait de s'élaborer.

Chapitre 3

Pour Anne, après la phase de frénésie, vint la phase d'aboulie.

Dans les semaines qui suivirent, les symptômes s'aggravèrent. Elle avait de plus en plus de mal à se lever le matin. Son corps lourd se mouvait avec difficulté, son cerveau s'embrumait. Elle

subissait cet empâtement général avec une résignation qui confinait à l'abrutissement. Ses gestes étaient lents.

En apparence rien n'avait changé dans sa vie exceptée elle-même. Elle arrivait avec ponctualité à 14h à l'hôpital. Elle recevait Mme Baïchek. Elle travaillait le soir à sa thèse avec méthode et précision, classant toutes ses annotations.

Jacques était lui aussi très absorbé par son travail. Il rentrait tard, épuisé et ne faisait plus d'observations à propos de la nourriture. Sentant confusément qu'il aborderait un problème qui le dépassait et qui les conduirait peut-être trop loin ; alors, par lâcheté d'homme tranquille, il préférait l'ignorer.

La cuisine désertée était d'une blancheur immaculée, la nappe à carreaux avait disparu. Seule une table à tréteaux blanche sur laquelle trônait le compotier vide occupait le centre de la pièce. Le frigo était le plus souvent rempli par de la nourriture surgelée bien empaquetée. Comme dans toutes les autres pièces de l'appartement, il y avait un petit diffuseur de parfum artificiel.

Anne frictionnait sa peau avec une essence parfumée, afin que la sueur qu'elle n'arrivait pas à faire disparaître, perde son âcreté. Supprimant les odeurs, réduisant la nourriture, elle pensait mener à bien un combat dont la finalité inconnue l'effrayait.

Ce jour-là aurait été comme les autres si elle n'avait dû assister à une réunion avec le médecin dont elle dépendait. Le cas de Mme Baïchek était traité. La courbe pondérale de la malade s'infléchissait favorablement et Anne en fut félicitée. En principe, la patiente aurait dû quitter l'hôpital ; mais la psychiatre insista pour qu'elle reste quelques semaines de plus.

- Voyez-vous, dit-elle après la séance, je crois que vous pouvez encore l'aider, et aussi, apporter à votre thèse un document véridique et probant.

- Je pensais que je pourrais dès maintenant changer de service, comme cela avait été convenu au départ, dit Anne qui se sentait mal. Une vague d'angoisse l'atteignait, elle tenta de se dominer. Je dois aussi traiter d'un cas d'anorexie...

- II n'en est pas question pour l'instant. Nous avons beaucoup à faire. Bien qu'étudiante vous devez nous aider, et, nous manquons de personnel. Vous changerez de service au printemps.

- Voyez-vous …Voyez-vous...bégaya Anne qui s'efforçait au calme mais ne maîtrisait pas son discours. Voyez-vous, j'ai l'impression de ne pas me sentir à ma place dans ce service...

La jeune femme lui fit face pour mieux l'observer.

- II est vrai que vous semblez changée depuis quelques temps. Vous êtes moins vive...Plus éteinte…

- Je me sens lourde ! J'ai dû grossir...

Anne n'osait pas dire ce qu'elle ressentait : avouer ses cauchemars, ses difficultés, ses peurs lui semblait ridicule.

- Êtes-vous enceinte ?

- Non...Non. Je ne crois pas, balbutia Anne surprise.

-Eh bien ! Vérifiez tout de même, répondit en riant la psy en la quittant.

Le lendemain Anne se rendit au laboratoire pour une prise de sang. Elle s'étonnait de la gaîté des gens. Elle était atone, ne savait plus rire ou même sourire. Ses muscles ne répondaient plus. Ils n'étaient de toute manière plus sollicités.

Le test s'avéra négatif. Elle n'en éprouva aucun sentiment particulier et n'en parla pas à Jacques. Elle vivait au-delà de ce problème féminin et ne s'était sentie à aucun moment concernée. Elle percevait un problème autre encore très flou et peut-être jamais cernable.

Mme Baïchek devenait singulièrement active. Elle avait gagné une sorte de légèreté, nota Anne, lors d'une consultation.

La jeune fille, par contre, s'enfonçait de plus en plus dans son fauteuil comme si sa masse physique eût doublé de densité.

Elle avait cessé de porter une ceinture et évoluait dans une blouse lâche qui la gênait moins aux entournures. Sa démarche avait perdu de sa netteté. Ses pas étaient lents comme réfléchis ou hésitants.

En rentrant chez elle, Anne s'abandonnait un instant à la pesanteur de son corps, en s'allongeant sur le canapé. Elle ne supportait plus que cette position, même pour travailler. Avant l'arrivée de Jacques, elle s'efforçait de se doucher, de se frictionner portant un regard furtif, presque honteux, sur cet amas de chair informe qu'était devenu son corps. Ses seins si fermes retombaient comme des mamelles vides ; des poches graisseuses granulaient ses bras, et son ventre se renflait en plis divers qu'aucun effort abdominal ne pouvait effacer. Elle avait dû changer de chaussures, prendre une pointure supplémentaire, étonnamment ses pieds aussi avaient enflé.

Elle ne se promenait plus qu'en vastes chemises à pans flottant sur des pantalons bouffants.

Elle avait pris l'habitude de laisser Jacques dîner seul dans un restaurant du quartier et d'avaler un somnifère pour ne pas l'attendre et oublier le cauchemar absurde dans lequel elle s'enfonçait depuis des mois.

Il n'y avait plus aucun contact entre leurs corps. Enroulée dans ses couvertures, Anne décourageait toute tentative de caresse, voire tout désir. Sans trop savoir pourquoi, Jacques acceptait cette situation espérant que tout cesserait une fois la thèse aboutie. Y croyait-il vraiment ? N'était-ce pas pour lui aussi une manière d'en finir en douceur ? Pas de drame, pas d'éclats, tout se dissoudrait sans heurts.

Un soir, craignant un peu la réaction d'Anne, il annonça qu'il était envoyé pour une quinzaine de jours en Allemagne. D'ordinaire, elle en faisait un drame car elle redoutait la solitude et mobilisait toutes ses amies pour occuper ses soirées lors des absences de Jacques. Cette fois, elle prépara sans mots dire sa valise et ne l'accompagna pas à l'aéroport. Dans l'avion, il eut la sensation que quelque chose s'était terminé depuis plusieurs semaines sans qu'il en ait bien pris conscience. Mais comme cette impression le dérangeait, il la repoussa.

Quinze jours passèrent. Anne vivait au ralenti. Elle évitait de sortir. La montée des trois étages la laissait sans forces.

Elle ne touchait plus à la nourriture. Un jour elle fut victime d'un malaise et elle n'alla pas travailler. À peine remise, elle retourna à l'hôpital plus épuisée et plus hagarde que jamais.

Un seul fait à signaler pendant cette période : elle demanda une nouvelle blouse, une grande taille. Il y avait tellement de laisser aller dans la notation des fournitures que personne à l'intendance n'y prit garde. Anne avait-elle déjà disparu en tant que personne physique ?

Un jour enfin, Mme Baïchek vint faire ses adieux. Elle portait une robe ceinturée qui mettait sa taille en valeur et des chaussures fines. Elle voulait remercier Anne. On chercha Anne dans tous les services. Alors la psychiatre dut répondre qu'elle s'était absentée depuis trois ou quatre jours pour aller dans un autre secteur. C'était la seule explication logique qui satisfaisait chacun, bien que personne ne se souvînt quand devait s'effectuer son changement. Mme Baïchek laissa pour Anne un paquet de gâteaux huileux et sucrés qu'on dut jeter au bout d'une semaine, tant ils sentaient la rance.

Jacques rentra d'Allemagne plus tard que prévu. L’appartement était vide. Une légère couche de poussière attestait l'absence d'Anne. Dans le frigo quelques aliments

commençaient à se putréfier. Dans les placards les robes et les pantalons de la jeune fille avaient disparu. Quelques vagues et informes tuniques les avaient remplacés. Il découvrit aussi des pantoufles bizarrement découpées.

Il s'était toujours plus ou moins attendu à cette situation et inconsciemment préparé, si bien qu'il ne souffrît pas.

Il alla déjeuner copieusement dans un restaurant du quartier. Il prit deux jours de congé pour nettoyer l'appartement et emménagea ailleurs le mois suivant.

Épilogue

Six mois plus tard, le Docteur Ravel qui dirigeait la thèse d'Anne P…. reçut par courrier recommandé un exemplaire de celle-ci, auquel était joint un mot de la postulante demandant de surseoir à la soutenance en raison de son état de santé qui ne lui permettait pas de se déplacer. Un certificat médical corroborait et justifiait la demande. Vues les difficultés dans les échéanciers des soutenances, le docteur Ravel donna son accord… des mois passèrent, le docteur Ravel, n'étant plus sollicité, oublia son étudiante et sa thèse.

Heureusement pour lui ! Ce qu'il y aurait lu, lui aurait ouvert la porte d'un monde étrange que sa rationalité scientifique n'aurait jamais pu admettre.

La répudiation

(Suivre un auteur, septembre-octobre 2020)

I

C'étaient les vacances. C'était l'insouciance. C'était le bonheur de l'enfance. Et, c'était un dimanche, une journée particulière. …

Dès le matin, tout le monde se réunissait pour la toilette dominicale autour de la fontaine qui coulait dans un petit bassin d'eau claire.

Les femmes et les enfants d'abord, puis les hommes, après avoir suspendu aux branches du pommier des petits miroirs achetés quelques sous à la foire, se rasaient en riant.

Les poules couraient çà et là ; les chats paressaient sur le timon de la charrette, alanguis par le soleil d'été.

Ces images de gaieté sont dans mes souvenirs comme des fragments de lumière éclairant la grisaille du passé.

C'était notre famille, notre vie d'autrefois.

Puis en chœur, nous partions pour la messe…. le chemin suivait les flancs de la montagne sur plusieurs kilomètres, à travers sous-bois ou prairies que coupaient de temps à autre un ruisselet dévalant la pente jusqu'au fond du val.

Rapidement les hommes distançaient les femmes qui qu'occupaient des plus petits, les enfants se regroupaient selon leurs âges et leur capacité à marcher.

Arrivés à l'église, les femmes en retrouvaient d'autres pour bavarder, les hommes s'engouffraient au café d'où ils sortaient de temps en temps pour prendre un air de messe grâce à une petite porte latérale qui leur permettait des allers retours discrets pendant l'office…. Les femmes et les enfants étaient là, sur les bancs attribués aux familles, et, par leur dévotion et l'éclat de leurs voix pures couvraient et faisaient oublier l'attitude « mécréante »de leurs compagnons…Le dimanche était un jour de relâchement bienheureux dans le rude quotidien des paysans.

Ensuite femmes et enfants rentraient après avoir acheté le pain blanc du repas et, commençaient alors, l'attente des hommes

qui rentreraient gais, chantant et inconscients de l'heure qui avait poussé les aiguilles de l'horloge vers l'après dîner !!

La Mère, ma grand-mère - vitupérerait, mais le « Père » - mon grand-père, lui intimerait le silence. Le chef de famille c'était lui !!! Alors avec le couteau, il signait le pain et en distribuait à chacun.

Le repas commençait, servi par les femmes…nous les enfants, mangions à part, les grands s'occupant des plus petits.

C'était un moment de grande liberté et de gaieté, loin des adultes, c'étaient mes vacances !!

II

Mais ce dimanche-là, après le café, le père sortit et lança un appel. La famille était rassemblée dans une courette à l'extérieur de la maison que limitaient le four à pain et un mur de pierres grises qui la protégeait du vent, une treille l'ombrageait l'été, et des fuchsias en pot apportaient, ça et là, des notes de couleur.

D'énormes blocs volcaniques grossiers étaient disposés de part et d'autre, servant de bancs aux femmes quand elles voulaient coudre ou tricoter.

Le père se jugea sur l'un d'eux et s'en servit de tribune d'où il nous héla.

Les mères rassemblèrent leurs petits en les faisant taire.

Le moment était solennel, le silence s'était établi, tous les visages étaient levés vers l'orateur, les regards étaient curieux, interrogateurs, certains même montraient une certaine inquiétude…j'étais blottie contre ma mère…

- Je vous ai tous réunis ce dimanche, commença le Père…

C'était un homme petit, sec et autoritaire. Nul n'osait lui tenir tête. Ses paroles étaient nettes et claquaient comme des coups

de fouet…il était question de ma jeune tante, la benjamine de leurs douze enfants… elle était comme une grande sœur pour moi…Je n'écoutais pas vraiment… mais le ton se durcit, et je sursautais…

- Jamais ma fille n'épousera un protestant, jamais ! hurla mon grand-père…

Il y eut une plainte étouffée, et ma jeune tante s'enfuit…

Elle alla se réfugier au fond du four à pain… Et on entendait ses sanglots de désespoir.

Tout le monde baissait les yeux ou la tête, seule, la Mère, ma grand-mère, le regard fou, tenait son poing serré contre sa bouche pour ne pas hurler.

« Depuis le XVIe siècle nous sommes catholiques et le resteront… Jamais… Jamais ma fille n'épousera un protestant !!! »

Tout le monde se taisait, changés en statue, le regard morne. Seuls les sanglots de ma tante, là-bas au fond du four à pain, nous parvenaient déchirant le silence, lacérant nos cœurs.

Le Père descendit de son rocher, le regard dur et rentra sans un mot dans la maison. La mère restait figée, hébétée… Ma tante pleurait toujours dans l'obscurité du four.

Nul n'alla la retrouver pour passer un bras consolateur autour de son cou.

Les enfants saisis par la dimension tragique de l'instant, ne songeaient plus à gambader… Chacun hésitait à bouger, puis progressivement les uns s'éloignèrent des autres, pour aller s'asseoir, méditatifs chacun dans un coin, mais encore proches comme si tous étaient liés par un fil invisible : le lien familial, une sorte de toile d'araignée où, au centre, était le Père, et la « parole » du Père.

L'après-midi se passa ainsi dans le silence… non loin les uns des autres, nul n'osa ou ne put parler.

Ma tante, sortie de son refuge, s'était effondrée sur un billot de bois, le visage défait, les mains crispées sur sa robe des dimanches, cette jolie robe fleurie que j'avais choisie avec elle à la foire.

Plus de rires, plus de joyeuses interpellations, même les enfants craignaient de jouer comme à l'ordinaire.

Finie la légèreté, la gaité de mes vacances.

Je m'étais approchée de ma tante, mais elle ne me voyait pas.

Une sourde colère m'envahit, au nom de quel principe, que je jugeais, du haut de mes dix ans, totalement absurde et dépassé, le Père avait-il brisé notre insouciance dominicale, notre innocence d'enfants ?

Mais je me sentis coupable de ses pensées rebelles et je restais assise silencieuse, m'amusant à tracer des signes sur le sable et les effacer ensuite d'un coup de pied rageur.

Ma jeune tante avançait en âge, et n'était toujours pas mariée ; il y avait peu de prétendants à l'entour, tous les hommes partaient tenter leur chance à la ville où ils fondaient une famille. Mais ma tante avait rencontré Joseph, de la ferme des Contamines, un ancien camarade d'école, fils unique vivant avec sa vieille mère dans une grande ferme ; c'était un bon parti. Mais il était protestant…Cependant, dans notre village divisé depuis des siècles par cet antagonisme religieux, les mariages mixtes étaient habituels et ne posaient pas de problème ; la règle était que les enfants prissent la religion de la mère.

Enfin ce fût l'heure d'abreuver les bêtes, de nourrir poules et cochons. Ce qui se fit dans le silence que même les animaux n'osèrent briser.

La soirée se poursuivit ainsi : chacun muet, enfermé dans son chagrin ou sa colère, nous errions comme des fantômes dans cette ferme auparavant si bruyante de vie…

III

Le lendemain, la vie reprit comme à l'habitude. L'été, dans une ferme, il y a peu de loisirs.

Si les adultes avaient commenté entre eux l'événement, je n'en sus rien. Rien en apparence n'avait changé, étais-je la seule à ressentir cette atmosphère pesante ?

Une sourde colère couvait en moi …

Comme tous les matins de la semaine, j'allais jouer avec Jeannot à la ferme Hubert.

Ferme la plus proche de la nôtre. Elle avait été construite entre les deux montagnes ; j'aimais la paix qui l'environnait, la maison d'habitation était située à l'arrière de la ferme, entourée d'un jardinet et du cimetière familial, car les Hubert étaient protestants.

Depuis que nous avions été capables de marcher et de parler, nous étions devenus, Jeannot et moi, des camarades de jeu.

Au fil des années et de nos communes lectures, notre complicité se renforçait, et le jardin et le cimetière étaient notre univers.

Les protestants gardent leurs défunts près d'eux, les tombes sont marquées par une simple bordure de ciment, pas de croix, ni de monuments, par de fleurs flétries oubliées depuis des mois par les familles. C'est une autre appréhension de la vie et de la mort, plus douce, moins tragique.

Tout était paisible, seul le doux bourdonnement des mouches faisait vibrer l'air chaud de l'été. Tour à tour, ces tombes à

peine délimitées, devenaient châteaux, maisons, tipis indiens au gré de notre imaginaire.

Heureux morts qui demeuraient près de leurs familles et participaient aux jeux de leurs petits enfants !

Peut-être avais- je senti, malgré mon jeune âge que la scène de la veille marquait un tournant dans ma vie, car je restais immobile, les yeux clos, à écouter le silence, à le savourer. Ce silence inimitable de mes montagnes ardéchoises, un silence rempli de bruits imperceptibles à qui ne les écoute pas…

En rentrant à la maison, pour le repas de midi, je vis la famille rassemblée sur le perron autour du Père.

Une sourde angoisse m'assaillit ; je n'étais pourtant pas en retard, mais j'avais dû commettre une faute pour être ainsi accueillie.

Je vis le visage fermé de ma mère, celui dur de mon grand-père.

Il prit la parole :

« A partir d'aujourd'hui Alicia, tu n'iras plus jouer avec Jean Hubert… » Après un silence, il ajouta : « qu'une nouvelle mésalliance ne se fasse pas dans la famille… Tu m'as entendu Alicia ? Je ne veux plus que tu ailles avec les Parpaillots ! »

Je restai hébétée, le visage levé vers lui, un coup de cravache m'aurait moins surprise et moins fait souffrir.

Mais il tourna le dos, ma mère ne me prit pas par la main et tout le monde rentra dans la grande salle.

IV

Ce dernier incident mis fin pour moi à la saison de l'enfance, à l'insouciance qui avait caractérisé ma vie. Je jetais un œil sombre et critique sur ces adultes cruels qui au nom d'un même Dieu s'infligeraient les uns aux autres de telles souffrances !

Je restais donc seule, abandonnée à moi-même.

Mes autres cousins et cousines étaient soit trop jeunes, soit trop âgés pour partager mes jeux.

En moi s'élevait, de plus en plus puissant, un vent de révolte.

Il y avait chez nous une bible que personne n'ouvrait, car sa lecture était celle des protestants, donc nous était interdite ; je la pris, la recouvris du papier bleu de mes livres d'école, et chaque jour je l'emportais pour la lire en cachette les après diner pendant que j'allais garder les vaches

Ce me fut d'autant plus facile que de nouveaux événements arrivèrent, dont je fus complice.

C'était avec ma jeune tante que je conduisais les vaches à la pâture. Chaque jour une nouvelle prairie, et, tout en surveillant le paisible troupeau, que gardait, avec plus de vigilance que nous, notre chien berger, nous avions l'habitude de lire, ou de tricoter, tout en bavardant.

Ce jour -là, je sortis donc ma bible et en commençais la lecture, un sifflement joyeux retentit ; je vis ma tante se lever et se diriger vers un petit bois de pins avoisinant.

Comme elle tardait à revenir, je m'inquiétais, me levai à mon tour et en avançant vers le bois de pins, j'entendis des gémissements et des sanglots. Je me précipitais…et j'aperçus alors ma jeune tante, le visage enfoui dans les bras de Joseph de la ferme des Contamines.

Ils sursautèrent tous les deux à mon arrivée. Ma tante tourna vers moi un visage bouffi par les pleurs… je compris alors que tout dépendait de moi…

- Ti-Mimi, (c'était le surnom que je lui avais donné étant enfant), ne crains rien, je ne dirais rien, je m'occupe des bêtes… reviens seulement quand il sera l'heure…

Et je m'en allai à grandes enjambées…

Bien plus tard, elle me rejoignit et vint m'embrasser.

- Tu ne diras rien, Alicia, c'est vrai ?

- Promis, juré, m'écriai-je en levant la main droite.

Ainsi se passa l'été sous le sceau du secret.

Je poursuivais donc chaque jour ma lecture interdite et ma tante Marie, dite Ti-Mimi, retrouvait chaque jour son amour interdit ; j'étais heureuse de favoriser cette alliance infamante, c'était ma résistance à moi.

À la ferme, les travaux d'été se déroulaient comme à l'accoutumée, nul n'évoquait le jour funeste où toute notre activité avait été bouleversée.

V

Un grand évènement coupait l'été, c'était la foire au bétail du 15 Août. Elle avait lieu dans un gros bourg voisin ; on y allait vendre nos fromages, exposer vaches et cochons. C'était un jour de fête qui réjouissait tout le monde.

Avec ma tante, mes cousines et cousins, nous sortions nos jolies toilettes.

Arrivées là – bas, nous nous promenions en toute liberté entre les étals des marchands avec quelques sous en poche, pour acheter des friandises.

Mais, le soir venu, quand, femmes et enfants furent rentrés avec le car, les hommes avec la bétaillère ; on constata l'absence de ma tante.

Je dois avouer que je l'avais perdue de vue très tôt dans la matinée, occupée que j'étais à 'm'amuser avec d'autres fillettes de mon âge, à visiter les portants où étaient accrochés

des vêtements, et les bancs où s'étalaient bibelots et bijoux de quatre sous.

La Mère, lèvres serrées, rongée par l'inquiétude, vaquait à ses tâches domestiques.

Tout le monde sentait venir le drame.

Les hommes rentrèrent très tard, un peu ivres, en raison des nombreux canons de vin rouge offerts et reçus…

Le Père tout à coup dégrisé, appela mes oncles et mes cousins, et les envoya quêter des informations dans les autres fermes, surtout chez les protestants ; il alla lui-même, en particulier, chez la mère de Joseph.

Les émissaires revinrent effrayés par la nouvelle qu'ils allaient transmettre : « Joseph et ma jeune tante étaient partis ensemble quelques jours et reviendraient dûment mariés »

Je compris qu'ils avaient ourdi tout cela pendant le mois où ils s'étaient retrouvés quotidiennement à la pâture.

Les bancs avaient été publiés dans une ville voisine où Joseph avait sa famille, majeurs tous deux, ils s'étaient légalement épousés.

Il n'y avait pas de scandale, sauf dans notre famille où passer outre aux ordres du Père était un acte grave de désobéissance.

Je vis le visage de la mère se détendre, tout le monde se réjouissait de cette issue convenable sans toutefois le montrer.

Chacun pensait qu'une fois la colère paternelle estompée, Marie et son époux serait bien accueillis à la maison. Mais c'était compter sans la rage religieuse du Père.

Pour lui c'était un double crime, s'opposer à lui et entrer dans la religion haïe !!! Certainement la désobéissance était le pire des affronts.

Ainsi la semaine suivante, les jeunes époux revirent à la ferme de Joseph, où des travaux avaient été entrepris pour leur offrir un nouveau foyer.

La mère s'était installée dans une dépendance à l'arrière, montrant ainsi à tous que sa jeune belle-fille devenait la nouvelle maîtresse de maison.

Nous nous réjouîmes tous d'apprendre ces détails, surtout le désir qu'avaient les deux jeunes gens de nous rendre visite.

Mais le père ne l'entendait pas ainsi.

Le dimanche suivant, après le repas, le Père nous réunit à nouveau. Plus raide que de coutume, son regard bleu, dur et froid comme l'acier, il monta sue la grosse pierre qui servait de banc, et prit la parole :

- Je ne reviendrai pas sur l'affront que ma fille, votre sœur m'a fait… mais je déclare solennellement aujourd'hui que Marie n'est plus ma fille… Je la répudie ! Nul ne devra plus jamais prononcer son nom devant moi…Ni la revoir jamais !... Je la répudie !

Un cri étouffé l'interrompit, c'était la Mère, qui le poing sur la bouche pour étouffer ses sanglots, s'enfuit dans le four à pain.

Le Père descendit de son estrade et alla s'enfermer dans l'étable.

Nous étions tous anéantis. …

Comme pour se mettre à l'unisson de ce jour de colère et de tristesse, le ciel se chargea de nuages noirs, et le tonnerre gronda dans le lointain.

VI

Puis ce fût l'automne.

La rentrée des classes fit éclater le noyau familial.

Les grands-parents se retrouvèrent seuls à la ferme avec deux oncles célibataires. Ma tante n'était plus là pour aider la Mère, qui était devenue froide et silencieuse. Les autres enfants et les petits enfants avaient regagné leurs cadres de vie habituels.

Mais en Moi, un autre orage grondait ; j'étudiais avec fureur l'histoire des religions et l'été suivant, j'annonçais à ma famille ébahie, ma volonté d'abjurer les pompes et ors de la religion catholique pour la foi plus simple de la religion réformée.

Ce ne fut pas un nouveau coup de tonnerre, le Père ne prit pas la parole pour m'enjoindre l'obéissance, il ne dit rien, personne ne sembla relever ce qui paraissait un coup de tête d'adolescente, mais, à la rentrée suivante, je fus mise en pension dans une école religieuse très stricte où je fus traitée comme une renégate.

J'y accumulais jusqu'au bac d'excellents résultats, mais de mauvaises notes de conduite.

Quoique je fisse c'était toujours mal ; cette vie m'endurcit, j'étais libre dans mes pensées et solitaire au sein de ma famille.

Contre l'avis familial, qui m'importait peu, je m'inscrivis en fac de Lettres à Lyon. Ayant travaillé l'été, pour me payer mes études et nantie d'une bourse, j'affirmais mon indépendance.

Lors des journées d'inscription, un grand moment pour moi ; j'aperçus un de mes cousins qui me cherchait parmi les nouveaux étudiants ; lui-même était en Sciences depuis deux ans, il était accompagné d'un grand jeune homme que je ne connaissais pas.

- Alicia, me dit-il en m'embrassant, devine un peu qui j'ai retrouvé qui s'inscrivait avec moi… ? Jean Hubert, ton « Jeannot ».

Je poussai un cri de surprise et dévisageais son compagnon, cherchant à retrouver dans ce visage viril, les traits de mon camarade d'enfance. Nous nous embrassâmes aussi émus l'un que l'autre.

Des souvenirs longtemps refoulés, revenaient à ma mémoire… le cimetière familial où nous jouions innocents…la fontaine où nous nous éclaboussions d'eau claire, le matin… Puis le grand-père… la répudiation…ma punition.

Comme tout avait changé… le Père était mort ? La Mère l'avait suivie peu après. Ma jeune tante avait eu des enfants, elle avait revu la famille qui ne craignait plus l'interdiction paternelle. Je n'étais pas devenue protestante, je penchais alors vers le Bouddhisme…

Jean, comme on l'appelait alors, venait m'attendre à la sortie des cours, ou, à mon tour, j'allais le rejoindre à la sortie des siens. Nous avions retrouvé notre vieille complicité, favorisé par le fait que nous vivions sur le même campus et résidions dans la même cité universitaire.

Ainsi Mai 68, nous vit tous les deux, côte à côte, le poing levé, entonnant l'Internationale…

La différence

(Suivre un auteur, novembre-décembre 2020)

« …Évidemment, cela n'arrive pas aux gens équilibrés… »

Pourquoi ai-je l'impression qu'en prononçant ces mots, le médecin me jette furtivement un coup d'œil critique ? J'opine... Comme si mon approbation était le laissez- passer pour pénétrer dans ce monde si fermé de la normalité, ou du moins pour n'en être pas chassée. J'ai souvent l'impression que les gens prononcent ces mots ou d'autres de la même facture : « bien dans sa peau », « stable », « sensé », et qu'ils

me regardent étrangement, comme s'ils voulaient voir, sous le masque, l'âme à nu. Équilibré ! Drôle de mot. C'est dangereux d'être équilibré, et de peur de ne plus avoir les contrepoids nécessaires au centre de gravité, on ne bouge plus, on n'ose plus avancer... Alors l'Équilibre serait-ce un état factice et lâche ?

Les gens ont ainsi l'habitude lorsqu'ils me parlent d'insinuer - peut-être l'imaginé-je ? - que je suis tellement nerveuse ; insatisfaite ; mes migraines ou nausées ne seraient-elles pas d'origine "nerveuse", par hasard ? Et, la question flotte menaçante et je ne sais y répondre, car l'indigeste mayonnaise qui n'a pu passer était bien réelle. Même mon gros rhume leur a paru "psychosomatique" !... Seulement, eux, n'avait pas attendu le car sous la pluie glaciale...

Ces derniers temps cela va plus loin, comme si un complot s'organisait, se structurait, bref prenait forme autour de moi, comme pour me convaincre d'émigrer ailleurs, mené tambour battant par Odile Delfante. D'ailleurs, hier, elle m'a proposé sans ambages, une psychothérapie !...

Odile Delfante représente à ses propres yeux, aux miens et à ceux de la société, le spécimen rarissime d'un être « équilibré » et « bien dans sa peau ».

Toute sa personne est une harmonie parfaite, le symbole vivant de ce que les classiques appelaient « le juste milieu ». Mince sans être maigre, de taille moyenne, cheveux et yeux châtain sans nuance particulière, visage régulier ni laid, ni beau, maquillé avec une discrétion si totale qu'on le remarque à peine, bref sa caractéristique serait « signe particulier : néant ». Ce néant dont rêvent ceux qui ne l'ont pas : les obèses, les maigres, les frisés, les bruns, les roux, les petits, les trop grands, tout ceux à qui l'on peut appliquer un surnom si on ignore leur identité : « voyez le grand blond là-bas », « dans le coin, la petite brune boulotte ». Jamais Madame Odile Delfante n'a été ainsi décrite en société, il est d'ailleurs impossible de le faire : « Mme Delfante ?... Comment vous dire ?... Une jeune femme, enfin

pas toute jeune, bien habillée, mais avec discrétion, elle est... bref je vous la présenterai... » C'est de cette manière que procèdent tous ceux qui veulent parler d'elle.

Dans notre métier, l'ingéniosité des élèves à trouver des surnoms aux professeurs est surprenante, mais aucun ne put lui en trouver un, du moins à ma connaissance, non par amitié ou pitié, mais parce que, rien dans son attitude, son physique, sa tenue vestimentaire ne porte un signe particulier qui puisse la distinguer des autres. Elle tire de cette absence d'originalité un sentiment d'orgueil et de supériorité que tous semblent considérer comme justifié si tant est qu'elle symbolise cet idéal de neutralité dont rêve toute société civilisée

Dès que je la vis, je ressentis un malaise. Elle était là pour marquer notre différence ; son assurance soulignait ma timidité. Elle savait parler haut, mais sans élever le ton plus qu'il n'était nécessaire, ses phrases lapidaires semblaient si opportunes dans leurs propos, qu'aucune velléité de discussion ne s'élevait, bref, elle parlait seule. Dans cette salle de professeurs baignée de soleil, elle régnait…. et, je la haïssais ! En même temps, un sourd désir de lui ressembler me faisait frémir. A ce moment-là, une petite bonne femme frétillante entra, lançant des invitations.

Elle paraissait si vulgaire dans ce contexte que personne ne répondit, certains haussèrent les épaules, d'autres regardaient ailleurs, par hasard, et Mme Delfante souligna son mépris en levant les yeux et en retroussant délicatement ses lèvres dans une grimace discrètement ironique. Interloqués par cette attitude, et intimidés, les nouveaux arrivés n'osèrent répondre à la mal- venue.

C'est ainsi que Mme Delfante devint le pôle d'attraction de ma vie. La fascination qu'elle exerçait sur moi, se transforma en une sorte de cancer qui me rongea lentement durant ces quatre années que je dus la fréquenter. Ce qu'elle représentait était la négation de tous mes efforts pour m’intégrer.

Jusque-là, j'avais cru passer inaperçue, être conforme : elle détruisait la barrière fragile de l'espoir et de la foi, et mettait en évidence, comme la cruelle lumière du néon, mes différences et tous ces détails insignifiants tant intérieurs qu'extérieurs qui faisaient de moi « une étrangère. » Alors, une lutte sans merci commença pour moi en vue d'acquérir cette perfection banale, cette neutralité idéale et de bon ton, qui me permettrait d'être acceptée, appréciée et peut-être aimée...

Durant ces quatre années, dis-je, je ne lui vis d'autre coiffure que ces rouleaux extérieurs impeccablement arrangés en couronne autour de son visage, et, qui d'un bout à l'autre de l'année, de la semaine ou de la journée, ni ne tombaient, ni ne perdaient de leur volume et de leur symétrie artificielle. Fascinée, et en mal d'intégration, j'essayais à mon tour d'être aussi élégante : je pris conseil, et je subis avec humilité sa condescendance : je m'effaçais, pour n'être qu'un humble calque qui laisserait percevoir, au mieux, sa perfection inaltérable. Pitoyables résultats ! Pas plus que mes cheveux, rebelles, acceptèrent une coiffure sophistiquée ; ma silhouette ne supportait les tailleurs classiques, et mon teint se fanait auprès de ses tonalités sobres et ternes que le bon goût exige.

Je m'épanouissais en rose indien, pétillait en rouge, jaune ou vert cru, mais blêmissait en beige tel un navet terreux. Elle parlait de mon teint de gitane avec un rien de cynisme d'où émergeait un mépris écrasant qui m'isolait et m'anéantissait, je me sentais d'une autre race : noiraude et exotique, que l'on regarde avec curiosité et amusement mais que l'on n'intègre pas.

Mon malaise se traduisait par une exubérance exagérée, une originalité agressive, des transformations excessives, dont chacune était l'objet d'un commentaire ironique ou d'une plaisanterie sèche qui me glaçait et m'amoindrissait un peu plus. Bientôt, je passais pour l'originale, sous-entendu : la « demi-folle » de l'établissement. On se contentait de soupirer sur mes oublis, mes erreurs, qui, bien que

n'excédant pas ceux de mes collègues, paraissaient, venant de moi, inacceptables et scandaleux.

Mais l'essentiel était que de ce sourd affrontement devait surgir un vainqueur, donc un vaincu écrasé et rejeté. Un événement futile qui nous avait mises en rapport avait été le point de départ de cette lutte. Au début de l'année scolaire, dans la première semaine, il me semble, la première heure ayant, sonné, j'avais cours salle 102, au second étage. J'arrivais devant la porte, mais Odile Delfante y était déjà, avec ses élèves en rang par deux. Pour atteindre cette porte, mes élèves durent doubler les siens et s'arrêtèrent à leur tour au même endroit. Nos deux rangs obstruaient le couloir à la hauteur de la salle 102, et d'autres classes arrivaient ; on s'interrogeait : il y avait un commencement de désordre, je remontai en tête des rangs et arrivai au niveau du mien, face à Odile Delfante : l'assurance que je lui vis me culpabilisa aussitôt. Je ne comprenais plus. J'avais dû mal lire mon emploi du temps... J'étais ridicule, je ne savais plus où aller : coincée avec mes trente élèves dans ce couloir, sans issue, bloquée à l'arrière par les nouveaux arrivants. C'était bien le pire des événements pour un prof débutant et qui cherche à ne pas se faire remarquer. Je bredouillais, confuse :

– Excusez-moi, j’ai cru lire salle 102 mais j’ai dû me tromper.

– Certainement ! C'est moi qui suis en salle 102 !

Au prix d'une gymnastique inouïe des genoux et des mains, je réussis à extraire mon emploi du temps de mon cartable coincé entre mes jambes, rouge et embarrassée, je le retournai d’une main, de façon à le lire : « S 102 » ! Stupéfaite, je revins vers Mme Delfante qui faisait entrer ses élèves, pendant que les miens et ceux des autres classes piaffaient comme des animaux en cage.

– Excusez-moi, il doit y avoir une erreur du secrétariat regardez, demandais-je, timidement, regardez : S 102, n'est-ce-pas ?

– Certainement, c'est une erreur ! Envoyez un surveillant se renseigner.

Et, elle referma la porte après le passage de son dernier élève. Noyée parmi la foule des ados, je ne voyais pas de surveillant, je m'affolais tandis que fusaient les ricanements. Empêtrée par mes affaires, mes élèves, mon ignorance des bâtiments, j'étais désemparée ; lorsque surgit Monsieur Tati, surveillant général. C'était un petit homme sec et autoritaire, dont le comportement faisait naître en chacun un sentiment de culpabilité. Je m'avançais vers lui, comme vers un dieu sévère et cruel, je bafouillais à nouveau mon histoire, agitant ma feuille justificative. Il la saisit, et je me sentis devenir glacée, il sortit lentement un registre y jeta un bref coup d'œil.

– Il n'*y* a pas d'erreur, vous êtes bien dans cette salle !

II ouvrit la porte :

– Mme Delfante ? Salle 140, s'il vous plaît !

– Comment ? s'écria-t-elle avec hauteur, je dois être ici !

– Veuillez vérifier, s'il vous plait. Salle 140 ! Les quatrièmes B, descendez !

Les élèves se levèrent et sortirent, entraînant leur professeur trop suffoquée pour répliquer. Je l'étais autant ; et ma classe s'installa salle 102, triomphante !!! J'eus beau minimiser l'incident, mes élèves en firent une victoire personnelle !

Depuis, je devins la victime de Mme Delfante. Elle se plaisait à souligner mon état lunaire, mon caractère cyclothymique, elle interprétait le moindre de mes mots ou de mes silences.

Les conseils de classe où nous nous retrouvions devinrent des aires de combats, et les collègues semblaient reculer au fond de la salle pour mieux nous observer. Les sarcasmes pleuvaient, tout était critiqué : paroles, attitudes, travail.

Même en salle des profs, des réflexions amères, à tous propos, à tout moment, me mitraillaient sans répit.

Je sentais peu à peu les autres s'écarter de moi, son attitude orientait leur comportement : sa logique était irrésistible, son bon sens ne pouvait être nié. J'étais donc si "différente" ? Longtemps, je m'étais crue adaptée à cette société et à ce métier, maintenant je me remettais en question, je songeais à partir. Je n'arrivais pas à être en harmonie, j'étais la note discordante, j'en étais consciente et je sombrais... je tombais malade.

Lors de ma reprise de travail, je ne la vis pas : un lâche soulagement me détendit, j'appréhendais son accueil : froid, méprisant, ironique ; il dicterait l'attitude des autres. Je fis donc un retour discret et agréable. Le lendemain je ne la vis pas non plus, et j'en fus encore soulagée ; je me détendais, l'atmosphère semblait étrangement limpide et légère. Les jours suivants, je ne pus que constater son absence : un stage ? Une maladie ? Timidement, je me renseignai, on me répondit par quelques phrases vagues. On me présenta un nouveau visage, c'était sa remplaçante.

Je décidais d'en savoir plus. Elle était « fatiguée », me répondait avec embarras le surveillant général, elle n'était pas chez elle, mais dans une maison de repos : « Les Pins ».

Le temps passait. Mes collègues n'avaient pas de nouvelles et leurs attitudes pudiques, leurs réponses évasives me gênaient, qu'avait-elle donc ?

« Les Pins » étaient un joli manoir du XIXe entouré d'un vaste parc, clos d'un mur immense… Je sonnais, une petite porte latérale s'ouvrit et je pénétrai dans une sorte de loge ripolinée.

– Mme Delfante Odile ? Oui, suivez-moi !, me dit une infirmière immaculée comme les murs de la pièce.

Nous traversâmes une cour pavée, déserte. Un gracieux perron nous amena dans un couloir blanc et net, meublé de sièges beiges, et, dans des caisses d'un ton plus foncé s'épanouissaient des palmiers aux feuilles vernissées. Je pensais qu'elle devait aimer la sobriété et le bon goût de cet endroit, sa netteté fonctionnelle, sa propreté, son ordre.

Tout cela correspondait à ce besoin d'harmonie que lui conférait cet équilibre que j'enviais. L'infirmière m'ouvrit une porte, je m'avançais... Mme Delfante accroupie sur la moquette, vêtue d'un sarrau blanc, les cheveux tirés en arrière, penchait la tête d'une étrange manière. Elle m'aperçut, mais ne me vit pas : l'air absorbé, elle accomplissait avec application une tâche importante ; Mme Delfante, avec la moue appliquée d'une élève sérieuse, triait des cubes de couleurs et les regroupaient dans des caisses de plastique aux couleurs correspondantes, des grognements satisfaits ponctuaient chaque étape de cette mise en ordre.

Alors quelque chose se dénoua à l'intérieur de mon corps, je respirais amplement, je me sentais légère - oui - par bonheur : j'étais « différente » !

Dominique Zinenberg

Je dis Nécessité

(Suivre un auteur, mai 2016)

Il m'était difficile de m'avouer vaincue. Je ne reconnaissais plus les mots, j'avais oublié qu'ils aient pu être savoureux, qu'ils aient pu apporter de la force, un rythme - précaire cadence de l'âme- que parfois ils pliaient, cédaient à ma volonté. Je voulais qu'ils soient là, non comme dans le cocon obscur de ma pensée ou dans un râle-mourir, ni à l'état de larve ou de fœtus mais dans leur consistance acérée comme une puissance vivante et évidente sur la page.

Les paroles m'étourdissaient. Elles allaient trop vite, trop normalement leur course folle. Elles étaient flammes, elles étaient fée. Elles me fatiguaient et parfois même me salissaient.

Les mots de l'inconnaissance me manquaient. Je les cherchais en moi. Je ne savais jamais ce qu'ils étaient mais quand je les trouvais dans les poèmes, je n'avais aucun doute. Ils palpitaient et donnaient de l'attrait à ma vie. Ils faisaient battre mon cœur, à l'instar d'un vin du Rhin, littéralement.

Il fallait juste que ça sonne juste !

Le silence le plus souvent. Le vide. Une patience conjuguée à un ardent désir de mots, non pour les mots mais pour derrière les mots quelque chose qui relèverait de la nécessité. Mais que sait-on de la nécessité ? Où se niche-t-elle ? Comment l'entendre ? Ne faut-il pas l'oreille absolue pour la capter, la capturer, la cerner ? Comment déterminer qu'une telle nécessité - qui est pure exigence - n'est pas un leurre de l'esprit, une illusion, une fabrication aussi fallacieuse que les grimaces et mensonges les plus courants et les plus abominables ? Se mentir si aisément, si communément pour se croire de ces êtres

d'élite frappés de nécessité ! La belle blague ! La belle pose ! Ah comme on a vite fait de se gargariser de tels mots et d'organiser sa vanité l'air de rien !

Ne pas se retourner. Voir loin mais loin du tapage du monde. Est-ce possible ? Les mots ne manquent pas. C'est moi qui manque les mots par surdité, par distraction, par peur.

C'est que de sourdre ou de suinter, à force, on dirait une plainte ou bien une prière qui monte, qui n'arrête pas de monter, mais rien, rien encore qui fasse sens, qui prenne forme : un désir doublé d'une incapacité, un souci qui vire au tourment et une attente qui se charge de hâte.

J'en oubliais les imparfaits. L'anxiété se dévide au présent. Mais même à se perdre dans la fumée des cigarettes, dans le fond d'alcool ou dans l'amertume ou le ressentiment, oublier, à part de conjuguer à l'imparfait, restait impossible.

Les cernes du temps se lisaient comme un livre sur mon visage. On ne pouvait s'y tromper : on aurait dit un second regard plus sombre qui ne tromperait personne.

Parfois d'entendre autour de moi les autres avec leur bière ou leur vin discuter inlassablement des mêmes choses, le regard un peu flou, les dents gâtés, crachant leurs blessures dans des phrases aussi vagues que convenues, il me venait une tristesse qui ressemblait à leurs vêtements fripés, à leurs cheveux mal peignés, peut-être même pas propres et c'est comme si les femmes avaient vécu dix vies et tant de deuils, de tromperies et qu'elles n'avaient plus que la dignité de mentir pour se maintenir ou se croire résistantes. Les hommes, eux, étaient affaissés et toujours prêts à revendiquer quand même un statut, un savoir, à être si fiers d'avoir su autrefois faire des choses qui, un instant, faisaient briller leurs yeux. Ils étaient agrippés au zinc, à boire leur bière ou un petit blanc trembleur, la pensée embuée, avec des souvenirs ou de confus désirs qui les

rendaient encore grivois quand l'occasion se présentait. Même des jeunes, vrais bateliers ceux-là, quoique presque léthargiques, on aurait cru des loques, juste un peu plus frais toutefois que leurs aînés et hargneux avec ça, prêts à en découdre à la moindre pique. Un rien fabriquait de l'agressivité. Les coqs relevaient la tête comme s'ils paradaient en vue de noces improbables. Je ne savais plus si j'avais déjà bu un verre ou plus. Je ne me lassais plus d'entendre parler de la pluie et du beau temps : les ah qu'il fait chaud, c'est parti pour la canicule, qu'on dirait. Le linge, il sèche en une heure par c'temps... et ça gazouillait dans toute cette sueur de fin de journée, après les délices de la poussière, de la sieste, de la petite salade qu'on penserait peut-être à préparer avec si y en avait encore une glace ou une pénultième bière bien fraîche. Je volais des mots aux autres comme un chasseur vole aussi les nuages en prenant, s'il le peut, des papillons ou bien encore l'herbe qu'ils ont touchée, une pierre qui se glisse dans la sandalette, la cloche d'une église lointaine, un arbre envahi de gui ou le pays des vignes en pente douce dans une légère brume. La musique traînait dans les recoins du bar, c'est à peine si on y prêtait attention, elle avait beau parfois couler gaiement, elle n'en était pas moins toujours un peu nostalgique comme ces tissus qu'on a tant lavé qu'ils paraissent sales ou tristes même s'ils sont rouges ou à motifs à fleurs.

Je ne savais pas pourquoi je restais là à entendre ces mots qu'on ne m'adressait pas, qui ne m'intéressaient pas et qui avaient fini par ressembler à un bourdonnement qui se mêlait à ce martèlement dans la tête qui formait un rempart entre eux et moi et j'avais de plus en plus une sensation d'éloignement, tout me parvenant à la fois trop fort et de trop loin.

Ah ! la chaleur, c'est pas vrai, tu vas pas te plaindre alors qu'on l'a attendu si longtemps ; c'est bien toi ça, toujours froid, toujours chaud et la grosse voix rauque de la femme qui lui

jetait son rire à la figure on aurait dit une figue bien mûre, ah ! mais quelle chaleur tout de même, j'suis plus qu'une flaque d'eau, ce que j' me traîne mais ça tournait pire qu'un manège tous ces propos en ritournelle de l'été et j'avais l'impression que j'étais devenue le verre que je buvais, une chose informe qui se dilatait et sombrait. Je me sentais comme au milieu d'un chœur, dans un mouvement, dans une houle où plus rien de distinct n'était perceptible, c'était tiède et visqueux, *Apollinaire* avait surgi dans un feu rouge qui clignotait, ça revenait de loin me hanter dans l'arrière de mon crâne comme si le vers s'y était déposé ou gravé, comme si seul il palpitait comme un cœur et en même temps ça formait un coquelicot à la prunelle très noire, si largement ouvert qu'il en tremblait et se déchirait dans des lambeaux délicats et parfaits. Le Rhin dansait dans des feuillages de jeunes filles aux nattes vertes et dorées et j'ai cru hurler à l'infini.

Mon verre s'est brisé comme un éclat de rire...

Cette année-là. Un conte de Noël

(Contes & chansons, décembre 2017)

Cette année-là le sapin, si modeste fût-il en vérité, était si odorant et si vert que ma mère décida qu’on le décorerait en accrochant des clémentines et elle avait ajouté, pensive : le vert et l’orange sont deux couleurs complémentaires !

Cette année-là le sapin le plus grand de la forêt, celui que chacun allait voir dans le plus grand secret, en marchant lentement pour savourer le moment de la rencontre comme un moment de grâce, avait préparé avec un soin plus vif ses aiguilles denses et d’un vert bleuté et prévenant sa parentèle d’arbres vénérables ou frêles, avait prié qu’on le remplît de tous les oiseaux qui nichent aux alentours afin qu’il eût chaud,

et que le ramage de leur concert le fît voyager jusqu'aux Marquises au moins et qu'il devînt dans la nuit de Noël l'arbre cantique et l'arbre orgue qu'il avait toujours rêvé d'être.

Il y eut cet éblouissement de lumière duveteuse, de voûtes boisées de cathédrale, un ciel essaimant ses étoiles et ce sapin immense d'où ruisselait la plus parfaite des musiques qu'un être vivant eût jamais entendues !

Il pouvait bien mourir désormais, qu'importait ! Ce chant d'une nuit, la plus grande, ne cesserait plus de retentir dans la forêt, intimement, pour toujours, à qui marcherait doucement vers l'arbre enténébré.

Cette année-là le sapin serait décoré avec des anges ! J'en avais acheté au marché de Noël de Nuremberg. C'était léger, duveteux, blanc. C'était des anges qui avaient l'apparence de plumes à moins que ce ne soit l'inverse ! J'aimais les petits sapins parce que j'avais une petite maison et qu'il n'aurait pas fallu que l'arbre prît toute la place. Aussitôt rentrée d'Allemagne, j'avais cherché avec fébrilité le sapin de mes rêves. Il devait sentir bon : il sentit bon. Il était de cette couleur profonde et lourde, si vert, si sombre et rien d'autre que ces anges pareils à des flocons de neige, si délicats, si éthérés… Comme j'étais fière de mon sapin cette année-là ! Ce fut mon seul cadeau, ce fut ma seule présence. Je me disais, un peu mélancolique, dans ma petite maison (pas même un chalet !) comme on est bien mon sapin et moi, comme on est bien !

Cette année-là le sapin fut décoré par la classe de CM1. Quel honneur ! On vous fait un grand honneur tonnait le directeur d'école, en êtes-vous conscients au moins, les enfants ? On l'avait placé dans le préau de l'école, bien centré, bien grand, bien ample. Déjà nu, on aurait dit que tel un oiseau, il déployait ses branches et qu'il aurait suffi d'un peu d'air et de ciel pour qu'il s'envole … On avait mis à la disposition des enfants des

boules de toutes les couleurs et de diverses tailles (comme on fait toujours en ces occasions) et aussi bien entendu des guirlandes d'or et d'argent, quelques étoiles scintillantes, bleues et dorées, enfin tout le matériel nécessaire pour orner MAGNIFIQUEMENT le sapin de l'école. La maîtresse avait dit « le maire va venir en personne pour l'inauguration, n'allez pas le décevoir ! » Il y avait dans la voix de la maîtresse quelque chose de menaçant, d'un peu inquiétant qui faisait oublier Noël et rappelait plutôt un contrôle de math ou l'affreuse dictée hebdomadaire !

Les enfants (dont je faisais partie) s'étaient mis à l'ouvrage avec exaltation. Les plus acrobates ou ceux (peut-être les mêmes) qui n'avaient pas le vertige, s'étaient emparé du sommet et moi qui étais restée si petite je me contentais, je m'en souviens, de placer quelques boules légères et glacées sur les plus basses branches.

Tout semblait aller bon train. L'arbre s'égayait à vue d'œil comme si la gaité des enfants était contagieuse. Sa robe sombre et enivrante chatoyait de couleurs pimpantes (enfin vous voyez ce que je veux dire, ça vous rappelle bien quelque chose !) et le préau prenait insensiblement des airs de fête, comme il se doit, quelques jours avant Noël.

Comble de bonheur pendant la nuit qui suivit toute cette explosion décorative, il neigea !

Nous avions tous hâte (pour une fois) de faire le chemin jusqu'à l'école le lendemain matin. Tout le village et la campagne autour étaient blancs. C'était si beau (mais ça aussi vous savez, n'est-ce pas ? La neige ça fait toujours son effet, c'est du rêve à l'infini, du rêve de vie antérieure, et à l'intérieur de l'enfance, une enfance plus sacrée qui pousse ses ailes blanches, une mémoire immémoriale d'ouate primordiale,

quelque chose d'un ailleurs amniotique…) Nous avions hâte de revoir notre « œuvre » !

Le sapin, ce ne fut qu'un cri unanime et strident, le sapin, vous dis-je, avait disparu. Oui, vous avez beau faire les sceptiques, c'est vrai, disparu. En lieu et place du sapin, des boules écrasées, des guirlandes en guenilles, lacérées, déchiquetées, quelques bouts verts jonchant le sol et des flocons de neige tombant en averse dans le préau car un large trou béait au plafond.

Le sapin s'était échappé, s'était envolé, avait repris sa liberté, nous avait faussé compagnie.

Les enfants pleuraient à qui mieux mieux. Les adultes criaient au scandale.

Mais il est bien quelque part, quand même ce sapin. Des gazouillis de ce genre, qu'est-ce qu'on a pu en entendre. On n'en finissait plus de commenter cette disparition INCOMPREHENSIBLE !

Le village tout entier organisa les recherches. Les bois furent fouillés, les rivières sondées, les champs ratissés. Rien. Aucune trace de cette météorite verte et odorante. Il fallut se résigner, préparer la dinde aux marrons, mettre les cadeaux sous le sapin et festoyer !

On ne sait pas comment ça se produisit, mais dans la nuit du réveillon, une force magnétique attira tous les enfants de la classe, malgré les menaces parentales, à se rendre à l'école. Chacun était sorti de sa maison à peu près en même temps et pour ne pas avoir peur dans l'obscurité et le mystère des rues du village, les enfants s'étaient rapprochés les uns des autres, se tenant par la main et quand ils arrivèrent à l'école, la porte d'entrée était ouverte, le préau était illuminé, le toit avait retrouvé sa solidité et le sapin, tout emplumé de neige trônait

au centre de la pièce, majestueux comme un griot vêtu de vert sombre, une odeur de myrte et d'encens enveloppait l'arbre et l'esprit de Noël ayant gagné les cœurs, les enfants entourèrent le sapin et entonnèrent un chant aérien, souffle d'oiseau sur leurs lèvres, souffle de vie et parfum de la forêt proche, ressuscitée.

Vernon le 6 décembre 2017.

Michèle Zwegers

L'étoile brisée

(Suivre un auteur, mars-avril 2020 ; recherche Éliette Vialle)

Anne savait qu'elle n'était pas jolie, qu'elle n'était qu'une vilaine bouche à nourrir, sa mère ne se privait pas de le lui dire chaque jour en des termes crus. Anne le savait, mais ce matin-là, elle voulait l'oublier. Peut-être à cause de ce soleil qui tapait au carreau d'une manière insolente.

Après quelques instants d'hésitation, Anne se réfugia dans la salle de bain sans prendre la peine de tirer le verrou. Dans une précipitation de petite fille, elle se jeta sur le tube de fond de teint qui appartenait à sa mère, s'enduisit généreusement le visage d'une crème ambrée. Pour la première fois de sa vie, elle osait se maquiller, elle osait tricher afin de donner une bonne gifle à cette nature qui ne l'avait guère gâtée. Elle espérait une espèce de miracle et c'était avec application qu'elle barbouillait ses lèvres de rouge sang, ses paupières de bleu, qu'elle coloriait ses pommettes d'ocre orangé, qu'elle allongeait ses yeux d'un gros trait charbonneux, qu'elle noircissait ses cils, qu'elle écrasait une superbe mouche au milieu de sa joue. Pour terminer, elle ébouriffa ses cheveux courts, les laqua de telle façon qu'ils demeurèrent dressés au-dessus de son crâne.

Il ne restait plus rien de cette pâleur maladive qui, d'ordinaire, l'affublait d'une expression éteinte. Anne chantait, se trémoussait. Le miroir était plein d'elle. Elle avait l'air d'une poupée outrageusement fardée pour un bal imaginaire dont elle aurait été la reine et dont les lampions commençaient à s'allumer dans sa tête. Les prétendants ne manquaient pas, Anne les voyait alignés en rang d'oignons sur la tablette fixée au-dessus du lavabo. Elle leur adressa un sourire, les invita à

danser. La fête débuta dans un extraordinaire désordre. Une musique endiablée arrivait de très loin, de ces régions où le temps n'a plus d'emprise, où les nébuleuses jaillissent des brumes telle une évidence heureuse.

D'un geste qu'elle voulait élégant, Anne rattrapait le drap de bain qu'elle avait posé sur ses épaules et qui, sans cesse, glissait. Elle rayonnait, riait, balançait les hanches de droite à gauche. Une sorte de frénésie s'emparait de son être. Les garçons la convoitaient, se bousculaient, tendaient leurs bras vers elle. Elle était belle, désirable. La lumière des appliques électriques ruisselait sur elle avec une grâce presque divine.

A quatorze ans, on est vite soulevé de terre, surtout quand on abuse des parfums qui vous tombent sous la main.

Anne, le corps et l'esprit enivrés par leur propre exaltation, entamait un slow contre la poitrine d'un invisible cavalier, lorsque se mère surgit comme une furie, la saisit brutalement par les cheveux, lui passa la figure sous le robinet d'eau froide.

- Pauvre fille, qu'est-ce que tu crois ? Qu'un peu de peinture va t'embellir ? Chimères ! Quand on est laide, c'est pour toujours. Fallait pas venir sur terre.

Anne serrait les poings avec la folle envie de se défendre, mais elle ne bougeait pas, elle connaissait trop la poigne maternelle pour se permettre de rétorquer quoi que ce fût. Sa venue au monde avait été le résultat d'une magistrale erreur. Elle était le fruit non souhaité d'un moment d'égarement, et sa mère, inconsciemment, s'était jurée de lui faire payer cher cette intrusion dans l'existence. Le supplice d'Anne ne dura que quelques secondes. Ensuite, il y eut un violent claquement de porte, suivi d'un bruit de talons s'éloignant vers la cuisine. Une sensation de vide s'installa, pesante, angoissante. La musique avait disparu. Disparus aussi les garçons, les guirlandes. La salle de bain n'était plus qu'un navire qui coulait dans le silence.

Anne demeurait pétrifiée. Une fois encore, son rêve avait été poignardé. Un abîme se creusait en elle. Son avenir lui apparut comme un long couloir sinistre, tapissé de fenêtres closes. Des fenêtres qu'on lui interdisait d'ouvrir et qu'elle entrebâillait en cachette au risque d'être surprise par sa mère.

Anne pleurait. Des larmes chargées de rimmel laissaient des traces noires sur ses joues déjà abondamment mouillées Dans la glace, elle se voyait plus laide que jamais, plus pitoyable que jamais. Sa bouche entrouverte découvrait quatre dents mal plantées, ce qui apportait une touche à la fois comique et attendrissante à cette tragédie. Car c'était une tragédie. L'on meurt à chaque désillusion et l'on renaît amputé d'une étoile. Et, Anne, à force d'être amputée, avait l'impression que son ciel n'avait plus d'étoiles. La dernière gisait en miettes sur le carrelage de la salle de bain.

Anne s'épongea, renifla fort. Elle n'allait pas se laisser abattre sans réagir. Alors, elle se baissa, ramassa les morceaux de l'étoile brisée, les enfouit dans sa poche avec la ferme intention de les recoller. D'un pas rapide, elle regagna sa chambre, se jeta sur son lit, ferma les yeux et partit au plus profond d'elle-même à la recherche d'une éventuelle trouée de lumière.

Texte écrit dans les années 80...
paru dans la revue "Noréal" dirigée par Claude LE ROY

Table des matières

EN GUISE DE PRÉFACE 3
MICHEL BAUDRY 5
ÉPHÉMÈRES CHÂTEAUX DE SABLE ! 5
LE COÛT DE LA CÉLÉBRITÉ 8
COMME À LA TÉLÉ 12
COMME UN VENIN DE MURÈNE 17
ALICE BERNAT 25
COMME UN RÊVE DE PIERRE 25
LA STATUETTE 28
ANA BLANDIANA 33
LE TIROIR AUX APPLAUDISSEMENTS (SERTARUL CU APLAUZE) 33
DOINA CERNICA 43
L'OISEAU VOYAGEUR 43
LE MERLE NOIR 45
L'OURS JAUNE 51
JULIETTE CLOCHELUNE (†) 55
PETITE PROMENADE EN MORCEAUX DE MIROIRS 55
LA PETITE FILLE ET LA POÉSIE 57
ANNE DE COMMINES 63
MEURTRE EN INVENTAIRES 63
LES YEUX CERNES 65
AURORE DELRIEU ET FRANÇOIS BONNARD 67
CORRESPONDANCE : ELLE ET LUI 67
PAUL DURAND-DEGRANGES 101
I BELIVE I CAN FLY 101
ÉTIENNE 106
MADAME RAYMONDE 115
LUCIA ENIU 123
LE GOÛT DU JEU 123
LUMIA 128

J. FLEURET 139
HISTOIRES ÉTRANGES 139
UNE OMBRE SUR LE VISAGE 142
DELANO FRERE 146
JE ME SOUVIENS 146
PATRICIA LARANCO 149
LÉNA 149
CHANGER DE TÊTE 169
LES CORBEAUX 183
DOUTES 192
L'ÉPREUVE 194
FUITE 202
LA FUYARDE 211
AMBRE LIMOUSI 223
LE CHANT DES POSSIBLES. I : L'HIVER ENDURE 223
LE CHANT DES POSSIBLES (II). PRINTEMPS SE RÉJOUIT 248
MARION LUBRÉAC 271
VIE DE FEMME 271
ALENA MEAS 275
LA PRISON DU VIDE 275
MICHEL OSTERTAG 281
PETITE ET GRANDE SANTÉ & LE ROI DES GENS DE PEU 281
MAÎTRE CHAT 284
MONTRE-GOUSSET ET HORLOGE 284
RENARD EST TRISTE 285
LE CHAT TROP ZÉLÉ 287
LE CHIEN GALEUX 288
TROIS CONTES DE NOËL 289
MIREILLE PODCHLEBNIK 295
ODEURS D'ENFANCE 295
FRANÇOIS TEYSSANDIER 299
DEMAIN EST UNE PAGE ENCORE BLANCHE 299
CIEL VERT 311
ÉTAT PEU CIVIL 312

LE COUVERT 320
ANNE-MARIE TEYSSEIRE 327
UN APPEL… 327
ÉLIETTE VIALLE 333
CONTE DE NOS MONTAGNES (HAUT VIVARAIS) 333
FIN DE SAISON 337
LES ÉRINYES 351
UN PETIT COIN DE PARADIS 357
LE MARIAGE DE LA COUSINE (CONTE DU VIVARAIS) 366
LE BAPTÊME (CONTE DE NOS MONTAGNES) 376
FEUILLES 387
SIÈGE 391
SILENCE 401
UNE AMITIÉ 409
MEURTRE AU CHÂTEAU 417
JUNON OU UNE IMPROBABLE RELATION 427
SOLEIL NOIR 437
LA RÈGLE 452
COUP DE DÉS 455
L'ŒIL ET LA MAIN 466
OSMOSE 471
LA RÉPUDIATION 484
LA DIFFÉRENCE 496
DOMINIQUE ZINENBERG 505
JE DIS NÉCESSITÉ 505
CETTE ANNÉE-LÀ. UN CONTE DE NOËL 508
MICHÈLE ZWEGERS 513
L'ÉTOILE BRISÉE 513
TABLE DES MATIÈRES 517